





LA BRETAGNE ARTISTIQUE

PITTORESQUE ET LITTÉRAIRE

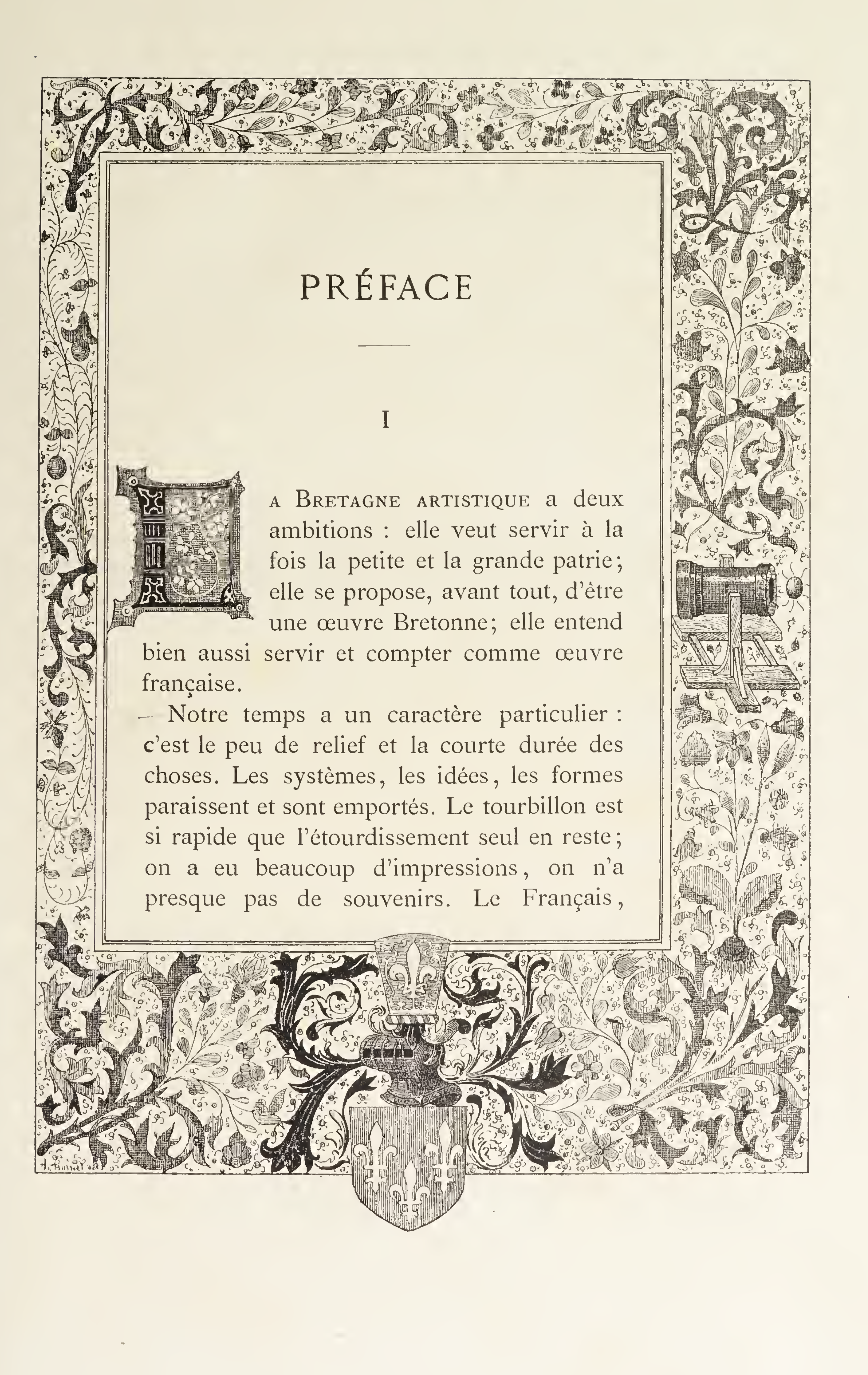
COURRIER DE L'ART ET DE LA CURIOSITÉ

DANS LES DÉPARTEMENTS DE L'OUEST

PREMIÈRE ANNÉE. — TOME PREMIER


Concordia per artes


LA BRETAGNE
ARTISTIQUE,
PITTORESQUE & LITTÉRAIRE.
NANTES
Place Royale, 1.
MICHEL COLUMB
BOFFRAND
LE SAGE
CHATEAUBRIAND
BRIZEUX
ARTES
PER
CONCORDIA



PRÉFACE

I

La Bretagne artistique a deux ambitions : elle veut servir à la fois la petite et la grande patrie; elle se propose, avant tout, d'être une œuvre Bretonne; elle entend bien aussi servir et compter comme œuvre française.

— Notre temps a un caractère particulier : c'est le peu de relief et la courte durée des choses. Les systèmes, les idées, les formes paraissent et sont emportés. Le tourbillon est si rapide que l'étourdissement seul en reste; on a eu beaucoup d'impressions, on n'a presque pas de souvenirs. Le Français,

toujours moqueur et léger, rit tout le premier de cette instabilité qui l'enveloppe et qui l'entraîne; il défie plaisamment aucun gouvernement de régner plus de dix-huit ans, et il serait bien capable d'en vouloir à celui qui dépasserait ce terme fatidique. Les journaux connaissent leurs lecteurs; ils ont inventé une rubrique qui plaît à tout le monde, qui attire également les deux sexes et les trois âges : *l'Événement du jour*. Cela fait attendre le lendemain. Qui se soucie de la veille ?

Cependant l'homme n'est peut-être pas fait pour ces brisements incessants, pour ces effacements et pour ce vertige. Nous nous en amusons du bout des lèvres; nous en sommes inquiets dans le fond de nos esprits et dans le secret de nos cœurs. D'instinct, nous cherchons des points fixes dans cette dispersion universelle. Quelques-uns d'entre nous se rattachent à la Foi, soit qu'ils l'aient vouée à l'Humanité, soit qu'ils l'élèvent au-dessus d'elle. D'autres dans des retraites choisies en plein Paris vivant et déchaîné, ou dans le repos de la Province, ont trouvé le refuge de l'Étude.

Le goût, en cette matière vraiment noble, diffère avec les temps. Nos pères eurent surtout l'amour des Lettres. L'Art, dans le présent et dans le passé, nous occupe et nous séduit davantage. Un immense réveil s'est fait dans la France entière; toutes les branches de l'art, toutes les phases de l'archéologie, toutes les nuances de la curiosité, ont partout leurs représentants laborieux, leurs chercheurs inquiets.

La *Bretagne artistique* vient faire sa partie dans ce concert national. Nous croyons qu'elle arrive à son heure; nous croyons qu'elle n'a pas seulement des services à rendre, mais qu'elle a aussi à signaler et à conjurer un péril.

Si nous songions à contester la supériorité de Paris sur le terrain artistique comme dans tous les autres domaines de l'esprit, nous ne serions ni des gens de bonne foi, ni des hommes sensés. Paris se moquerait de nous ; Paris nous répondrait en nous traitant de *provinciaux*. Nous aurions mérité cet anathème.

Que Paris demeure notre modèle et notre maître, nous le voulons; mais c'est assez. S'il nous confisquait, ce serait trop.

Une chose presque semblable, pourtant, arrive. De nombreux recueils artistiques se publient dans le grand centre parisien, qui prennent leur bien où ils le trouvent, et nous ne disputons pas non plus sur leur droit. Il ne faudrait pas que ce grand esprit de recherche et d'entreprise se tournât en pillage par excès de zèle. — Que si le mot paraît trop gros, nous dirons seulement gaspillage.

Ce qui est à craindre, c'est que Paris prenant de trop loin, quelquefois de trop haut, ne prenne un peu de tout, n'omette davantage, effleure seulement la surface quand il faudrait creuser chaque partie, ne fasse reposer un brillant tableau d'ensemble sur beaucoup de lacunes, et n'arrive enfin qu'à donner un faux bilan du trésor artistique de toute la France.

C'est à chaque province de défendre sa part de gloire et de richesses; chacune, en s'efforçant de mettre cette part en lumière, servira bien la cause générale. Il est certain qu'un véritable ensemble ne peut, en effet, être obtenu que par la connaissance exacte de chacun de ces ensembles particuliers. L'Art a, suivant chaque région, une histoire, et quelques-unes de ces régions offrent un tableau complet. Il ne suffit pas de respecter et de rendre l'originalité du cadre, ce qui est la tendance parisienne; il faut encore faire ressortir la puissance créatrice du fond, et, pour cela, ne point se contenter de donner en courant, au passage, quelques spécimens, fussent-ils toujours bien choisis. Cette manière a de la couleur et n'a point de sincérité; elle est brillante, mais ne saurait être ni féconde, ni surtout définitive. Redisons enfin qu'on doit la considérer comme dangereuse, parce qu'elle est dans le courant des choses. La France artistique, si elle n'y prenait garde, se verrait bientôt *centralisée* comme la France politique. Cette vie *intense* au cerveau a souvent nui à l'activité des membres.

Remontons le courant. Ne laissons pas étouffer notre activité puisée au foyer vivifiant entre tous. Donnons l'exemple à toutes les contrées françaises, en déployant libre et haut notre drapeau national,

Le drapeau de l'art Breton.

II

La Bretagne est, par excellence, la terre des archéologues; on pourrait dire même qu'elle en est le paradis. Le champ d'exploration ici embrasse des milliers d'années; il commence en des âges si reculés que l'hypothèse est ouverte à côté de l'analyse. On ne pénètre pas sans une sorte de sentiment superstitieux dans cette brume et dans cette poussière des âges. Le chercheur s'en va, le long de cette mer grise et si souvent furieuse, sur ces côtes pelées, où de bizarres amoncellements de pierre sous leurs lits de ronces et de lichens, lui révèlent à chaque pas des nécropoles barbares. Sa pioche vole, il fouille les cromlechs, il interroge ces chambres mortuaires. Cette poursuite curieuse des origines a toujours été le goût de la Province; on ne saurait oublier que le branle fut donné par une de nos plus pures gloires nationales, — une austère figure de savant et de soldat, La Tour d'Auvergne. L'archéologie celtique est depuis trente ans mieux qu'une curiosité; c'est une science qui se fait, qui prend rapidement tous les caractères d'une science positive.

Et c'est vraiment une science Bretonne.

Point de contrée plus riche que la nôtre, nous le disons avec un légitime orgueil. Il n'en est pas dont les beautés naturelles ou dues à la main de l'homme offrent plus de contraste et de variété. Dans le Finistère, les rivières alertes courent à l'Océan entre deux rives profondes couronnées de blocs de granit ou de forêts. Dans le pays Nantais, la marche Poitevine, le Bocage de tragique mémoire déroule ses chemins creux sous le couvert

d'une ramure éternelle, montre ses champs bordés de hauts talus plantés de vieux chênes et dont chacun a été une forteresse; les belles ruines abondent. Le Morbihan étend également jusqu'à la mer ses landes d'un aspect si large, d'un ton si chaud, parsemées aussi de monuments druidiques. Les Côtes-du-Nord ont la dentelle de leurs églises.

Partout des donjons croulants, quelques-uns d'une antiquité inconnue dans le reste de la France, et dont les assises ont l'âge presque fabuleux des rois Bretons chrétiens; de magnifiques spécimens de l'ancienne architecture militaire, la porte Guillaume à Vannes, le château de Clisson; des castels encore debout, constructions du XVe siècle ou de la Renaissance, avec leurs fenêtres brodées, leurs poivrières aigues; des villes entières conservées avec leur enceinte de murailles, sortes de Pompéi du moyen âge, toujours vivantes, comme Guérande et Vitré; partout, au détour des chemins, des croix merveilleuses, et sur la place de tel petit bourg enfumé, quelque superbe Calvaire, œuvre d'un tailleur de pierre breton, qui fut un sculpteur de génie; partout ces belles églises de toutes les époques et de tous les styles. La tradition de la Province se modifie suivant les temps qu'elle traverse et ne cesse point. Il y a une architecture civile nantaise du XVIIIe siècle, comme il y a dans toutes les villes un Gothique breton, une Renaissance bretonne qui sont bien des créations particulières, nationales, méritant une place considérable et glorieusement définie dans l'histoire de la Renaissance française et du Gothique français.

Les musées de Nantes, de Rennes, de Brest, de Quimper, formés surtout de dons particuliers et de la dépouille des collections rassemblées avant la Révolution dans les châteaux et dans les hôtels somptueux des armateurs de nos grands ports, contiennent des œuvres originales et inconnues; dans plusieurs villes ont été fondés des musées spécialement consacrés à l'archéologie; leurs richesses s'accroissent chaque jour. De nombreuses collections privées, plus récentes, renferment tout un art qui paraîtra nouveau; elles sont faites pour étonner le monde de la Curiosité qui les ignore. Tout cela, encore, est purement Breton.

La Bretagne a eu ses historiens : Dom Morice, Dom Lobineau, Daru, Roujoux, plus récemment Jules Janin et Pitre Chevalier; elle a eu ses poètes, Châteaubriand et Brizeux. Le grand vol du premier est revenu s'abattre au point d'où il était parti; ses restes reposent sur ce coin de terre qu'il avait demandé à la ville de Saint-Malo où il était né; c'est en regard de la mer sans bornes que dort cet amant des espaces. Brizeux repose dans le cimetière de Lorient ; il a voulu que son dernier lit et la modeste parure qui l'environne fussent bretons comme avait été son âme : sa tombe est de granit, ombragée par un chêne. L'écorce même du sol natal et l'arbre symbolique des anciens temps.

Où sont les cendres de tant d'artistes ignorés que produisit la Bretagne et qui furent aussi grandement ou doucement inspirés que ses poètes ? Nous allons essayer de ressusciter leurs œuvres, et nous espérons retrouver leurs noms.

III



n sait quel but nous visons. Quel était le droit chemin pour l'atteindre ? Quel cadre devions-nous donner à nos travaux ? Quelle forme devions-nous préférer pour l'exécution d'un dessein longuement élaboré, et dont nous croyons fermement avoir placé désormais hors de tout débat le caractère utile et patriotique ?

Une seule forme nous a paru bonne : c'est celle que nous avons adoptée.

Le recueil mensuel, — sous quelque nom qu'on le désigne, *Gazette* ou *Courrier*, pour le distinguer des autres recueils de

même format plus particulièrement consacrés aux Etudes littéraires et qui ont pris plus spécialement le nom de *Revues,* — était le cadre marqué à nos efforts.

Qu'est-ce qu'une Revue ? C'est l'association libre, raisonnée, d'un groupe d'esprits, d'une troupe de travailleurs convaincus, apportant à l'œuvre commune leur bonne volonté, leur savoir et leurs talents.

Si, comme l'œuvre, l'inspiration est commune, ce sera le temple de Salomon où travailla tout un peuple et qui fut une des merveilles du monde. Si cette communauté vient à se déchirer, ce ne sera plus qu'une Babel.

Il faut un même sentiment, il faut des vues d'ensemble et le concert des résolutions, ce qui n'exclut point la liberté du crayon et de la plume. Il faut être en étroit accord sur ce qu'on VEUT ; d'accord aussi sur ce qu'on ne veut pas ; d'accord sur ce qui doit être recherché avec cette belle passion de l'Art, la plus désintéressée de toutes les passions ; d'accord sur ce qui doit être rigoureusement rejeté comme source de division et de trouble.

Nous n'adorons qu'un Dieu ; nous ne voudrions point dire que les autres Dieux fussent de fausses idoles. Disons-leur seulement : Nous ne vous connaissons pas !

Nous n'aurons point à professer de doctrines religieuses, ni philosophiques, ni sociales. Nous sommes des artistes et des curieux et ne voulons être que cela. Afin qu'on le sache bien, nous arborons notre devise : CONCORDIA PER ARTES.

Tous ceux qui viendront à la *Bretagne artistique,* se recommandant de leurs travaux antérieurs ou faisant connaître les études qu'ils auront préparées ; tous ceux qui auront la bonne pensée de nous apporter un document nouveau, une curiosité inconnue, une œuvre faite avec conscience et de bonne foi, tous ceux-là doivent savoir qu'ils entreront dans une maison libre.

Qu'ils viennent du couchant ou de l'orient du monde, tous sont avertis que nous leur donnerons l'exemple, entendant garder toujours notre parfaite liberté, sur les tendances de la vie positive comme sur les croyances de la vie idéale. Nous aurons peut-être nos préférences ; que chacun garde les siennes !

Encore une fois, nous ne sommes que des artistes, et rien que des artistes;

Encore une fois, nous n'appartenons ici qu'à l'Art et l'Art seul ici nous appartient.

Le reste n'est pas notre affaire.

IV



T maintenant, on nous dira peut-être : Qui êtes-vous ?

Qui nous sommes ? Nous venons de le dire.

Nous sommes la Bretagne littéraire, érudite; nous sommes L'ART BRETON.

Nous sommes ou nous serons tous les fils de la Province qui tiennent une plume, un crayon, un archet, un pinceau, qui ont rougi leurs yeux à la lecture des manuscrits, qui ont vieilli dans l'amour des monuments et des livres.

Nous serons *tous* les peintres, *tous* les sculpteurs et dessinateurs, *tous* les écrivains, *tous* les archéologues, *tous* les musiciens et les poètes qui ont pris naissance sur la vieille terre féconde.

Du moins, nous les appelons TOUS à nous.

La Bretagne est riche en illustrations vivantes comme en gloires dans le passé. Elle compte des maîtres dans toutes les branches du savoir et de l'Art. C'est à eux que nous nous sommes adressés. Beaucoup, presque tous ont répondu. Ils ont compris que si nous avons le culte de nos grands morts, nous saurons avoir au même degré le respect de nos vivants célèbres. En retour de ce respect, nous avons eu leurs sympathies.

De tels collaborateurs nous obligent. Nous n'avons point, d'ailleurs, fait appel qu'à ces talents supérieurs. Derrière les maîtres, il y a les disciples. Les premiers ont atteint le but, les seconds y marchent et honorent le chemin. De sérieux érudits moins éclatants, des artistes, jeunes et tout pleins de promesses, nous sont désormais acquis. Que ce groupe puissant, déjà formé, se resserre autour de nos modestes efforts, que le public de choix apprenne à goûter une publication résolûment élevée au-dessus des débats de l'heure présente et ne s'adressant qu'aux passions de l'esprit, que les souscripteurs, déjà nombreux, nous arrivent avec la même confiance que les amis et que les protecteurs, et notre œuvre sera bien près d'être accomplie.

Œuvre vivante, puisqu'elle sera sans cesse animée d'une ardeur sincère et d'une grande foi.

Œuvre actuelle, puisqu'elle répond au goût du temps.

Œuvre Bretonne, mais nous le répétons, œuvre française aussi.

Que les grandes Provinces, sœurs de la nôtre, nous imitent. Nous aimerions à voir la *Guyenne artistique,* la *Bourgogne artistique,* etc., bientôt paraître et courir la même fortune que la BRETAGNE ARTISTIQUE. Et nous éprouverions une légitime et grande joie alors à penser que nous avons fourni le modèle et osé le premier pas.

PAUL PERRET.





VITRÉ

SES VIEILLES MAISONS, SON CHATEAU

I

LES RAVAGEURS



La première ville de Bretagne qu'on rencontre en venant *de France* par la route de Paris à Rennes, c'est Vitré.

Sur la fin du Xe siècle ou le commencement du XIe, quand le duché de Bretagne se constituait, Vitré fut fondé comme château fort, petite ville et grand fief, pour servir de sentinelle au duché, pour défendre de ce côté la frontière et la tradition bretonne.

Il a fidèlement rempli sa tâche. Aujourd'hui encore, après neuf siècles et je ne sais combien de révolutions, il garde fortement empreinte la marque de son origine : vieille ville militaire et féodale, traditionnelle et énergiquement bretonne.

Il y a trente ans, — avant les chemins de fer, au temps antédiluvien des diligences, — ce caractère sautait aux yeux de tout voyageur

venant de Brest ou de Paris, convoyé par les messageries Lafitte, et qui, débouchant du faubourg Saint-Martin (*alias* rue de Paris) ou du bourg aux Moines (rue de Rennes), voyait surgir tout à coup, sur une longueur de près de 500 mètres, derrière un fossé large et profond, la face méridionale des vieilles murailles de Vitré.

Avec sa porte (dite de Gastesel), ses dix tours (en partie du XIIIe siècle) et ses deux gros bastions (du XVe), ses courtines zébrées de bandes noires et blanches, couronnées de mâchicoulis et de lilas en fleurs, — cette ligne de remparts était une des plus belles pièces d'antique fortification qu'on pût trouver en Bretagne. Guérande et Dinan même ont, en ce genre, une physionomie moins accentuée, moins vigoureuse, moins gothique.

Tout cela n'est plus. La gare du chemin de fer de l'Ouest a rejeté la grande route de Paris dans les fossés, dont elle a amené la suppression, ainsi que celle des plus belles tours. Les autres ont disparu, ou totalement ensevelies dans le fossé comblé, ou cachées par des constructions modernes. La porte de Gastesel (qui s'ouvrait juste en face de la gare) a été détruite, ainsi que celles d'En haut, d'En bas (à l'Est et à l'Ouest de l'enceinte), leurs ravelins et leurs tours. Presque partout, le vieux rempart s'est déguisé sous des replâtrages et des oripeaux modernes, sous de prétentieux ciments Portland, déjà bossués, écaillés, disloqués par les infiltrations souterraines, et qui tombent par plaques, laissant voir l'ignoble brique appliquée comme un outrage sur la paroi féodale.

Franchissons cette enceinte presque détruite, entrons dans l'intérieur de la place : nous y constaterons, hélas ! des ravages analogues.

En 1832, dans *Notre-Dame de Paris*, Victor Hugo signalait Vitré comme une des quatre villes d'Europe qui avaient le mieux gardé la physionomie du moyen âge. Il avait raison alors, il aurait tort aujourd'hui, — grâce à l'installation du chemin de fer de l'Ouest qui, en séparant la ville de ses faubourgs méridionaux, l'a contrainte à se créer de nouvelles avenues vers le Sud, c'est-à-dire à percer de nouvelles rues qui ont amené de nombreuses démolitions, — grâce aussi aux administrations successives survenues depuis cinquante ans, lesquelles — ici comme partout — ont cru témoigner de leur zèle pour le bien public en s'acharnant contre les vieilles murailles, les vieux monuments, les vieilles maisons.

Les porches, qu'on trouvait jadis dans toutes les rues de Vitré, ne se voient plus guère que dans une, la rue Poterie. Les pignons aigus, les lanternes et les tourelles capricieuses, les auvents saillants, les



MAISON GOUGEON, RÉCEMMENT DÉMOLIE, RUE POTERIE, A VITRÉ (ILLE-ET-VILAINE).

(Fac-similé d'un dessin à la plume, de M. Busnel.)

encorbellements à poutres sculptées, taillées en moulures profondes, ont suivi les porches : sur nombre de points ils sont remplacés par de belles façades carrées, platement régulières, percées de fenêtres carrées,



PLACE DU MARCHIX, A VITRÉ (ANCIEN ASPECT)
(Fac-similé d'un dessin à la plume, de M. Busnel.)

platement banales. Ainsi en est-il, entre autres, de la place du Marchix, jadis si originale, si bien rendue ici même par M. Busnel dans son état ancien, dont il ne reste plus guère que le grand pavillon du fond à haute toiture, et la jolie tourelle qui l'accoste avec son curieux épi.

L'antique palais de justice ou auditoire de la baronnie, où se tinrent souvent les États de Bretagne — qui avaient pour chroniqueur ordinaire Mme de Sévigné ! — cet auditoire, défiguré à plusieurs reprises, élevé d'abord à la dignité de halle au beurre, est maintenant un petit théâtre. Enfin, un travail soutenu, couronné de succès partiels mais lents, s'efforce d'imposer aux rues fantaisistes du moyen âge la fastidieuse tyrannie d'un *plan d'alignement,* — qui pourrait bien, si l'on continue de ce pas, se trouver réalisé vers l'année 2440.

Tant d'efforts malheureux n'ont pu se produire sans enlever à Vitré beaucoup de son caractère primitif, de cette physionomie gothique, pleine et originale qui avait frappé Victor Hugo. Pourtant elle est loin d'être effacée. Il en reste assez encore pour satisfaire la curiosité de l'artiste, de l'archéologue et du touriste amateur, que fatiguent la monotonie et la platitude des villes modernes.

II

LES VIEILLES MAISONS

Il y a d'abord à Vitré une très belle église du XVe siècle, Notre-Dame, que nous nous bornons à nommer, parce qu'elle exige une étude à part, qu'il faudra bien lui donner un jour.

Il y a un curieux château du XIVe siècle, devenu actuellement l'objet d'une intelligente restauration. Nous en parlerons plus loin.

Entre ces deux édifices et tout autour d'eux, en dépit des plates bâtisses carrées qu'on a maçonnées là depuis trente ans, il reste encore nombre de vieilles maisons aux ombres profondes, aux lignes capricieuses, qui charment l'œil par leur profil pittoresque et leur ornementation élégante.

Montez au haut des tours du château, ou, mieux encore, sur les galeries du clocher de Notre-Dame : au-dessous de vous, de tous côtés, vous verrez pointer, se tordre et se soulever comme les vagues d'un océan en délire, s'enchevêtrer, en des contorsions bizarres, des toitures de tous les genres, relevées d'accessoires de toutes les formes, galeries, tourelles, poivrières, belvédères, lanternes et lanternons. C'est un fouillis réjouissant.

Parcourez la rue Poterie, la rue d'En bas, la Baudrairie et le bout de la rue Saint-Louis [1] qui y touche, la grande rue Notre-Dame et le

[1] C'est par cette rue qu'a commencé la ville de Vitré; elle allait du château à l'église Notre-Dame, et s'appelait au moyen âge la rue du *Vieil-Bourg*.

A.Varin del et sculp.

Paris, Imp. A. Beillet

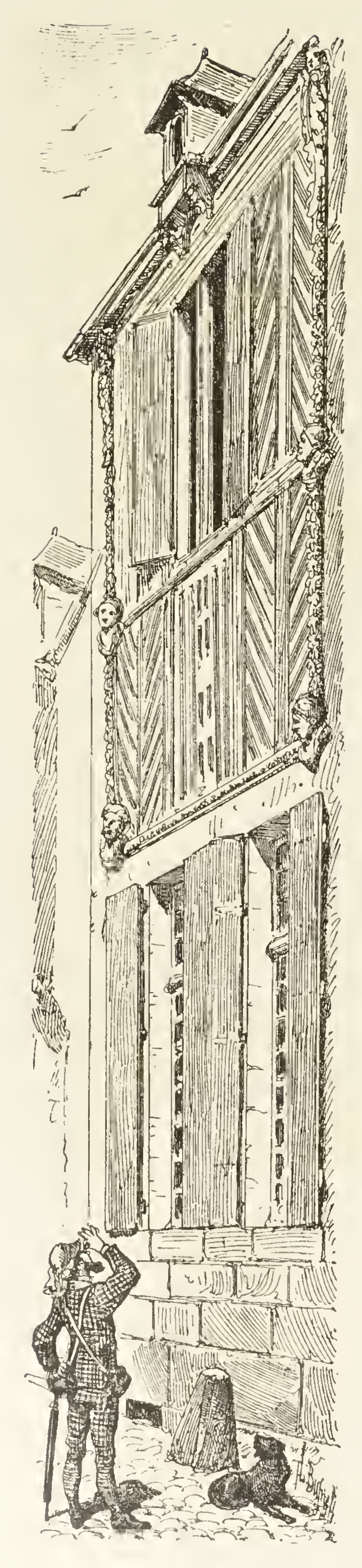
ANCIENNES FORTIFICATIONS DE VITRÉ.

faubourg Saint-Martin : vous marcherez constamment entre deux rangées de gables pointus surplombant de côté et d'autre, cherchant à se rejoindre au-dessus de votre tête.



CHEMINÉE EN PIERRE SCULPTÉE, RÉCEMMENT ENLEVÉE D'UNE MAISON DE LA RUE POTERIE, A VITRÉ

(Fac-similé d'un dessin à la plume de M. Busnel.)



MAISON RUE BAUDRAIRIE, A VITRÉ

(Fac-similé d'un dessin de M. Busnel.)

La rue Poterie est, de toutes, celle où on retrouve le mieux la physionomie du moyen âge, grâce à la longue ligne de porches qui lui reste et qui est cependant bien rescindée, car elle allait autrefois jusqu'à la Baudrairie. Ces porches sont pour la plupart portés sur de gros piliers de pierre hexagones, et surmontés de pignons aigus bardés d'ardoises, qui se dressent sur la voie publique. La maison n° 30 recélait naguère un vrai trésor, une admirable cheminée en pierre finement sculptée, dont le dessin de M. Busnel reproduit très fidèlement l'aspect général. Au centre du vaste manteau, un écusson entouré d'une guirlande de feuillage soutenue par deux femmes ou plutôt par deux génies ailés ; de chaque côté, deux bustes en haut relief représentant (à gauche) le maître du logis, LVCAS ROYER, et (à droite) sa femme, FRANÇOISE GOVVERNEVR, dont les noms sont écrits sous chaque médaillon ; au-dessus, une corniche, une frise ornée de têtes de femmes, portée par des cariatides ; au milieu de la corniche, cette inscription : PAX HVIC DOMVI. Nous croyons bien aussi nous rappeler y avoir vu quelque part une date, 1584, si nous ne nous trompons.

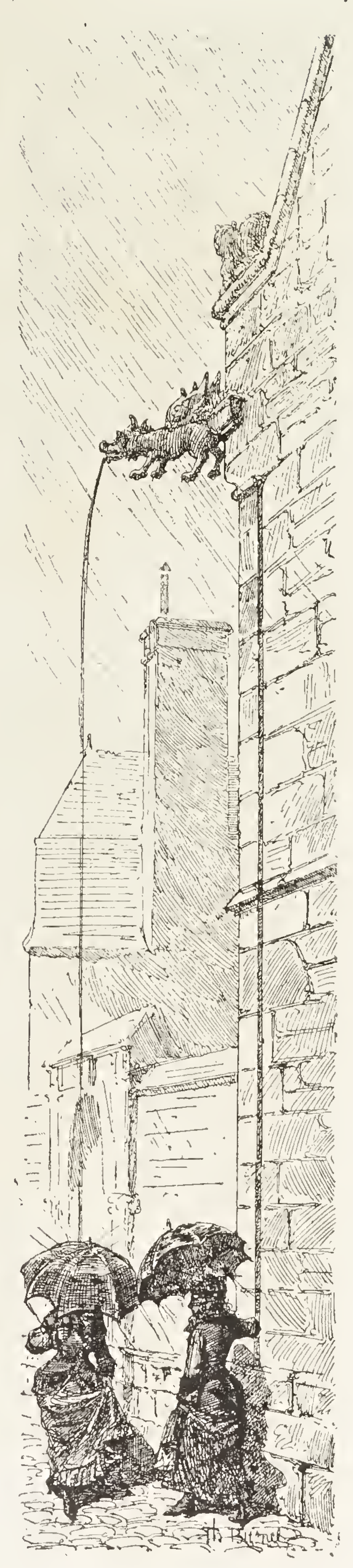
Il y a quelques années, le propriétaire vendit cette cheminée, en tapinois, pour un prix médiocre, à un amateur de Laval : il en eût trouvé le double à Vitré. Elle n'est pas remontée encore, nous assure-t-on [1].

La rue Baudrairie n'a jamais eu de porches ; mais elle a gardé une foule de maisons aux gables aigus, aux étages portés en encorbellement sur des poutres ornées de profondes moulures et de sculptures

[1] La planche de M. Busnel a été prise sur un dessin ancien.

variées. Notons, en outre, le n° 5, qui a un escalier à balustres et à cariatides humaines, les n°s 7, 27, 33, et surtout le n° 23, reproduit ici par M. Busnel, dont le premier étage est orné de quatre bustes élégants (dont une Diane au croissant) et de sveltes colonnettes en bois revêtues de feuilles imbriquées.

Dans la rue Notre-Dame, n° 13, s'élève la plus belle des vieilles maisons de Vitré, mieux qu'une maison, un hôtel, une puissante construction de pierre, précédée d'une cour avec portail et fronton sculpté sur la voie publique. Cet hôtel est composé de deux corps de logis en équerre, reliés (du côté du Nord) par un pavillon carré où se trouve l'escalier, couronné d'un toit pointu, haut comme une flèche d'église; au sud de ce logis, le toit d'un autre pavillon un peu moins élevé a pour épi une curieuse statue en plomb. Le style de cette construction dénote le milieu du XVI[e] siècle : l'empreinte gothique y est encore fortement marquée, celle de la Renaissance prévaut déjà. Toutes les baies sont encadrées de pilastres et couronnées de frontons sculptés. D'élégants modillons soutiennent les corniches. Les rampants des pignons, ornés de crochets en volutes, portent à leur extrémité inférieure sur des lions ou des dragons. L'escalier en spirale, d'une élégance rare, est orné intérieurement de gracieux culs-de-lampe. Enfin, le pignon qui regarde le Nord et borde la rue Notre-Dame projette au-dessus du pavé, à la hauteur des corniches, deux magnifiques chimères en plomb, les plus belles gargouilles de ce genre, sinon les seules, qui existent en France : Viollet-Leduc n'en a pas signalé d'autres. Cette maison monu-



GARGOUILLE DE LA MAISON DES SŒURS DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL, RUE NOTRE-DAME, A VITRÉ.
(Fac-similé d'un dessin à la plume de M. Busnel.)

mentale, qui appartenait jadis aux Hardy, l'une des vieilles races de la bourgeoisie de Vitré, est aujourd'hui l'asile de la charité et doit son excellente conservation aux Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul qui l'occupent.

Il y aurait à signaler, dans le vieux Vitré, bien d'autres vieux logis



ESCALIER D'UNE MAISON DU FAUBOURG SAINT-MARTIN
(Fac-similé d'un dessin à la plume de M. Busnel.)

dignes d'attention ; mais le temps et l'espace nous pressent. Notons encore pourtant l'escalier reproduit ci-contre par l'habile crayon de M. Busnel, et dont la colonnette centrale s'épanouit à son sommet en une voûte à nervures, divisée en quatre compartiments, vraie merveille de légèreté et d'élégance. Cet escalier est dans une sorte de pavillon très élevé, en belle pierre de taille, accolé à la maison nº 40 du faubourg Saint-Martin ou rue de Paris ; mais on ne le voit pas de la rue, il faut aller le déterrer dans une arrière-cour.

Quand le voyageur, artiste ou archéologue, aura fini d'explorer les vieilles rues de Vitré, qu'il se fasse conduire un peu en dehors de la ville, vers le Nord-Ouest, sur la colline des Tertres-Noirs. En y allant, il verra, dans la ruelle de la Greurie, le curieux manoir à tourelles qui conserve, par tradition, le nom de Pierre Landais, habile homme d'État sorti du peuple, ardent patriote breton, le dernier ministre du dernier duc de Bretagne (1484).



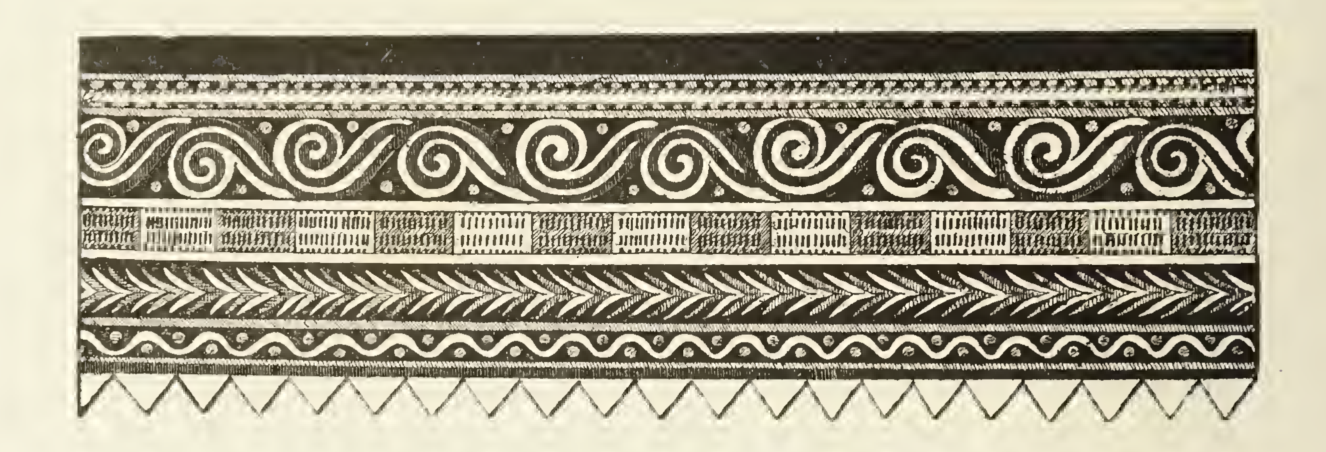
MAISON DE PIERRE LANDAIS, RUELLE DE LA GREURIE, VITRÉ
(Fac-similé d'un dessin à la plume de M. Busnel.)

Arrivé au sommet de la colline, il aura devant lui une des belles vues de Bretagne : toute la ville de Vitré groupée sur le rocher, sur le coteau opposé, et dominant de ce sommet la longue, profonde et verte vallée qu'arrose la Vilaine. Voyez cela au fleuron de tête de cet article.

Reste à parler du château ; il mérite d'être traité à part, nous le gardons pour un autre numéro.

ARTHUR DE LA BORDERIE.

(La suite prochainement.)



L'ART GAULOIS

ET LES BRODERIES BRETONNES

CERTAINS fleuves ne disparaissent entièrement dans les flots de la mer, qu'à une assez grande distance de leur embouchure proprement dite. Les touristes qui font la traversée du Havre à Honfleur, ne sont pas sans avoir remarqué ce fait, à propos de la Seine.

Il en est de même de certaines races, qui gardent la marque de leur personnalité distincte à travers l'effacement des âges.

Les Bretons, qui ont conservé intacts leur langue, leur costume, leurs usages sur ce sol de France bouleversé par tant d'invasions étrangères, peuvent revendiquer, entre tous, la gloire d'être restés purs de toute influence romaine, de toute influence germanique.

S'il subsiste quelque chose de véritablement gaulois dans la nation, c'est bien chez eux qu'on peut espérer le retrouver. Essayons de le prouver, en examinant avec tout le soin possible ces modestes broderies, fabriquées de nos jours dans les villages de Pont-l'Abbé, de Pont-d'Aven, de Riec et de Douarnenez.

Les amateurs de tableaux reconnaissent un Corot dès la porte d'un salon, à ce je ne sais quoi de blond, de tendre, de lumineux, qui se sent et ne s'explique pas.

Il s'en trouve qui vous signent un Courbet, un Chintreuil, rien

qu'à un gris de rocher, à une ombre violente et rude, qui reste souverainement vraie, rien qu'à l'horizon lointain qui se déroule à perte de vue dans le ciel, au milieu des moissons d'or baignées dans un rayon de soleil.

Il se rencontre des experts qui, sous une couche de vernis épaisse et lourde, flairent un Léonard, un Mantegna, un Corrège, un Salvator ; et, la couche grossière enlevée, retrouvent dans un coin la griffe du maître dissimulée jusque-là par la poussière des siècles.

Dans un autre ordre d'idées, l'initié qui a reçu l'exacte notion du beau ne confondra jamais le bas-relief aux purs contours, sorti de la main d'un Grec du temps de Périclès, avec le poncif romain, fabriqué pour des hommes d'un goût douteux, plus militaires qu'artistes et plus tyrans que civilisateurs.

Si du domaine de l'art nous passons dans l'archéologie, la chose est encore plus palpable.

Les moulures nattées, les rinceaux à tête de serpent, les pointes de diamant, les zigzags, les chevrons brisés, dateront l'époque romane byzantine, comme les feuillages naturels, l'iris, le glaïeul, le chêne, la vigne, l'ancolie, le chrysanthème, le liseron, le persil, le fraisier, le plantain, le lierre, distingueront la grande renaissance du XIIIe siècle, comme les flammes aiguës, les rinceaux enchevêtrés, les cœurs trilobés, les arêtes prismatiques et les frises, fouillées et refouillées à plaisir, caractériseront le XVe.

Un vrai collectionneur de faïences n'hésitera jamais pour classer un rouge de Rouen, une assiette à la corne, un plat rayonnant, un bleu de Nevers, un carmin de Strasbourg, un brun d'Avignon, un vert de Moustiers, une coupe niellée d'Oiron.

C'est que toutes ces œuvres sont empreintes d'un cachet personnel, d'une originalité qui leur est propre.

Le cachet, c'est la signature de l'artiste, c'est l'impression d'une époque, c'est la caractéristique d'une race.

Le cachet, c'est la marque du génie d'un homme comme du génie d'un peuple.

Or nos broderies de Cornouailles possèdent incontestablement ce cachet, cette empreinte, qui les fait reconnaître entre mille produits analogues, même par un œil à peine exercé à l'étude si intéressante de l'ornementation.

— Mais en quoi, me direz-vous, consiste ce cachet ?

Qu'on nous pardonne quelques détails techniques.

Si vous analysez le dessin, il est excessivement simple : des cercles

concentriques, des chaînettes symétriquement disposées, des chevrons successifs, des feuillages alternés, des points régulièrement espacés.

Voilà tout, au premier abord.

Poussez un peu plus loin l'observation ; que trouvez-vous encore, surtout dans la décoration des *chupen ?* Une tendance à l'imitation de la flore locale. Ceci est un point capital ; nous y reviendrons tout à l'heure. La fougère de la lande, avec sa crosse et ses tiges régulières, l'églantier des bois, le lierre des murailles, la marguerite des prés verts.

Puis sur tout cela un choix de couleurs vives, brillantes, éclatantes même, formant une harmonie douce ;

Des oppositions de tons, qui semblent violentes et qui ne sont que riches, sans devenir criardes ;

Un goût exquis, une grande délicatesse, des répétitions voulues, qui ne sont jamais fatigantes, une incroyable variété dans la combinaison des enroulements, et, sur le tout, je ne sais quoi de fantaisiste, qui ne rompt jamais la symétrie nécessaire.

C'est presque oriental !

On sent, dans ces conceptions de simples *kemeners* bas-bretons, comme un souffle de la Perse et de l'Inde.

Dans leur idiome aux accents rudes, les savants ne retrouvent-ils pas les racines de l'ancienne langue des Aryas ?

Nous avons donc déjà un art très caractérisé ; mais à quoi le rattacher ? car l'art ne naît pas comme un champignon, sans raison apparente.

Toute ornementation a sa généalogie. A quel genre appartiennent nos broderies ?

Nous avons hasardé le mot oriental, expliquons-le, si faire se peut.

Elles n'ont rien du style gothique, dans l'acceptation vulgaire du mot ; il suffit de jeter un coup d'œil sur les innombrables étoffes qui enrichissent nos églises et nos musées pour s'en convaincre.

Elles ne sont ni Grecques, ni Romaines. Nous ne croyons pas devoir insister ici sur ce point, il saute aux yeux.

Seraient-elles Mérovingiennes ? Le mérovingien est contourné, enchevêtré, entrelacé et fantastique. Les nombreuses découvertes faites ces temps derniers nous ont désormais fixé sur le mauvais goût de ces Sicambres d'outre-Rhin.

Mais alors, à quel art relier les broderies bretonnes ?

Il existe, dans nos landes, de grandes pierres grises, consacrées par de mystérieuses légendes, malgré les noms grecs et latins dont on les affuble, à l'heure qu'il est ; nous autres, nous les appelons encore, dans notre parler naturel, *Dolmens* et *Menhirs*.



[illegible]

E. Bosc, del

Fieg lith. Imp. F Didot & Cie, Paris

GAULOIS (ART) Broderies Bretonnes.

EXTRAIT du DICTIONNAIRE D'ARCHITECTURE D'ERNEST BOSC Firmin-Didot & Cie Editeurs (1876-1880)

Je sais qu'il est de mode de rejeter dans la nuit des temps les dolmens et leurs constructeurs, et d'attibuer à je ne sais quels Esquimaux ou hyperboréens, inventés par les faiseurs de systèmes, la construction de ces monuments que nos pères avaient simplement appelés Pierres celtiques.

Pour le moment, laissons en paix les inventions modernes, et arrivons droit au fait.

Ces pierres, dans le Morbihan surtout, sont couvertes de signes et d'ornements. Ces ornements, si on les décompose, sont *identiquement semblables* à nos broderies bretonnes.

L'ouvrage de J. Simpson, d'Édimbourg, intitulé *Archaic sculpturings,* nous donne, tracée sur des pierres levées d'Angleterre, la reproduction de tous les motifs des chaussures de Pont-l'Abbé.

M. de Cussé, le savant conservateur du musée de la Société polymathique du Morbihan, dans ses fascicules sur les signes sculptés des monuments mégalithiques, trace nos chevrons, nos points espacés, nos crosses, nos plastrons et le reste. Et M. de Closmadeuc, dans sa brochure sur les sculptures lapidaires, complète cette recherche sur la ressemblance de nos broderies avec les pierres gravées des anciens âges, en publiant les feuillages, les enroulements, les ondulations, etc., des grands supports de la grotte de Gavrinis.

Ces recherches nous semblent concluantes. Mais alors les dolmens seraient des monuments de la race gauloise ?

Pourquoi pas !

Nos broderies seraient une des expressions inconnues de l'art gaulois ?

Pourquoi pas !

Qui donc a jamais ouï parler d'un art gaulois ?

Hélas ! Voilà le grand mot lâché.

Notre éducation latine nous a tellement déformés, qu'il est aujourd'hui presque téméraire de prononcer ce mot.

Et pourtant, nous osons l'affirmer ici :

Cet art a existé !

Cet art existe.

Et c'est lui seul qui nous a faits ce que nous sommes.

La contemplation simple de la nature, la reproduction simple de cette nature, voilà quel était l'idéal de ce peuple, comme le témoigne la fameuse triade de l'Awen ou de l'inspiration.

Trois choses sont indispensables au voyant, au poète, à l'artiste :

Un œil qui sache voir la nature ;

Un cœur qui sache comprendre la nature;

Une volonté qui ose suivre la nature.

Là est la grande lutte entre la convention romaine, le fantastique germanique et le naturalisme gaulois.

On ne s'attend pas ici au développement de ce qui semble un paradoxe, de ce qui n'est, à nos yeux, qu'une réalité tangible.

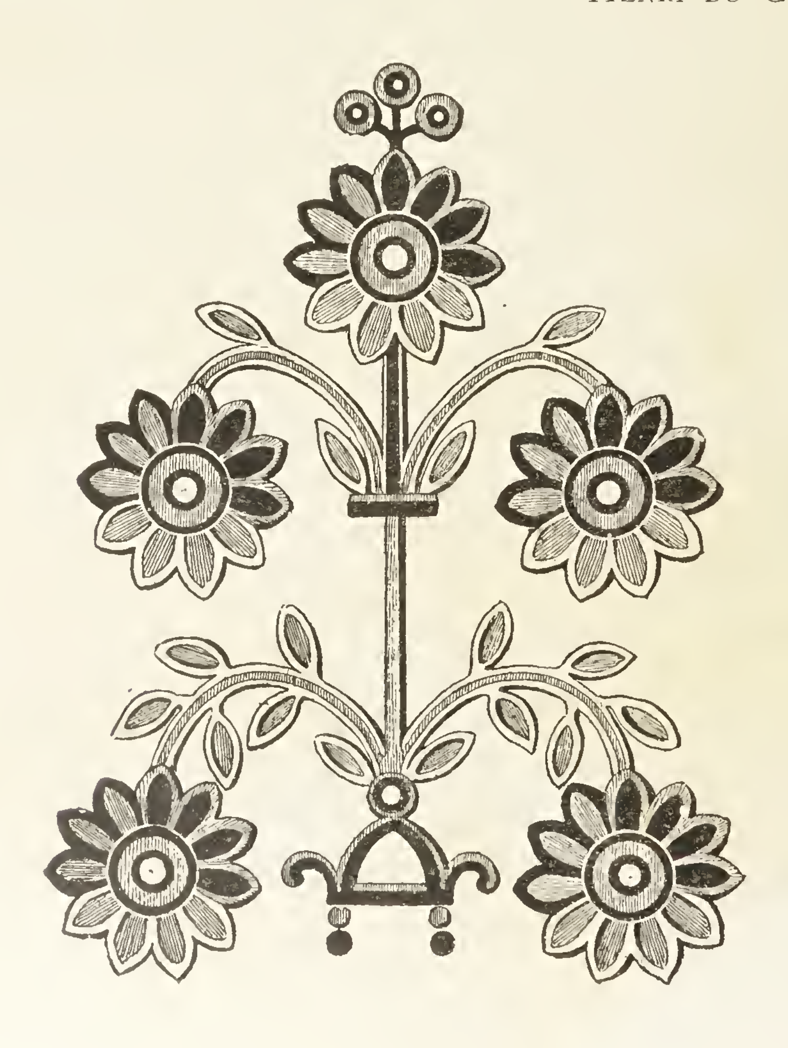
La thèse demanderait un volume. Peut-être essayerons-nous quelque jour de la démontrer.

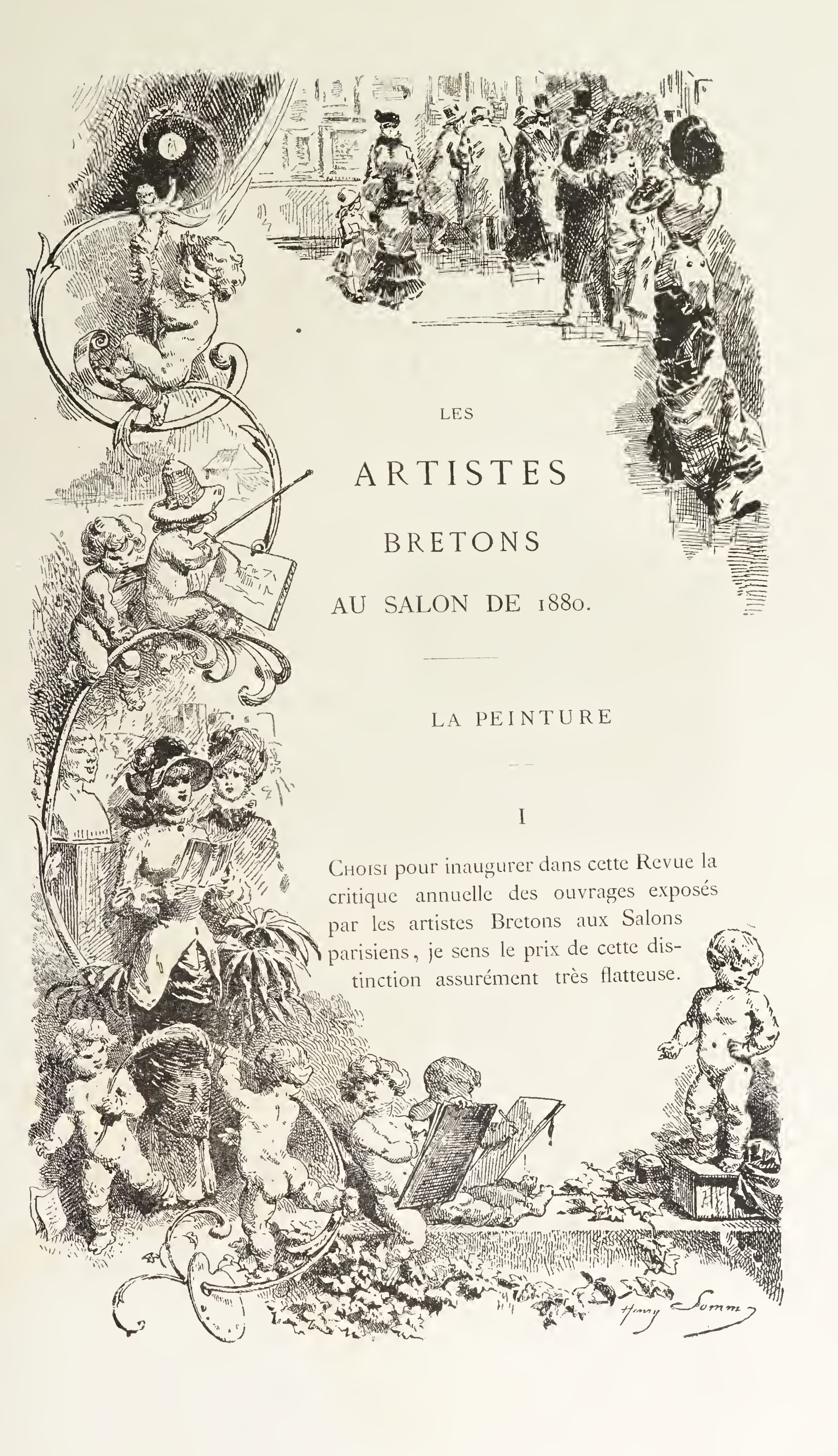
Les limites forcées de cet article ne nous permettent pas d'aborder une question aussi difficile, aussi compliquée. Qu'il nous soit simplement permis de l'indiquer ici à ceux qui cherchent.

Peut-être, parmi nos lecteurs et surtout parmi nos lectrices, se rencontrera-t-il quelqu'un, qui, devinant tout ce qu'il y a de grand dans ces simples tracés faits par des mains bretonnes, étudiant avec passion ce sujet, rattachera par des comparaisons savantes nos colliers, nos corsages, aux broderies égyptiennes, aux broderies indiennes.

Il fera de la sorte œuvre patriotique et sainte; il donnera la clef véritable de notre art national, et nous apprendra, chose bonne entre toutes, à ne plus dédaigner nos pères, mais, bien au contraire, à les honorer, à les vénérer comme ils le méritent.

HENRI DU CLEUZIOU.





LES

ARTISTES

BRETONS

AU SALON DE 1880.

LA PEINTURE

I

Choisi pour inaugurer dans cette Revue la critique annuelle des ouvrages exposés par les artistes Bretons aux Salons parisiens, je sens le prix de cette distinction assurément très flatteuse.

Peut-être l'eussé-je recherchée. Mais elle m'était offerte, avant d'avoir eu le temps d'exprimer un désir, et, en retour d'une si bienveillante confiance, le moins que je puisse promettre, c'est de ne calculer ni ma peine ni mes soins.

D'ailleurs, qu'on ne s'y trompe pas, la tâche n'est point aisée, et pourrait comporter de sérieux développements. En effet, le Salon réduit aux limites d'une seule province, même en s'aventurant un peu au delà des frontières, est sans doute un champ d'une étendue relativement modeste ; cependant, comme tous les genres y sont cul-



CHATEAU DE MÉNARS (LOIR-ET-CHER)
Mur du parc le long de la Loire, par M. Lansyer. (Dessin de l'artiste.)

tivés, dans ce champ, comme tous les goûts, toutes les préférences y croissent et y fleurissent à la fois, les circonstances ne manqueraient pas à propos de nos artistes de soulever les plus graves controverses, d'engager des questions de doctrines, d'entretenir le lecteur des nombreuses esthétiques ayant cours à l'heure actuelle. Car la Bretagne a des représentants dans les différents partis, un pied sur toutes les voies.

C'est, il est vrai, le spectacle que nous donne en ce moment toute la France artiste où tant de ressources s'entassent et se contredisent. Il n'en était pas ainsi autrefois. David tenait l'école entière sous l'autorité de sa direction ; plus tard, Ingres et Delacroix, qui régnèrent en même temps en s'excluant l'un l'autre, antithèses violentes et fières,

partageaient l'école en deux camps également disciplinés, également enthousiastes. L'art contemporain n'offre rien de pareil. On discerne, sans doute, çà et là, comme des groupes de talents similaires; toutefois une certaine conformité de tempérament peut les rapprocher par hasard, et ce n'est point une même tradition, un même enseignement qui produit ces ressemblances. Les tendances les plus diverses sont représentées, mais individuellement, sans se rattacher à une école. En un mot, l'ère des antagonismes passionnés et des fortes influences est fermée; les dieux vrais ou faux n'ont plus de fidèles, et tout artiste, à présent, est son propre dieu, son prophète et son prêtre.

Dans quelles proportions il y a lieu de s'inquiéter d'un tel état de choses; — à qui doit en revenir la responsabilité: au public, à la critique, aux artistes ou à l'État, — ce que notre école a perdu à cette dispersion de forces et de capacités, à cet éparpillement d'aptitudes; — qui fera et d'où pourra venir une réaction salutaire, c'est ce que je me propose d'examiner ici-même. Notre Revue ne saurait se désintéresser de ces questions si imposantes qu'elles paraissent. N'ai-je pas dit que nos Bretons touchaient à tous les genres, consultaient tous les horizons? Cependant à l'occasion du Salon il y aurait plus d'un inconvénient, peut-être, à se lancer dans de trop ambitieux discours, et l'examen des ouvrages exposés est un programme assez large déjà — et assez varié — pour suffire à ma besogne d'aujourd'hui. A chaque heure sa peine. Étudions l'effet d'abord; plus tard, il sera temps encore de rechercher la cause.

Toutefois, avant d'entreprendre ce travail il n'est pas indifférent de prévenir le lecteur qu'il n'y trouvera ni ordre proprement dit, ni classifications distinctes. Non; j'irai, sinon à l'aventure, du moins au gré de ma fantaisie. La fantaisie n'est pas toujours mauvaise conseillère; elle ménage souvent des rapprochements et des contrastes aussi instructifs que bien des méthodes rigoureuses et réfléchies. Les formules générales, du reste, sont aujourd'hui sujettes à tant d'exceptions, tant d'œuvres à présent échappent à toute catégorie, ne pouvant s'y adapter, qu'il y a plutôt sagesse à renoncer à une contrainte sans grand intérêt, sans utilité désormais. Et puis, parlerai-je de tous les ouvrages — exactement de tous — exposés par les artistes de notre province au palais des Champs-Élysées, je n'ose, quelle que soit ma bonne volonté, en prendre d'avance l'engagement formel. Ce n'est pas qu'aucun soit indigne d'être remarqué: admis à l'honneur du Salon officiel, le moindre réunissait, apparemment, plusieurs des titres nécessaires. Mais quoi! le classement est tel cette année! si considérable le





SAINTE MARIE ALACOQUE

Vitrail par Luc-Olivier Merson. (Dessin de l'artiste.)

nombre des peintures, des sculptures, des dessins, des gravures! si étonnante la confusion! Seul contre plus de *sept mille* objets d'art dispersés, le moyen de tout voir, de tout débrouiller et de ne pas commettre, hélas! quelque oubli!

II

MM. Bernier. — Baillet. — Hippolyte Dubois. — Henri Picou. — Charles Le Roux.

M. Bernier n'est pas natif de Bretagne, mais il s'est naturalisé Breton. Il est donc des nôtres. Et nous pouvons en être fiers: c'est un des paysagistes les plus vrais, et les plus sincères de ce temps. Peu ont fait autant d'études sérieuses, peu sont aussi intelligents, peu réussissent aussi bien à rendre la vie sourde, calme et silencieuse de la nature. Il aime la campagne telle qu'elle est, sans la vouloir, sans la concevoir plus belle. Les vastes espaces, les perspectives profondes, ce n'est pas ce qui le touche; mais, dans un site de moyenne étendue, les arbres, les herbes, les buissons comme Dieu les fait lui suffisent, et quand il choisit, quand il élague c'est avec un goût si mesuré que, dans ses œuvres, l'arrangement n'apparaît nulle part et le dernier mot reste, en définitive, à son modèle, à la nature. Il sait dessiner, il sait peindre. Aussi, ne se bornant pas à ébaucher ses toiles, il les termine, — mérite moins répandu qu'on ne se l'imagine; à notre époque, nombre de peintres, sous prétexte de ne pas gâter le sentiment, se contentent d'une indication rudimentaire, d'une vague impression et n'achèvent jamais ce qu'ils ont commencé. Parfois sa touche est un peu pesante et sa coloration incline aux tons roux. Quelquefois, mais pas toujours. Son tableau de cette année en est la preuve.

Il est intitulé *Le Matin,* ce tableau, l'un des plus remarquables de l'artiste. Sur un terrain gras et humide, s'élève un bois de grands arbres bruns mêlant leur ramure et leur feuillage; au delà, s'étend l'eau plate et dormante d'un large étang qui reflète la côte opposée chargée elle aussi de frondaison; une barque s'apprête à quitter la rive, et, par des échappées, l'œil pénètre jusqu'à l'horizon qui s'éveille au loin à travers les dernières buées de la nuit, sous les premiers baisers du soleil. L'air circule dans la futaie, dans les branches, sur les herbes, abondamment. On marcherait sur ce terrain solide, hérissé de grosses ronces, où le jour naissant jette ses rayons obliques; et la sérénité matinale du ciel, et la fraîcheur de l'eau, et la vibration de la tempé-



VIVIER DU GRÈS (FORÊT DE L'AIGUE) EN HIVER, PANNEAU DÉCORATIF

Par M. Léon de Bellée. (Dessin de l'artiste.)

rature, choses inconnues à bien des peintres, ou qu'ils ne savent point saisir, — encore moins fixer sur leurs toiles, — c'est aussi ce que M. Bernier a vu en poète, compris en artiste, et, je n'exagère pas, exprimé en maître.

L'ambition ne manque pas à M. Baillet, ni même, si l'on veut, le désir de bien faire, mais l'amour naïf de la nature. Je crois M. Baillet épris surtout des procédés de l'art, et, par exemple, plus curieux d'imiter la manière de son maître, M. Pelouse, — la manière extérieure s'entend, les adresses, les lazzis de la brosse, — que jaloux de copier les futaies, les feuillages et les terrains tels qu'ils sont réellement, avec candeur, avec bonne foi. Or, quand la main devient trop habile, il est à craindre qu'elle ne se passe bientôt de la tête. Aussi est-ce le danger que je redoute pour l'auteur de la *Ferme de Kervi-guélen.* Quoique légèrement confuse et diffuse, la disposition de cette toile est néanmoins très acceptable : il y a de hauts et puissants arbres plantés partout ; au fond, dans une trouée, se distinguent, à-peu-près, les bâtiments de la ferme, coiffés de toits de chaume ; à droite, une barrière et un talus ; des fougères sur le devant. C'est fort bien. Nombre de bons tableaux n'en montrent pas autant. Mais comme, ici, un peut d'air eût accommodé les choses, permettant à l'œil de se rendre compte des plans, de se reconnaître et de se retourner au milieu des grands arbres sur lesquels pèse un ciel pluvieux, — oui, un peu d'air et aussi du mystérieux parfum de la campagne et de poésie rustique !

M. Hippolyte Dubois ne nous arrêtera pas longtemps. Son *Musicien arabe* grattant une mandoline, accoté à une muraille blanche ; sa *Rue d'Alger* barrée d'arcades et meublée d'indigènes et d'ânes qui circulent, ne marquent aucun progrès ; loin de là. Quand il peignait la *Diane* et l'*Érigone* du Musée de Nantes, il était mieux sur son terrain.

Lui aussi, M. Henri Picou, ne tient plus le bon sentier et c'est bien dommage. Quel obstacle étrange, insurmontable est donc venu s'interposer entre cet artiste et l'art ? Comment se fait-il qu'il se soit arrêté si tôt en chemin et si brusquement ? Il est éloigné le temps où, chef d'un petit cénacle de délicats et de raffinés, après avoir brillamment débuté dans le succès, recherché des connaisseurs et des autres, aimé de tous, il peignait des petits tableaux charmants, un peu mièvres, je m'en souviens, mais gardant du style, et surtout de la grâce sous leur afféterie. Que d'espérances alors, que de rêves dorés ! Le goût des belles élégances, l'imagination fertile, la promptitude et l'ingéniosité de l'in-

vention, la veine originale, le pinceau aimable, le crayon heureux, il avait tout cela et d'autres choses par surcroît. Il semblait que les fées bienfaisantes se fussent concertées à son baptême pour lui accorder tous les dons en partage. Où tant de richesses sont-elles allées ? où tant de qualités précieuses, de rares aptitudes ! Doit-on les croire parties pour toujours ? Reviendront-elles jamais ? Ah ! il faudrait



PRISONNIÈRE DISPUTÉE

Par Luminais. (Dessin de l'artiste.)

d'autres œuvres que le *Molière* ou le *Mozart* de cette année pour renouer la chaîne du passé et dissiper nos doutes par quelque lueur de certitude favorable !

M. Charles Le Roux expose deux tableaux : *Prairies inondées en avril, à la Basse-Indre,* et *Un village près du Soulliers.* Il y a des années, M. Le Roux a joui d'une certaine renommée ; à présent, il faut bien le dire, quoi qu'il en coûte, le succès l'abandonne ; la cri-

ALFRED GUILLOU

LA PÊCHE AUX HOMARDS, A BENODET (FINISTÈRE).

A Benodet, vieux bourg de la côte bretonne,
Bien souvent j'ai suivi les barques des pêcheurs,
Lorsque le flot nacré sur les rochers moutonne,
Et que l'aube répand dans le ciel ses blancheurs.

Aussi je vous connais, filles aux larges hanches,
Dont les yeux font rêver les *gars* des environs;
Rameuses au teint brun, qui retroussez vos manches
Et manœuvrez sans peur les pesants avirons.

Je reconnais le père à sa cape cirée,
Et la mère Yvonnec, d'un seul regard comptant
Dans la nasse d'osier lentement retirée
Ces fameux crustacés que Paris aime tant.

Car c'est de Benodet, de ses roches celtiques,
Que nous vient le homard aux plus exquises chairs;
Le homard que Janin, ce prince des critiques,
Par mégarde appelait « le cardinal des mers ! »

ADRIEN DÉZAMY.



Alf Guillou pinx. Dujardin sculp

LA PÊCHE AUX HOMARDS A BENODET (FINISTÈRE)

Fac-simile d'un croquis de l'artiste

Bretagne Artistique — Imp. A. Chardon aîné

tique louait ses ouvrages, maintenant elle les délaisse, penchée qu'elle est vers d'autres rumeurs. A qui attribuer la cause d'un revirement pareil, au peintre dont le talent se serait amoindri, ou au public dont le goût aurait pris une direction nouvelle? A l'un et à l'autre sans doute. Le fait est que bien des mérites cherchés et recherchés en 1850 passent en 1880 inaperçus et inappréciés; d'autres sont à la mode à cette heure, qu'on ignorait jadis, — ceci a tué cela — et, de son côté, chose certaine, le talent de M. Le Roux a, depuis trente ans, plus perdu que gagné. Ne voit-on pas que le peintre a la touche moins décidée et moins souple qu'autrefois, la palette moins vraie, le sentiment de la nature moins net, l'observation des prés, des arbres, des eaux, des ciels, moins précise? Le dessin n'a jamais été son fort, et il lui fait encore plus défaut aujourd'hui qu'hier. Il sème toujours ses tableaux de jolies notes rouges, vertes, bleues, jaunes qui réjouissent le regard, mais il les éparpille au lieu de les réunir, comme au bon temps, fortement, dans les liens de l'unité, — la sainte unité, sans laquelle il n'y a pas, il n'y a jamais eu, il ne peut y avoir d'œuvre faite, achevée, accomplie — et durable.

Inutile d'en dire plus, je pense. Peut-être même en ai-je trop dit déjà.

III

MM. A. Leduc. — E. Glaize. — Totain. — C. Leduc. — Davray. — Detroyat. — Vautier. — Even. — La Plesse. — Aubert. — Mlle Paviot. — MM. Chalot. — Chantron. — Lagarde. — Mlle Voruz. — MM. Bouchet. — Tanguy. — Blayot. — Michel-Villeblanche. — Le Bihan. — Mlle Crouan.

Il y a des hauteurs qui défient les meilleurs yeux et se jouent des lorgnettes. Or, sur les parois du palais des Champs-Élysées, plusieurs tableaux de nos Bretons sont accrochés près des frises et dépassent les corniches. Je le regrette; mais qu'y faire? Si le soleil verse indifféremment sur toutes les peintures du Salon les trésors de sa lumière, la cymaise officielle ne saurait pourtant suffire à tous les cadres. Beaucoup montent au deuxième étage, beaucoup au troisième, voire au quatrième, quand ils ne sont pas exilés dans des parages plus reculés encore. Naturellement il faut renoncer, sinon à parler de ceux-là, du moins à publier toutes leurs vertus ou tous leurs vices.

Que dire, par exemple, du tableau de M. Alfred Leduc, inscrit au livret : *En train de brouter?* Des chevaux qui ne semblent

3

pas mal dessinés se promènent tondant l'herbe dans un paysage d'une mollesse singulière, et la couleur a plus d'âcreté que d'harmonie. De loin, je vois les choses telles du moins. — Que dire, en conscience, du *Coin de la rade de Brest* par M. E. Glaize ? de *Désemparée* de M. Totain ? C'est bien simple : la vue n'en est pas si délectable, — à distance — que le désir de les examiner de plus près vous donne le frisson. — Et de l'*Appareillage* de M. Charles Leduc ? Des indications fugitives de teintes, de vagues apparences de formes, une vapeur de coloris, une vapeur de dessin, relégué à une telle élévation, soyons sincère, que distinguer de plus ? — Et de l'*Étude de saules* de M. Davray ? Le saule est déjà assez indécis par lui-même pour ne pas perdre beaucoup à l'éloignement. A cinq mètres on s'écrie sans hésiter : voilà un arbre ; à cent pas on parie pour une fumée. De si loin qu'on les voit, ceux de M. Davray, plantés au dessus d'une eau paisible, disent à peu près ce qu'ils sont, et ce serait se montrer mal à propos sévère que de leur en demander plus long. — C'est comme la *Pointe de rochers, près de Larmor* exposée par M. Detroyat, impossible d'en parler avec quelque détail : un accent de vérité se dégage, je crois, de ces roches grises émergeant du sable blond, polies, usées par les flots, et se découpant en vigueur sur la mer sous un ciel bas et pluvieux, mais c'est tout. — C'est comme l'*Entrée de forêt* de M. Vautier : l'étude a l'air d'être châtiée, la couleur solide, la localité juste, l'anatomie des arbres observée, le terrain compromet l'assiette de l'ensemble par les incidents qui l'encombrent, et ceci dit, je me tais, n'y voyant rien davantage.

Ce que ces divers tableaux eussent recueilli de suffrages occupant au Salon des places moins désavantageuses, c'est là une inconnue qu'il serait peu commode de dégager d'une manière générale et d'un mot. En effet, si pour les uns avoir été accrochés dans les hautes régions n'est pas précisément une bonne fortune, pour d'autres s'être égarés dans les incertitudes du lointain n'en est pas une trop mauvaise non plus. Telle peinture se soutient avec honneur au dernier rang et paraît détestable au premier. Non, tout ce qui brille sur la cymaise n'est pas or. Le bel avantage, ma foi, — afin de citer un exemple sans quitter notre province, — le bel avantage pour l'*Atelier au couvent*, de s'étaler sous l'œil du visiteur ! Au contraire, pendu aux environs du plafond, ses misères se fussent dissipées dans l'espace, et nul ne sachant combien sa couleur est cruelle, combien sa facture est lourde, et vulgaire son dessin, le voyant haut perché, et se laissant prendre à ses faux semblants de bonne peinture, on se fût dit, peut-être : c'est quelque



GEORGES WASHINGTON, ÉLU PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE, FAIT SES ADIEUX A SA MÈRE

Par Baader. (Dessin de l'artiste.)

chose ! Voilà un artiste bien avancé à présent qu'on peut toiser au juste sa valeur. Comme une place plus modeste eût mieux fait l'affaire de cet ouvroir de nonnes en robes blanches et du peintre, M. Even !

M. La Plesse est une autre victime de la cymaise. Accrochez en l'air son petit tableau, désigné sous ce titre : *Que faire ?* comment reconnaître ce qui lui manque en dessin, en coloris, sans parler du reste ? — Pareillement M. Aubert. Sa frise où l'on voit Périclès et Aspasie en visite chez Phidias qui sculpte l'une des cavalcades du Parthénon, ne fait pas méchante figure dans la rangée la plus élevée des cadres de la salle 31. A coup sûr la distance n'améliore pas son style et ne donne point aux ajustements du caractère ; mais bien des défauts, grâce à elle, nous échappent, si j'en juge par l'effigie de jeune fille du même M. Aubert, exposée pour son malheur en belle place, et dont on peut toucher du doigt les faiblesses. — En revanche si le *Portrait de Mme D...* dû au pinceau de Mlle Paviot, avoisine les combles, c'est tout profit pour l'auteur qui ne manquera pas de mettre au compte de l'éloignement l'ombre opaque dont sa peinture est barbouillée.

Mais un peintre qui ne doit guère s'applaudir de voir sa toile logée au plus haut de la salle 27, qui en gémit sans doute, c'est M. Chalot. Et il y a de quoi. On trouverait au Salon, sans chercher longtemps, plus d'un portrait dont on parle avec éloge ne valant pas celui que M. Chalot expose. Il n'est pas nécessaire d'être grand clerc, vraiment, pour y reconnaître, même à cette distance, un dessin large et correct, de la fermeté et du liant dans le modelé, une coloration équivalente. J'en suis sûr, mis en cymaise, on l'eût distingué comme il mérite de l'être, on l'eût favorablement remarqué dans l'immense cohue de tableaux réunis cette année au palais des Champs-Élysées.

Olivier Merson.

(*A suivre*).

NOTICE

SUR

LES DESSINS DE FRAGONARD

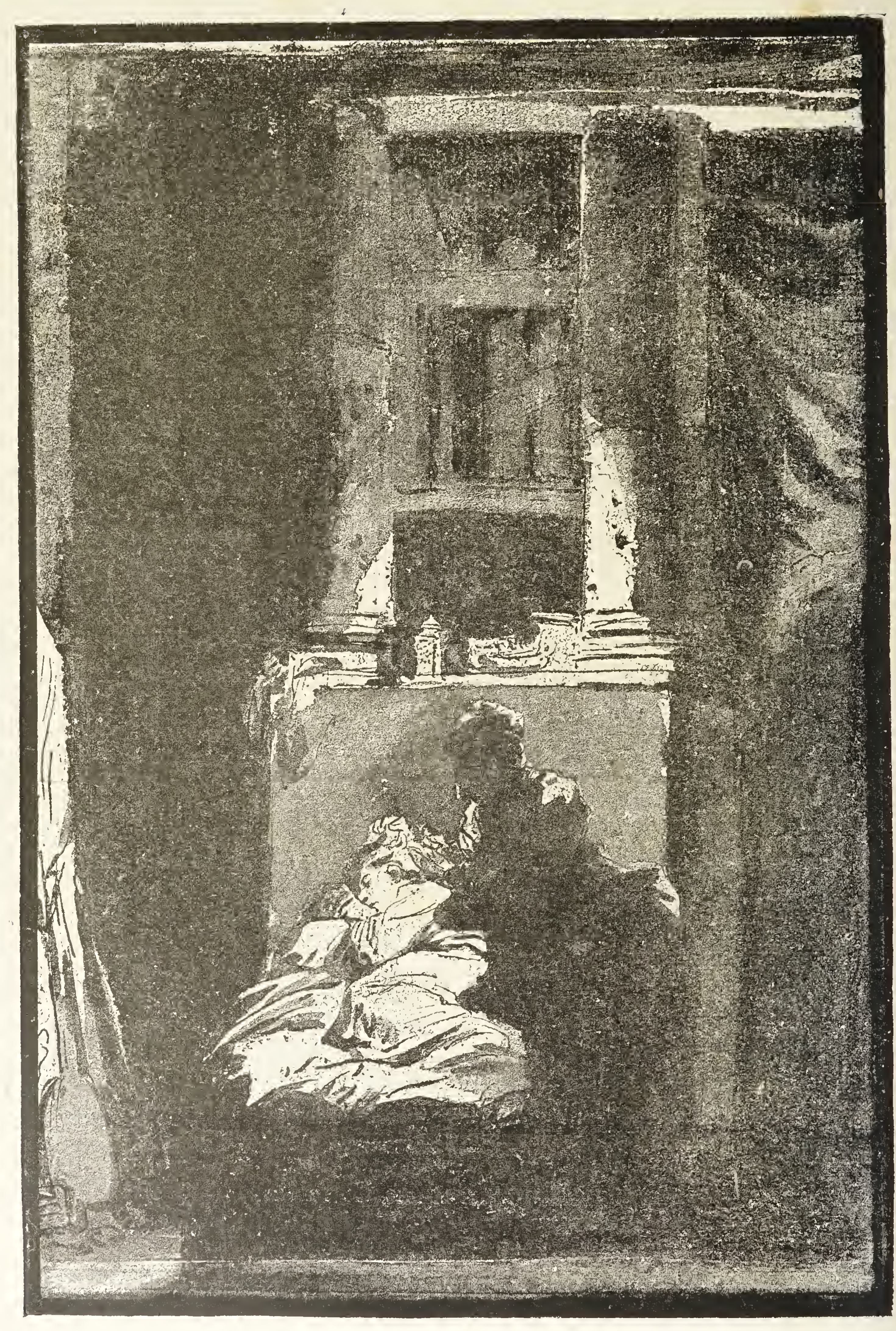
POUR LES CONTES DE LA FONTAINE

DE LA COLLECTION ARTHUR DES JAMONIÈRES

(Nantes).

EST-IL un plus charmant artiste, un dessinateur plus alerte et plus spirituel que Jean-Honoré Fragonard ? Le dix-huitième siècle, si riche pourtant en talents de toutes sortes, colorés et séduisants, n'a guère à lui opposer que Watteau « le maître des élégances » ou Boucher « le peintre des grâces », seuls artistes qui puissent l'égaler pour le charme et la gaîté ; encore quelques-uns préféreraient-ils l'auteur croustillant de l'*Escarpolette*. C'est que ce talent prime-sautier entre tous et bien français est fait de facilité et d'esprit, c'est qu'il joint l'invention à la science dans ses dessins et l'harmonie de la couleur à l'agencement heureux dans ses peintures. Veut-il indiquer quelque chose un peu vif, il n'appuie pas, sait sous-entendre discrètement son intention et pourtant la faire saisir; aussi, même dans les sujets les plus risqués, n'est-il jamais grossier.

Fragonard, après avoir passé quelques années de jeunesse et d'étude en Italie, s'être essayé dans la peinture d'histoire et y avoir médiocrement réussi, cédant à son génie aussi bien qu'aux sollicitations des amateurs de son temps, fermiers généraux, dames légères aimant à posséder dans leur boudoir des sujets légers, s'était lancé dans la peinture galante cadrant si bien avec les mœurs de l'époque. C'était une râfle dans son atelier de ses tableaux à peine terminés : escarpolettes, gimblettes, baisers dérobés sous la feuillée, couples amoureux, faisaient le bonheur des financiers aimant à se délasser devant ses agréables compositions et à les accrocher dans leurs petites maisons à côté des galantes fantaisies de Baudouin. Ils lui demandaient même de ces dessins lavés si largement au bistre, dont il s'était fait une sorte de spécialité, et c'est ainsi que Frago-



LE MULETIER, SÉPIA POUR LES « CONTES DE LA FONTAINE ».
(Collection Walferdin.)







LE MULETIER

COLLECTION DE M. LE BARON DES [illegible]

nard fut appelé à traduire les scènes les plus dramatiques du Roland furieux de l'Arioste, plusieurs de celles de Don Quichotte de Cervantes, et surtout les contes risqués mais si amusants de notre grand fabuliste La Fontaine. Ce sont quelques-unes de ces dernières compositions qui sont venues par la suite orner à Nantes le cabinet d'un amateur d'un goût délicat, bien capable d'en apprécier la valeur et la grâce.

La tradition était conservée dans la famille de Fragonard que les dessins des Contes de La Fontaine avaient été demandés au peintre par le fermier général Bergeret, son ami, qui l'avait emmené avec sa femme en Italie vers 1773. Ce serait pendant ce voyage que les premiers croquis, les premières esquisses auraient été composés; bien qu'il n'y ait aucun rapport entre les grands souvenirs évoqués par les monuments et les ruines grandioses de ce beau pays et les grivoiseries de notre La Fontaine, sinon d'avoir été inspirées en grande partie par le Décaméron de l'Italien Boccace, cependant nous respectons cette curieuse légende. Ces dessins, sortes de premières pensées exécutées de verve au crayon noir, sont ceux qui ont été adjugés cette année à la veuve Walferdin pour la somme de 10,000 francs. Plus tard, un autre amateur sans doute demanda à l'inépuisable artiste de préciser ses compositions, de donner davantage un corps à ses figures. De là le beau recueil composé de cinquante-sept dessins dont beaucoup étaient restés inédits jusqu'à ce jour et qu'un amateur distingué a entrepris de faire graver. Enfin vers 1789 ou 1790, pensons-nous, les graveurs Augustin de Saint-Aubin et Tilliard eurent l'idée d'entreprendre, nous en avons la preuve par des lettres et conventions autographes en notre possession, une nouvelle édition des Contes de La Fontaine avec des illustrations de Fragonard exécutées par les principaux graveurs leurs élèves ou leurs contemporains. Les sujets précédemment dessinés ne leur semblèrent-ils pas suffisamment finis pour être gravés, c'est probable? N'eurent-ils pas d'ailleurs ces dessins à leur disposition ? c'est possible. Toujours est-il qu'ils s'adressèrent encore à Fragonard en même temps qu'à ses élèves Mallet et Touzé, pour avoir les éléments artistiques de cette belle publication interrompue sans doute par les événements. Les deux premières livraisons composées de 20 planches parurent seules, en effet, en même temps que le texte imprimé par Didot en 1795.

De ce nombre seize environ sont de Fragonard et ce sont ces beaux et intéressants dessins exécutés en vue de la gravure que possède en grande partie M. Arthur des Jamonières. Il nous a été donné d'en admirer onze chez lui et des plus gracieux, *le Muletier,* dont l'on a placé ici une bonne reproduction, *le Mari confesseur, le Gascon puni, le Cocu battu et content, la Fiancé du roi de Garbe, le Paysan et son seigneur, A femme avare galant escroc, le Calendrier des vieillards, On ne s'avise jamais de tout, la Gageure des trois commères,* enfin *le Savetier.* Un douzième

dessin qui se trouvait en trop mauvais état n'a pas été conservé. Est-ce utile de faire ici l'éloge de ces ravissantes compositions que les gravures ont popularisées et de répéter encore les éloges si souvent et à si juste titre décernés à Fragonard de compositeur spirituel, ingénieux, inimitable enfin ?

L'histoire de ces précieuses épaves d'un art qui n'est plus, et qui sont venues s'échouer sur le rivage de granit de la vieille Bretagne mérite d'être rapportée. Benjamin de la Borde, l'auteur bien connu des *Chansons*, du Voyage pittoresque de la France, de la Description de la Suisse et de nombre d'autres travaux, en outre grand faiseur d'affaires et favori de Louis XV, mort en 1794, victime de la Révolution, avait sans doute été mêlé à l'entreprise de cette édition nouvelle des Contes de La Fontaine ; toujours est-il qu'Adélaïde Susanne de Vismes, sa veuve, épouse en secondes noces du duc de Rohan-Chabot, dut, à la mort de ce dernier mari et à la suite d'une liquidation judiciaire, racheter ces dessins qui lui furent adjugés pour 17 francs (ils vaudraient mille fois plus aujourd'hui) ; ils se retrouvèrent ensuite dans une maison de campagne, d'où les a tirés le possesseur actuel, descendant direct de Benjamin de la Borde.

Puissent ces brillants spécimens de l'art charmant de nos pères rester longtemps encore dans des mains d'un homme aussi digne de les apprécier !

Bon ROGER PORTALIS.





LE MOIS

Mois artistique par excellence que ce mois de juin. Mois du soleil, il verse à flots sa clarté sur les expositions, les galeries, les *salons* de tous genres ouverts en grand nombre à cette époque de l'année. C'est la fête de la lumière et de la couleur. Naturellement, l'Exposition du Palais de l'Industrie brille au-dessus de toutes les autres. Pour rien au monde, ce qu'on est convenu d'appeler *tout Paris* ne manquerait à cette solennité annuelle : l'ouverture du salon de Peinture. C'est là une de ces *premières* exceptionnelles, comme Paris en compte deux ou trois. Placée au seuil du printemps, elle a le don de provoquer, sous le toit de verre du palais, une lutte courtoise de jolies femmes, une sorte de Longchamp à huis clos, auquel, il faut bien le dire, la charité sert de prétexte. Il faut voir nos jolies aristocratiques — gracieux condottieri en robes collantes, embusquées, l'aumônière à la main, à toutes les issues du palais; et quelle dépense de sourires, d'œillades et de coquetteries, — toujours au profit des pauvres !

Mais arrivons bien vite à l'événement capital du *Salon,* et peut-être aussi du mois de juin : la répartition des récompenses entre les exposants du Palais de l'Industrie.

Voici les noms des principaux lauréats :

Médailles d'honneur (section de peinture), M. Morot : *le bon Samaritain.* Sculpture. M. Thomas : statue de Mgr Landriot, pour la cathédrale de La Rochelle.

Prix du Salon. M. Suchetet (Auguste) : *Biblis changée en source*, statue plâtre.

Parmi les troisièmes médailles, attribuées à la sculpture, nous sommes fiers d'enregistrer le nom de M. Félix Richard, un artiste nantais, et parmi les mentions honorables, celui de M. Pierre Ogé, de Saint-Brieuc,

encore un véritable artiste. Tous deux, en outre, ont vu leurs envois achetés par le Conseil municipal de Paris.

Une journée radieuse aux lendemains orageux : les critiques ont à peine attaqué, avec plus ou moins d'ensemble, ce qu'on peut appeler le chœur des lauréats, la prose dithyrambique susurre encore doucement le long des colonnes ; la fumée de l'encens est à peine dissipée qu'on aperçoit déjà sur l'autre versant une horde gesticulante : le clan des vaincus et des petits camarades, acharnés, furieux, occupés à souffler sur les auréoles et à démonter les piédestaux pour en jeter les pièces à la tête du jury.

Pauvre jury ! Comme toujours les récriminations les plus violentes ne sont pas les plus justes, les revendications les plus âpres, pas les mieux fondées. Dans le *tolle* général, il faut savoir discerner les voix modestes et les cris timides. Cette année, le jury a fait preuve, en cela, d'une oreille délicate et d'un esprit équitable.

L'attribution de la médaille d'honneur (section de peinture) avait soulevé des protestations unanimes et provoqué au Salon une petite manifestation assez curieuse. Presque tous les jours, les visiteurs du palais de l'Industrie pouvaient voir avec surprise une foule compacte, massée devant le *Caïn* de M. Cormon, œuvre non primée. Un brouhaha admiratif sortait des groupes, mêlé à quelques appréciations critiques. Deux mots, entendus au passage, un terme d'atelier, une de ces locutions qui sont à elles seules tout une peinture, indiquaient tout de suite à qui l'on avait affaire : c'était le monde artiste mécontent. Ils venaient là, tous les soirs, devant le *Caïn* et ils admiraient : c'était *leur* médaille d'honneur à eux. Au contraire, devant le *Bon Samaritain* de Morot, personne, — personne de ce monde-là ! La plaque administrative étincelait librement. — C'est bien, disaient-ils, arrivés en face de cela, c'est très bien. Et ils passaient. Tandis qu'ils restaient des heures devant le *Caïn*, parce que, disaient-ils encore, cela les *faisait penser*. L'événement leur a presque donné raison : il semble que l'État ait voulu offrir à l'auteur de *Caïn* une compensation, en lui achetant sa toile 12,000 francs, tandis qu'il n'a alloué que 4,000 francs à *sa* médaille d'honneur, c'est-à-dire au *Bon Samaritain* de Morot.

La distribution des récompenses aux artistes français nous amène à parler de l'exposition de Londres, qui ouvrait ses portes deux jours après notre *Salon*. A Londres, en effet, la distribution des récompenses à lieu la veille de l'ouverture. C'est une coutume immémoriale, qui, je crois, franchirait difficilement le détroit. Voici comment les choses se passent :

Le jour du *vernissage* anglais, une grande partie de la *Fashionable London Society* prend rendez-vous à Burlington House, ce qui veut dire, en anglais, à la Royale Académie ; une fois là, après quelques tours dans

les galeries, elle fait le plus justement qu'elle peut sa distribution de médailles.

Le lendemain, dîner chez le président de la Royale Académie, qui réunit le dessus du panier de la *Fashionable Society*. Jugez-en vous-mêmes : les ministres, les pairs, les membres de la Chambre des Communes. Le repas terminé, on passe à la série des toasts : on boit successivement à la Reine, au prince, à la princesse de Galles, à la famille royale, à l'armée de terre, à l'armée de mer, aux ministres, aux sciences, à l'industrie, aux lettres, aux arts, à la *City corporation,* à l'église d'Angleterre. Puis, on reprend la série pour répondre à chaque toast en particulier. Après quoi, l'on rentre chez soi : les chroniques oublient de dire comment.

L'exposition de Londres comprend en tout 1,700 œuvres ; c'est loin de nos 8,000. Ajoutons qu'on y a vivement remarqué une *Frédégonde* de notre compatriote Alma-Tadéma, œuvre robuste, d'une couleur puissante et d'une grande pureté de dessin. Le nom d'un Français nous ramène doucement vers notre patrie, où l'exposition des envois des élèves de l'Ecole de Rome fait toujours événement. Meilleure dans son ensemble que celle des années précédentes, elle aura de plus l'honneur rare d'avoir révélé un talent nouveau, une nature. Le *Samson et Dalila* de M. Comerre, élève de 4e année, a produit dans le monde artiste une véritable sensation. Inspirée du *Sardanapale* de Delacroix, l'œuvre de M. Comerre en a toutes les outrances, toute la fougue, mais elle en a aussi l'audace et l'énergie. La figure de Dalila surtout, une splendide fille d'Ethiopie, nue, superbe d'ironie, rappelle, par son attitude et sa physionomie, les esclaves groupées autour de la couche du roi de Ninive. L'artiste a traduit la Bible hardiment, et pour lui, comme pour le public, Dalila a largement payé sa traîtrise. A part quelques critiques de détail, l'artiste qui a conçu et exécuté une pareille œuvre sera certainement un maître.

Et maintenant que nous avons suffisamment sacrifié aux grandes machines officielles, place aux initiatives privées! Un goût éclairé et profond de l'art national, un désir de le voir grandir, fait surgir chaque jour, tant à Paris qu'en province, un grand nombre d'expositions particulières. En ce genre, à Paris, le cercle des Arts-Libéraux a fait des merveilles : il a réuni dans son local somptueux de la rue Vivienne, une collection de tableaux tout à fait remarquables. L'honneur de cette organisation revient à M. le vicomte Henri de Bornier, président de ses commissions artistiques, l'auteur presque classique de la *Fille de Roland* et des *Noces d'Attila.*

Dans les départements aussi, les expositions sont de plus en plus florissantes et prennent une extension extraordinaire. Il y a d'un bout de la France à l'autre comme un grand réveil artistique, mais cela ne va pas

sans des initiatives courageuses, sans de grands efforts et une continuelle dépense d'énergie. Pour ce grand réveil là, il a fallu, il faut encore de grands secoueurs de sommeil. Mais si l'État veut les aider, leur apporter son appui et sa sanction, ils triompheront de toutes les résistances, entraîneront les douteurs, ranimeront les inertes, réchaufferont les tièdes et perdront, du même coup, leur réputation de *têtes chaudes*, parce qu'enfin, il faut bien le dire, livrés à leurs propres ébats, ces audacieux font un peu l'effet de clowns dans un pays de paralytiques. Ils gagnent du terrain cependant, il y a maintenant peu de départements, peu de villes même qui ne tiennent à honneur d'avoir leur exposition annuelle. Rennes, par exemple, en pays breton, a provoqué, le mois dernier, une exposition, à laquelle il a manqué fort peu de choses pour être tout à fait remarquable. L'exposition du Mans a, elle, tout à fait réussi. Melun, une toute petite ville des environs de Paris, mais une raffinée, a vu affluer sur ses routes, avec un certain orgueil, l'élite du monde parisien : c'est qu'elle avait organisé, avec un sens artistique remarquable, une ravissante exposition. On pouvait y voir la première esquisse de la *Biblis* de Suchetet qui vient de remporter le prix du Salon, et nous y avons remarqué, avec un vif plaisir, l'œuvre d'un sculpteur nantais, inspirée par ces deux vers de Victor Hugo, tout baignés de lumière :

Ève offrait au ciel bleu sa sainte nudité ;
Ève, blonde, admirait l'aube, sa sœur vermeille.

M. Trehart a pétri avec cette idée l'une de ses plus gracieuses terres-cuites.

Le mouvement artistique à l'étranger réclame aussi quelques dates :

— L'inauguration du monument élevé au poète Pouschkine, à Saint-Pétersbourg;

— L'exposition des arts et de l'industrie de l'Allemagne occidentale, la plus considérable qu'on ai vue jusqu'ici en Allemagne, récemment ouverte à Dusseldorff;

— A Berlin, l'inauguration du monument de Gœthe;

— La préparation par les éditeurs Gebbie et Berrie, de Philadelphie, d'une publication en livraisons, intitulée : *Le Trésor d'Art d'Amérique;*

— L'achat enfin au peintre viennois Mackart, par un marchand de Munich, de son *Cortège de Diane*, pour la modeste somme de 125,000 francs.

— Parmi toutes ses dates artistiques, le mois de juin conservera pieusement le souvenir d'une institution qui fera époque dans l'histoire de la charité. Celle-là aussi devra son origine à l'initiative privée.

Un groupe de femmes artistes a eu la pensée généreuse de créer un *Orphelinat des Arts*. Et ces artistes s'appellent Marie Laurent, présidente de l'œuvre, Sarah Bernhardt, Croizette, Reichemberg, Krauss,

Edile Riquier, Léontine Beaugrand. A la fois femmes et artistes, c'est-à-dire deux fois généreuses, elles se sont dit qu'il y avait quelque chose de plus beau encore que de faire de l'art, c'était de faire le bien. Et, sans chercher trop loin, elles ont regardé autour d'elles : tout un petit monde, abandonné, leur tendait les bras. Nul n'avait songé à eux, on n'y prenait pas garde : des fils d'artistes! Imaginez-vous quelque chose de plus éthéré, de plus immatériel : cela n'a jamais faim! cela n'oserait pas penser à avoir faim !

Ce spectacle les a émues, et elles ont conçu la première idée d'un Orphelinat des Arts. Il semble à tous, à présent, que ç'aurait dû être là le premier de tous les orphelinats. Quels enfants, plus que les enfants d'artistes, avaient besoin de cet asile hospitalier, de cette douce maison commune, placée au bout de leur petit chemin hasardeux; et pour les pères eux-mêmes, sans espoir de fortune, las de la lutte, cela mettait quelque chose de consolant dans leur perspective. Combien peu, en effet, laissent d'héritages! Ou quels héritages! les notaires ont vite fait là-dessus : quelques œuvres posthumes, quelques toiles oubliées, un jour, dans l'atelier, par des camarades devenus illustres, — de quoi faire une vente à l'hôtel Drouot, où le commissaire priseur et les frais dévoreront la veuve et le bénéfice! — Voilà à quoi vont remédier les vaillantes artistes qui donnent à cette œuvre leur âme tout entière, leur zèle, leur temps ou du moins ce que le travail absorbant de la scène veut bien leur en laisser. — L'Orphelinat était à peine fondé, qu'il a recu une consécration touchante. Une petite fille, âgée de sept ans, la fille du peintre Tichit, mort l'année dernière, après avoir exposé au Salon pour la première fois, est venue frapper l'autre jour à la porte de l'Orphelinat : elle venait dire à ses charmantes fondatrices combien c'était urgent et comme elles avaient eu raison ; elle venait les remercier aussi, au nom des autres enfants, de son grand regard bleu et de son sourire neuf.

Hélas! la mort ne tardera pas à donner au pauvre bébé les camarades qui lui manquent en ce moment, — et bientôt, trop tôt, elle verra accourir autour d'elle tous ses compagnons d'infortune, — une petite famille bohême, issue du monde artiste pour y retourner un jour, car, il y aura bien, à défaut d'autres, dans cette tribu improvisée, des héritages de talent, et, qui sait ? des successions de génie.

Ils vont trouver là, sous la chaude tutelle de leur mère commune, une éducation en rapport avec leurs instincts et leur nature. Déjà, le personnel de l'Orphelinat est choisi, et c'est à Mme Coblence, ex-pensionnaire du Théâtre Français, qu'est dévolue cette délicate maternité. A la directrice on a adjoint Mme Pomainville, veuve d'un acteur, bien digne aussi de remplir ce touchant vicariat.

Les statuts de l'Orphelinat des Arts renferment une clause assez habituelle, mais qui emprunte à l'origine de la Société un caractère plus

discret encore. On doit y recueillir les enfants des peintres, sculpteurs, littérateurs et comédiens.

Voilà l'œuvre qui vient d'éclore entre des mains de femmes, — la voilà dans toute sa simplicité bonne. Nous nous serions fait un remords de la passer sous silence. Si affaibli et si lointain que soit notre écho, nous sommes sûr qu'il trouvera encore où vibrer sur la terre bretonne; — terre féconde en inventeurs de toutes sortes, elle a trop d'artistes parmi ses enfants pour n'avoir pas un peu pitié des enfants d'artistes.

Louis Le Bourg.



BIBLIOGRAPHIE

PAUL SÉBILLOT. — CONTES POPULAIRES DE LA HAUTE-BRETAGNE [1].

« Vous souvient-il de cette jeune fille de Sycione à laquelle Plutarque « attribue l'invention de la peinture? Un soir, elle vit l'ombre de son « amant vaciller sur le mur, à la clarté de la lampe; elle prit un charbon « éteint dans le trépied domestique, courut à la vague image et l'enferma « dans un pur contour. Ainsi Gérard dessinait nos chimères, colorait des « fantômes, mais d'une main toute grecque, et d'un style sobre et clair « comme la ligne d'une fresque de Pompeïa. »

Ces lignes, de M. Paul de Saint-Victor, nous sont revenues à la mémoire, en même temps que la figure de ce Gérard de Nerval qui les inspira, et qui, lui aussi, sut fixer à jamais le souvenir des légendes d'un autre pays de France, lorsque nous avons parcouru les *Contes populaires de la Haute-Bretagne*, collationnés et nettement fixés sur la toile par M. Paul Sébillot, qui a fait à son tour, en ce livre récemment publié, œuvre de peintre et de coloriste précis. Les *Contes* ne doivent rien, en effet, à l'imagination de l'auteur, qui s'est borné, comme il le déclare lui-même, à les recueillir dans la région même où ils se narrent de génération en génération, et des lèvres des paysans et des paysannes qui se les transmettent fidèlement pour le seul amusement des enfants. Sa tâche s'est limitée au choix des récits et au soin délicat de leur mise en scène, simple, correcte et avant tout fidèle : à ce titre, M. Sébillot a fait œuvre d'artiste, et nous ne saurions trop le louer de la conscience et de la modestie, en même temps que du goût et du sentiment exquis dont il a fait preuve dans la composition de ce curieux recueil de légendes et d'histoires infiniment variées.

Son livre se divise en quatre parties : les féeries et les aventures merveilleuses; les facéties et les bons tours; les diableries, sorcelleries et revenants; enfin les contes divers.

M. Paul Sébillot a emprunté la plupart de ces récits au répertoire vivant du pays gallo, de cette partie de la Bretagne qui parle français et qui comprend, comme il le rappelle dans sa préface, la totalité de l'Ille-et-Vilaine, la Loire-Inférieure, sauf la commune du Bourg-de-Batz, un tiers du Morbihan et un peu plus de la moitié des Côtes-du-Nord. Il a

[1] Chez G. Charpentier, éditeur, 1880.

fait pour cette région ce que Souvestre, La Villemarqué, Luzel et d'autres conteurs encore célèbres ont fait pour la Bretagne bretonnante. Nous avons dit qu'il a recueilli ces contes, l'un après l'autre, de la bouche des habitants mêmes du pays qui, malheureusement, perdent de plus en plus le souvenir des légendes d'autrefois et l'habitude de les redire. M. Sébillot le constate lui-même, non sans une certaine expression de regret bien légitime :

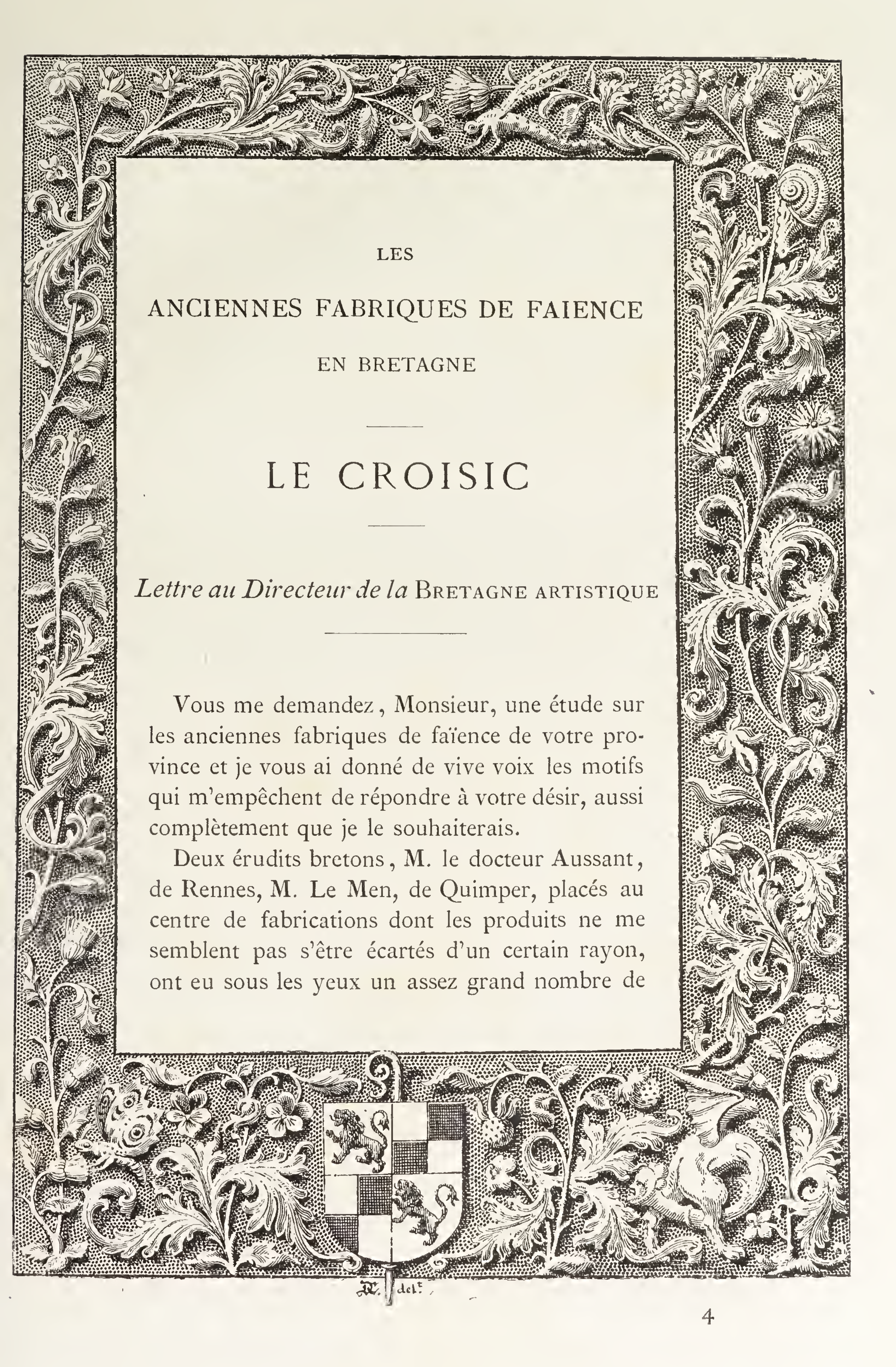
« Jadis, on racontait plus volontiers qu'à présent, écrit-il ; dans l'hiver « les chemins étaient mauvais, on ne pouvait guère sortir de chez soi, et « comme alors peu de gens savaient lire, comme les paysans ne s'occu- « paient pas de politique, et ne lisaient pas de journaux, il fallait bien « trouver un moyen de charmer l'ennui des longues veillées. Les com- « munications sont maintenant plus aisées et plus fréquentes entre les « villages et les bourgs ; on apprend des histoires au marché de la ville, « on en lit dans les journaux, et peu à peu les vieux récits s'oublient ; « ils disparaîtraient peut-être même tout à fait si les femmes ne les conser- « vaient dans leur mémoire pour amuser les enfants. »

Nous devons savoir d'autant plus gré à l'auteur du volume qui nous occupe, d'avoir rassemblé ces contes de toute sorte et de les avoir conservés à la curiosité des lettrés et des liseurs ; il a eu le soin d'indiquer la provenance de chacun, en donnant jusqu'au nom, jusqu'à l'âge et jusqu'à la profession du conteur. Il s'est bien gardé « d'embellir » son sujet, estimant avec raison qu'en ces sortes de compositions, la fidélité est à la fois ce qu'il y a de plus honnête et de plus habile. Aussi son livre est-il, suivant une heureuse expression que nous lui empruntons, une série d'études d'après nature.

Nous ne pouvons malheureusement, la place nous faisant défaut, entrer dans le détail de ces différentes histoires merveilleuses, terribles ou comiques, et dont le caractère dominant est cette naïveté dont l'auteur a eu bien soin, ainsi que nous venons de le dire en le louant de son goût, de nous conserver le charme. Mais ceux de nos lecteurs qui voudront bien parcourir le très intéressant ouvrage de M. Sébillot seront certainement frappés, en même temps que de cette simplicité familière, de la ressemblance qu'un assez bon nombre de ces contes ont avec les contes des Mille et une Nuits et les contes de fées, qui sont si répandus aujourd'hui qu'il serait difficile de leur assigner une patrie particulière. Nous ferons notamment cette remarque pour le *Roi des Poissons* et *l'Enfant de la fée*, qui rappellent deux récits de la sultane Schéhérazade et pour la *Perle* qui est absolument une variante du *Petit Poucet*. Nous pourrions faire vingt autres rapprochements.

Que prouve cette remarque ? Rien, sinon que l'imagination est de tous les pays et de toutes les époques, et que cette fille aînée de l'intelligence répand ses trésors dans toutes les parties du monde et sous tous les cieux à la fois, sans jamais se lasser de semer sur sa route les perles divines et les fleurs enchantées.

Léon Guillet.



LES

ANCIENNES FABRIQUES DE FAIENCE

EN BRETAGNE

LE CROISIC

Lettre au Directeur de la BRETAGNE ARTISTIQUE

Vous me demandez, Monsieur, une étude sur les anciennes fabriques de faïence de votre province et je vous ai donné de vive voix les motifs qui m'empêchent de répondre à votre désir, aussi complètement que je le souhaiterais.

Deux érudits bretons, M. le docteur Aussant, de Rennes, M. Le Men, de Quimper, placés au centre de fabrications dont les produits ne me semblent pas s'être écartés d'un certain rayon, ont eu sous les yeux un assez grand nombre de

faïences rennaises et quimperlaises, conservées dans des Musées municipaux ou des collections particulières ; ces pièces leur ont fourni matière à deux monographies [1] qui me semblent avoir épuisé la majeure partie des documents mis en lumière jusqu'à ce jour. On en retrouvera sans doute d'autres dans les archives ; mais la nature des faïences de Rennes et de Quimper, connues jusqu'ici, ne me paraît pas devoir donner lieu à un travail beaucoup plus étendu. Les décors bretons, même des pièces d'une certaine importance, ne sont, à proprement parler, que des adaptations d'ornements empruntés à diverses écoles-mères, entre autres à celle de Rouen.

Reprendre à nouveau les renseignements de MM. Aussant et Le Men serait se condamner à des redites inutiles, et c'est à quoi, Monsieur, vous avez compris que je ne pouvais m'engager.

Il n'en est pas de même des faïences de la fabrique du Croisic ; moins importante au point de vue commercial que l'ancienne manufacture de Quimper, elle n'a pas encore trouvé de monographe. Je ne prétends pas le devenir. Tout m'en empêche : les études d'ensemble sur la céramique que mon poste me commande, la rareté des pièces qui circulent à Paris, le peu de renseignements existant sur la matière.

Suivant M. Jacquemart, qui a donné un résumé succinct de cette fabrication locale [2], un Flamand, Gérard Demigennes, établit au XVIe siècle des ateliers au Croisic ; Horacio Borniola, un Italien, lui succéda en 1627 et laissa plus tard sa fabrique de faïences à Jean Borniola et à Béatrix, sa sœur.

Ce sont là des origines artistiques d'une certaine valeur à étudier ; toutefois dans les faïences des XVIIe et XVIIIe siècles, attribuées dans les Musées à la fabrique du Croisic, ces Italiens n'apportèrent en France qu'un reflet de la décadence des arts céramiques de leur nation.

Le vase, dont la *Bretagne artistique* offre une reproduction, appartient à « l'art de sacristie » et découle d'une source italienne dégénérée.

Il existe au Musée de Sèvres quatre coupes à fruits sous les N°s 1932, 4719, 6221 et 6317, qu'on peut, d'après certaines indications,

[1] Aussant. *Fabriques de poteries artistiques à Fontenay, près Rennes, au XVIe et au XVIIe siècle.* Rennes, imp. Catel, 1870. In-8°. — Le Men, *La manufacture de faïence de Quimper.* 1690-1794. Quimper, imp. Lion. 1875. In-8°. Voir sur le même sujet : Gaston Le Breton, *les faïences de Quimper et les faïences de Rouen.* Rouen, imp. Lapierre. 1876. G^d^ in-18.

[2] A. Jacquemart, *Histoire de la Céramique.* Paris, Hachette, 1873. G^d^ in-8°.





VASE DIT DE SACRISTIE

classer dans la série des pièces de la fabrication du Croisic ; sœurs par la parenté de la forme, de la coloration et des émaux, toutes quatre offrent



COUPE POLYCHROME EN FAIENCE DU CROISIC

(Musée de Sèvres.)

de doubles renflements godronnés. L'une, ici reproduite, est ornementée d'un personnage en costume italien, l'autre d'un lièvre, la troisième de fleurs et de fruits ; la quatrième porte une armoirie à l'écu de France ; des ornements bleus et jaunes, tracés par un pinceau hâtif et exercé, forment bordure sur les godrons du marli. Ces quatre pièces offrent un caractère mi-flamand mi-italien qu'expliquent le fondateur de la manufacture du Croisic et son successeur ; deux de ces faïences ont été trouvées dans le pays même et offertes au Musée de Sèvres par M. Benjamin Fillon, l'érudit si initié au grand art et qui, malgré tout, ne perd pas de vue les menus types de fabrication des environs de sa province.

Si, comme je le crois, d'autres spécimens de cette nature se rencontrent au Croisic aussi bien qu'aux alentours [1], les archéologues de la Bretagne pourront en donner un jour une étude plus développée.

Vous m'avez demandé, Monsieur, de leur indiquer ce petit coin inexploré; c'est tout ce qu'il m'était possible de faire pour répondre au titre et aux aspirations de votre Revue.

CHAMPFLEURY.

[1] Un récent voyage à Nevers m'a mis à même de voir d'autres faïences du même ordre dans quelques collections.



BÉLISAIRE. — GROUPE EN FAIENCE BLANCHE DU CROISIC

De la collection de feu M. le Docteur Foulon (Nantes.)

VITRÉ

SES VIEILLES MAISONS, SON CHATEAU

(DEUXIÈME ARTICLE [1])

III

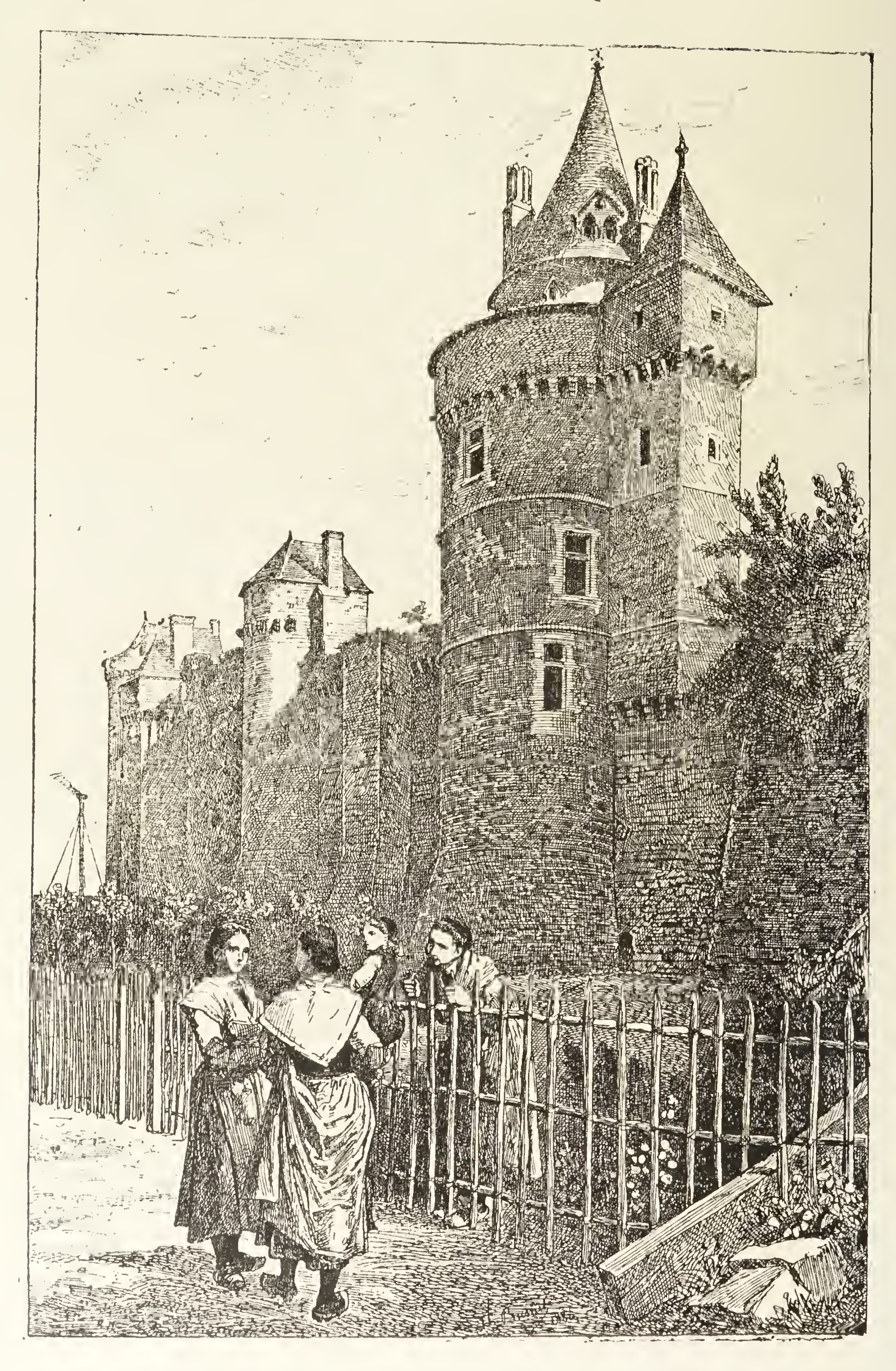
LE CHATEAU DE VITRÉ



E n'est point ici une gentilhommière, une bicoque nobiliaire comme il y en a tant, et que La Bruyère, sous les rayons les plus clairs du soleil de Louis XIV, nommait en son franc parler « une chaumière répandue dans « la campagne, une « ruine qui trempe « dans un marécage, « *et que l'on appelle* « *château....* »

C'est un vrai et fort château de la grande féodalité : masse imposante, harmonieuse, encore armée de huit belles tours, fièrement dressée sur un promontoire de roches abruptes, regardant du haut de sa grandeur les bourgeoises habitations de la ville accroupies, à l'Est, devant ses créneaux, et les deux vallées qui se creusent sous ses hautes murailles, l'une au Midi, en pente douce, où roulait jadis en gazouillant le petit ruisseau de Vernouzet, aussi frétillant que son nom, condamné maintenant, à son grand regret, à couler incognito sous un aqueduc couvert, — l'autre au Nord, abrupte et profonde, la grande et belle vallée de la Vilaine.

[1] Voir la livraison de juillet 1880.



CHATEAU DE VITRÉ. — TOUR SAINT-LAURENT RÉCEMMENT RESTAURÉE

(Fac similé d'un dessin à la plume de M. Th. Busnel).

La forteresse a la forme d'un triangle, le sommet à l'Ouest, la base à l'Est vers la ville, chaque angle marqué par une grosse tour : le sommet (Ouest), par la tour Plombée ou tour de Montafilant ; l'angle Nord-Est, par la tour des Archives, du Trésor ou de la Magdeleine (elle a porté tous ces noms) ; l'angle Sud-Est, par la tour Saint-Laurent. Cette dernière, la plus forte de toutes, a une poterne sur le dehors, et pouvait à l'origine s'isoler du reste de la place, dont elle constituait le donjon. Au XVIIIe siècle, elle était encore affectée au logement du gouverneur.

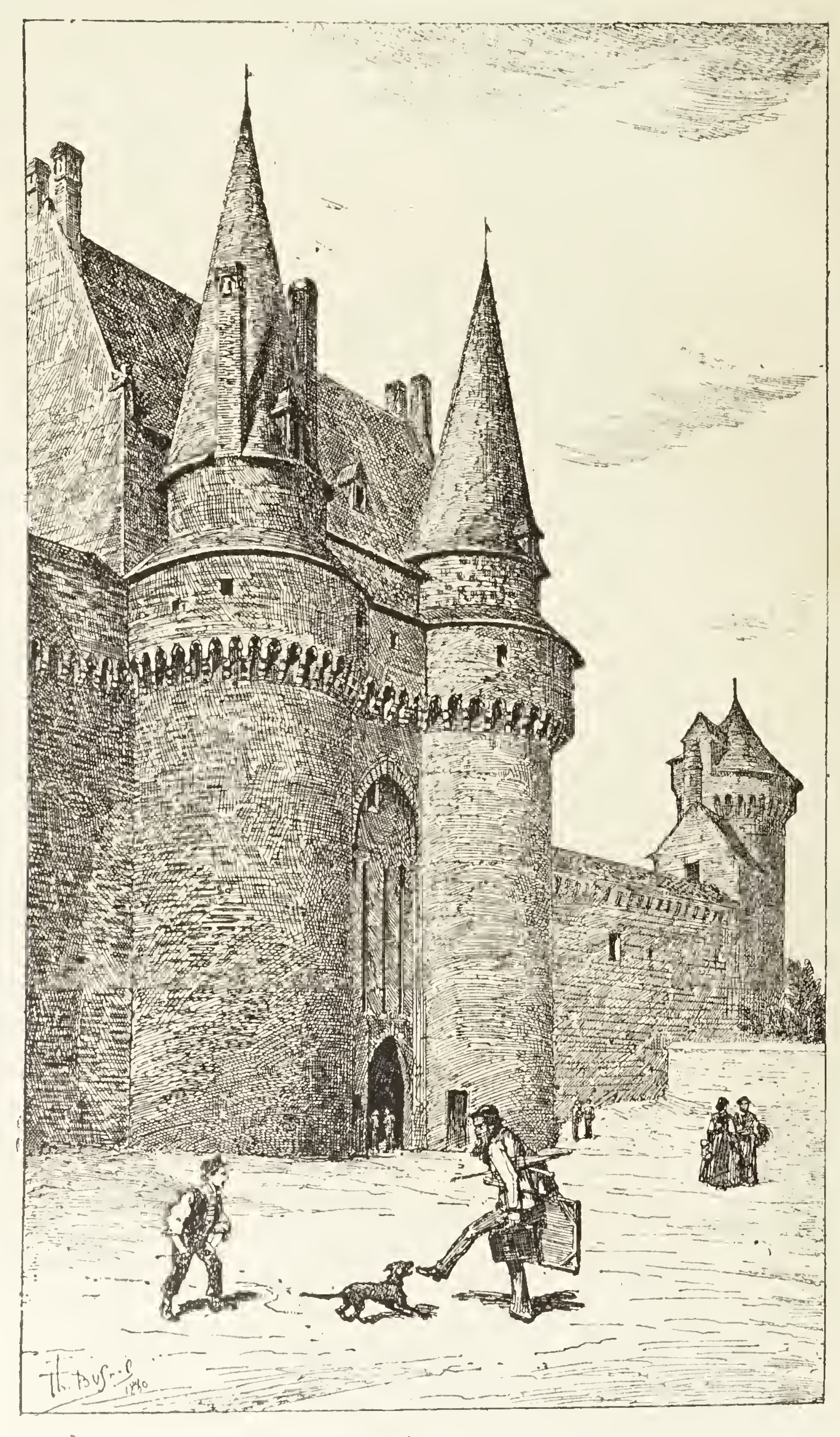
Entre cette tour et celle de Montafilant, il en existe deux autres, de dimension moindre, la tour de l'Argenterie et celle de la Chapelle : cette dernière, menaçant ruine en 1738, fut alors rebâtie en forme carrée, comme on la voit aujourd'hui ; elle était auparavant semi-circulaire. Entre la tour de Montafilant et celle des Archives, à peu près à mi-distance, il en existait jadis une autre, dite tour au *Véel* ou tour au Veau, qui disparut, ruinée, croyons-nous, un peu avant la Révolution, et dont il n'y a plus trace aujourd'hui.

Entre la tour des Archives et la tour Saint-Laurent, au milieu de la courtine qui les sépare et qui forme la base du triangle dessiné par la forteresse, est une pièce de fortification fort originale, appelée *le Châtelet* (et non *les Châtelets*, comme dit le Guide Joanne).

Ce *Châtelet*, l'un des types les plus élégants de l'architecture militaire du moyen âge, est un logis de forme rectangulaire, fort élevé, remparé sur la face Est de deux tours semi-circulaires d'un fort relief et pourtant très sveltes, exhaussées d'un étage au-dessus des créneaux, et coiffées de toits coniques fort aigus, d'une grande légèreté. Entre ces deux tours, la porte du château s'ouvre sous un grand arc ogival, orné de moulures toriques, dont les retombées portent sur des lions. La galerie des mâchicoulis, qui entoure tout l'édifice du côté de l'Est, repose sur de longues consoles reliées entre elles par des arcatures découpées en trèfle. — L'escalier intérieur est remarquable par ses paliers couverts de voûtes à nervures, retombant sur des modillons sculptés — têtes d'hommes et de femmes curieusement coiffées, mains gantées, angelots, bouquets de feuillage, etc., — le tout dans le style correct et élégant du XIVe siècle. Ce logis et ses deux tours ont gardé leurs charpentes primitives, qui sont fort belles.

Depuis 1872, le Châtelet a été l'objet d'une restauration très intelligente et fort bien exécutée, sous la direction de M. Darcy, architecte, aux frais de l'État et de la ville de Vitré. M. Ragot, maire de Vitré, a eu l'heureuse idée d'y mettre la bibliothèque de la ville et d'y réunir

les éléments d'un musée, qui a une salle de géologie et d'histoire naturelle, deux salles d'archéologie, un cabinet et d'estampes avec



CHATEAU DE VITRÉ. — LE CHATELET

(Fac-similé d'un dessin à la plume de M. Th. Busnel.)

quelques bons tableaux. Nous pourrons revenir sur cette création, très digne d'être encouragée et citée comme exemple. Nous nous bornerons à noter ici, dans la salle d'archéologie, une série de bas-reliefs en pierre fort intéressants, à laquelle est emprunté l'écusson de Laval-Montmorency soutenu par deux anges, qui sert de fleuron final au présent article. Ces bas-reliefs décoraient autrefois le tombeau de Marguerite de Bretagne, fille du duc de Bretagne Jean V, fiancée à l'héritier de Laval-Vitré, morte à Vitré fort jeune, en 1414, enterrée dans la collégiale de la Magdeleine qui s'élevait dans l'avant-cour du château de Vitré, sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui le bâtiment de la salle d'asile et de l'école primaire.

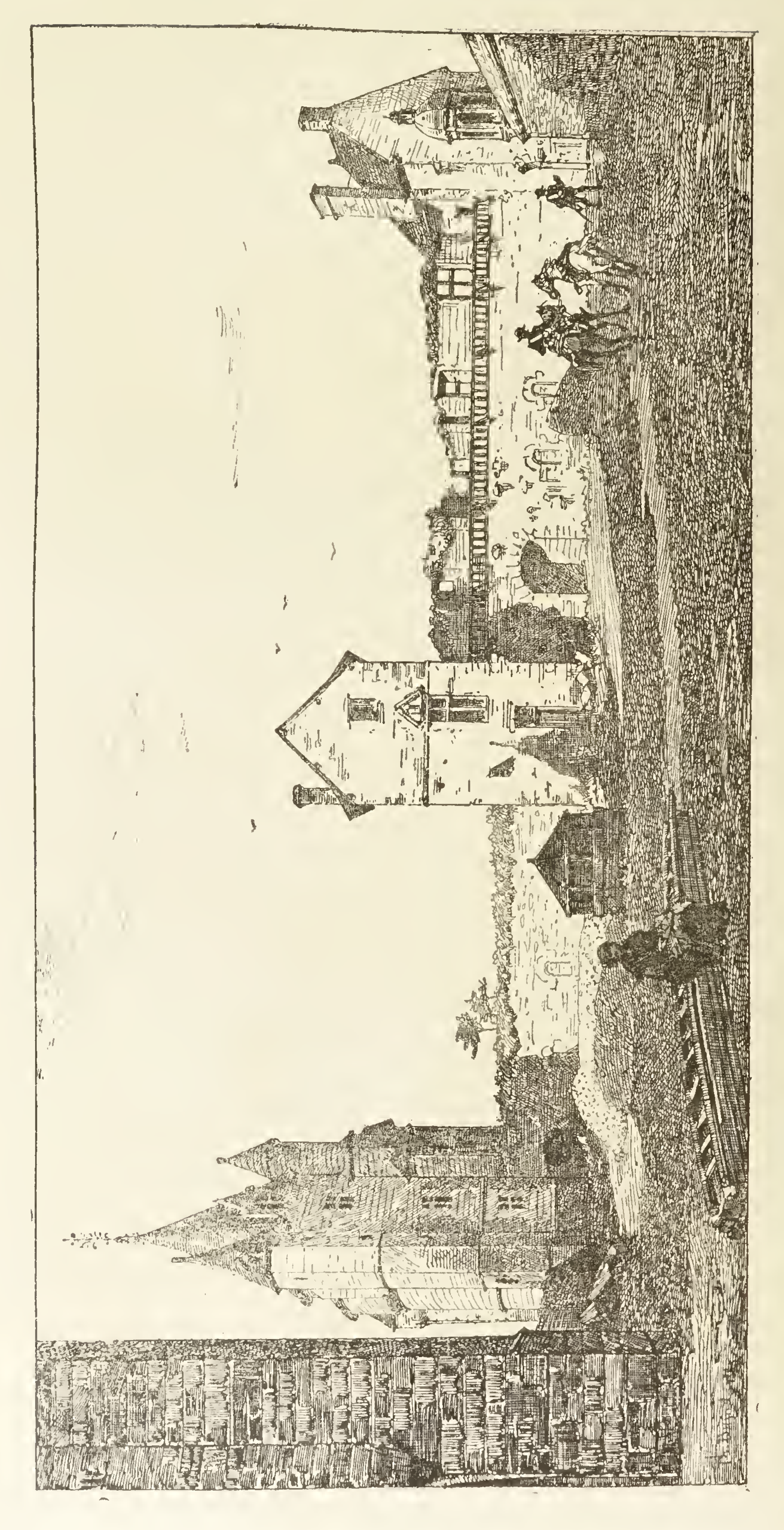
La restauration du château de Vitré se poursuit actuellement par celle du donjon ou tour Saint-Laurent, dont les murailles à demi-ruinées et les toitures élégantes sont déjà relevées, et où l'on passe en ce moment de belles poutres de chêne pour rétablir ses cinq étages de planchers.



CHATEAU DE VITRÉ. — ARCADES ROMANES RÉCEMMENT DÉGAGÉES DANS LA COUR

(Fac-similé d'un dessin à la plume de M. Busnel.)

Quand on a franchi la voûte d'entrée du château qui traverse de part en part le Châtelet, on voit près de soi, à main droite, trois arcades en plein cintre à demi-enterrées, mais depuis peu dégagées



CHATEAU DE VITRÉ. — VUE DE LA COUR INTÉRIEURE

(Fac-similé d'un dessin à la plume de M. Th. Busnel)



O. de Rochebrune fec.

CHATEAU DE VITRÉ

Imp. A. Beillet. Paris.



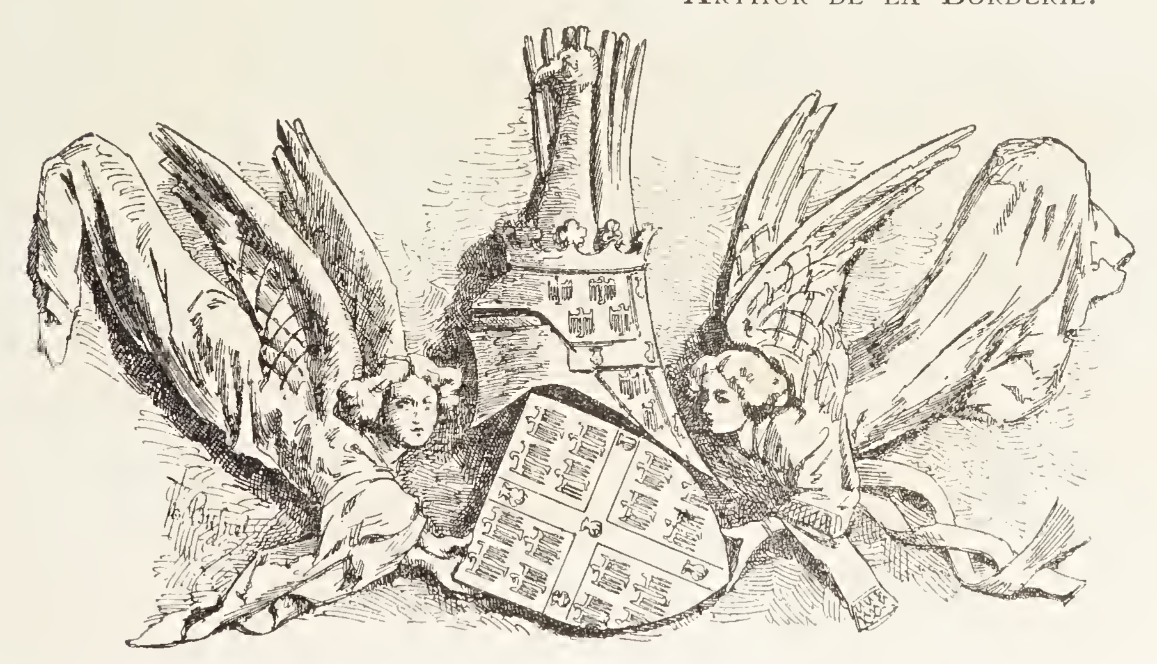
jusqu'au pied par une tranchée, lesquelles sont formées de claveaux de granit jaune alternant avec le schiste noir. Il n'y a rien à Vitré de plus ancien que cette ruine, dernier débris du premier château construit en ce lieu, vers 1050, par Robert Ier, baron de Vitré. Ces trois arcades, dont celle du milieu seulement est ouverte, sont la façade et l'entrée de la chapelle de ce premier château. Comprise plus tard dans les vastes et somptueux logis qu'habitaient, aux xve et xvie siècles, les comtes de Laval, barons de Vitré, cette façade resta jusqu'à la Révolution surmontée d'un tour en forme de clocher contenant l'horloge du château.

De ces somptueux logis, qu'on vient de rappeler, rien n'existe. Ruinés pendant la Révolution, ils ont été remplacés par une prison.

Il resterait à parler d'un charmant édicule en cul-de-lampe, à pans coupés, suspendu au pignon intérieur de la tour de la Chapelle ; mais comme c'est là — simplement — l'un des chefs-d'œuvre de la sculpture du xvie siècle en Bretagne, *la Bretagne artistique* ne peut manquer d'y consacrer une étude spéciale. Nous remettons à ce moment à en parler et à réfuter les erreurs grotesques desserrées sur ce sujet dans beaucoup de livres, et en particulier dans les meilleurs *Guides*.

Il faut du moins indiquer l'époque des constructions que nous venons de décrire. La tour des Archives ou de la Magdeleine s'appela d'abord la tour Neuve, parce qu'elle fut la dernière bâtie ; les comptes de sa construction existent encore, ils sont de 1420. D'autres titres prouvent qu'en 1405 on travaillait activement à d'autres parties de la forteresse. Combinant ces dates avec le style architectonique du Châtelet et de la tour Saint-Laurent, qui semblent les parties les plus anciennes, on doit conclure que le château actuel fut bâti de 1380 à 1420.

Arthur de la Borderie.



Musée de Vitré. — Bas-relief en pierre. — Écusson des Laval-Montmorency.

LES ARTISTES BRETONS

AU SALON DE 1880

(DEUXIÈME ARTICLE [1])

LA PEINTURE

III



Chantron a, lui aussi, au Salon, un portrait hors de la portée du regard, le *Portrait de M. F. O....* Autant qu'on en peut décider, il n'offre rien de choquant : les yeux sont à leur place légitime, le nez se prononce à la sienne, la bouche se devine sous la barbe mi-partie poivre, mi-partie sel ; le front est sans tache, et, maintenant, n'en parlons plus. Cependant, si, faute de mieux voir ce portrait, mon discours, en ce qui le concerne, s'achève aussi brusquement, du moins puis-je le reprendre à l'occasion d'une certaine *Nature morte,* où M. Chantron amasse dans un plat des moules cuites à point, avec un pichet à droite, un vase de terre jaune vernissée derrière, cinq pommes, dont une verte, sur le devant, et un couteau à manche de corne sur le côté. Eh bien, cela est à souhait. On n'est pas plus moules, on n'est pas plus pommes, on n'est pas plus couteau à manche de corne. Bel assaisonnement de couleur, bon dessin, solide exécution, pâte savoureuse, que désirer de mieux ? Si vous êtes en quête des sublimités de l'art, vous chercherez ailleurs ; mais si la nature pure et simple vous suffit, regardez, prenez et n'allez pas plus loin.

Le portrait d'homme très barbu et le bonnet sur l'oreille, envoyé au Salon par M. Lagarde, n'a rien à envier à celui de M. Chantron ou à celui de M. Chalot, à considérer la place qu'il occupe. Sauf les toits, le

[1] Voir la livraison de juillet 1880.



ÉTUDE PAR Mme AUGUSTIN PILON

(Dessin de l'artiste.)

palais des Champs-Élysées n'a pas de sommets plus élevés. Mlle Voruz en sait quelque chose, elle dont on a hissé à perte de vue un portrait de dame âgée d'un aspect agréable, d'une tonalité charmante. J'eusse été heureux d'applaudir au début de Mlle Voruz, d'encourager l'avenir de cette recrue nouvelle ; je ne le puis, le nombre de mètres qui me séparent de sa peinture dérobant celle-ci à tout examen raisonnable et raisonné. Je comptais me rattraper sur son *Étude chinoise.* Espérance vaine ! Selon l'indication du livret, ce tableau serait logé dans la salle 21, et j'ai beau interroger les quatre panneaux de la vaste salle, passer minutieusement en revue tous ses recoins, impossible de trouver là l'insaisissable *Étude chinoise.* Le livret ! Confié à des mains paresseuses ou incapables, ses maladresses ne se comptent plus cette année. En ce qui nous intéresse, il n'y a qu'à voir la façon dont il orthographie le nom de M. Lagarde, dont je viens de parler, et celui de Mlle Crouan, de laquelle je dirai un mot tout-à-l'heure. Il prétend aussi que le tableau de M. Boucher, *Intérieur de maraîchers à Soisy-sous-Etiolles,* se voit dans la salle 28, et on ne l'y rencontre pas ; que le *Portrait de Mme la comtesse de B...,* par M. Le Bihan, est dans la même salle, et ce n'est pas vrai ; que le *Brouillard en Forêt,* de M. Tanguy, décore la salle 36, en quoi il commet une autre sottise ; enfin, que le *Souvenir de la cour du roi Henri,* par Mlle Damourette, est exposé en tel endroit et c'est ailleurs. — Où ? je l'ignore. — J'aime mieux la façon dont il s'en tire avec M. Blayot et M. Michel-Villeblanche : au compte du premier, il enregistre le *Portrait de Mlle R...*, au compte du second, un *Ascète* et le *Portrait de M. L...*, sans ajouter sur quelles cloisons ces tableaux. A la bonne heure. Cette fois s'il ne renseigne pas le pauvre monde, il ne se joue pas non plus de sa confiance.

Quoi qu'il en soit, le *Portrait* de M. Le Bihan étant resté rebelle à mes recherches, je ne saurais dire en quelle estime on doit le tenir, et son *Étude* — fillette en robe blanche, les cheveux épars, fixant le regardant de ses yeux étonnés — habite de telles cimes que, d'en bas, bien malin qui ferait une part judicieuse de ses qualités et de ses torts. J'arrive à Mlle Crouan. Un supplément de lumière sur le terrain n'eût point abîmé son joli *Panier de roses,* et je trouve, sans galanterie, ses *Groseilles* d'un aspect tout à fait agréable : le dessin en est juste, la couleur tendre, délicate, appétissante à faire venir l'eau à la bouche, mais — il y a un mais — le vase d'argent placé à droite n'est pas exempt de mollesse, ni le fond de lourdeur.



HERBIER DE SAINT-CAST

Par M. Paul Sébillot. (Croquis de l'artiste.)

IV

MM. Joubert. — Chérot. — De Bellée. — Abraham. — Fines. — Serenne. — Lafollie. M. F. Gilbaut. — Mme Ferey. — M. du Breignou.

Comme M. Baillet, dont il a été précédemment parlé, M. Joubert est élève de M. Pelouse et lui aussi copie les procédés transmissibles de son maître. Même il les copie d'un pinceau plus souple que M. Baillet, plus délié. Il expose un tableau intitulé *Le Chemin de Rustefan*. Ce chemin montueux, creusé entre des arbres plantés au hasard, sans ordre, disparaît pour l'instant sous une épaisse couche de neige, percée çà et là de broussailles rousses, piquée de longues herbes, tachée de crevasses noires. Le site est étroit, désert, silencieux ; le soleil se couche dans un ciel léger où flottent des nuages roses, sur lequel les chênes et les ormes profilent quelques touffes de feuilles desséchées et les squelettes de leurs menues branches. Ensemble et détails ont été assez bien rendus. Surtout la neige dans l'ombre est d'un ton fort exact. C'est quelque chose. Il faudrait maintenant que l'artiste consentît à ne plus passer son talent au tamis de son professeur. Je vois dans son affaire des désinvoltures de brosse qui sont plus de M. Pelouse que de lui-même — et cela m'inquiète.

Bien moins adroit et beaucoup plus sincère est M. Chérot. Sa touche embarrassée ne trouve pas la note juste, ou la forme, du premier coup, ni même du second. Cependant, comme il sait quel but il vise, au milieu de ses tâtonnements il finit par dire à peu près ce qu'il veut. La mieux réussie des deux toiles qu'il a envoyées au Salon n'est pas la plus grande, *le Soir*. Quant au *Ruisseau,*

Un tout petit ruisseau coulant visible à peine,

c'est un coin de campagne rappelant la manière de Rousseau dont l'incontestable talent fut contesté pourtant, à une époque, par tout le monde ou de guère s'en faut. L'ombre du premier plan est parfaitement assortie à la lumière du deuxième ; la chaumière, la clôture et les linges étendus dessus jettent leur clair ramage sur les arbres obscurs du fond, sur l'horizon violâtre ; et, malgré le ciel, à mon avis, trop détaillé par places, malgré le groupe d'arbres, à gauche, inclinant peut-être à la mollesse, grâce à son émail puissant et vif, à son accent solide et vrai, le panneau satisfait assez les connaisseurs pour que ceux-ci ne songent point à regretter ce qui lui manque.

Phototypie 15 Quai Voltaire Paris

E.V. Luminais Pinx.

LES ÉNERVÉS DE JUMIÉGES.
(Salon de 1880)

LUMINAIS

LES ÉNERVÉS DE JUMIÉGES

Durement châtiés de leur terrible faute,
Les deux fils de Clovis, énervés par le feu,
Blêmes, veules, brisés, sont couchés côte à côte
Dans un bateau qui vogue « à la garde de Dieu. »

Entre ses bords déserts, la Seine large et haute
Emporte ce convoi... nul ne sait vers quel lieu.
Pauvres êtres ! Leur âme a l'angoisse pour hôte,
Et l'hébètement flotte au fond de leur œil bleu.

A Jumiéges enfin la barque touche terre.
On accourt, on les sauve... Au fond d'un monastère
Ces deux grandes douleurs viennent s'anéantir ;

Car Dieu recueille ceux que le monde abandonne,
Et lorsqu'ils ont au cœur prière et repentir
Il n'est crime si grand que le ciel ne pardonne !

Adrien Dézamy.

Lui, M. de Bellée, cherche de préférence les secrets de la nature dans la certitude du dessin. D'où, chez ce peintre, quelques maigreurs de facture et une tendance à négliger les masses, — non dans les lignes principales dont l'équilibre, le choix de la pondération ne lui sont point choses indifférentes, on le voit, mais dans l'exécution technique de chaque partie de ses ouvrages. La petite branche l'intéresse autant que la grosse, un grêle bouquet de feuilles au même degré qu'une riche frondaison. Du goût, il en a presque jusqu'au raffinement; l'étude, il la poursuit toujours dans ses moindres replis, passionnément, et si son coloris ne manifeste pas précisément de la force, il se garde aussi des faiblesses anémiques et réalise des ensembles d'une grandeur simple, d'une tenue paisible, ordonnés et conduits avec prudence. Je crois, néanmoins, que si l'artiste avait osé, ici ou là, une note hardie et sonore, sa peinture, en général, ne s'en fût pas mal trouvée. Mais on ne saurait être pourvu de tout. Le lecteur a sous les yeux la gravure du tableau exposé cette fois par M. de Bellée, *le Vivier du Grès en hiver*. Me voilà donc dispensé de le décrire. Chacun peut aisément se rendre compte du caractère distingué du site, du bon enchaînement des plans, de l'intelligente répartition des motifs, — sur le devant une large nappe d'eau paresseuse; plantés sur un sol plat, des bouquets de beaux grands arbres, à gauche; dans le lointain baigné d'atmosphère, le profil de l'épaisse forêt — et il me reste simplement à ajouter que tout cela, légèrement assombri par les mélancolies d'un soir de décembre, a été travaillé par une main qui sait donner du style à ce qu'elle touche, attentive à l'anatomie des arbres et fort habile à garnir les branches d'une brune fourrure de feuilles mortes.

Autant de paysagistes, autant de manières de sentir et d'interpréter le langage de la nature. C'est ce qui fait l'inépuisable variété de l'art. Un rayon de soleil surpris au vol, ou un vague brouillard au bord d'un étang suffisent à un grand nombre; — beaucoup concentrent de généreux efforts sur un groupe de chênes rugueux ou de bouleaux à l'écorce satinée; — les uns admettent la composition, l'arrangement, consultent les maîtres et laissent un peu de convention conduire leurs pinceaux; — d'autres croient que l'art est logé en entier au bout de leur brosse, de laquelle, alors, ils acceptent presque aveuglément tous les caprices, toutes les fantaisies, — mais chacun s'imagine serrer de près la vérité. M. Abraham me paraît tout disposé à s'en tenir à ce qui est, à ce qu'il voit. Ce n'est pas une mauvaise méthode, certes. Sa *Matinée d'octobre* a du mérite. A droite, il y a un rocher grisâtre plaqué de mousses vertes et formé de blocs carrés, disposés en assises

le faisant ressembler à quelque fragment énorme de monument pré-celtique ; une claire fontaine coule au pied, parmi les herbes et les ronces ; les hautes branches de chênes qui ont poussé droits derrière le



LE RÉVEIL

Par Fines. Dessin de l'artiste.)

rocher se montrent au-dessus ; d'autres chênes, à gauche, dressent leurs troncs aux fermes silhouettes, étendent leur ramure encore

chargée de feuilles roussies par la saison ; à gauche, également, mais au premier plan, un second rocher encombré, celui-là, de broussailles, et, plus loin, une prairie où paissent des vaches, cette prairie fermée, au fond, par un verdoyant coteau. Un ciel lumineusement léger éclaire ce tableau d'une impression très juste, auquel il n'eût fallu pour réussir tout à fait qu'une exécution plus ferme et mieux approfondie. L'œuvre n'attire pas d'abord. Il faut un second examen pour y reconnaître bien de l'adresse et de l'esprit. Mais en peinture il y a quelque chose de supérieur à l'esprit, c'est la naïveté, de supérieur à l'adresse, c'est la force. Un retour en arrière permet souvent de retrouver le petit sentier perdu qui mène à la précieuse naïveté ; avec l'étude et le raisonnement on acquiert la force parfois. Ceci posé, je n'ai pas besoin de dire que M. Abraham franchira, s'il le veut, — dès l'an prochain peut-être, — la barrière qui le sépare du succès.

Je ne suis pas content de la *Récolte du goëmon* exposée par M. Fines. Si l'artiste n'avait aucun talent le mal serait le même sans doute ; mais une fois constaté, le dos tourné, on n'y penserait plus. On n'exige pas des pierres précieuses d'un caillou comme on tire sûrement de l'eau d'un puits. Or, je me souviens de *Laveuses bretonnes* au Salon de 1874, qui annonçaient un savoir fertile en ressources. C'était bien déjà, et l'on pouvait s'attendre à des résultats prochains et brillants. Par malheur, avec cette *Récolte de goëmon* nous sommes loin de compte, j'ai regret à le dire. En même temps, le peintre expose une petite toile, *le Réveil,* où l'on rencontre, du moins, plusieurs des mérites des *Laveuses* de 1874. Une jeune paysanne bretonne assise de face tricotait des bas de laine quand son enfant qui dormait se réveille, et, debout dans son berceau, embrasse sa mère, tendrement. La scène a pour décor l'intérieur d'un logis de village. Assurément, le sol, les meubles, le fond eussent gagné à plus de variété dans la coloration ; celle-ci est terne plutôt que vive et les têtes sont médiocres. Peu importe, il y a là de la bonhomie, une manière de grâce naturelle et une certaine entente de la composition, preuves que le peintre, en se donnant de la peine, est capable de tenir encore le bon chemin, — quitte à ne pas y voir aussi clair qu'autrefois, à ne pas y faire la bonne route augurée de ses débuts.

M. Serenne a exposé une *Étude.* M. Serenne ne sait point le dessin, ne sait pas la couleur. Eh bien, qu'il apprenne l'une et l'autre, et, ensuite, peut-être, le mettrons-nous à la peinture. — Soyons franc, le *Portrait de Mme **** envoyé au Salon par M. Lafollie n'est pas un

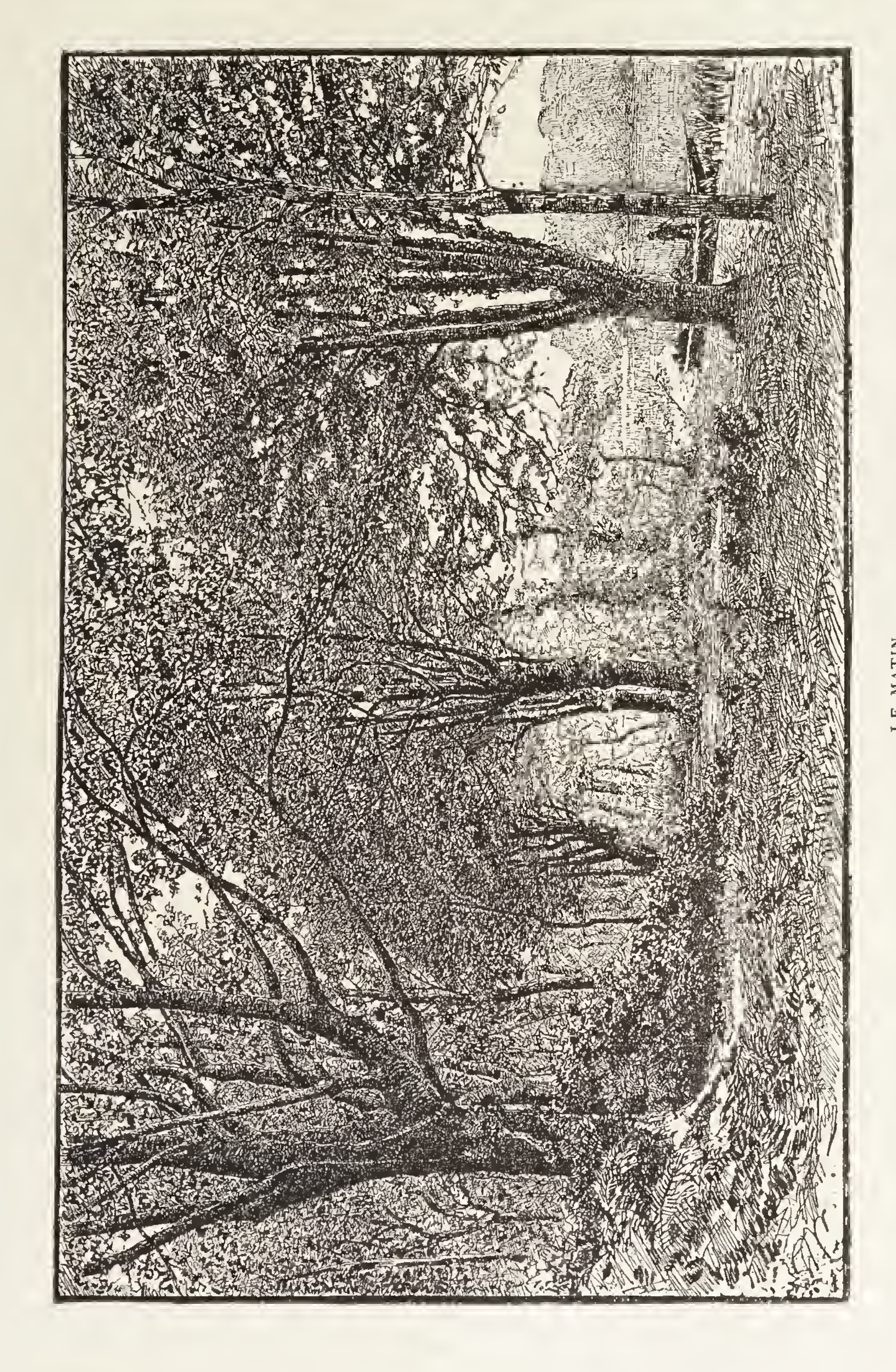
objet merveilleux. Tout y est travaillé au même degré, du même pinceau sans charme et sans chaleur, et l'on se demande de quelle étoffe peut bien être la chose blanche qui sort du corsage. Passons. — Les *Raisins* de M. Gilbaut sont d'un fini désespérant. M. Gilbaut a résolu le problème d'exécuter avec une quiétude parfaite, en y mêlant le moins d'art possible, des grains de marbre réunis en bon ordre sur un terrain de porcelaine. — Bien peints les *Fleurs et fruits d'hiver* de Mme Ferey. Ce tableau est d'un artiste formé à de bonnes leçons. Je dis un artiste, parce que pour le goût et la largeur de l'exécution l'ouvrage n'a rien de féminin. Mais, Madame, il fallait placer ces fruits et ces fleurs sur une table qui différât davantage du fond quant à la teinte et à la valeur. — M. du Breignou s'est contenté à peu de frais ; son cadre, *Aux courses de Malow,* n'est qu'une ébauche. Une ébauche ! La belle affaire ! Le peintre n'a rien accompli tant que sa pensée n'est pas sortie des premiers langes, tant qu'il ne l'a pas revêtue d'une forme nette, définie jusque dans les grandes libertés de son expression.

V

MM. Destez. — E. de Vuillefroy. — Pédron. — Mme Pilon. — M. Cazin. — Mme Cazin.

Deux ouvrages sont exposés par M. Destez. L'un, le *Portrait de Mme N...*, n'a point d'importance. D'ailleurs, il a été traité trop lestement, à mon idée. Je n'aime pas qu'on reste à moitié de sa besogne et qu'on s'arrête au moment où la difficulté va commencer. L'autre tableau, intitulé *l'Abandonnée,* prouve, au contraire, que l'artiste, sans avoir à son service de grands moyens d'exécution, possède déjà ce qu'il faut pour peindre une figure dans un certain sentiment, dans une certaine gamme, de façon à arrêter le public. Une femme, assise devant un cercueil d'enfant, pleure, courbée sous son immense douleur, la tête sur les genoux. Un bouquet sur le cercueil ; au fond, sur une table, une bougie allumée et un pantin, dernier jouet du pauvre petit. La scène se passe dans une chambre mansardée proprement tenue, et par la fenêtre qui s'ouvre dans la toiture, s'aperçoit un paysage de cheminées. Si je déclarais cela un pur chef-d'œuvre, personne ne me croirait ; lui-même, le peintre, dirait que je me moque. Ne forçons pas la louange, et affirmons simplement que le personnage est bien dessiné dans son ensemble, la couleur convenablement assortie à la tristesse du sujet, et l'on regarde longtemps ce tableau de rabat-joie l'œil rêveur et le cœur attendri.

Le tableau de M. E. de Vuillefroy ne me plaît ni peu ni prou. Il n'est pas des pires, il n'est pas des meilleurs. Un piqueur ouvre une barrière pour livrer passage à des chiens marqués de taches



LE MATIN

Par Camille Bernier. (Dessin de l'artiste.)

rousses et noires, et les bêtes s'enlèvent en clair sur les tons morts du paysage par la vertu d'un petit coup de soleil, mis là, expressément, à leur intention.

Tout comme un autre M. Pédron pourrait se frayer dans l'art un

joli chemin, s'il apportait plus de sincérité à l'étude de la nature. La sincérité, c'est de quoi est privé surtout le *Site pris dans l'île du Boedic.* Il y en a davantage dans l'autre tableau de M. Pédron, le *Quai Saint-Bernard à Paris,* petit morceau bien établi, d'un faire facile et d'une couleur que nous connaissons, que nous avons vue longtemps au cours du dernier hiver, — triste, sombre, lourde et donnant l'onglée à la regarder.

L'*Étude* de Mme Pilon est une peinture sérieuse. Une jeune femme blonde, les cheveux légèrement en désordre, se présente de dos, en buste, les épaules découvertes, et son visage de profil, dans l'ombre, découpe sur le fond une silhouette délicate et un peu boudeuse. En présence de ce cadre on se sent attiré par la sympathie. C'est en effet l'ouvrage d'une personne heureusement douée, qui a le bon esprit et le courage de vouloir renforcer ses dispositions naturelles de ce qui s'acquiert par le travail assidu, par l'examen intelligent des maîtres. Je soupçonne Mme Pilon d'avoir étudié de près, — ce n'est pas un reproche, au moins, — la *Rêverie* de Flandrin dont le duc de Feltre a enrichi le Musée de Nantes. Il me semble du moins deviner entre son *Étude* et cette *Rêverie*, beau et savant morceau, des analogies dans l'exécution des chairs, dans la couleur surtout, ne cherchant pas l'éclat mais l'harmonie, — discrète, paisible, sans crudités ni disparates injurieuses et arrivant au charme par l'ordre des teintes.

Né dans je ne sais quel bourg inconnu du Pas-de-Calais, M. Cazin est notre compatriote par son alliance avec une famille d'une petite localité de la Loire-Inférieure. Il est permis de s'en réjouir et de s'en glorifier ; c'est une illustration de plus pour la Bretagne. Bien qu'il ait exposé aux Salons précédents, M. Cazin débute aujourd'hui seulement dans le succès. Peu furent remarqués, en 1876, son *Chantier,* en 1877 sa *Fuite en Égypte,* et son *Départ* de la dernière exposition. Qui se souvient de ces compositions ingénieuses pourtant, pleines de saveur et de belles promesses ? Mais en ce moment chacun salue de ses applaudissements l'*Ismaël* exposé au palais des Champs-Élysées. Et ceci fait l'éloge du public de cette année, je me hâte de le dire, car l'artiste se tient dans des sphères inaccoutumées, en dehors des préférences ordinaires de la foule. On dirait que M. Cazin n'a rien vu de la peinture contemporaine. Tout au plus connaît-il celle de M. Puvis de Chavannes. Il est vrai et point vulgaire, sincère et jamais brutal. S'il manque de quelque chose ce n'est pas de goût assurément, mais peut-être d'une éducation artistique vraiment forte, et je me figure



AJAX DÉFIANT LES DIEUX
Par M. E. Mauri (Croquis de l'artiste)

son talent fait d'instincts très heureux plutôt que d'études solides, approfondies. Son dessin se contente des grands contours, sa brosse des masses : il s'arrête au bloc et néglige les détails. Et puis, l'artiste aime les effets sobres et simples, les colorations légères et mates, et donne aux vieux programmes qu'il traite, sans tomber dans le bizarre, des accents de modernité qui rajeunissent leur intérêt. Ainsi, son *Ismaël* cause une impression mystérieuse et saisissante à la fois qu'on n'attendait guère du sujet représenté. Perdus dans le désert, Ismaël et sa mère confondent leurs larmes dans un embrassement suprême, voilà ce que quantité de peintres nous ont montré déjà ; mais présentée sous un angle nouveau et d'un sentiment exquis, colorée des teintes de fresque habituelles à l'artiste, la scène, avec M. Cazin, prend une physionomie franchement particulière, nettement originale qui l'empêche de ressembler à aucun des *Ismaëls* connus. Mon Dieu, je crois, sans y être allé, voir le désert de Bersabée où durent s'enfuir Agar et son fils chauffé par un soleil autrement incandescent que la lumière normande qui éclaire la toile de M. Cazin ; je me dis aussi : dans ces effrayantes solitudes de sable, si l'on rencontre des plantes c'est, de loin en loin, par hasard, un chardon ou un alfa rabougris, et non des touffes d'herbe verte, des pousses de pins et des genêts d'Espagne en fleurs. Mais que voulez-vous ? Le charme l'emporte sur la réflexion. C'est pourquoi, me sentant pris, je dépouille toute critique, je me fais public et je bats des mains avec tout le monde.

Qu'ajouterai-je ? Ce tableau a obtenu du jury des récompenses une médaille de 1re classe. Chose singulière la faveur de la foule ! Ignoré tout à l'heure, le nom de M. Cazin est presque célèbre à présent. Tout à coup il est sorti de l'ombre. Puisse la lumière qui brille aujourd'hui sur lui ne le quitter plus !

Mme Cazin expose des *Anes en liberté*. On y revoit la dune de sable, les touffes d'herbes, et les pousses de pins de l'*Ismaël*. On y saisit également les mêmes procédés de dessin, de facture, de coloration. C'est à croire que M. Cazin a peint ces *Anes*, — ou Mme Cazin l'*Ismaël*. A moins que l'Art n'accueille du même sourire ces deux peintres, — bien faits du reste pour s'entendre, — et se donne le plaisir de ne point préférer l'un à l'autre.

Dans un dernier article, après avoir terminé la revue des Tableaux de nos artistes, j'achèverai ma tâche, en examinant les Dessins et les Sculptures de provenance bretonne, exposés au Salon de Paris, en l'an de grâce mil huit cent quatre-vingt.

(A suivre). OLIVIER MERSON.

LES BIJOUX BRETONS



Les bijoux sont vieux comme le monde. Leur origine se perd dans le berceau de l'humanité. Ils devaient exister dans le paradis terrestre, et Ève, après le péché, toujours belle, dut les emporter avec elle, en les cachant sous les fourrures que Dieu voulut bien lui offrir. Le but de la femme est de plaire à l'homme, et les bijoux, nous devons le reconnaître, lui étaient utiles pour remplir sa noble mission. Les Orientaux, en particulier, les Aryas, nos premiers parents, les prodiguèrent, et les hommes eux-mêmes s'en surchargèrent. Les Byzantins sont restés nos maîtres ; recueillons-les dans nos collections et ne les imitons pas.

Dans nos contrées de l'Ouest, en général, et dans la Bretagne, en particulier, voyons ce que nos aïeux ont cru devoir créer.

Sans vouloir faire de l'archéologie préhistorique, signalons, en passant, les colliers en coquillages percés du tumulus de Bougon (Deux-Sèvres) ; les rouelles ou boutons de la Garlaye en jadéite ; les galets de Sainte-Marie ; les amulettes des tumulus de Pornic, surtout celle en cristal de roche ; puis, enfin, l'anneau en os admirablement poli, coupé dans un tibia et ramassé sous mes yeux dans les fouilles de Rezé, etc.

A l'arrivée des métaux, de l'or, le premier de tous, — inclinons-nous devant lui, — c'est par centaines de mille francs et même davantage que les étangs sacrés des Gaules les renfermèrent, sans parler du Midi de la France et des étangs de Nîmes. Arrêtons-nous devant la découverte de Rennes, dont M. l'intendant général Robert a bien voulu nous donner connaissance et nous dessiner, de mémoire mal-

heureusement, une partie des objets. En 1847, je crois, un paysan arrive à Rennes et apporte dans son bissac chez son propriétaire une infinité d'objets en or, dont un orfèvre, en passant, lui avait offert trois cents francs, et que le directeur de la Monnaie lui paya quarante-huit mille francs, si je ne me trompe. Torques, bracelets, lance, d'or, *hache celtique* en or, vrillons, que sais-je ? Le tout fut envoyé à la Monnaie de Paris, confié à M. Robert, pour rendre compte de la découverte, puis fondu en 1848, sous la seconde République. — A Missillac, de nouvelles lances d'or, de la valeur de 16 ou 1700 francs, furent découvertes, il y a quelques années. J'ai fait photographier, pour M. le directeur de la *Revue,* un torques d'or, d'une valeur de près de 500 francs, trouvé non loin de Derval, dans un étang ou dans une fontaine sacrée. Il mesure soixante centimètres de longueur, est reployé sur lui-même et porte encore la vase de son lit de repos pendant 2200 ans. — Tout le monde connaît le collier torsadé de Manlius Torquatus et sa lutte avec le géant gaulois ; inutile d'insister sur ce point.



Torques d'or

Passons aux bijoux photographiés sur la planche n° 10.

Au n° 1, charmant bijou, trouvé dans les environs de Brest. C'est une amulette gauloise, avec double belière de suspension ; dans le champ, croix à branches égales, cantonnée de quatre croissants ; au centre, une petite rose : c'est la médaille d'Apollon-Bélenus, avec les croissants de Diane ou de Boudha ; car, il faut bien l'avouer, après la construction de la tour de Babel, la diffusion des langues et la disper-

sion des peuples, le culte du veau d'or se répandit par toute la terre, chez les Gaulois, en particulier ; nous le retrouvons sur nos monnaies gauloises et même sur nos bijoux.



1 — Amulette gauloise en or

Le n° 2 rentre dans cette même donnée ; c'est une croix inscrite dans un cercle. Elle provient de l'atelier de Rezé et porte la date. J'ai recueilli sous le pavage de l'atelier une médaille moyen bronze de l'empereur, et dans l'atelier une pièce uniface avec la légende en creux |TIB. AVG.|



2 — Amulette gauloise en bronze, fabrique de Rezé, près Nantes

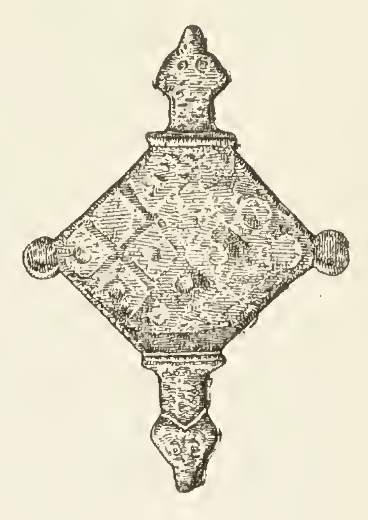
Au n° 3, une petite boucle d'oreille en or ou bague. La tige est granulée, et sur le chaton, gravée en creux, une colombe. Provenance : Chavagnes (Vendée).

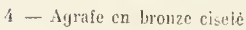


3 — Boucle d'oreille en or

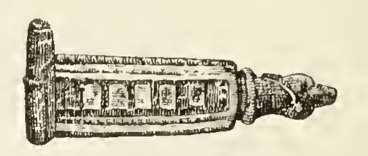
Les deux bijoux reproduits aux n°s 4 et 5 sont deux agrafes en bronze ciselées, champlevées et émaillées. Ils portent aux extrémités des têtes de reptiles et à la partie inférieure des épingles avec charnières et crochets. Les émaux sont vert et rouge ; quelques parties

sont incrustées de verres et de grenats. Ils proviennent de Rezé et appartiennent aux invasions mérovingiennes primitives ; mais rien de chrétien. Du IVe au VIe siècle, je crois.



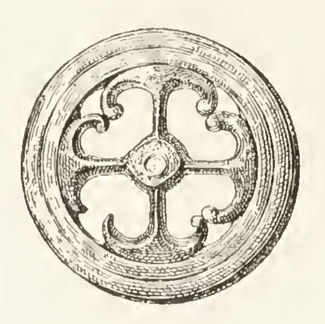


4 — Agrafe en bronze ciselé



5 — Agrafe en bronze émaillé

J'appelle l'attention des lecteurs de la *Revue* sur l'agrafe du n° 6. C'est une croix quadruplement ancrée, trouvée dans les fouilles de la place Saint-Pierre, à Nantes. Les tiers de sou d'or de Saint-Félix portent une croix latine, surmontée d'une ancre *(Crux, ancora salutis)*. La partie inférieure comporte deux boutons. Ce type, essentiellement breton, a servi pendant le moyen âge. Nous le trouvons sur les deniers anonymes de Nantes et de Rennes, émis par Pierre de Dreux, et sur ceux de Philippe-Auguste, en particulier, comme duc de Bretagne. Le type de la croix ancrée était connu, alors, sous le nom de la rosace de Bretagne.

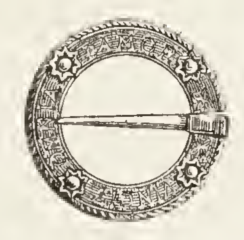


6 — Agrafe en or

Il y a un travail très remarquable de M. de Mortillet, sous-directeur du Musée de Saint-Germain, sur le signe de la croix antérieur au

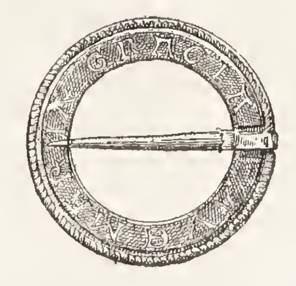
christianisme. M. de Mortillet n'a pas compris que Baal ou Apollon, son successeur, n'avait jamais été crucifié, et que la croix n'était que les quatre points cardinaux, les quatre saisons de l'année, et n'avait rien à faire avec le gibet du Sauveur de l'humanité. L'orgueil de Baal, et l'humilité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, chose permise par Dieu.

N° 7. — Charmante petite agrafe circulaire en or, avec épingle et quatre petites roses en relief. Elle a été longtemps portée par son possesseur : l'épingle ou mordant est usée. En légende circulaire : + AMOR-VINCIT-OMNIA. (XIVe siècle).



7 — Agrafe en or avec épingle et roses en relief

Au n° 8, agrafe ovoïde en argent ciselé ; petite bordure torsadée. Légende circulaire : + AVE-MARIA-GRACIA. (XIVe siècle). Provenance : Ancenis. Ces curieuses agrafes sont des types perpétués dans nos contrées de l'Ouest, depuis Philippe-Auguste jusqu'à nos jours. Nous les rencontrons sur les effigies royales de Fontevrault, et sur la poitrine de nos Maraîchins, où elles rattachent leurs chemises.



8 — Agrafe ovoïde en argent ciselé

N° 9. — Armature en argent d'un cabochon en cristal de roche ; le christ en haut relief était plaqué d'or (XVe siècle). Ces bijoux servaient

de pendants aux colliers, fabrique de Guérande. L'usure de la belière est très grande. On les fabrique de nos jours pour les baigneurs du Croisic et du Pouliguen.



9 — Armature en argent d'un cabochon en cristal de roche, le christ plaqué d'or

N° 10. — Bouton en bronze ciselé ; dans le champ, palmier supportant deux écussons ; celui de gauche, écusson royal de France, et celui de droite, mi-parti France et Bretagne ; la duchesse Anne et Louis XII, ou Renée de France (?) La forme des lys me ferait pencher pour la duchesse Anne.



10 — Bouton en bronze ciselé (Ecusson royal de France et écusson mi-parti France et Bretagne)

N° 11. — Enseigne pour être cousue au chapeau. A gauche, Hérodiade, tenant en main un plateau sur lequel repose la tête de saint Jean-Baptiste, dont elle crève délicatement les yeux avec son poignard ; à droite, le roi Hérode-Antipas, les mains croisées sur sa poitrine. On dirait la duchesse Anne et Charles VIII. Le chapeau est en feutre surmonté d'une couronne fleurdelisée, avec visière relevée, etc.



11 — Enseigne de chapeau — Hérodiade et le roi Hérode-Antipas

N° 12. — Bouton en bronze; champ semé de mouchetures, d'hermines. En légende circulaire : ✝ POTIUS-MORI-QUAM-FŒDARI. (Fin du XVI[e] siècle).



12 — Bouton en bronze

Cabochon en verre émaillé, portant une croix de Malte. Ces boutons, montés en argent avec chaînette et réunis deux par deux, servaient à rattacher les manches de chemises en Bretagne. Fabrique de Guérande. (Fin du XVII[e] siècle).

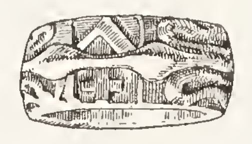


13 — Cabochon en verre émaillé (Fabrique de Guérande)

Deux bagues politiques, aux n[os] 14 et 15. La première est la bague que portait Julien Cadoudal, lors de son arrestation (13 pluviôse an IX). Forme en collier de chien, petite croix en relief et fleur de lys gravée en creux. Légende, gravée en deux lignes : AIMÉS-DIEV-ET-LE-ROI-DEFENDÉS-L'AVTEL-ET-LE-THRONE. Argent. La seconde provient de la lutte du château de la Pénissière (Vendée). Deux lys en relief; sur le chaton un H, un V et une croix. Au revers : DIEV-LE-VEVT. Très lourde.



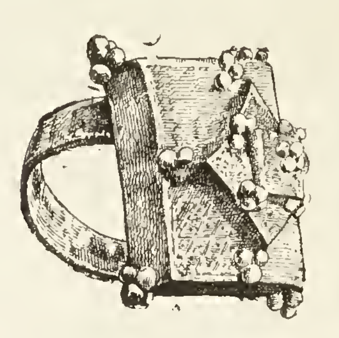
14 — Bague portée par Julien Cadoudal le 13 pluviôse an IX



15 — Bague trouvée sur le champ de bataille du château de la Pénissière (Vendée)

Pour terminer cette étude, un peu longue, sans doute, grande bague en argent doré, le chaton en haut relief, formant reliquaire à la partie inférieure. Fabrique de Guérande. (xve siècle).

F. Parenteau.



Bague en argent doré formant reliquaire, fabrique de Guérande



LES JAGUENS EN VOYAGE

CONTE GALLOT

A MON AMI ALFRED BRIEND

I

Au temps où le fils de la grand'mère de la grand'mère de ma grand'-mère n'était pas encore en culottes, les Anglais s'emparèrent de Dinan, et les Français étaient bien marris de voir cette forteresse au pouvoir des étrangers. Les Malouins vinrent pour reconquérir la ville, et, profitant de l'obscurité de la nuit, aidés par les habitants, ils escaladèrent les remparts, chassèrent de partout la garnison anglaise, et quand le jour se leva, ils étaient complètement maîtres de Dinan.

Les Malouins, bien joyeux de leur victoire, résolurent d'envoyer quelqu'un à Paris pour porter l'heureuse nouvelle au roi de France. Parmi ceux qui avaient contribué à reconquérir la ville, se trouvait un pêcheur de Saint-Jacut : en conduisant son âne chargé de poisson, il avait rencontré la colonne malouine; et comme, en ce temps-là, les Jaguens n'aimaient point les Anglais, il s'était joint aux assaillants, et avait, l'un des premiers,

grimpé à l'assaut des remparts : quand on demanda un homme de bonne volonté pour aller à Paris, ce fut lui qui se présenta.

— J'irai ben, ma, dit-il ; j'ai un âne qui connaît les chemins aussi ben la nuit que le jour.

Le chef des Malouins remit au poissonnier une lettre pour le roi de France, lui donna des provisions pour la route, et même un peu d'argent ; et le Jaguen, enfourchant son âne, prit le chemin de Paris où il arriva après un voyage de quelques jours.

Quand les Parisiens virent le poissonnier dont l'accoutrement leur était inconnu, s'avancer dans les rues monté sur un âne, ils le regardèrent curieusement, et ils finirent par le suivre, en riant de sa monture et de son étrange costume, et les femmes se mettaient aux fenêtres pour voir le Jaguen qui continuait sa route sans se déconcerter. Il s'arrêta pourtant et leur dit :

— *Braves gens, vous n'aviez vantiez point veu d'âne diqu'à cette heure : le mien est issu de germain du sien qui portit notre Seigneur Jésus-Christ quand il entrit à Jérusalem. C'est un bon âne, qui marche de net comme de jou', et qui brait, quand il est en jeu, comme eune douzaine de chantres. Mais au lieu de me regarder comme les chiens quand un évêque passe, vous feriez ben mieux de me dire éioù que reste le Ré.*

Les Parisiens se mirent à rire ; l'un d'eux prit l'âne par la bride, et le conduisit dans la direction du palais du roi où ils ne tardèrent pas à arriver, suivis d'une foule nombreuse comme une procession. Le Jaguen voulut entrer dans le Louvre, mais le factionnaire qui gardait la porte lui barra le passage, et lui dit : « On n'entre pas. »



Mais le Jaguen ne se déconcerta pas pour si peu, et il criait à tue-tête :

— *Si fait, j'enterrerai ! je sé venu de Dinan tout à l'esprès pour parler au Ré, et, par ma fa de conscience, je li parlerai.*

L'âne de son côté se mit à braire comme pour appuyer les paroles de son maître, et le bruit arriva aux oreilles du roi qui se montra à la fenêtre et fut bien ébahi en apercevant le Jaguen entouré de cette grande foule de peuple.

— Que veux-tu, mon brave homme? lui demanda-t-il.

— *Je viens de Dinan en Bertangne tout à l'esprès pour parler au roué de France : si vous le k'neussez, dites-li que je sé là.*

— C'est moi qui suis le roi : qu'on laisse passer ce brave Breton.

Le Jaguen descendit de son âne et le confia à la sentinelle en lui recommandant d'en avoir bien soin, puis il entra au Louvre où bientôt il se trouva en présence du roi de France. Il ôta respectueusement son bonnet et lui dit :

— *Sire, j'avons prins Dinan !*

— Cela ne se peut ! s'écria un des généraux ; c'est un fou ou un mauvais plaisant qui veut se moquer de vous.

— *Vère*, répondit le Jaguen sans se déconcerter, et en regardant fixement le général, *stici le sara vantiez mieux que ma qui y étas !*

Le roi rit beaucoup de la répartie du Jaguen, et il lui demanda des détails sur cet important fait d'armes. Le Jaguen lui raconta comment les Malouins avaient surpris les Anglais pendant la nuit, et les avaient chassés de la ville ; puis il remit au roi la lettre du capitaine des Malouins qui confirmait de point en point son récit.

Le roi de France fut bien joyeux d'apprendre que les Anglais n'avaient plus sa bonne ville de Dinan, et il dit au messager :

— De quel pays es-tu, mon ami ?

— *Je sé natif de Saint-Jaigu, sire.*

— Saint-Jaigu ? où est-ce ?

— *Kneuss'ous l'Ebihen ?*

— Non.

— *Kneuss'ous l'Isle ?*

— Non.

— *Kneuss'ous la Houle Cosseu ?*

— Pas davantage.

— *Kneuss'ous Nerput ?*

— *Et quaï qu'ous kneuss'ez don ! je ne sarions vous dire éioù qu'est Saint-Jaigu. Mais c'est-i ici la maison du bon Dieu, que n'en ni baït ni n'en y mange ?*

Le roi de France se mit encore à rire ; il ordonna à l'un de ses officiers de conduire le Jaguen à la cuisine du château et de lui servir un repas copieux ; mais le bonhomme, avant de s'y rendre, demanda qu'on mît son âne à l'écurie devant un bon râtelier rempli de foin, et il alla lui-même s'assurer que son fidèle compagnon ne manquait de rien.

L'officier le mena ensuite à la cuisine, et le fit asseoir devant une

grande table de chêne : on plaça devant lui du pain blanc, des assiettes remplies de viandes douces et une bouteille de vin. Il demanda du cidre ; mais dans tout le palais et les environs, on ne put lui en trouver un seul pot. Et, en se versant du vin, le Jaguen grommelait entre ses dents :

— *Le monde sont ben menteurs tout de même : i' disent qu'i n'y a de de tout à Paris, et n'en n'y trouve pas sieurement eune pauv' goutte de cid'e !*

Cependant il mangea de grand appétit, car il avait faim et était fatigué, et il ne faisait aucune attention aux gens de la cuisine qui le regardaient d'un air étonné.

Cependant à son déjeuner le roi de France avait parlé du Jaguen qui était venu annoncer la reprise de Dinan, et le fils du roi eut envie de le voir. Il était encore jeune, et comme tous les petits garçons de son âge, il se plaisait à se faufiler dans les cuisines, parce que les bonnes lui donnaient des friandises, et qu'elles lui racontaient toutes sortes d'histoires. Quand il arriva à la cuisine, il se mit à considérer le Jaguen qui n'était point habillé à la mode de Paris, et il tournait autour de lui comme s'il avait été une bête curieuse. Ce qui l'intriguait surtout, c'étaient les longs poils roux qui, pareils à des soies de cochon, couvraient ses jambes nues, et il lui vint à l'idée de tirer dessus pour se divertir et pour s'assurer s'ils tenaient bien à la peau. Il se glissa sous la table, et le Jaguen, au moment où il était tout occupé à manger, sentit qu'on lui tirait brusquement une touffe de ses poils. Il fit une grimace horrible, et fut sur le point de jurer ; toutefois il se retint et se contenta de se reculer un peu. Mais le jeu plaisait à l'enfant qui recommença une seconde fois à tirer sur les poils, et plus fortement que la première ; le Jaguen se leva brusquement de table et s'écria :

— *Ah ! petit goujas ! si tu n'étas pas l'fils de ton père, queue mornifé que je te donneras !*



Le dauphin fut si ébahi de cette apostrophe, qu'il alla s'asseoir tout penaud dans un coin et laissa le Jaguen achever tranquillement son repas.

Quand il eut fini de manger, on le conduisit devant le roi qui lui

donna une bonne bourse, pleine d'écus de six livres bien luisants. Le Jaguen le remercia de son mieux, en lui disant que si jamais il passait par Saint-Jacut, il lui ferait manger du poisson meilleur que celui qui va sur la table des évêques.

Il remonta ensuite sur son âne, et sortit tranquillement du Louvre, accompagné d'une escorte de gens d'armes qui lui firent la conduite jusqu'à une lieue de Paris.

Il accomplit heureusement son voyage de retour, et dès qu'il fut arrivé à son pays natal, il acheta un beau bateau carré tout neuf, fit recouvrir sa maison, et devint même propriétaire de plusieurs sillons de terre dans les environs du village, ce qui lui donna une grande considération dans le pays, où on avait coutume de l'appeler *l'homme qui a parlé au Ré.*

II

De temps en temps, surtout dans les beaux soirs d'été, les Jaguens venaient s'asseoir autour de l'homme « qui avait parlé au Ré, » et ils se faisaient raconter les incidents de son voyage, la grandeur de la capitale de la France, la magnificence du palais du Louvre, toutes choses dont les Jaguens n'avaient pas idée ; ils lui faisaient aussi dire comment le roi de France lui avait donné des preuves sonnantes de sa générosité, et ce n'était pas là la partie la moins intéressante du récit du poissonnier. En réfléchissant bien à tout cela, les anciens pensèrent qu'il était de l'intérêt de Saint-Jacut d'envoyer une députation au roi de France pour lui offrir des poissons : ils songeaient que leur présent serait bien accueilli, et que sans doute le prince se montrerait généreux. Et quand leur résolution eut été prise, il fut décidé qu'on mettrait de côté pour être offertes au roi les plus belles pièces de poisson qui seraient prises à la prochaine marée.

Les pêcheurs consentirent volontiers à ce que désiraient les anciens; mais quand l'un d'eux trouvait dans ses filets un magnifique bars ou un beau turbot, il ne manquait jamais de lui découvrir des défauts : il était trop petit ou trop long, ou pas assez poissonné, de sorte que le pêcheur, au lieu de mettre de côté pour le roi les belles pièces qu'il prenait, les gardait pour lui et allait les vendre aux armateurs de Saint-Malo ou aux bourgeois de Dinan.

Un jour cependant un des grands bateaux à voilure carrée alla tendre ses filets auprès des pêcheries, et ceux qui le montaient, pensant qu'il était temps de voir si on avait pris quelque chose, se mirent à tirer le filet hors de l'eau. Il paraissait si lourdement chargé, que tout l'équipage vint pour aider à le ramener à bord, et, pressentant une pêche miraculeuse, on décida d'un commun accord que ce que contenait le filet serait pour le roi.

Quand, après avoir réuni leurs efforts, ils parvinrent à le faire sortir de l'eau, ils aperçurent, à travers le clapotis transparent des vagues, des fers qui brillaient :

— *Dieu me damne, mon fu,* s'écria le patron, *'est un païsson ferré ; i' sera pour le Ré, et s'i n'est pas content, i' sera ben difficile !*

Mais quand le filet émergea tout à fait le long du bord, au lieu du magnifique poisson que les Jaguens s'attendaient à voir, ils aperçurent le cadavre gonflé d'un vieil âne qui peu de jours auparavant s'était trop aventuré sur les pentes glissantes des falaises, et était tombé à l'eau. Les Jaguens firent la grimace et rejetèrent le vieux baudet dans la mer : chacun promit de ne point parler du « païsson ferré, » de peur des quolibets ; mais il est probable que le secret ne fut pas gardé par tous les pêcheurs, puisque l'aventure est venue jusqu'à nous, et qu'elle a même donné naissance à un proverbe.

Cependant, le coup de filet n'avait pas été mauvais, et quand le vieil âne en fut ôté, on y vit des bars de belle taille, des turbots et des rougets, et l'équipage décida que, si les anciens le voulaient, tout ce poisson serait pour le Roi.

Les anciens pensèrent que c'était là un présent convenable, et les Jaguens qui pouvaient prétendre à l'honneur d'aller à la cour mirent leurs chapelets dans un chapeau, afin que le sort désignât ceux qui accompagneraient le précieux poisson. Huit premiers chapelets, retirés du chapeau, furent reconnus par leurs propriétaires, et par les autres, et l'on décida que les huit hommes élus par le sort formeraient l'ambassade.

Le poisson fut enveloppé d'orties et de feuilles de fougères, et mis bien au frais dans une manne, puis les anciens et les huit députés s'assemblèrent de nouveau pour chercher le moyen le meilleur, le plus sûr et le plus prompt, de faire parvenir la bourriche au roi de France. La proposition de la porter à pied, et à dos d'homme, fut tout de suite rejetée comme peu pratique ; et comme il n'était pas possible sans de grands et longs détours de se rendre à Paris en bateau, l'assemblée décida qu'on attellerait à une charrette l'âne du Grand Cangnard qui était d'une force peu commune, que les huit Jaguens monteraient à bord, et que pour faciliter la course, et montrer que les Jaguens étaient des gens de mer, et non des gars de métairies, la charrette serait gréée en carré, et que le patron en prendrait le commandement. Cette idée conquit tous les suffrages et fut accueillie par des applaudissements unanimes, ce qui n'a rien de surprenant ; car personne n'ignore que les Jaguens sont les seuls des habitants des côtes dont les bateaux soient gréés en *carré*, et les anciens se disaient judicieusement que dès que la charrette arriverait en vue de Paris, tous les Parisiens ne manqueraient pas de s'écrier en l'apercevant :

— Voici les Jaguens qui viennent nous voir.

On se mit tout de suite à l'œuvre : le mât fut placé dans un trou percé au milieu de la charrette, et assujetti au moyen de forts cordages attachés aux deux côtés : on s'assura que la voile manœuvrait bien, et à l'un des brancards on accrocha un grapin. La manne fut arrimée bien au frais, on embarqua des miches de pain, de la raie salée, un baril de cidre cœuru, et les huit Jaguens désignés par le sort embrassèrent leurs parents, demandèrent la bénédiction aux anciens, et s'embarquèrent dans la charrette.

Le patron prit en main les guides de l'âne, et quand les matelots eurent hissé et bordé la voile, il cria : « *A Dieu vat !* » ; l'âne se mit aussitôt en route, et les habitants de Saint-Jacut, rangés à l'entrée du village, suivaient du regard la charrette à voiles qui emportait leur ambassade.

III

Au commencement du voyage, la route était droite et peu raboteuse ; la voile était gonflée par le vent qui soufflait de la manière la plus favorable, et l'âne n'avait point à tirer, mais simplement à porter la charrette qui, étant bien arrimée, ne le fatiguait point. Mais le vent ne tarda pas à fraîchir, la route décrivit des zigzags dans lesquels la manœuvre devenait difficile, et une rafale de Norouâ, qui vint soudainement gonfler la toile, aurait fait chavirer la charrette si le patron n'avait vivement commandé à son équipage d'amener la voile.

Quand la manœuvre eut été accomplie, on se remit en route et le patron s'assura que l'aussière du grapin, qui filait le long du brancard en passant par la bride de l'âne, fonctionnait facilement.

Il y avait longtemps qu'ils avaient perdu de vue le clocher de Saint-Jacut, et il était près de midi quand le patron avisa à tribord un grand champ de lin fleuri : il paraissait bleu comme la mer, aux jours calmes et purs de l'été, et une brise légère qui soufflait, faisait onduler les fleurs qui frissonnaient comme les vagues de la mer quand il vente frais.

— *Dieu me damne, mon fu,* s'écria le patron, *v'là la grand mé salée : si je prenions un bain.*

— *Vère, vère*, répondit l'équipage ; *jetons l'ancre.*

— *Mouille !* commanda le patron.

Le matelot qui était à l'avant laissa filer l'aussière, et le grapin mordit la terre à peu de distance du champ de lin. L'âne fit quelques pas, semblable à un bateau qui a encore de l'erre, puis se sentant retenu, il s'arrêta.

Les Jaguens descendirent de la charrette, et, après s'être déshabillés, ils entrèrent dans le champ et se mirent à nager à travers le lin bleu qu'ils traversèrent ; ensuite ils revinrent à l'endroit où ils avaient laissé leurs

habits. Ils commençaient à se rhabiller, lorsque l'un d'eux eut un scrupule :

— *Dieu me damne, mon fu*, fit-il, *j'allons nous compter pour vâ si n'y arait point-z-eu queuqu'un à se naye.*

Le patron fit ranger ses hommes, et il commença à compter :

— *Ta et ma, ça fait iun, et li deux, et li tras, quat'e, cinq, six, sept.... Par ma fa, mon fu, je crais qu'il en manque un. Je recommence. Ta et ma, ça fait iun, et li deux, et li tras, quat', cinq, six, sept....*

Le patron se gratta l'oreille et dit :

— *Je sommes partis huit, et je ne trouve que sept. I en a eu iun à se naye. J'allons retourner le queri.*

Ils allaient retourner dans la *gran mé salée,* quand l'un des Jaguens eut une idée :

— *Je nous sommes vantiez trompés dans not' compte ; v'la eune taupinée fraîchement boutée : mettons chacun un daïgt dedans, et n'en verra après cambien qué n'y a de trous.*



Quand cette opération fut accomplie, on vit huit doigts bien marqués sur la taupinière, et les Jaguens persuadés qu'il ne manquait personne, se mirent à manger en devisant joyeusement, et en appréciant fort les mérites du cidre que contenait leur baril.

Ils se rembarquèrent ensuite dans leur charrette, le grapin fut levé, le patron prit les guides, cria à Dieu-vat, et l'équipage s'avança gaîment sur la route de Paris, à ce qu'il croyait du moins. Car pendant qu'ils se baignaient et prenaient leur repas, l'âne avait senti derrière lui des chardons, il n'avait pu résister à l'envie de les goûter et s'était retourné bout pour bout, entraînant le grapin. Les Jaguens n'y avaient pas pris garde, et on les eût bien étonnés en leur disant qu'au lieu de se diriger vers Paris, ils revenaient simplement à Saint-Jacut : cependant parfois ils ne pouvaient s'empêcher de remarquer que le pays ressemblait considérablement aux environs de leur village natal.

Ils finirent, la journée étant chaude, par s'assoupir peu à peu, et quand

ils s'éveillèrent, le jour était déjà bas. Le patron, qui venait de se réveiller, se frotta les yeux, et apercevant au loin des maisons, il dit :

— *Dieu me damne, mon fu, Paris n'est point si biau que le monde disent ; mais l'la n'est vantiez qu'un faubourg.*

Cependant ils continuaient d'approcher, et les femmes de Saint-Jacut qui de loin avaient reconnu la charrette et l'âne, étaient sorties de leurs maisons pour venir au devant de leurs hommes, et les Jaguens en les apercevant disaient :

— *Dieu me damne, mon fu, n'en dit bien que toutes les femmes s'entersemblent ; celles d'ici sont tout drait pareilles à celles de Saint-Jaïgu.*

Quand les Jaguines furent arrivées auprès de leurs hommes, elles entourèrent la charrette ; elles se jetaient au cou des voyageurs et les embrassaient, et les Jaguens, qui ne les connaissaient pas, disaient :

— *Dieu me damne, mon fu, je sommes asteure à Paris : on nous avait ben dit vra en contant que les femmes de Paris étaint d's effrontées qui se jettent su le monde sans les connaître* *.

PAUL SÉBILLOT.

* Cette histoire était jadis très populaire à Dinan et à Matignon : elle figure, mais un peu moins arrangée qu'ici, dans un *Conte populaire de la Haute-Bretagne.*



LE MOIS



'Exposition du Mans. — Le Mans ! — La nuit. — Un débarcadère de chemin de fer, c'est-à-dire un long hangar, fermé par de grands bâtiments... La sonnerie cristalline des roues du train sous le marteau de l'inspecteur... Des lanternes vont et viennent... La voix dolente du garde frein : « Les voyageurs pour le Mans !... » Et c'est tout. Au delà, le silence, l'inconnu. Oh ! l'inconnu ! Jamais, au grand jamais, je n'ai ressenti autant sa force attirante qu'auprès de cette petite ville de province ! Je la sentais, là, près de moi, par dessus le mur banal de la gare ! Et je ne pouvais y courir. C'est ma ville de prédilection, — sans doute parce que je n'y ai jamais mis le pied, — et aussi pour une autre raison.

C'est que Le Mans a toujours gardé, comme une auréole fantaisiste, le souvenir du *Roman comique :* j'y vois vivre, courir et s'agiter tout le monde bariolé que Scarron a jeté dans ses murs. Cette nuit-là, même, je croyais entendre, dans le lointain, les orgues de Barbarie du poète Ragotin, donnant une sérénade à Mademoiselle de l'Estoile !...

Mais, au retour de Nantes, c'était en plein jour, je l'ai vue, la ville de Scarron, étagée au-dessus de la Sarthe, toute verte, à ses pieds. Elle m'est apparue, rayonnante, dans l'atmosphère reposée des villes de province,

qui remplace le nuage rouge où fument les grandes villes. — Et quelqu'un, auprès de moi, parlait de l'habitation de Scarron, près de la cathédrale, qu'on apercevait, haute et grave, accotée au flanc de la colline. Je me penchai hors de la portière. Le train courait encore et déroulait le paysage, piqué çà et là de moulins au repos, — comme de gros scarabées posés au bord de la voie. Des files de peupliers, — célèbres dans le pays, — couraient toutes vers la ville, comme pour la prendre d'assaut, et tout à coup s'arrêtaient au bord de la Sarthe, empêchées de passer. — Le train venait d'entrer en gare. Je revins à la conversation : — « Oui, monsieur, l'habitation où Scarron venait expédier ses devoirs de chanoine, mais seulemen pour avoir droit au bénéfice. Il y a aussi un dolmen... » Un dolmen, ah! mon Dieu! mais la Bretagne, mais mon bulletin artistique! Et moi qui parle de tout cela, quand je voulais dire deux mots seulement de l'exposition du Mans. La distribution des récompenses a eu lieu ces jours derniers. Voici quelques noms de lauréats qui nous sont chers.

Le prix offert par M. le Président de la République aux artistes hors concours a été décerné à M. Evariste Luminais, pour son tableau : *La mort de Chramn.* Le prix offert par M. le Ministre des Beaux-Arts, à M. Lionel Le Coûteux (section de gravure). Une médaille de vermeil à M. Le Sénéchal de Kerdréoret, pour sa *Marée basse à Veules.*

Encore une exposition close, mais, en revanche, il y en a beaucoup d'ouvertes : — Amiens. Fermeture le 29 août. — Grenoble. Fermeture le 29 août. — Rouen ouvrira sa XXVIIe exposition le 1er octobre pour la fermer le 15 novembre. — Clermont-Ferrand. Du 1er août au 10 septembre. — Evreux. Du 11 août au 30 septembre. — Le Havre. Du 1er août au 15 septembre. — Marseille. Cercle artistique. Ouverture le 1er octobre. — Saint-Quentin. Société des Amis des Arts. 4e exposition, du 23 septembre au 1er novembre. — Versailles, enfin, ouvrira sa XXVIIe exposition du 15 août au 26 septembre.

— La statue d'Auber, due au ciseau de M. Delaplanche, ornera bientôt l'une des places publiques de Caen.

— Un grand festival vient d'avoir lieu à Toulouse, au bénéfice de la souscription pour la statue qui doit être élevée au compositeur Dalayrac.

Et voilà, à peu près, le bilan de l'art en province.

Passons à l'étranger et donnons tout de suite le bulletin des expositions : — Amsterdam. Ouverture le 20 septembre. Fermeture le 25 octobre. — Glasgow. Du 9 octobre au 11 décembre. — Liverpool. Du 6 septembre au 4 décembre. — Londres. Exposition de noir et de blanc, ouverte depuis le 31 mai. — Melbourne. Du 1er octobre au 31 mars 1881. — Spa. Du 4 juillet au 20 septembre. — Milan. Ouverture prochaine d'une exposition rétrospective et d'Art moderne.

— Une exposition fort curieuse d'armes anciennes est ouverte à Londres, dans les salons de l'Institut archéologique.

— Gand ouvrira son exposition du 15 août au 2 novembre. Elle offrira, cette année, à son public : la *Flagellation*, de M. Bouguereau, le *Job*, de M. Bonnat, et le *Bon Samaritain*, de M. Morot. Comme on le voit, c'est une ville aimée des dieux et... des maîtres peintres.

— Eh bien ! et Paris ? — Mais Paris n'existe plus. De juillet à septembre, le *Salon* fermé, l'Ecole des Beaux-Arts en vacances, les ateliers déserts, Paris est mort. Figurez-vous, d'ailleurs, un soleil de plomb dans une ville de pierre : des façades aveuglantes, des toits surchauffés, une flaque de lumière à chaque carrefour, et partout, partout, dans les avenues, sur les places, un macadam amolli au contact des pas, et à l'haleine des égouts. Comment voulez-vous qu'un artiste, un de ces avides d'air et d'espace, habite en été cette galère-là ? — Autant mettre un poisson sur une lentille astronomique. Mais ils s'en vont tous, — les voilà déjà partis, — les uns courent vers la mer, comme à une immense coupe parfumée ; — les autres, les *sylvains*, ont déjà gagné la lisière des forêts. — Sans doute, il en reste bien quelques-uns, les enragés, les *luministes*, pour parler comme eux, et ceux-là ont alors, sous le toit de verre de leurs *cinquièmes*, de véritables visions de flamme : cela explique que quelques-uns voient tout bleu et les autres tout rouge.

Et cependant nous aurons, cette année par exception, quelques expositions au mois d'août et de véritables événements, s'il vous plaît. Voici venir d'abord, — à pas lents, mais elle vient, — l'exposition de peintures des maîtres anciens au Musée des Arts décoratifs. On avait longtemps douté de sa réalisation.

Mais elle aura ouvert ses portes à l'heure où paraîtront ces lignes. Et cela grâce au bienveillant concours et à l'active collaboration des grands amateurs : il serait injuste de ne pas citer à l'ordre du jour ces héros de la canicule. C'est d'abord M. Eudoxe Marcille, directeur du Musée d'Orléans, qui a mis à la disposition du Musée quatre *Chardin* et un *Boucher;* M. le baron Schivoter, un plafond et deux magnifiques panoramas de Tiepolo ; le baron de Beurnonville, un grand nombre de beaux tableaux, notamment des Boucher, Tiepolo, Chardin, Fragonard ; le comte de la Béraudière, un délicieux tableau de Fragonard. Enfin, MM. Paul de Saint-Victor, Beurdeley et le baron Gérard ont apporté leur tribut à cette exposition.

Un autre dévoué qui, déjà, a fait des preuves brillantes, M. Barbedienne, prépare, de son côté, une exposition des œuvres de Thomas Couture. Cette intéressante galerie va donner un regain de vie au Palais de l'Industrie : on pourra se croire pour quelques heures aux beaux jours de mai — moins les fleurs de marronniers.

Enfin, l'Union centrale des Beaux-Arts appliqués à l'industrie nous offrira sa fête artistique annuelle. Cette fois encore, grand intérêt et grande attraction. C'est la fête du Métal, quelque chose comme l'Age de fer après l'Age de pierre du *Salon* de sculpture — dans le jardin du Palais de l'Industrie; les cuivres repoussés remplaceront les médaillons, les ferronneries, les bustes, et les bronzes d'art, les figures de plâtre. Une jolie occasion, pour M. Paul de Saint-Victor, de buriner quelques-unes de ces pages étincelantes qu'il cisèle comme des bijoux artistiques.

— Déjà, comme compensation à la fermeture du *Salon,* nous avions eu le concours des Grands Prix de Rome — section de peinture. — Il s'agissait d'interpréter la « Reconnaissance d'Ulysse et de Télémaque. — La scène se passe dans la cabane d'Eumée. » — Je ne vous la raconterai pas, la scène, et d'ailleurs, chacun des concurrents l'a comprise à sa façon : il y a si longtemps de cela ! Disons tout de suite que le Grand Prix de Rome a été décerné, cette année, à M. Doucet (Henri), élève de MM. Jules Lefebvre et Boulanger.

Premier second grand prix : M. Truffaut, élève de MM. Bouguereau et Lehmann. Deuxième second grand prix : M. Roger Lionnel, élève de MM. Jules Lefebvre et Boulanger.

Tout cela est fort bien ; mais avouez que ces *premier second* et *deuxième second* sont bien faits pour troubler. Il y a de quoi y perdre son arithmétique. De l'ensemble du concours nous ne dirons qu'un mot : il a été jugé ordinaire.

Un autre jury, non moins important, fonctionnait le même jour et faisait un premier choix dans le concours ouvert pour ériger, à Versailles, un monument commémoratif de l'Assemblée Constituante.

Parmi les auteurs des dix projets appelés à prendre part à une seconde épreuve, nous trouvons les noms de MM. Chapu, Lafrance, Mercié, Falguière et Caillé. L'esquisse produite par M. Caillé a fort grande allure : sans vouloir rien préjuger, nous nous permettrons de lui souhaiter bonne chance.

Un autre de nos compatriotes, M. Bourgault-Ducoudray, vient de remporter un grand succès. Professeur d'histoire de la musique, au Conservatoire de Paris, il a plaidé, du haut de sa chaire, la cause des chants populaires de la Bretagne. Et il l'a gagnée. Avez-vous entendu cette parole incisive, ardente, toujours inspirée, — comme éclairée par cet œil bleu qui va droit à l'âme de l'auditeur ? Avez-vous vu cette physionomie pâle et nerveuse, aux longs cheveux blonds, à la bouche frémissante ? Oui, sans doute. Alors, vous comprendrez la force de persuasion de l'orateur. M. Bourgault a appelé l'attention des compositeurs modernes sur les chants populaires de la France. Recherchez-les, leur a-t-il dit, méditez-les, aimez-les, vous en dégagerez, à un moment donné, une musique vraiment française, où vibrera la

mère-patrie ! — Il a démontré enfin la nécessité impérieuse de recueillir les chants populaires de la Bretagne. Et il l'a prouvée avec sa science, avec son esprit, avec son cœur. Nous l'en remercions avec effusion au nom de notre province. Le Ministère des Beaux-Arts, nous l'espérons bien, répondra à ce plaidoyer chaleureux, en chargeant M. Bourgault-Ducoudray de rassembler les mélodies populaires de l'Ouest. Ce sera là une tâche pieuse que lui seul peut-être pourrait remplir.

Voilà pour l'Art à huis clos : discours, concours et expositions, ou peu s'en faut. L'Art en plein air, si chéri des Grecs, a eu lui aussi ses grands jours, ses événements et même quelques aventures. Vous allez voir comme quoi. A Athènes précisément, sous ce ciel toujours pur qui faisait une si belle toile de fond aux statues, il arrivait parfois qu'en une nuit, une faction politique — il y en a toujours eu — renversait les effigies sur les places publiques, sous prétexte que le nez de marbre de l'archonte ou du tribun avait tourné sous le vent, comme une simple girouette; — cela arrive encore. — Le lendemain, à l'aube, les Athéniens vertueux étaient tout surpris de trouver leurs statues par terre. Mais au moins, ils savaient ce qu'elles étaient devenues : les obstinés pouvaient même emporter sous leurs toges un morceau de l'idole brisée. Les Parisiens, l'autre jour, n'ont même pas eu cette consolation. En se réveillant, les habitants de Vincennes cherchaient des yeux la statue du général Daumesnil, qui ornait la place de l'Hôtel-de-Ville, depuis longtemps. Plus de général ! Un général ne s'envole pas, que diable ! Un général en pierre surtout ! Grand trouble, grand émoi. On cherche, on s'informe : — Avez-vous vu la statue du général ? — Daumesnil ? — Oui, Daumesnil ; il était là depuis des années. — Daumesnil ? attendez donc, je l'ai rencontré ce matin, derrière le kiosque à musique du square Marigny. Derrière le kiosque du square Marigny, en effet, c'était là qu'après un déboulonnage discret, on avait transféré le pauvre général qui, paraît-il, gênait la circulation.

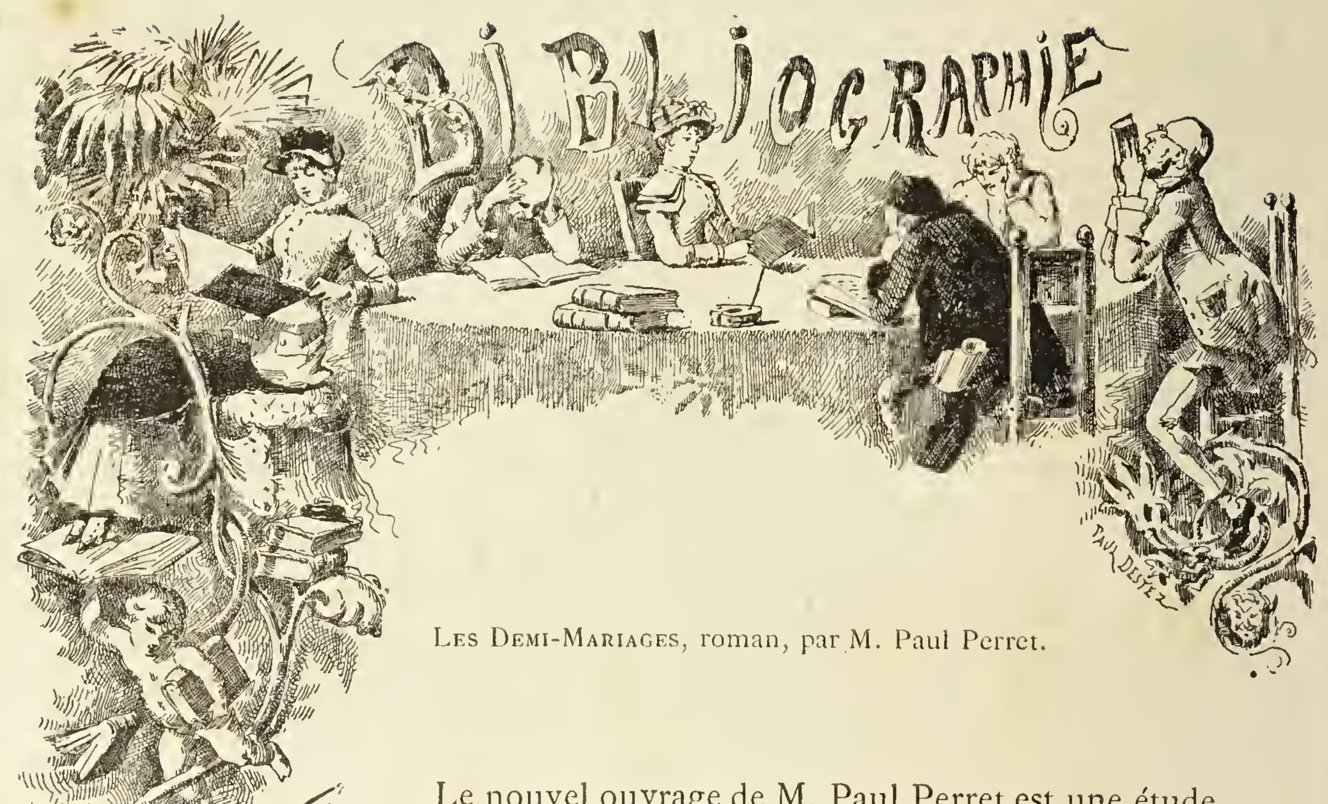
Mais revenons à des choses plus graves. Un esprit de charité souffle dans le monde artiste, et, depuis quelque temps, y répand les bienfaits. Il appartenait aux femmes de donner l'exemple ; aux hommes de le suivre. Hier, c'était l'*Orphelinat des Arts,* aujourd'hui c'est la Société *Artis et Amicitiæ.* Après les enfants, les vieillards. Il y a longtemps, bien longtemps que ce projet courait les ateliers et ravivait, çà et là, les conversations éteintes : chacun y apportait sa retouche, sa motion, son amendement. Et tout s'évaporait dans la fumée des cigarettes. Oh ! combien de généreux élans, de discours enthousiastes ! « Il s'agissait de fonder une maison de retraite, affectée spécialement aux hommes de lettres, aux savants et aux artistes... La pensée a ses soldats comme la force, et comme elle aussi, elle a ses vétérans : ils devaient trouver là, — la grande journée terminée, — un repos chèrement acheté, et, ce qui,

peut-être, était plus doux encore, se retrouver côte à côte et mourir la main dans la main ! Oh ! comme tous ces grands enfants allaient être heureux ! Comme ils allaient se raconter entre eux leurs succès d'autrefois, leurs *éditions* passées, — tous les Austerlitz de la librairie, dominés par cette vérité lumineuse : « Si la gloire amène la fortune, elle s'en va avec elle... » Et cela restait à l'état d'utopie. Aujourd'hui, ce n'est plus une maison de repos en Espagne. C'est un véritable établissement de retraite et de santé, dû à la généreuse initiative de MM. Meissonnier, Paul Dubois, Gérôme, Alexandre Dumas, Victor Hugo, Charles Blanc, etc.

A présent, un poète ne pourra plus mourir sur le grabat classique : c'est une ressource de moins pour les feuilletonistes et une ressource de plus pour les gens de lettres.

Louis Le Bourg.





Les Demi-Mariages, roman, par M. Paul Perret.

Le nouvel ouvrage de M. Paul Perret est une étude facile des mœurs d'à présent : ces *Demi-Mariages* laissent percevoir des positions à demi avouables ; le roman par lui-même n'est qu'une analyse de sentiments, et je ne peux mieux le comparer qu'à une comédie de M. Louis Davyl : *La Maîtresse légitime* (4 actes. Tresse, édit., Paris).

M. Perret est depuis longtemps le critique littéraire du *Moniteur universel :* son style un peu sévère est agrémenté de détails recherchés, mais si la gaîté ne trouve pas toujours une large place entre les lignes de l'écrivain, du moins l'esprit et le goût sont les deux compagnes de sa plume.

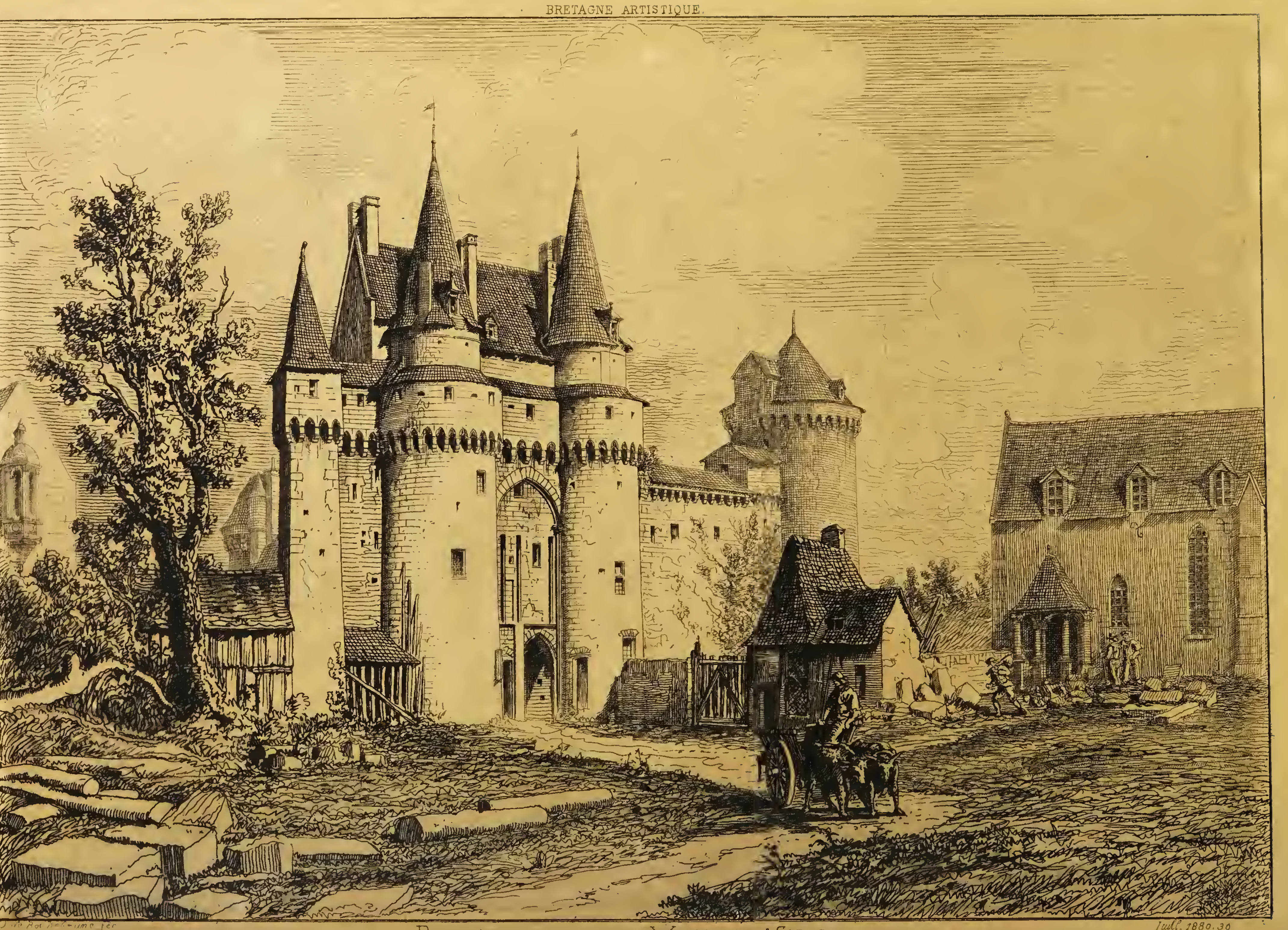
Cette plume, M. Perret l'a laissée courir librement pour écrire les *Demi-Mariages ;* et le critique s'est transformé en un romancier des plus purs et des plus heureux.

André Monselet.



Le Directeur-gérant : Édouard Monnier.

Nantes — Imp. Vincent Forest et Émile Grimaud, place du Commerce, 4



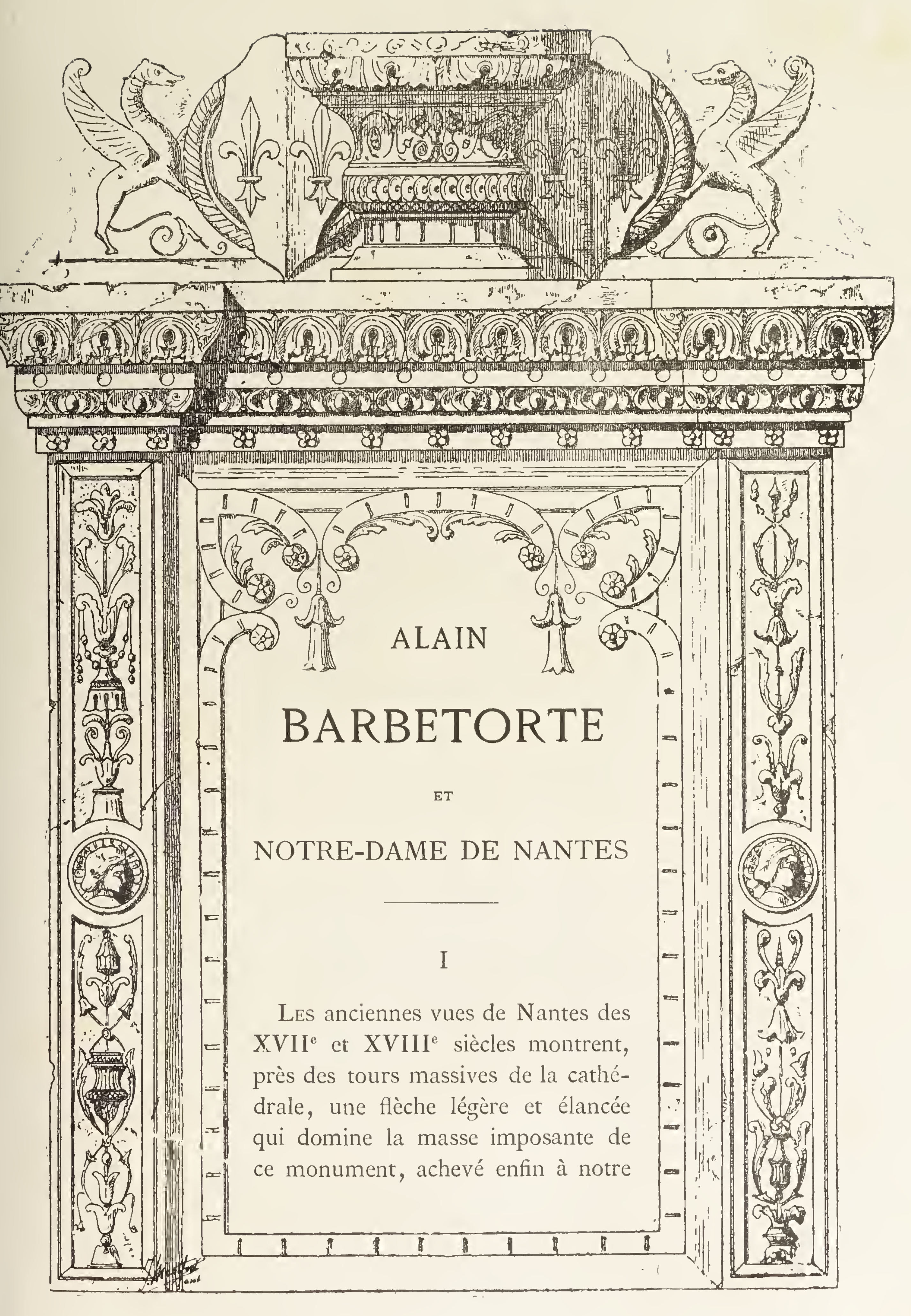
PORTE DU CHATEAU DE VITRE XVe SIECLE

Imp. A. Beillet, Paris.

Juill. 1880. 30


BARBETORTE





ALAIN

BARBETORTE

ET

NOTRE-DAME DE NANTES

I

Les anciennes vues de Nantes des XVIIe et XVIIIe siècles montrent, près des tours massives de la cathédrale, une flèche légère et élancée qui domine la masse imposante de ce monument, achevé enfin à notre

époque, à plus de quatre siècles et demi de la pose de la première pierre.

En vain aujourd'hui chercherait-on l'élégant clocher qui indiquait jadis l'église royale et collégiale de Notre-Dame de Nantes. A part quelques vieux amateurs d'antiquités, peu de personnes savent que la place Dumoustier occupe les terrains sur lesquels s'élevait cet édifice, disparu devant les besoins de la civilisation moderne, pour l'élargissgissement de rues tortueuses et étroites, et que, pour en retrouver les débris mutilés, il faut rendre visite au Musée départemental d'Archéologie de l'Oratoire[1].

Et cependant la fondation de Notre-Dame se rattache à l'un des plus intéressants épisodes des annales de la cité, à l'un de ses princes les plus marquants, et forme une suave et gracieuse légende, que nous allons essayer de raconter en peu de mots.

C'était en 937. Depuis trente années, Nantes, tombée aux mains maudites des hommes du Nord, servait de repaire à ces féroces pirates, qui, vivant de pillage et de rapines, ravageaient les contrées voisines, frappées de terreur et de misère. Or un preux descendant des rois de la province, Alain Barbetorte, *strenuissimus dux,* élevé dans l'exil à la cour du roi d'Angleterre son parrain, résolut d'arracher son pays au joug des oppresseurs. Il s'embarque à la tête d'une petite armée. Une première victoire, près de la ville de Dol, est bientôt suivie d'une seconde, non loin de Saint-Brieuc. Puis le jeune guerrier arrive à Nantes, par la route de Vannes. Sur la hauteur, il aperçoit les nombreux Danois, « parquez » dans leur camp, et les attaque sans hésiter. Mais ses soldats, fatigués par une longue route, sont repoussés et, découragés, s'arrêtent sur le sommet du coteau, en proie à une soif ardente.

Soudain le jeune chef, un moment désespéré, sent renaître son espoir et son énergie. Comme jadis, à Tolbiac, le fondateur de la nation française s'adressait au Maître du ciel, de même le régénérateur de la nationalité bretonne a recours à la Mère du Christ : il élève vers elle son épée vengeresse et civilisatrice, la suppliant « qu'il luy pleust donner quelque récréation à luy et à ses gens d'armes, pour soustenir

[1] Le nom de Dumoustier a été donné à cette place en mémoire du comte Pierre Dumoustier, lieutenant-général, grand-officier de la Légion d'honneur, né à Saint-Quentin (Aisne), mort à Nantes le 15 juin 1831, commandant la 12ᵉ division militaire. Engagé comme simple hussard en 1793, il était nommé général de division en 1811. A la seconde rentrée des Bourbons, il fut interné à Nantes. Aux événements de 1830, les Nantais le choisirent pour commander la garde nationale, et le roi Louis-Philippe lui confia le commandement de la 12ᵉ division militaire.

les faiz contre ces mécréans. » Comme Clovis, Alain est exaucé ; et « incontinent apres sa prière se descouvrit à ses yeulx une fontaine,



ALAIN BARBETORTE

Statue d'Amédée Menard (croquis à la plume de C. Leduc).

dont luy et ses gens beurent et qui s'appelle encore la Fontayne saincte Marye. » Réconfortés par un instant de repos, désaltérés par cette eau

salutaire, Alain et ses Bretons volent de nouveau au combat. Ils chargent impétueusement l'ennemi, qui, ne pouvant résister à ce choc héroïque, gagne précipitamment ses barques ancrées au rivage, descend la Loire à force de rames, et s'enfuit épouvanté.

Le premier mouvement du vainqueur des hordes normandes est d'entrer dans la ville reconquise pour rendre grâces à Dieu de son succès inespéré. A la tête de sa noble phalange, Alain s'achemine vers les ruines noircies de la basilique de Saint-Pierre, ce merveilleux édifice, célébré jadis par le poète Fortunat. Il ne retrouve que des monceaux de décombres, dont les ronces et les épines, entrelaçant leurs rejetons noueux, interdisent l'accès. De nouveau les épées, rouges encore du sang danois, sortent du fourreau et ouvrent un passage aux pieux libérateurs de Nantes et du peuple breton.

Alain, charmé de l'assiette de la ville, résolut d'y fixer sa demeure, *sedem suam principalem facere,* et, l'élevant ainsi au rang de capitale, il s'applique immédiatement à la mettre en état de défense, en rappelant les Nantais dispersés. La rue de la Chaussée — la Grande-Rue actuelle — voie principale du vieux Nantes, remonte à cette époque.

Le génie civilisateur du duc de Bretagne fit promptement succéder à l'anarchie un ordre prospère et une situation florissante. Il avait tout d'abord restauré le sanctuaire de Sainte-Marie, qu'il fit reconstruire d'une manière plus conforme à ses vues, mais que la mort ne lui permit pas d'achever.

Ici la légende reparaît encore, pour entourer d'une auréole presque miraculeuse la tombe du vaillant guerrier. Le lendemain des funérailles, le corps, inhumé dans le cimetière de Saint-Donatien, fut trouvé étendu près de sa sépulture ; ce qui frappa d'étonnement les nombreux témoins des obsèques. De nouveau profondément enterré, le cadavre est chargé de lourdes pierres et de pesantes pièces de bois. Tout est inutile : pendant quatre jours, le corps du duc, renversant les obstacles, gisait chaque matin hors de la fosse. Enfin, un des officiers du prince, songeant à son affection pour la Mère du Sauveur, conseilla de le transporter dans l'église de Sainte-Marie. Il y fut déposé et reposa en paix. « Cette chose, dit l'historien d'Argentré, fut longuement inscrite en un tableau, en ladite église, avec partie de ces faits. Mais il fut finalement consumé de longueur de temps. »

Le tombeau d'Alain subsista jusqu'à la fin du siècle dernier. Une ingénieuse et naïve expression de la reconnaissance du peuple nantais le transforma en autel dédié à la Vierge, sous le gracieux vocable de *Notre-Dame de la Rose*. Sur le retable se lisait, en lettres gothiques

d'or, une épitaphe vraisemblablement de la seconde moitié du XVe siècle, époque de la reconstruction presque totale de Notre-Dame :

Alani cognomento Barbe-Torte
Britonum ducis illustrissimi,
Justitiae cultoris acerrimi
Paganorum profligatoris infestissimi
Hujus basilicae magna cura et impensa
Restauratoris munificentissimi
Domi militiaeque strenuissimi
Monumentum.
LUX DIU LATERE NON POTEST.

« Au milieu de la désolation de cette époque, dit M. Guizot, on ne savait à qui avoir recours pour réparer une grande injustice, remédier à un grand mal, constituer un peu l'État. » Le nom d'Alain répond d'une façon péremptoire aux tristes réflexions du sympathique historien. En brisant les honteux traités dont ces pays étaient le gage, il répara l'injustice des comtes français, qui, pour sauvegarder leur territoire, avaient lâchement sacrifié le nôtre ; il effaça les traces sanglantes de trente années de misères et fit briller d'un éclat splendide le sceptre ducal. Sa grande ombre est le phare lumineux qui marque, pour la Bretagne, les débuts du moyen âge, ère de réparation et non de décadence.

Aucun monument, sauf une ou deux chartes, imprimées dans les preuves des histoires de la province, ne remonte jusqu'à lui ; aucune monnaie ne porte sa légende ou son monogramme, hormis une ou deux pièces de transition et d'attribution douteuse. Mais si rien ne redit ce grand nom aux échos de notre âge, si tout ce qui se rattachait à lui est tombé sous les coups du temps, Nantes, la fille illustre de son génie et de sa bravoure, n'oublie pas sa mémoire. Un jour viendra où la statue du noble prince sera dressée sur l'une des places de la cité qui, sans lui, peut-être ne serait qu'un modeste hameau.

Déjà la statue existe. Elle fit le plus bel ornement de l'Exposition tenue à Nantes en 1861, où chacun l'admirait. Amédée Menard, un artiste nantais de mérite et de talent, l'exécuta sans commande, pour obéir à son inspiration. On ne la lui a pas achetée ; et, par un singulier rapprochement, l'image d'Alain Barbetorte, le second fondateur

de la ville de Nantes, le héros du X[e] siècle, placée sous le large vestibule de l'hôtel de la préfecture, sert de pendant au plâtre de Napoléon I[er], le héros du XIX[e] siècle.

II

Le chapitre, de beaucoup postérieur à ces événements, puisqu'il ne fut érigé qu'en 1325, comprenait dix-neuf chanoines, à la tête desquels étaient le chefcier et le grand chantre. Au XV[e] siècle, le duc Pierre II choisit la Collégiale pour sa sépulture et par ses libéralités permit de reconstruire l'abside et le chœur. La reine Anne donna les sommes nécessaires pour l'achèvement de l'aile gauche du chœur, et nombre de familles sollicitaient la faveur d'élever une chapelle ou de creuser un enfeu sous les voûtes de Notre-Dame.

Parmi ces chapelles, presque toutes richement sculptées et décorées, il en est une qui mérite une mention spéciale ; nous avons nommé la chapelle Saint-Thomas. Bâtie de 1514 à 1524, cette œuvre, due au talent d'un maître, portait réellement en elle le cachet d'une illustre origine. En rapprochant la décoration élégante de ses pilastres de l'ornementation gracieuse des pilastres du monument de François II, on sent qu'elles sont sœurs, qu'une même main les traça, qu'un même ciseau les fit éclore. A peine est-il possible de saisir la différence qui existe entre le relief poli du marbre et l'exécution moins fine de la pierre. Même légèreté dans les lignes, même délicatesse dans le dessin, mêmes motifs dans les capricieux enroulements.

Ce rapprochement, du reste, n'est pas nouveau. Michel Columb, on le sait, travaillait alors à Nantes, au magnifique chef-d'œuvre désigné sous le nom de *Tombeau des Carmes*. Thomas Regis, ami de la reine Anne, et dont le goût pour les arts s'était formé pendant un long séjour en Italie, dut confier l'exécution de sa chapelle au célèbre artiste que ses talents désignaient naturellement à son choix.

« C'est pitié, écrivait en 1836 Prosper Mérimée, de voir une ruine si intéressante négligée de la sorte... Il est vraisemblable que les mutilations dont elle porte de si cruelles traces ne datent pas toutes de la Révolution, et peut-être, si l'on s'en était occupé plus tôt, serait-il possible de la réparer. » Tel était le verdict, prononcé dès cette époque par un homme compétent, contre l'indifférence des Nantais, qui n'ont pas su conserver ce joyau de l'époque de la Renaissance.

L'édicule mesurait à l'intérieur six mètres sur sept et environ cinq



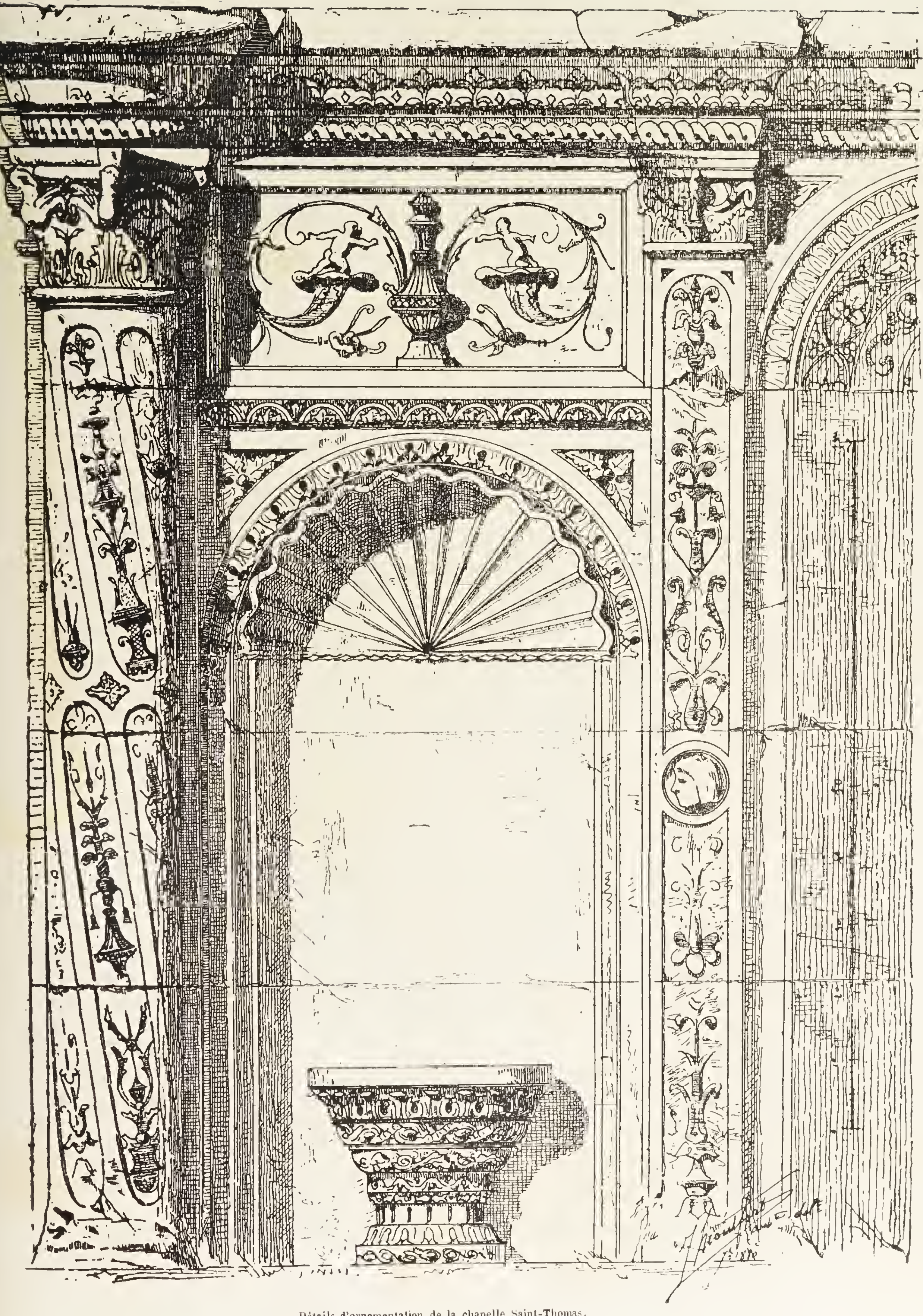
CH MARIONNEAU DEL. RAPINE SC

COLLÉCIALE DE N-D. DE NANTES _ CHAPELLE St THOMAS _ XVI SIÈCLE

Bretagne Artistique Imp. Ch. Chardon aîné







Détails d'ornementation de la chapelle Saint-Thomas.

mètres soixante-douze centimètres de hauteur. La voûte était formée par cinq nervures sur la longueur et trois sur la largeur, qui dessinaient seize larges cadres, divisés eux-mêmes en quatre compartiments, chargés chacun d'une large rose épanouie. Des colonnes cannelées, à bandes creusées et ornementées, se déroulaient verticalement ou en hélice, soutenant les grands arcs, tandis que les petits reposaient sur des pilastres, élégamment sculptés, dressés dans leurs intervalles. A ce point de rencontre des fardeaux, avec leurs supports, et vers le milieu de la hauteur du mur auquel ceux-ci étaient adossés, se profilaient de belles et splendides corniches. Des niches et des panneaux occupaient tous les vides laissés par cette ordonnance.

En admirant cette ornementation si riche, si variée, l'œil se plaisait



CHAPELLE SAINT-THOMAS.

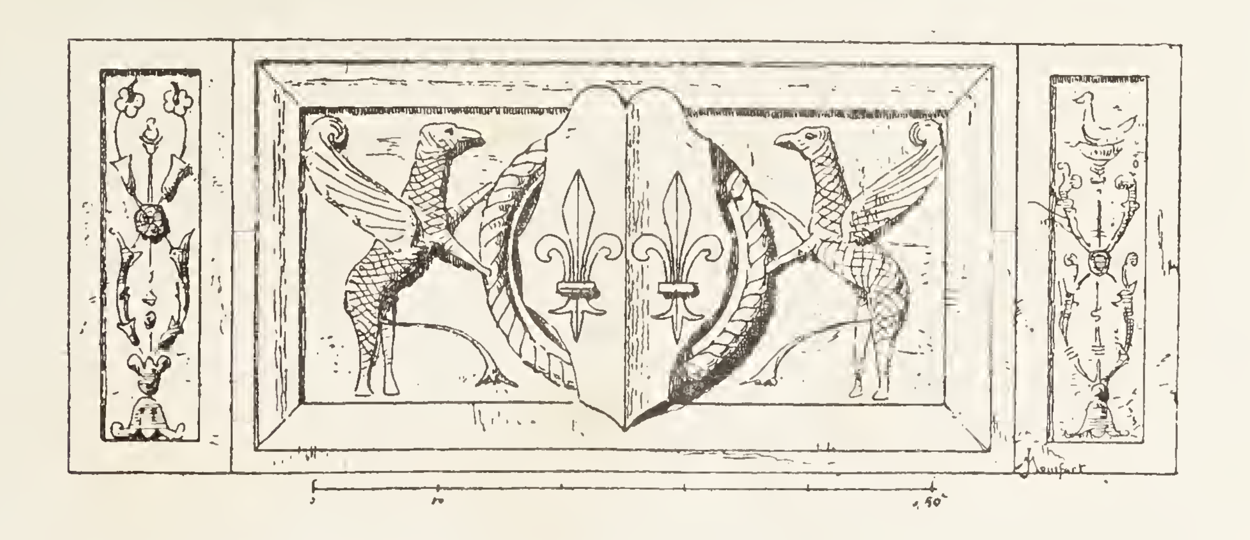
Vue extérieure à l'époque de la démolition.

à suivre les multiples détails d'arabesques déliées, de pendentifs délicatement fouillés, de rosaces aux feuilles et aux contours différents, de liserés finement découpés, de fleurons, de dentelures, de niches, de panneaux merveilleusement travaillés, de colonnes aux torsades gracieusement enroulées, de pilastres luxueusement historiés.

Le fondateur de ce bijou archéologique, Thomas le Roy ou Regis,

suivant l'habitude de l'époque de latiniser les noms propres, était un homme profondément versé dans les sciences. Attaché d'abord à Charles VIII, pendant la conquête du royaume de Naples, il fut ensuite employé avec succès par Louis XII à négocier la paix entre lui et les États d'Italie. Ses talents, successivement appréciés par les papes Alexandre VI, Jules II, Léon X, Adrien VI et Clément VII, lui valurent d'importantes fonctions et de hautes dignités en cour de Rome. Nommé par Jules II l'un de ses procureurs généraux près le concile de Latran, Léon X, à son avénement, le confirma dans ces fonctions, fait assez remarquable et dont peut-être l'histoire ecclésiastique n'offre pas d'autre exemple. Il obtint postérieurement un office de clerc de la Chambre apostolique, emploi des plus considérables parmi ceux de la magistrature romaine. Il travailla très activement au célèbre concordat passé entre Léon X et le roi de France en 1516, « et tient-on pour certain que ce fut luy qui le redigea par escrit en la forme qu'on le voit aujourd'huy. »

En récompense de ses nombreux travaux, Thomas Regis reçut de François I[er] des lettres de noblesse, basées aussi sur les éminents services qu'il avait rendus à la reine Anne. Ces lettres, datées de Lyon — mai 1522 — enregistrées à la Chambre des Comptes de Nantes, le 23 mai 1523, s'étendent à Raoul Le Roy, seigneur du Plessis Raffray, son neveu. Les armoiries données en cette circonstance sont : *d'or à deux fleurs de lis d'azur*, mises en fasce, émaux contreposés à ceux de France. Cet écusson, reproduit dans la chapelle Saint-Thomas, avait pour supports deux griffons.



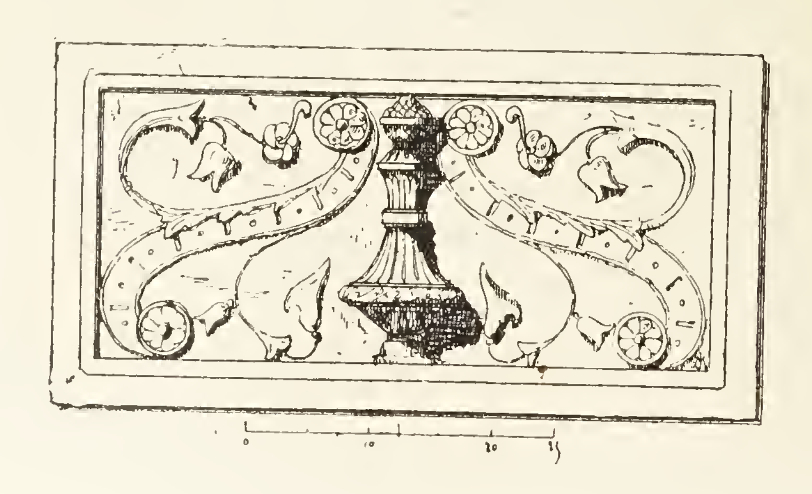
Nommé évêque de Dol, il mourut à Rome avant d'avoir été sacré, le 21 octobre 1524, avec la promesse du premier chapeau de cardinal

vacant. Suivant son testament, son corps fut inhumé dans l'église des Minimes de la Trinité-du-Mont. Son cœur, apporté à la Collégiale de Notre-Dame, dont il était chefcier, fut déposé dans l'enfeu de la chapelle Saint-Thomas, sous une tombe de cuivre gravé, reproduite parmi les dessins de la riche collection Gaignières.

Par droit de succession, l'élégante chapelle échut, au commencement du XVIIe siècle, à M. Salomon de la Tullaye, qui, jaloux avec raison du monument dont il devenait possesseur, voulut l'embellir encore. Il fit creuser un caveau d'enfeu, sous la clef de voûte duquel on voyait le *lion de gueules* de sa famille, brisé d'un lambel à trois pendants. Des vitraux armoriés ornèrent les fenêtres ; des cénotaphes en marbre et de nombreuses inscriptions furent placés dans le petit sanctuaire. Le retable de l'autel fut doré, et dans son encadrement on mit « un tableau du sieur Le Goux, fameux peintre venu de Rome, représentant l'image de saint Thomas apostre, appuyé contre un rocher au bord de la mer aux Indes, où il fut martirisé. »

Aujourd'hui, il ne reste de Notre-Dame qu'un souvenir affaibli, et quelques tuffeaux salpêtrés, qui forment l'un des articles les plus intéressants du Musée départemental. La nouvelle *Revue bretonne* devait rendre hommage au vaillant prince qui releva Nantes de ses ruines, et consacrer quelques lignes à l'œuvre d'art qui eût été l'un des plus précieux fleurons de notre modeste couronne artistique, si la chapelle Saint-Thomas, dernier débris de la Collégiale, avait trouvé grâce devant l'indifférence et l'oubli qui pesèrent sur elle pendant le premier tiers du XIXe siècle.

S. de la Nicollière-Teijeiro.



LES ARTISTES BRETONS

AU SALON DE 1880

(DERNIER ARTICLE [1])

LA PEINTURE

VI

MM. Raub. — Meslé. — Mauri. — Chaillou. — Mme Luminais. — MM. Le Sénéchal de Kerdréoret. — Corroller. — Mme Richard-Gallois. — M. Lansyer.



L'*Ismaël* de M. Raub ne ressemble en rien à celui de M. Cazin. C'est une étude bien plutôt qu'un tableau. Nu est le jeune garçon, nu aussi le paysage. On voit Ismaël étendu mort à demi sur le sol, une cruche inutile à côté — souvenez-vous que la privation d'eau ne fut pas étrangère à l'événement — et le désert s'enfonce jusqu'à un horizon très reculé, plat comme une table, sans soulever une seule ondulation. M. Raub n'a jamais vu le désert. On remarque par endroits des duretés dans les contours et l'exécution du personnage. Exemples : la jambe droite est sèche et roide à l'égal d'un piquet de bois, et le bras gauche ne le cède point en cela à la jambe droite. Mais le modelé s'est assoupli pour le visage et pour le haut du torse. Les pieds et les mains ne pourraient, je crois, soutenir un examen minutieux ; par contre, la coloration générale est puissante, le dessin souvent correct, et, à Dieu ne plaise que j'omette des circonstances aussi flatteuses, l'œuvre a été récompensée, par le jury, d'une mention honorable, par le Gouvernement, d'une lettre d'achat en bonne et due forme.

[1] Voir les livraisons de juillet et d'août 1880.

Asssurément, M. Meslé a de l'acquis. Cependant il a encore plus d'aplomb, et ceci fait tort à cela. C'est dans l'ordre. Aussi je préfère le *Paysan* au *Portrait de M. F...,* parce qu'il est peint plus simplement, plus bêtement, si vous voulez, tout juste avec la virtuosité nécessaire. Je n'aime pas le pinceau qui se croit obligé de faire à tout instant des prouesses.

Tel qu'il est, l'*Ajax* de M. Mauri annonce de l'audace. Il ne médite pas, il est vrai, de révolutionner un coin de l'art et de tracer une route nouvelle à la grande peinture historique, mais il annonce chez le peintre, à défaut d'une éducation très développée, un certain goût pour les entreprises périlleuses. Alors les défaillances de pratique disparaissent dans les difficultés de l'aventure et nous fermons les yeux sur plus d'un détail incomplètement ou incorrectement exprimé. On connaît le sujet. M. Mauri a représenté le farouche fils d'Oïlé jeté sur un rocher par la tempête et s'écriant : « J'en échapperai malgré les dieux ! » Il y a là quelques bons morceaux de modelé ; mais la pose est par trop académique et semble avoir été imaginée en vue de faire honneur aux biceps, aux pectoraux et aux grands trochanters du héros.

Il y a dans l'atelier de M. Chaillou certain pot au roux qu'un bon ami de l'artiste ferait bien de cacher. Afin que nul n'en ignore, les deux tableaux de M. Chaillou sont désignés au catalogue, l'un sous le titre de *La première barbe,* l'autre sous celui-ci : *Entre deux coups de marteau,* et, dans tous les deux, des qualités indéniables d'observation et de mimique se débattent sans succès au milieu de cette désastreuse couleur rousse, pesante, molle et malpropre. Tirez, on en a mis partout.

Et pour nous refaire l'œil d'un si désobligeant spectacle, le portrait exposé par Mme Luminais a beau jeu. Le visiteur s'arrête avec plaisir à la robe de satin blanc de la jeune marquise de S...; il s'arrête surtout à son charmant visage encadré de cheveux couleur d'or pâle, à son regard doux et fier, à ses lèvres de corail entr'ouvertes par un demi sourire. Je regrette que le peintre n'ait pas étendu sous les pieds de cette vraie grande dame, distinguée jusqu'au bout des ongles, quelque beau et soyeux tapis, dont l'effet diapré eût autrement réjoui les yeux qu'un simple parquet lisse, froid et pauvre.

Quoique laissant un peu à désirer, sous le rapport du dessin, M. Le Sénéchal de Kerdréoret a un talent personnel et pittoresque. Cette fois, néanmoins, il a été assez mal servi par son sujet. Les immenses filets de pêche au sec, qui occupent une bonne moitié de la *Pêcherie à*



TITANIA

Émail par Mlle Marie de Nugent (croquis de l'artiste).

Veules-en-Caux, amollissent beaucoup le coloris, désorganisent l'effet, enlèvent aux lignes leur assiette, leur cararactère et leur rôle. Heureusement l'artiste est homme à prendre sa revanche.

Les deux tableaux de M. Corroller sont d'un peintre habile. Mais la coloration en est creuse et maladive, et la facture, de convention. — Mme Richard-Gallois a conquis son diplôme d'artiste en deux ou trois expositions. C'est désormais une habituée des Salons officiels. Elle aime l'art et la nature ; elle a du goût et un très estimable commencement de savoir. Au fond, elle possède le principal et ne manque de rien, que d'expérience. Mais quoi ! une jeune femme ne peut être un vieux peintre.

J'ai toujours eu pour la peinture de M. Lansyer une réelle sympathie. On y rencontre des hardiesses inattendues, le sentiment d'une conviction énergique, l'accent de choses vraies traduites en une forme très claire, vigoureuse jusqu'à la rudesse. Je crois même que tant de franchise a été un grave obstacle jeté sur la voie de ce talent. Plus civilisé et plus affable, il serait certainement hors de pair. Quoi qu'il en soit, guettant la nature dans ses moments d'originalité, dans ses caprices hasardeux et ses effets risqués, peignant ce qu'on ne voit ni tous les jours, ni partout, M. Lansyer a parfois l'air faux et le public ne le comprend pas constamment. Moi-même, j'avoue rester un peu interdit devant le tableau de ce Salon intitulé *Le Luisant.* Cela est rigoureusement exact, il faut l'admettre, puisque le peintre l'affirme ; mais toutes les vérités sont-elles bonnes à peindre, avec une telle brutalité surtout ? je ne le pense pas, et quelques ménagements, quelques précautions sont parfois nécessaires, sans altérer les charmes de la nature, pour dissiper nos doutes et nous convaincre. Les gros mots n'excluent point les raisons, n'est-ce pas ? Aussi la résistance du public, à l'égard de ce tableau, n'est pas tout-à-fait surprenante, et je m'y associe, jusqu'à un certain point, sans être pourtant, je vous l'assure, un critique bien maussade et difficile à contenter.

Avec l'autre cadre de M. Lansyer, il est, au contraire, aisé de s'entendre. Il ne contient pas moins de onze études. C'est une petite galerie réunissant les plus agréables points de vue du château et du parc de Ménars. Aucune de ces études n'est indifférente ; plusieurs sont parfaites, — je ne dis rien de trop, — entre autres *le Château vu de la Loire,* avec son ciel gros d'averses, d'une impression excellente, et les bancs de sable fauve qui coupent par endroits le large lit du fleuve. *La façade sur le parterre* est aussi une belle pièce, et *le Bain de Mme de Pompadour,* et *La cour d'honneur,* et *Le mur*

du parc le long de la Loire, où le grand tributaire de l'Océan coule majestueux et calme jusqu'au bord du panneau, venant d'un horizon lointain qui commence à se noyer de vapeurs. Charmante collection au demeurant, du plus plaisant effet, vue en bloc, et très intéressante à examiner en détail, morceau à morceau, du premier au dernier.

VII

MM. Baader. — Guillou. — Luminais. — Baudry.

Je crois saisir l'intention qui a déterminé M. Baader. En composant comme nous le voyons son tableau des *Adieux de Washington à sa mère,* l'artiste a voulu sans doute insister sur la simplicité de la scène, sur son caractère tendrement familier, doucement intime. C'est à merveille, et je ne trouverais pas grand'chose à reprendre à cela si le tableau avait moins de surface. Je m'explique. Les convenances sont autres pour le grand cadre et pour le petit, et telle ordonnance qui se meut honorablement sur un panneau étroit, sur un plus vaste se fourvoie et se perd. Vous avez compris ? La taille des figures devant varier selon l'agencement et le goût des sujets, M. Baader a commis une inadvertance sérieuse en donnant les proportions de la nature à des personnages disposés bien plutôt en vue d'une toile de dimensions réduites. Aussi, qu'arrive-t-il ? Posé tout-à-fait au premier plan, Washington se présente de dos ; mais pour quiconque a des yeux, ce dos prend dans l'œuvre une importance excessive, on n'aperçoit que lui d'abord, tandis qu'il ne frapperait à peu près personne si le tableau, plus modeste, se mesurait par centimètres et non par mètres. J'irai plus loin. A proportion qu'un homme est illustre, l'intérêt qu'il inspire augmente. Donc, même représenté pas plus haut que le doigt, on eût mieux aimé le citoyen de génie, le vaillant patriote tourné plus de face, son visage, en définitive, étant autrement curieux à contempler que la basque grise et flottante de son habit, ou le talon éperonné de sa botte. Fort heureusement, ce que je viens de dire n'infirme point la valeur picturale du tableau de M. Baader. Un ou deux oreillers placés derrière la mère de Washington, que l'on voit assise dans son fauteuil, et l'on comprenait d'un regard l'état de maladie où se trouve historiquement la vieille femme au moment du



PILLEUR DE MER

Statue plâtre par M. Ogé (croquis de l'artiste).

départ de son fils ; quelques vibrations dans la tonalité trop sourde du fond et les personnages accusaient plus d'animation et de vie ; mais, à présent, je n'ajouterais pas un mot si je n'avais à féliciter l'artiste sur la sobre et ferme tenue de son exécution, sur le dessin des figures, le choix des ajustements et le bon ordre des accessoires.

Sur la foi de la moindre gravure, le lecteur se rend compte d'un tableau, de sa composition au moins, beaucoup plus sûrement que d'après une description si minutieuse et éloquente qu'on la puisse faire. C'est pourquoi il était inutile de dire comment sont posés les personnages dans la peinture de M. Baader ; c'est pourquoi ma tâche va se trouver allégée en ce qui concerne *La Pêche aux homards,* de M. Guillou, et aussi les ouvrages de M. Luminais.

Et puisque chacun a sous les yeux *La Pêche* de M. Guillou, nul ne s'étonnera si je déclare la disposition des figures heureusement entendue, si je dis que la barque flotte bien sur l'Océan vaste et tranquille, encombrée d'engins et d'agrès, maintenue par deux robustes filles, solides aux avirons. Surtout celle de ces filles assise à l'avant du canot, développe un mouvement très simple et plein de vigueur ; sans s'amuser à faire la coquette, elle est belle par le seul contour que dessine son action même. L'auteur s'est souvenu du tableau exposé l'an passé par M. Butin. L'attitude du vieux pêcheur, un genou sur le bordage, retirant un *casier* de l'eau, a été bien observée également. Au contraire, la femme qui aide le vieux marin n'a pas assez de décision dans le geste ; elle est à la besogne, mais mollement, n'y mettant ni grand cœur, ni force. Ce n'est pas comme les diligentes rameuses. Voilà ce que je pense de l'arrangement de la composition. Quant au coloris, au dessin, à la facture, tout cela se tient dans une moyenne paisible, honnête, un peu mince, sans erreurs choquantes, sans manifester non plus beaucoup de passion, sans déploiement de ressources intéressantes et neuves, — ce qui me fait souhaiter à l'artiste, désormais à peu près débrouillé, une nourriture plus substantielle que celle des leçons de M. Bouguereau, son maître. Dieu me garde de mal parler de M. Bouguereau ! C'est un peintre dont le talent est extrêmement respectable. Mais enfin, il faut être sincère, un homme qui ne sait pas regarder la nature peut-il apprendre aux autres à la voir, peut-il expliquer le sens, le caractère, la grâce intime d'une poésie qui lui échappe à lui-même ? Franchement, poser une telle question, c'est y répondre.

Un peintre de grande bonne volonté, tout dévoué à son art, dont je préférerais peut-être les avis, si j'étais l'auteur de *la Pêche aux*

homards, à ceux de M. Bouguereau, c'est M. Luminais. Moins parfait, il est plus artiste, et — l'exemple est si rare qu'il faut s'empresser de l'enregistrer — il réalise encore de notables progrès après plus de trente années d'exercice. En 1848, il expose *La Bataille de Tolbiac*, placée au Musée de Nantes ; il met à ce Salon *Les Énervés de Jumiéges*, plus un épisode de guerre en Gaule, et toujours ses toiles, les grandes comme les petites, surnagent au dessus des peintures dont chaque exposition annuelle nous inonde. Homme du profond savoir, homme du dessin impeccable, du style fier, de la couleur souveraine, il ne l'est pas sans doute, à l'égal des maîtres ; pourtant il réunit assez des qualités de l'érudit, du dessinateur et du coloriste pour retenir notre regard entré avec joie dans ses ouvrages, pour satisfaire agréablement notre esprit. S'il n'éclipse pas quiconque l'approche, du moins il ne redoute aucun voisinage et résiste victorieusement à bien des comparaisons. Nommez donc beaucoup de peintres desquels, complaisance à part, on puisse en écrire autant.

La principale occupation de M. Luminais — j'allais dire son unique — est de retracer les types et les mœurs des Gaulois, préférence à laquelle il associe à l'occasion, le plaisir de mettre en tableau une légende Franque. En tous cas, bien rarement son pinceau se fait plus moderne que le sixième siècle. Et tant de Bretons qu'on lui doit, penserez-vous ? Certes. Mais qu'est-ce qu'un Breton ? Un pur et simple Gaulois, à quelques différences près dans le costume. Voyez la *Prisonnière disputée*. Voyez le grand Gaulois aux muscles taillés à la serpe, aux chairs blanches, et qui tend le jarret comme un ressort d'acier ; c'est un de ceux qui firent, parfois, presque nus, à force d'héroïsme, reculer les vieux légionnaires de Rome, soldats endurcis et cuirassés, et ne dirait-on pas un Breton de nos jours, lui aussi — tels aïeux, tels fils — peu soucieux des blessures et semblant se jouer du trépas, tant le Breton a su conserver la physionomie de sa race ?

Ce tableau de forte encolure n'est cependant pas le meilleur des deux exposés par M. Luminais. Celui des *Énervés de Jumiéges* lui est à bien des égards préférable. Si l'on voulait chicaner, le fait représenté soulèverait des objections historiques. On a publié dans le temps, je le sais, que Clovis II fit brûler les jambes de ses fils pour les punir de s'être révoltés ; toutefois la chose est loin d'être certaine, et même, en général, les gens bien informés n'en parlent guère à cette heure que pour la déclarer d'une fausseté insigne. Au point de vue de l'Histoire, M. Luminais est donc, sur cette affaire, en retard avec les dernières



PORTRAIT DE M. EMILE DE GIRARDIN

Buste plâtre par M. Charles Le Bourg (croquis de l'artiste).

découvertes. Mais cela ne tire pas à conséquence si l'œuvre, comme peinture, réunit les suffrages des connaisseurs. Tout l'intérêt est là, pour nous. Eh bien, vous y trouvez une mise en scène claire et originale, un effet présenté et conduit avec esprit, le dessin suffisant, la couleur agréable, la facture bien frappée, à la surface de l'éclat, au fond de la vérité, et un grand goût d'archéologie concilie ces mérites dans un ensemble curieux, harmonieux et robuste à la fois.

Pour épuiser la liste de nos peintres, j'ai encore à parler de M. Baudry. Cet artiste charmant dans sa force, spirituel et vigoureux en même temps, coloriste rare, dessinateur élégant, a exposé deux portraits, celui de M. Guillaume, l'éminent sculpteur, et celui de M. Jules B...— Bien posé, très expressif, d'une ressemblance étonnante, peut-être le *Portrait de M. Guillaume* eût-il gagné à plus de simplicité. L'artiste a fait entrer dans le visage tous les plans que lui offrait son modèle, et, si je ne m'abuse, il eût été habile d'en sacrifier quelques-uns. Malgré tout, ce visage est rayonnant de volonté et d'énergie, d'intelligence loyale et de savoir. Quant au *portrait de M. Jules B...,* il figurera un jour dans quelque galerie jalouse de posséder seulement des œuvres de maîtres. Seule, la tête est achevée; le peintre a un peu improvisé le reste. Mais que d'art, et du meilleur, dans cette tête et dans ce reste! Quels beaux tons chauds et roux colorent le masque, encadré d'une barbe fine et brune! Quel modelé simple, cette fois, et souple! Et dans le regard qui se porte en dehors du cadre, que de fermeté et de vie! Il y a bien de l'aisance aussi dans l'attitude du personnage, le poing gauche sur la hanche, le pouce de la main droite, passé, par un geste de familiarité inconsciente, dans l'ouverture de la poche. Et comme les plis du vêtement sont traités avec esprit, avec certitude! M. Baudry excelle dans ces indications sommaires et rapides, et il sait en obtenir des effets nouveaux, imprévus, d'une saveur particulière. Il en abuse, dit-on. Mais comment le lui reprocher? N'est-il pas naturel d'aimer à faire ce que l'on fait si bien? Et puis, cela imprime quelque chose de personnel sur l'œuvre, j'entends comme la signature de l'artiste. Non, cette effigie est des plus belles que le peintre ait jamais exposées, lui qui en a tant fait d'excellentes, et, en la voyant, involontairement on pense, sans désavantage pour elle, au noble *Portrait d'homme* de John von Calcar, dont le Louvre a si grandement raison d'être fier.

Tancrède Abraham pinx. et sc.

Bretagne Artistique

MATINÉE D'OCTOBRE

(Vallée de Blaison)

Salon de 1880

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]



VIII

LES DESSINS

Notre halte, dans le département des Dessins, ne saurait être de longue durée. Là, en effet, pourquoi le dissimuler? nos artistes ne brillent pas d'un éclat surprenant, — ceux, du moins, dont je suis parvenu à découvrir les ouvrages. — Car, si dans les peintures, grâce à l'organisation inaugurée cette année, il n'est pas facile de se reconnaître, parmi les dessins, les pastels, les aquarelles, les fusains, les faïences, les miniatures, la confusion est pire encore. C'est le comble du fouillis, du désordre. Naguère, dessins et tableaux étaient accrochés à leur rang alphabétique et se suivaient sur les parois, comme dans le livret, depuis A jusqu'à Z. Cet arrangement, appliqué pour la première fois en 1861, ne gênait personne et même paraissait commode à tout le monde. Cependant, on a changé cela sous prétexte de faire mieux, beaucoup mieux, et Dieu sait les réclamations, les plaintes et les colères soulevées par la nouvelle méthode! Le fait est que si je n'ai pu, en dépit de laborieuses recherches, rencontrer les émaux de Mlle Chevalier, ni les porcelaines de Mlles Davy, Magne et Le Coursonnois, ni les aquarelles de MM. Hoffmann et de M. E. Picou, ni les fusains de MM. T. Mahéo, Miriel et Lediberder, ni le portrait exposé par Mlle Gendron, ni la miniature inscrite au nom de Mlle Kermabon — à quoi s'en prendre si ce n'est au chaos qui les a officiellement submergés?

Je n'ai pas rencontré, non plus, de M. Ogier, l'aquarelle intitulée *La prairie au Duc.* Mais j'ai vu sa *Promenade de Grammont, aux Eaux-Bonnes,* allée d'arbres, vue de face, dont le soleil traverse, par lames, le feuillage d'un vert un peu égal : l'exécution en est large, juste la coloration — avec un soupçon de froideur répandu sur le tout. — L'une des faïences de M. L. Mahéo, le *Martin pêcheur,* m'a échappé, l'autre, non, le *Héron* dont la facture est grossière et massive. — *L'heure de la sieste* pèche par le dessin, le caractère et l'effet; le *Portrait du père Didon* n'est pas mal, sauf que l'œil gauche a été enchâssé trop haut. C'est à Mlle Duchesne que ce discours s'adresse. — Des trois miniatures de Mme Bazin, le *Portrait « de mon mari »* est, de beaucoup, la mieux réussie. — Sous plusieurs rapports *Roses*

et jasmins, de Mme Leboterf, prêtent à la critique. *Roses et lilas,* et *Fleurs des champs,* par Mme Acoquat, sont mieux ; les fusains de M. Testard moins bien. — Mollement indiqué et d'un ensemble peu correct le *Portrait de M. A. B...*, par M. Quinton ; le *portrait de M. E. L...*, par le même, a plus de fermeté. — M. Corroller expose un fusain : *Le Port-Ru, près de Douarnenez.* Certes, on dessine avec plus de chaleur et de vérité que M. Corroller ; mais je connais nombre d'artistes qui ne mettent pas autant de zèle au service de leur besogne.

Où est-il accroché, le pastel de Mlle Houssay *(Portrait de Mme veuve H...)?* C'est ce que je ne puis dire, et je le regrette, l'artiste ayant une grande expérience du dessin, garantie d'un résultat digne d'éloges. J'ai vu son *Portrait de Mlle* ***, vêtue de noir — chapeau noir, pelisse noire bordée de fourrure sombre — aquarelle délicate, légère, et — voilà le miracle — affirmant un fond de savoir à rendre confus plus d'un peintre du sexe fort.

Aucun paysagiste sur faïence ne possède son métier comme M. Bouquet *(Galiote hollandaise, Un ruisseau).* M. Vaumort *(Le Port du Bourg-de-Batz, Le Linego)* est loin de l'égaler. M. Beau a deux faïences au Salon, deux plats décorés, celui-ci du portrait de Louise de Lorraine, au centre, et d'un entourage agréable d'arrangement, dessiné avec adresse, mais colorié de tons roussâtres et bleus anti-harmonieux, — celui-là de l'image de Coligny, dans une bordure mieux assortie pour les tons (jaune-paille, verdâtre et ocre), mais d'un style moins distingué et d'un contour moins sûr. Les émaux de Mlle de Nugent dénotent du soin et de la délicatesse. C'est d'autre chose qu'ils manquent. Par exemple, la bordure de rinceaux sur champ doré et vermiculé de *Titania* n'a point de caractère ; dans le *Portrait de Mme la baronne de R...* il y a des irisations d'or, des reflets de paillon que je donnerais de grand cœur pour plus d'animation et de fraîcheur dans le coloris de l'effigie, — et cependant, il faut être juste, ce sont de beaux émaux.

Mme Cazin a signé une tête d'homme un peu penchée, soutenue à la mâchoire par la main droite du personnage. Cela s'appelle *Tristesse.* Soit. Aussi bien la sombre coloration du cadre, ni l'expression de la physionomie ne démentent l'étiquette. Le morceau se recommande, en plus, par une virilité de touche vraiment singulière. A distance, la réussite semble complète. C'est à voir les choses de près qu'on découvre plus d'un accent fantaisiste dans le dessin et l'attache de la main, et l'oreille, il s'en faut, n'a pas été fixée non plus à son poin



ÉLÉGIE

Statue marbre par M. J. Caillé (croquis de l'artiste).

naturel. — J'ai assez longuement parlé de M. Cazin, à propos de son *Ismaël,* pour négliger ce qu'il intitule : *la Terre,* pastel mêlé de peinture à la cire, — ou, si vous l'aimez mieux, peinture à la cire rehaussée de pastel. D'autant que si l'artiste n'avait fourni ailleurs des preuves éclatantes de goût, de style et d'originalité, cet ouvrage n'eût pas suffi, probablement, à lui concilier tant de sympathies vives et légitimes qui, aujourd'hui, l'environnent.

IX

LA SCULPTURE

Pour achever cette revue trop prolongée peut-être au gré du lecteur, il faut parler de l'exposition de sculpture réunie, selon la coutume, dans le jardin du palais des Champs-Élysées. Au milieu de cette vaste enceinte égayée de fleurs sans nombre, de plantes rares mises là à profusion, se dresse, anguleux et roide, l'énorme *Lion* dit *de Belfort,* dont je n'ai pas à m'occuper ici ; mais le long des plates-bandes bien des œuvres nous intéressent au moins à cause de leur origine, et, celles-là, je les examinerai toutes sans en omettre une seule.

Le buste de Mme B..., par M. Dolivet, est d'une facture froide et sèche, dans l'indication du vêtement surtout, et de la dentelle qui agrémente le corsage ; mais le masque a de l'individualité et respire une étude attentive. — En revanche, c'est par beaucoup de mollesse que pèche le buste du baron de C..., en uniforme de sous-préfet. Il faut l'apprendre à l'auteur, M. Harel, puisqu'il paraît l'ignorer, un habit de sous-préfet est fait de drap et non de molleton flasque ; il recouvre d'habitude une poitrine qui respire, des épaules qui peuvent remuer, et sous la peau du visage il y a toujours des muscles, sous les muscles, des os. — Les profils jumelés des enfants de M. Quiros, par M. Caravaniez, sont d'un travail fin, délicat — et sec.

C'est en amateur que M. de la Rochette manie l'ébauchoir ; cependant plus d'un artiste de profession eût signé sans hésiter sa gracieuse statuette intitulée : *la Romance.* Le fait est que l'auteur, cela se devine, se gardant de croire, comme tant d'autres, qu'un peu de goût naturel tient quitte du reste, s'est donné la peine d'apprendre ce qu'il importe de connaître. Aussi, cette jeune fille en costume du



LE HARPONNEUR

Statue plâtre par M. Félix Richard (croquis de l'artiste).

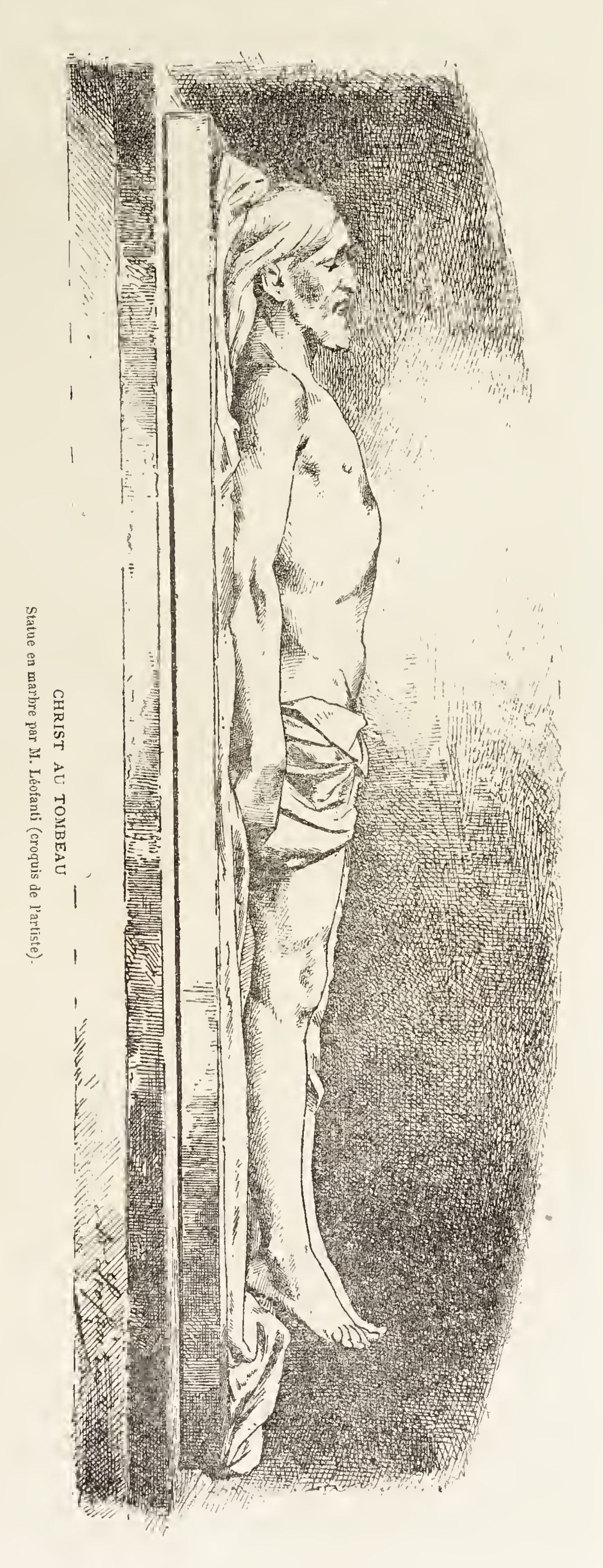
XVe siècle, chantant, une feuille de musique à la main, dénote par l'exactitude des proportions, dans ses formes générales, parfois dans les particulières, des études suivies avec intelligence et courageuses. Le visage n'est pas précisément joli ; les lèvres ont trop de développement. Qu'importe, très élégante et simple, l'œuvre est marquée d'un accent de réel savoir et de distinction vraie. — Assurément, on trouve plus de précision dans les statuettes de M. Nayel *(Le Sonneur de Scaër,* et un *Breton de Guémené)*, mais beaucoup moins d'art. — *La Cruche cassée* de M. Tréhart est réussie par endroits : la tête a de la gentillesse, le mouvement de la main droite est heureux, l'attitude agréable. Par malheur, l'ensemble paraît mièvre, l'exécution ronde et lisse, et, — un détail, — les pieds ne sauraient résister à la plus indulgente analyse. M. Tréhart expose aussi un *Ange à la croix,* bas-relief en terre-cuite, auquel *La Cruche cassée,* malgré ses erreurs, est de tous points préférable.

Si j'étais bien certain que Mlle de Saint-Gervais n'a point usé d'un peu de subterfuge je ferais une belle part d'éloges à son *Moïse,* couché dans une corbeille d'osier, au milieu des roseaux du Nil, les jambes enveloppées de linges retenus par des bandelettes. Que l'auteur me pardonne si je me trompe : franchement, je crois les pieds, les mains et la poitrine du futur législateur autant de morceaux moulés sur nature. Mais me trompé-je ? Vous pensez-bien que dans le doute j'eusse gardé là-dessus de Conrart le silence prudent. Cependant, Mlle de Saint-Gervais exposait il y a deux ou trois ans une *Tête de négresse* qu'on examinait sans arrière-pensée, et qu'on applaudissait, je m'en souviens, sans contrainte.

M. Gourdel est l'auteur d'un buste ainsi noté au catalogue : *Marie, d'après le poème de Brizeux.* De la niaiserie sur le visage de cette Laure rustique, et point de fleur de jeunesse. — Comme en place de tant de détails répandus avec une froide et précieuse minutie sur la coiffe, le corsage et la croix, le moindre grain de poésie eût mieux fait notre affaire ! Le médaillon de l'amiral Mouchez par le même M. Gourdel, n'a pas d'intérêt. —Je lui préfère le *Portrait de Mme S...,* par M. Guibé, et encore, n'est-ce pas un chef-d'œuvre. — La statuette de M. Raffegeaud, *La Libre pensée,* est la réplique très réduite d'une œuvre exposée à l'un des précédents Salons et qui n'obtint aucun succès. Ce fut grande justice.

Artiste méthodique et sans flamme, M. Léofanti ne voit guère le public récompenser ses laborieux efforts. Cependant son *Christ au tombeau* n'est pas un morceau dépourvu de valeur, bien loin de là,

et le groupe colossal où le Père J.-M. R. de Lamennais se montre, un jeune Frère de l'Instruction chrétienne debout à sa gauche, un petit Breton agenouillé à sa droite, un chapelet dans les mains, tout examiné, c'est l'œuvre d'un homme de talent. On ne se doute point assez de ce qu'il faut de conscience et d'acquis pour mener à ce point des pièces d'un pareil ordre. Que leur a-t-il donc manqué, à celles-là, pour sortir de l'ombre et mettre leur auteur en lumière ? Un meilleur choix de formes peut-être ? plus de variété et de liant dans l'exécution ? de la souplesse, du goût, du style, quoi encore? Oui, de tout cela un peu, si l'on veut, — mais surtout ce je ne sais quoi d'inexpliqué et d'inexplicable, en effet, ingrédient mystérieux, don du ciel, qui fait plus pour la réussite d'une œuvre et pour sa gloire, que l'étude patiemment scrupuleuse de la nature, que l'habileté infaillible du ciseau.



CHRIST AU TOMBEAU
Statue en marbre par M. Léofanti (croquis de l'artiste).

La lourdeur caractérise la statue de M. Ogé, le *Pilleur de mer*. Ce grand gars breton se piète au bord de la mer, solidement, le haut du corps penché en avant, la jambe gauche en arrière, et, le regard fixé au large, il s'apprête à lancer un grappin sur une épave. Cette figure a obtenu du jury des récompenses une mention honorable et a été acquise par la Ville de Paris. — Le *Harponneur* de M. Richard est d'une allure autrement élégante et dégagée. Assis sur un rocher, il se détourne vivement pour frapper un poisson qui vient de surgir à sa gauche, et cette attitude pleine d'imprévu accuse beaucoup de vitalité. La tête est très expressive ; les bras, les jambes sont d'un modelé sévèrement châtié ; mais la poitrine n'est pas parfaite. Acheté lui aussi par la Ville de Paris, ce *Harponneur* a rapporté à M. Richard, en même temps que bien des éloges, une médaille de troisième classe. — Moins heureusement favorisé, M. Belouin n'a été l'objet d'aucune récompense pour sa statue en marbre de *Jacques Lasne, curé à Angers*. Cet ouvrage est néanmoins fort estimable et si les jambes s'égarent un peu dans les plis de la soutane, soyons justes, le visage est expressif, et, certes, les draperies ne sortent pas du premier outil venu.

D'une main très alerte et sûre d'elle-même, M. Charles Le Bourg a modelé le buste de M. Émile de Girardin dont jamais, je crois, la physionomie n'a été mieux rendue dans ses lignes générales, dans ses détails intimes et particuliers. Oui, c'est lui, le hardi journaliste ; la ressemblance est frappante. On le reconnaît de suite à l'arc saillant des sourcils, à son regard vif et pénétrant, à sa mâchoire bosselée et inégale, à son grand front inquiet, qu'une mèche de cheveux ponctue de la virgule légendaire, et voilà comme toujours il noue négligemment sa cravate. Mes sincères compliments à l'auteur de ce morceau remarquable. Du même artiste, nous avons, en outre, le portrait d'Auguste Comte, le philosophe positiviste. C'est le modèle en plâtre d'un buste que M. Le Bourg va exécuter en marbre, et déjà tout promet que sous sa forme définitive cette effigie ralliera elle aussi les suffrages compétents. — Le fils de M. Charles Le Bourg est un nouveau venu dans la carrière. Il fait connaître aujourd'hui son coup d'essai : son médaillon de fillette blonde, les cheveux épars, est un joli début.

C'est par l'*Élégie,* statue en marbre de M. Caillé, que je vais achever cette revue. Sur le croquis que nous en publions, le lecteur est en mesure de déclarer lui-même cette agréable figure composée dans un goût délicat, ajustée avec élégance. Peut-être dira-t-il aussi que la donnée n'en est pas absolument inédite. C'est vrai : on a vu

ailleurs la même attitude et le jet des draperies nous apprend peu de choses nouvelles. Mais le visage — d'une facture trop effacée toutefois — a certainement de la grâce ; il y a bien du sentiment dans l'expression de la physionomie, bien du charme dans l'exécution des nus et des étoffes, et, avec tout cela, quoi d'étonnant si une œuvre de ce style et à ce degré réussie, supérieure à tant d'autres de ce Salon, obtient des visiteurs un succès général, sérieux et incontesté ?

X

Ma tâche est terminée. Elle a dépassé en étendue les limites prévues, et cependant il m'eût été aisé de lui donner plus de développement encore. La question n'est pas là, néanmoins. Mon but était de démontrer par l'examen sincère de leurs ouvrages, fait avec une entière bonne foi, que les artistes bretons tiennent un rang considérable dans l'Art contemporain. Ce but, je crois l'avoir atteint. Est-ce à dire qu'une École bretonne existe avec un cachet particulier de terroir, avec son génie, ses aptitudes, ses besoins, son originalité propres ? Pas le moins du monde. Mais nous savons à présent combien l'École française fait des recrues nombreuses dans notre chère province. Et même, sans forcer la mesure, nous pouvons dire mieux : plusieurs de ses représentants les plus célèbres, plusieurs dont l'avenir semble promis d'avance à la gloire, sujet sérieux d'orgueil, sont des nôtres.

Olivier Merson.



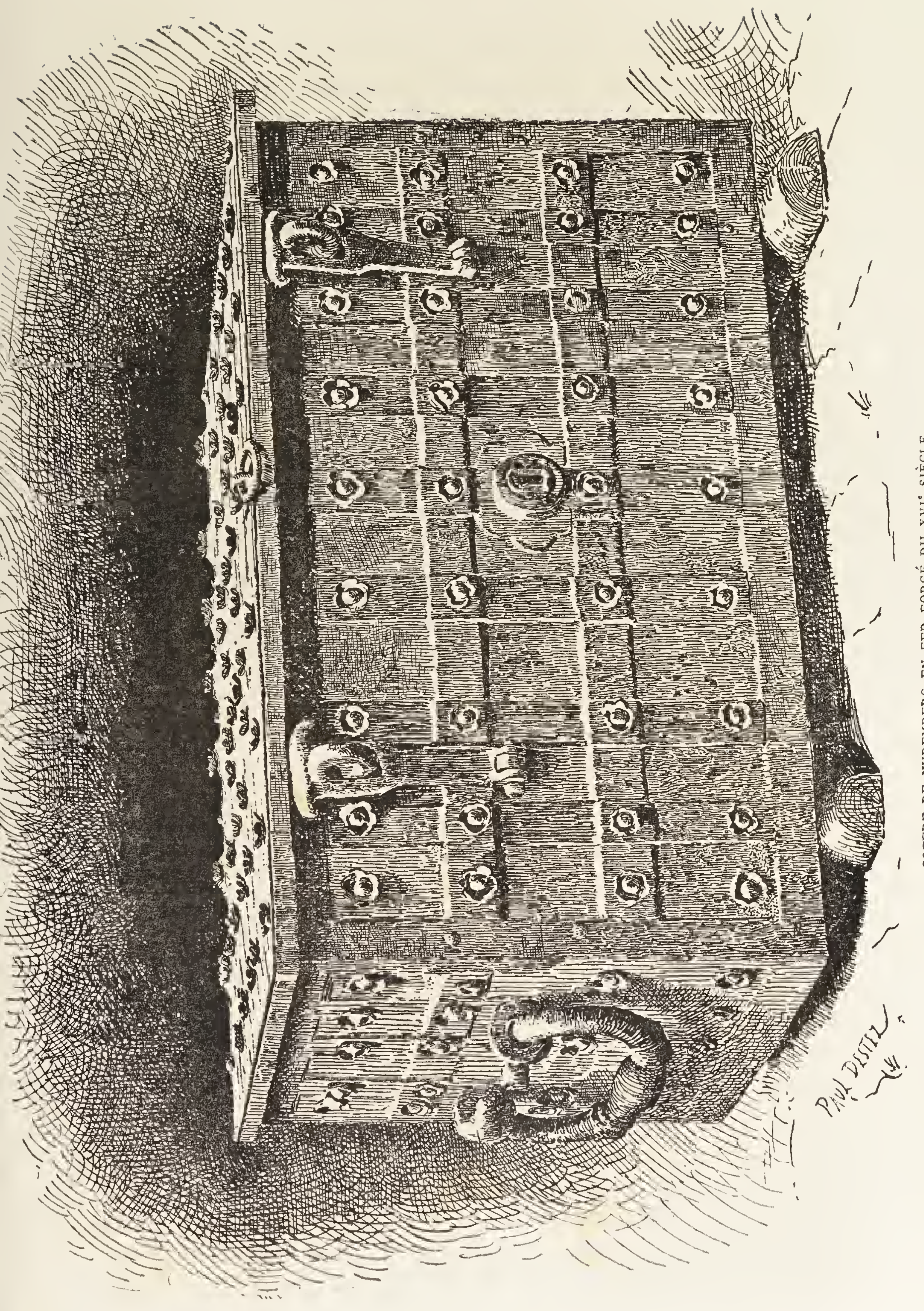
NOS MARCHANDS DE CURIOSITÉS

COFFRE DE MARTYNUS CRAUDT



EPT cités de la Grèce se disputaient l'honneur d'avoir donné le jour au chantre immortel de l'*Iliade* et de l'*Odyssée.* Au dire de l'heureux possesseur du coffre dont nous offrons aujourd'hui le dessin très exact aux lecteurs de cette *Revue,* l'Allemagne tout entière se lèvera comme un seul homme avant que l'aube d'une année nouvelle blanchisse à l'horizon — FUR GOTT UND VATERLAND — pour réclamer la paternité du meuble qui dormait depuis longtemps du sommeil de l'oubli dans un château français, et qui est venu échouer providentiellement, pour renaître à la gloire, devant la boutique de M. Harsandeau, marchand de tableaux, de ferraille, de cornes et d'autres objets artistiques. Hélas! les chefs-d'œuvre de serrurerie ont aussi leur destinée! *Habent sua fata!* Grâce à l'obligeance d'un amateur de « bibelots, » auquel il répugne de prendre le titre pompeux d'archéologue, nous savons, à peu près, à quoi nous en tenir sur cette colossale boîte de Pandore, du fond de laquelle le Vulcain de la place Bretagne se gardera bien de laisser s'envoler l'Espérance. Nous lui demandons humblement pardon de détruire quelques-unes de ses plus chères illusions : *Amicus Plato, sed magis amica veritas.*

Le coffre, qui, je l'espère, portera dans l'histoire le nom de coffre



COFFRE DE NUREMBERG EN FER FORGÉ DU XVIe SIÈCLE

(Fac-similé d'un dessin à la plume de M. Paul Destez.)

Harsandeau, est né dans la petite ville si coquette de la Bavière qui a acquis une certaine célébrité par ses poupées. C'est à Nuremberg, patrie d'Albert Durer, qu'il fut fabriqué, si nous en croyons une inscription tudesque, parfaitement lisible, qui se trouve, à l'intérieur, sur une petite plaque en acier et qui est conçue en ces termes : MARTYNUS CRAUDT, BURGER IN NUREMBERG. « Martynus Craudt, bourgeois de Nuremberg. » Nous n'avons pas à décrire l'extérieur du coffre, qui ne présente rien de bien agréable à la vue. Mais c'est le cas ou jamais de dire, avec le sage de l'antiquité : « Ne jugez pas la bou-« teille d'après l'étiquette : souvent une urne aux contours élégants ne « renferme que de l'horrible verjus, quand l'outre grossière sera « pleine de cette liqueur enchanteresse qui réjouit les dieux et les « hommes. » Ici aussi, « toute la splendeur » se trouve à l'intérieur. Figurez-vous une serrure longue d'un mètre cinquante environ, des verrous par ci, des crochets par là, des pènes à ressort, des pènes dormants, des pènes en bord, le tout se mouvant à la diable, faisant un tapage infernal et tournant avec ce beau désordre qui est un effet de l'art, grâce à trois clefs de taille tout à fait respectable, et vous aurez une idée vague du mécanisme de notre Nurembergeois. Sur chaque pène il y a des petites gravures, des dessins mignons et d'une netteté parfaite. Le capitaine Ajuti, membre de l'Académie de Raphaël, homme, certes, très compétent en cette matière, m'a affirmé n'avoir j'avais vu un travail pareil. Des serruriers de notre ville ont eu beau tourner et virer, ils n'ont absolument rien compris au jeu de cette gigantesque serrure. Pas un ne voudrait se charger, même en démontant et en copiant servilement chaque pièce, de fournir un travail identique en... cinquante ans. Un des personnages de Labiche, — celui qui a dressé la statistique des veuves passant sur un des ponts les plus fréquentés de Paris, — aurait peut-être trouvé fort intéressant d'estimer à combien reviendrait un coffre exigeant, à raison de 0f 65 l'heure, un travail d'un demi-siècle ! Il serait difficile, à la vérité, et d'une suprême injustice d'évaluer aussi matériellement la conception artistique du graveur et du dessinateur. Il y a, en effet, une infinité de détails qui passent inaperçus d'abord, mais dont l'exécution a dû coûter pas mal de temps. Tout, hélas ! n'est plus aussi beau, aussi fin, qu'il y a six ou huit mois, beaucoup de ces dentelles gracieuses ont disparu, et en voici la raison : M. Harsandeau, à force de contempler le chef-d'œuvre de Martynus Craudt, a eu comme des crises d'amour paternel pour « son » coffre. Il a voulu connaître toute son histoire, son passé, ses souffrances, ses douloureuses pérégrinations, et peut-

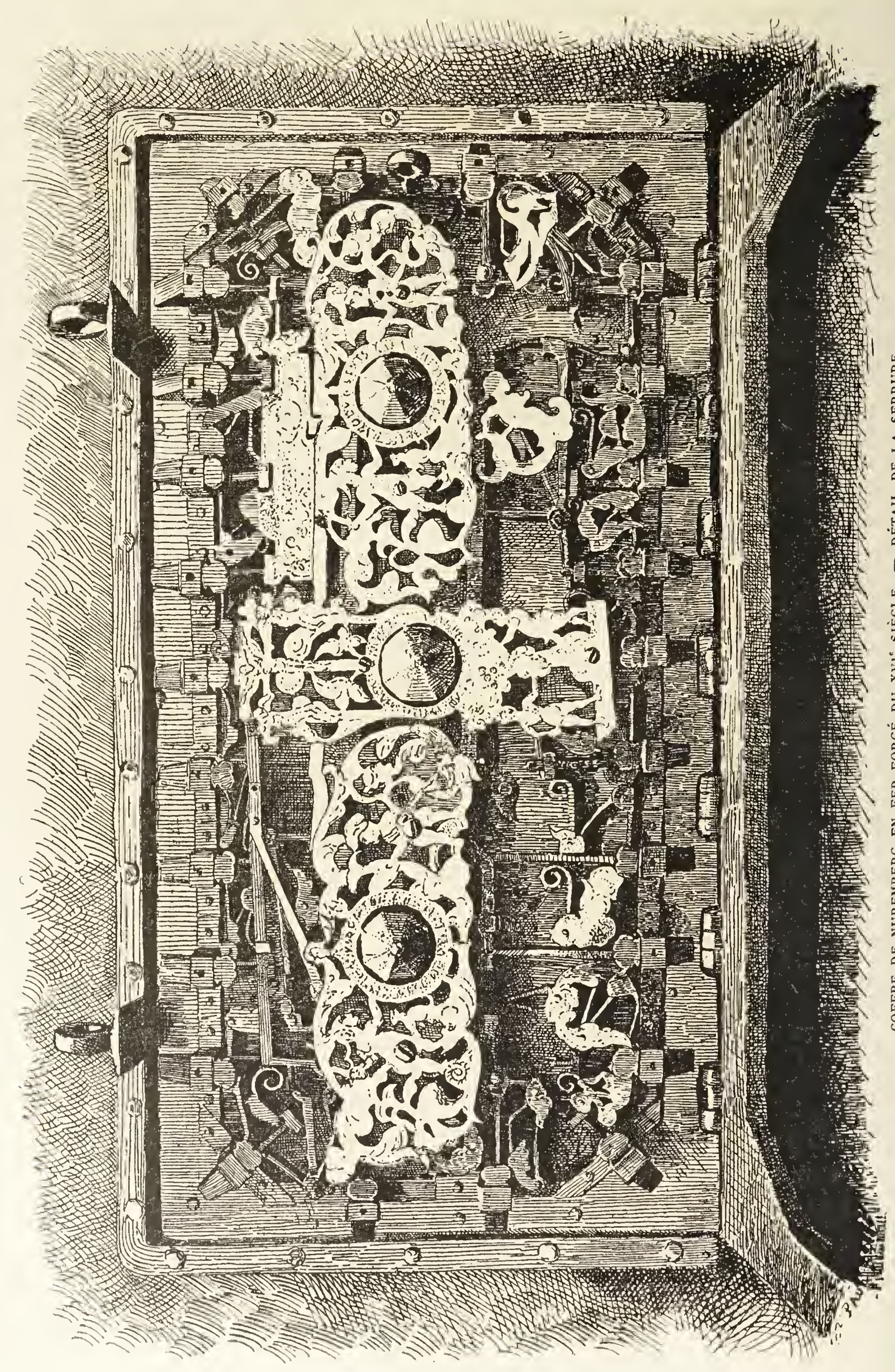
être aussi aura-t-il voulu soulever un coin de ce voile qui nous cache l'avenir. Il s'est donc mis à « frotter » sans trève ni repos, à enlever la rouille et les stigmates du Temps pour donner à sa Galatée un air plus présentable. Il a réussi dans sa tâche un tantinet seulement, mais il a effacé une des inscriptions les plus précieuses, et il nous empêche de savoir en quelle année vint au monde son cher enfant. Il est impossible de lire autre chose, sur la rondelle qui indiquait la date, que ces chiffres tronqués : ...VMIXXVIII. Il faut donc nous contenter d'indiquer, non une date précise, mais une époque probable, en analysant à la fois les inscriptions que nous avons relevées et, si je puis dire, l'esprit qui les a dictées.

La première gravure nous représente la passion du Christ, et, comme si Martynus Craudt n'avait eu qu'une confiance très limitée en notre perspicacité, il a eu soin d'écrire le titre au-dessus de sa composition :

I. N. R. I
VIE JHESUS GEKREIZIGT WIRD
UND FUR SEINE FEINDE PATT

« Comme Jésus a été crucifié et pria pour ses ennemis. » Le Christ est attaché à un gibet, entre deux larrons, — véritables types de Poméraniens qu'on ne voudrait pas rencontrer le soir dans la Forêt-Noire, — qui ont tout à fait l'air de vouloir mourir dans l'impénitence finale et le blasphème sur les lèvres. Jésus cherche à les consoler par ces paroles : « Aujourd'hui encore vous serez avec moi dans le Paradis ; Seigneur, que ta volonté soit faite. » HEINDT BEI MIR IM PARADEIS : HERR DEI WILL GESHEE ! Cela n'a pas l'air de sourire énormément à notre Poméranien de droite, qui lui objecte en véritable sceptique : « Tâche de t'en tirer toi-même. » HILF DIR SELBST. Cette manière de traiter, avec une façon presque irrévérencieuse, une des pages les plus sentimentales du catholicisme, nous montre que nous nous trouvons à l'époque où les idées de la grande Réforme luthérienne et calviniste exaltaient et troublaient tous les esprits. Le luthérianisme, qui, depuis la paix de Nuremberg (1530), a adopté, comme l'on sait, beaucoup des dogmes catholiques et s'est raccommodé, suivant l'expression vulgaire, avec sa sœur aînée, avait au debut des allures d'indépendance que nous ne lui connaissons plus.

Juste au-dessous de Celui auquel on attribue la belle parole : « Il lui sera beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé, »



COFFRE DE NUREMBERG EN FER FORGÉ DU XVI[e] SIÈCLE. — DÉTAIL DE LA SERRURE

(Fac-similé d'un dessin à la plume de M. Paul Destez.)

se trouve représenté, assez grossièrement, le récit biblique de la tentation d'Ève. Ah ! par exemple, M. Craudt ne se pique pas de galanterie ! il émet, sans sourciller, cet aphorisme, dont nous lui laissons, en qualité de Français, toute la responsabilité : « Le péché « provient de la femme ; c'est à cause d'elle que nous sommes obligés « de mourir. » DIE SUNDT KOMPT HER VON DER FRAU UM IHRENTWILLEN MUSSEN WIR STERBEN.

Nous quittons maintenant le domaine de la théologie pour nous trouver en face de deux gendarmes qui ont, ma foi, l'air assez terrible avec leur bonnet ressemblant étonnamment au bonnet phrygien, avec leur sabre et leur chien de garde. Ces défenseurs de l'ordre public nous disent, en deux vers très médiocres, des choses assez sensées :

WO DU UNRECHT SIEHEST ALLHIER
SO LASS ES SEIN IN WARNUNG DIR.

« Que partout le châtiment d'autrui te serve de leçon. » Les autres maximes politico-sociales sont malheureusement illisibles. Il y a, par exemple, une phrase tronquée qui a la prétention d'apprendre à l'homme, la plus misérable des créatures, le moyen « d'atteindre à la perfection. » Il est réellement dommage que la recette soit perdue.

Tout porte à croire que Craudt est un élève de l'école d'Albert Durer. Il a les mêmes procédés, les mêmes qualités et les mêmes défauts. C'est l'élégance dépourvue de toute afféterie et de toute exagération. Si nous considérons d'autre part l'orthographe, nous nous trouvons en présence d'un allemand barbare, lourd et grossier, n'ayant aucun des caractères de l'idiome fleuri des Schiller, des Goëthe et des Lessing. C'est la langue encore en enfance. Détail curieux pour la philologie : les B et les P sont constamment employés l'un pour l'autre, l'Y pour l'I, et aucune des règles grammaticales n'est observée pour la formation des verbes. Détail non moins caractéristique : en allemand, comme on sait, tous les noms communs prennent une lettre majuscule et ici cette règle élémentaire n'est jamais observée. Nous n'hésitons donc pas à faire remonter Martynus Craudt et son œuvre au milieu du XVIe siècle.

J'aurais un petit remords de conscience, si je ne faisais pas allusion aux quelques caractères qui se trouvent encore sur la barre longitudinale. C'est, si je puis m'exprimer ainsi, le vœu de l'auteur, vœu adressé peut-être aux puissances supérieures ou peut-être aussi à quelque seigneur redoutable. Voici ces quelques mots incohérents :

DIESES WERK.... IST.... HOFFNUNG.... MICH.... UND.. « Ce travail.... est mon espoir.... » A en croire un visiteur, à l'imagination vive et féconde, le pauvre Martynus Craudt aurait été condamné, pour délit politique, à la peine de mort ou au moins aux travaux forcés. Cependant, comme on ne voulait pas éteindre aussi brutalement une lumière à Nuremberg, on eut recours à ce moyen, autrefois souvent employé par les ducs, rois ou empereurs... en Allemagne, bien entendu. On faisait grâce au condamné, à la condition qu'il produisît, en un certain laps de temps, un chef-d'œuvre inimitable. Craudt est donc un génie martyr, comme Schwilgue, auquel nous devons la magnifique horloge de la cathédrale de Strasbourg.

Se non è vero, è ben trovato.

HONEL MEISS.





UN CONTE GALLOT

LA GOULE-ÈS-FÉES *

Un saï que la mère Milie qu'était saïge-femme de son état, était assise sus n'un berchet dans l'coin d'son fouyer, o ouït queuqu'un qui cognait à l'hu de son hôté! O débarrit la porte, et o vit entrer sez ielle eune veille, veille femme qui li dit comme héla de veni' do ielle tout cont' Saint-Leunaire, à cette fin d'assister eune créiature qu'était en ma' d'éfant. Milie dit qu'o voulait ben; o cutit son feu sous la cend'e, print ses solées, mint sus son dos eune petite devantière, rapport à la fret, et sieuvit la veille qui cheminait devant ielle, et marchait par les sentes aussi aisiblement qu'en plein joû, et pourtant la net était si naïre que n'en ne vayait quasiment ren.

I'y avait mêsé une petite bérouée de temps qu'iz étaint partis, quand Milie ouït le bru de la mé, qui menait ténant de ramaïge cont' les roches des falâses :

* La Goule-ès-fées est une grotte que presque tous les baigneurs de Dinard ont visitée. Comme presque toutes les grottes du littoral de la Manche, de Cancale à Saint-Brieuc, elle était jadis habitée par les fées, et les habitants du pays racontent diverses légendes qui s'y sont passées autrefois. En voici une, racontée dans le patois en usage sur la côte, et surtout dans le canton de Matignon.

— Eioù qu'ous me menez ? qu'o dit : voul'ous me faire aller à la Goule-ès-fées, ioù que n'en dit que n'en vaït des fions d'aut'faïs ?

— Vère, Milie, que li répondit la veille, j'allons directement là ; prends ma main : tu n'as que faire d'avaï d'pou. Je ne veux point te défalâser, et tu n'aras pas de ma' : tu renras service à ieune pauv'e créiature en la séoignant, car o soufferé tenant, et o brait comme si l'en l'écorchait.

Milie arait ben donné p'us de tras sous pour êt'e cor sez ielle à se chauffer dans le coin de son fouyer, ou à dormi' dans son let ; mais olle était forcée de sieud'e la veille, et i' marchaint sus les pentières des falâses comme sus une route messière.

E' finirent par arriver à la Goule-ès-fées qu'est eune grotte escarab'e, quasiment aussi grande que ielle à Poulifée ou la Salle à Margot, que les monsieux vont vâ quand le temps est biau, et qui sont au bas des falâses de Ferhel [1]. Quand olle entrit, o vit sus un let eune jieune femme qu'était ben gentile, et qu'avait d'aut'es personnes alentour de ielle. O li portit secoû, et bentôt o reçut un biau petit gars, ben mochet, qui b'sait ben sept liv'es tras quarts ou le quart moins de huit liv'es.

Les aut'es couëffes donnitent à Milie eune bouëtte où i' n'y avait eune manière d'onguent qui ressemblait — respé de vous — à de la graisse de pouër : o li ditent de frotter partout le petit gars otout, et de ben s'essuer les mains après de cela, ou ben qu'i li en arriverait du deu.

Milie commencit à débarbouiller le garçaille do l'onguent, et sans faire mine de ren, o s'en frottit un zieu, et o s'en mint un petit dans n'un coin. O n'eut pas p'utôt fait héla, que la grotte li parut belle comme eune église à la Miaôu ; les femmes étaint attifées comme des princeresses, leux habits étaint de soizeries et de veloux, do du dor partout, et Milie n'avait ren veu de si biau, ni à Saint-Malo, ni dans les châtiaux de Proubala [2], de Pleurtu [3] et de Saint-Béria [4]. O vayait aussi toutes sortes de petits fions qui n'étaint pas p'us gros que l'peuce, et qu'étaint habillés comme des monsieux cossus, et iz avaint à leux cautés d's épées qui n'étaint pas p'us longues que d's épilles à piécettes.

Olle était ténant ébahie : o ne dit ren pourtant, et o continuit à frotter le petit gars diqu'à au moment où les madames li ditent que 'la i était assez. I' li donnitent pour sa païne eune bonne boursée d'argient, et la veille la ramenit diqu'à son hôté.

Dépès le temps-là, Milie vayait par les sentes, et un petit partout toutes sortes de fions, mais o ne disait ren, et ne faisait pas mine de les vâ. Un joû pourtant qu'olle était à la faïre de la Saint-Simon à Saint-Béria, éioù que les touchous de Trémêreu [5] et de Peûdeûneu [6] viennent venre leux pouers et leurs nourretures, — respé de la compagnie, — o vit les fées de

[1] Ferhel (Fréhel). — [2] Proubala (Ploubalay). — [3] Pleurtu (Pleurtuit). — [4] Saint-Béria (Saint-Briac). — [5] Trémêreu (Tréméreuc). — [6] Peudeûneu (Pluduno).

la Goule qui tenaint toutes sortes de petits jeux pour attraper le monde et leux voler leux pauv' argient. 'La li semblit drôle, mais o ne dit cor ren ; mais quand ce fut sus la vèprée, à iun moment où i n'y avait ténant de monde à vâ les couëffes de Saint-Béria qu'étaint montées sus les chevaux d'bois, o vit eune des fées qui mettait la main dans la pouchette de la devantière d'eune chupée, et qui li enlevait sa pauv' argient. O s'ébériit, et malgré ielle, o kériit : — Ah ! la vilaine voleuse!

Mais la fée se retournit devers ieille, et do le daït, o li arrichit son zieu si viferment que la pauv' Milie ne s'en aperçut que quand o fut devenue borgneuse. L's aut's qu'étaint alentour de ielle ne voyaint point la fée, pa'scequ'i' n'avaint point zeu d'onguent ès yeux ; mais i' vitent pour le sûr et le certain que Milie avait zu son zieu arraïché.

V'la ce que contait ma grand'mère d'aut'faïs, mais je n'en ai ren vu.

Paul Sébillot.



LE MOIS



vez-vous vu au dernier *Salon* ce triptyque étonnant, intitulé : *La famille Loyson?* — A gauche, dans sa lévite, aux plis protestants, le père Loyson, chef de la chimérique église gallicane ; au centre, Mme Loyson, sa respectable moitié ; à droite, dans le troisième compartiment, le petit Loyson. L'idée de ce triptyque amusa beaucoup le monde artiste. Pour moi, à chaque sortie du palais de l'Industrie, cela me restait dans les yeux et me poursuivait longtemps. Le palais fermé, c'est devenu une obsession. Les lauriers de M. *** m'empêchaient de dormir. « Et moi aussi, me suis-je écrié, je veux faire un triptyque ! » Oui, mais comment ?.. Je désespérais d'y parvenir, lorsque l'actualité d'une part, la Bretagne de l'autre, m'apportent un sujet tout trouvé.

Il y a quelques jours, les journaux, *bien informés,* publiaient la merveilleuse nouvelle que voici : « C'était grande fête, dimanche, à Egreville, au château seizième siècle que possède là le peintre Berne-Bellecour. Fête champêtre, soirée théâtrale, bal, illuminations, enfin, une véritable crémaillère artistique et mondaine. Un cabaret Ramponneau, installé dans la cour d'honneur, a obtenu un grand succès de curiosité. »

Comme bien vous pensez, la nouvelle a fait sensation : désormais, les artistes sont tous millionnaires, en imagination ; les *rapins,* déjà, voient clairement au bout de leur pinceau leur château Renaissance avec toutes

ses dépendances. — Un artiste châtelain! l'enlumineur d'hier, devenu le grand seigneur d'aujourd'hui ! Cela était réservé au siècle de la lumière et de la couleur. Et le plus joli, c'est que le châtelain a rafraîchi lui-même, de ses propres mains, le manoir d'autrefois : cette galerie pâlit : vite une fresque ; ce trumeau s'écaille : un panneau ! Voilà, en un tour de brosse, cela est fait, et c'est ravissant ! Le nouveau châtelain n'a respecté qu'une chose : les traditions d'hospitalité : il a ouvert les portes toutes grandes à ses amis, à ses camarades d'atelier. Et vous voyez d'ici l'ébastement, — j'allais dire autre chose, — des petits camarades, logés dans la chambre bleue, rouge ou verte ! Comme ils sont heureux, surpris aussi ! Comme ils remercient chaudement le maître de la maison !

Et voilà le premier panneau de mon tryptique : l'*Artiste riche*.

Mais pour un de ceux-là, qui part allégrement dans ses terres, — fort d'une position assurée, — combien restent à Paris, au fond de leurs ateliers, sous le ciel torride d'août, condamnés par la misère à la détention perpétuelle. Il faut dire un mot de ceux-là, il faut aller les voir, les consoler ; et par cette température où la paresse met aux doigts des gantelets de plomb, c'est une douce flânerie, presque un devoir.

Nous l'avons rempli consciencieusement.

L'itinéraire à suivre était facile.

Il y a, à Paris, nul ne l'ignore, certains quartiers chers aux artistes, — quartiers excentriques presque toujours, faubourgs suburbains, banlieues de la veille, anoblies par l'*Annuaire des Postes,* sous le nom flatteur de *communes annexées, — communes annexées,* c'est-à-dire, encore un peu campagne, — mais Paris déjà. Et elles justifient cette épithète par leur aspect composite. Montparnasse est dans ce cas, — Montmartre aussi.

Montmartre !... Que de souvenirs cela réveille en nous !... Que de douces heures passées dans l'atelier de celui-ci, dans la bibliothèque, — était-ce bien une bibliothèque ? — de celui-là. La vieille butte ne saurait vous être indifférente : elle abrite, depuis longtemps, toute une colonie bretonne, et nous y comptons de nombreux amis. D'ailleurs vous la connaissez tous ! A votre dernier voyage à Paris, — il y a de cela quinze jours, huit peut-être, vous avez sauté dans un fiacre et vous avez crié au cocher : — « A l'église du Sacré-Cœur ! » Etait-ce par piété, par curiosité ? Je ne veux pas le savoir. Le fiacre récalcitrant, — il y a toute une rude côte à monter, — a pris rageusement la direction du faubourg Montmartre, — puis, cahin-caha, comme quelqu'un qu'on bouscule par les épaules, pour le faire monter, il a commencé à gravir la butte : le Calvaire des Petites Voitures.

Une rue droite, inclinée à pic, — comme une passerelle brisée qui toucherait à terre par un bout, — voilà la première perspective. En haut de cette rue, par-dessus le toit des maisons, deux larges ailes de moulin, — comme les coques d'un grand bonnet alsacien, ou plutôt

comme un V énorme planté au sommet de la colline. — Bientôt, la route fait un coude brusque, adoucit sa pente et rampe autour de la butte, à mi-côte. — A la brisure de ce chemin, sans vous en douter, vous avez passé devant la maison, — je devrais dire la retraite, — de Louis Davyl, l'un de nos plus sympathiques compatriotes. Figurez-vous une grande maison muette, aux volets clos, — on la dirait vide, — avec un grand jardin, en contre-bas, un jardin bon enfant, moitié citadin, moitié paysan, où la hutte d'osier des parcs aristocratiques surgit au milieu des tessons de l'automne dernier. Au niveau de ce jardin, une salle basse, — en face, un léger rideau d'arbres qui laisse voir par ses déchirures jusqu'aux coteaux de Sannois et d'Orgemont : c'est là que travaille Louis Davyl, à six pieds sous terre, comme un bénédictin ou un trappiste, — trappiste, il l'a été, du reste. Hâtons-nous d'ajouter que le trappiste fume comme un Turc et que la cellule, à certaines heures, est terriblement opaque. Mais quel homme charmant que ce solitaire ! Sans doute, il a l'encolure épaisse, le teint fleuri, les sourcils en broussailles, et les cheveux en brosse, — un peu l'air d'un sanglier, mais la chanson d'un bonhomme, — un bon sourire cordial sur ses grosses lèvres, et sa large main toujours tendue. Frappez à sa porte, — mais pas à l'heure du travail, — le sanglier devient féroce. — Qui va là ? — Breton. — Entrez et soyez le bienvenu. Ma maison vous appartient.

Un peu plus haut, de l'autre côté de la rue, à l'ombre d'une élégante maison de briques, — habitée par le peintre Stevens, — l'auteur des *Corigans* a passé son enfance. — Quel *Corigans ?* Et quel auteur ? Mais les *Corigans,* le ballet breton qu'on répète en ce moment avec tant d'activité à l'Opéra ; les *Corigans,* poème de François Coppée, musique de Widor. Coppée a passé là presque toute son enfance. Au reste, ce n'est pas le seul poète que le sol montmartrois ait produit. Il circule un air de vie à travers la butte, un air libre, avide d'espace, — surtout là où nous sommes maintenant, — car nous avons passé les moulins ; nous voici sur le plateau central, où l'*on découvre tout Paris et les environs,* comme disent les écriteaux des industriels voisins. — Une vue magnifique d'ailleurs. Paris est là, devant nous, étalée comme une mer, sous une brume bleue, mouvante et profonde. Çà et là perce le clocher d'une église, ou pointe, comme un mât, la flèche d'un édifice. Plus près de nous, le fronton de l'Opéra émerge. On dirait un immense quartier de roche où va se briser quelque goëlette imaginaire. Sous nos pieds une excavation profonde, où l'on distingue à peine des fondations cyclopéennes : les assises d'un monument ; là doit surgir, plus tard, l'église aérienne du Sacré-Cœur.

Un peu plus bas, sur le versant nord de la butte, une rue dégringole à pic, bordée de maisons basses tout en vitrages, — un ruisseau coule au milieu, — des échappées d'arbres, çà et là, un coin de parc, mais surtout,

surtout, un calme profond, un grand silence sous le ciel bleu, — pas un passant, — une rue claire et sereine où la pensée vole haut et vite. — Autant de portes basses, autant d'ateliers d'artistes. On sent que la méditation habite là.

Au moment où nous y entrons, une scène touchante s'y passe : — Au fond d'un de ces ateliers, dans la pénombre, une famille radieuse et éplorée. Pourquoi ? Pourquoi cet éclair à travers leurs larmes ? Pourquoi toute cette joie voilée ? Ils sont là trois : un homme, jeune encore, une jeune femme et un bambin de dix ans ; une intimité étroite les rapproche ; une intimité faite d'affection et de souffrances. Aussi, leur groupe respire une harmonie touchante. L'homme lit et tient un journal déployé sur ses genoux ; — la jeune femme se penche vers lui ; — l'enfant écoute distraitement :

— Une rude *tartine*, hein ? dit le père, moitié souriant, moitié navré.

— Comme tu vas gagner de l'argent ! s'écrie la jeune femme.

— Ah oui ! de l'argent, dans six mois, dans un an peut-être, mais en attendant....

La jeune femme baisse la tête.

— En attendant, beaucoup de panégyriques !

— Dis donc, papa, est-ce que ça se mange ? s'écrie le bambin, en levant ses grands yeux alanguis.

C'était le mot de la situation, mot profond et cruel. Il traduisait l'angoisse qui pesait sur l'atelier, — et peut-être aussi sur la rue entière, — où nous pourrions nommer maints jeunes compatriotes, — angoisse qu'une pensée plus haute fait si vite oublier et rend à tous si légère : la préoccupation de leur art. Et voilà pourquoi, peut-être, la rue en question, malgré ces choses tristes, recevait du ciel un jour plus radieux et comme apuré ! — Voilà aussi le second panneau de mon triptyque : l'*Artiste pauvre,* après l'*Artiste riche.*

Puis vient l'*Artiste bohême.* Celui-là a toute une légende. Tour à tour, il s'est appelé Cabrion, Marcel, etc. : il passe à travers les romans à la manière des clowns dans les ronds de papier, jette un lazzi, fait une cabriole et disparaît. Il incarne la fantaisie et l'imprévu ; il est faux, mais il amuse. C'est un fantoche de roman-feuilleton que renierait le bohême le plus échevelé.

J'en veux croquer un, ici, *d'après nature,* un vrai, un pur, artiste dans l'âme et Breton de naissance, que la mort, bien à l'improviste, nous a enlevé ces jours derniers :

> De vous dire son nom, il ne guérit de rien,
> Et vous jure, au surplus, qu'il était bon chrétien.

S'il passait dans la rue, nul ne le remarquait : de taille moyenne et de mise ordinaire, il n'avait ni le chapeau mou, ni le veston de velours des

rapins de convention ; peu soucieux de l'admiration publique, il préférait aller librement par les rues, laissait toutes ses ailes à son esprit et les supprimait à son chapeau. Pourtant, aux regards de l'observateur, il offrait une silhouette originale.

Figurez-vous un gaillard, assez replet, étoffé, solide, point élégant sans doute, mais d'une *ligne amusante,* — comme on dirait à l'atelier, — la jambe pittoresque, la démarche aussi. La face toujours animée, ardente, congestionnée, — de petits yeux bleus, imperceptibles, mais étincelants, percés à la diable sous une arcade sans sourcils, — avec cela un nez ! — un nez comme on n'en a pas, un nez rubicond, turgescent, le *rubis de taverne* le plus rare que Dieu ait encore enchâssé dans une figure humaine, — un nez qui faisait du soleil partout où il entrait. — Joignez à ce nez singulier des pieds minuscules, des pieds de Japonais ou de Chinoise, affinés encore par des bottines élégantes, — et qui lui valaient les regards curieux, envieux ou ironiques des passantes.

Ces pieds, d'ailleurs, expliquaient son allure toujours menue et sautillante. Voilà le personnage physique. — Mais que faisait votre artiste ? — Un peu de tout et pas grand'chose : il avait tâté de la peinture, mais on le connaissait moins pour la valeur de ses tableaux que pour la confection de ses châssis ; il y avait acquis une célébrité, car il les faisait lui-même, par économie, et dans la perfection, — pour un peu il aurait filé ses toiles. — Il avait aussi chez lui une sorte de fourneau d'alchimiste où il prétendait rénover la céramique moderne ; le plus clair de tout cela est qu'il y fondait du sable et qu'il en retirait beaucoup de cailloux. Cela au moins lui servait toujours à quelque chose, car il imputait à ce feu d'enfer seul l'exaspération de son nerf olfactif. Vous allez voir que la chimie en était bien innocente. — Malgré cela, il était presque célèbre et possédait un grand talent. Sa vraie profession était la statuaire. — Il n'y avait pas à Paris et dans le monde artiste tout entier un homme comme lui pour *faire les enfants.* Il avait au bout de ses doigts l'ingénuité, le charme naïf, la fraîcheur première de ces petits êtres, et lorsqu'il modelait un buste de baby quelconque, mort la veille, — d'après une photographie, un croquis, n'importe quoi, avec son masque indécis, ses yeux pleins de clarté, son sourire lumineux, tout le vague de ces faces de chérubins, c'était à faire crier la mère et à lui donner la joie d'une résurrection. — Mais aussi, comme il les aimait et comme il les connaissait !... Il en avait toujours à ses trousses, autour de ses jambes, pendus à ses mains. Comme chez tous les êtres inconscients, un instinct avertissait les enfants de la présence d'un ami, et les poussait tout de suite dans ses bras. Aussi était-il devenu leur jouet, leur chose, leur esclave. Et cet être grotesque, célibataire par nature, n'était jamais plus heureux qu'au milieu d'eux. — Ah ! s'il n'avait aimé qu'eux, mais il avait aussi une autre passion, — terrible celle-là : il aimait l'absinthe. Et la misère

aidant, toutes les déconvenues de la vie d'artiste, — il enfonçait chaque jour, un peu plus bas, dans l'ivresse alcoolique. — Voilà pourquoi, par respect pour sa mémoire, je n'ai pas pu ici nommer cet artiste de race.

Quelques jours avant sa mort, il se passait, sur la terrasse d'un café de Montmartre, une scène bien caractéristique :

Parmi les nombreux amis du pauvre sculpteur, s'en trouvait un qui n'avait jamais voulu croire à la hideuse passion du « *Faiseur d'anges* », — on l'avait ainsi surnommé dans le monde artiste. — L'incrédule était un statuaire comme lui : c'était une de ces rudes natures abruptes, primitives : une étincelle dans un peu de terre glaise ; et voilà comment Dieu fait des statuaires, par allusion sans doute à leurs créations de boue et de génie. Et puis, la retraite forcée pour ces œuvres, si longues à élaborer, la retraite austère de l'atelier, au milieu de la majesté des marbres, sous le regard froid des statues, augmente encore ces dispositions farouches. Leur ignorance du monde fait qu'ils croient volontiers au bien. Diderot a dit qu'il n'y avait rien de plus candide qu'un sculpteur : il n'avait pas connu de sculpteur breton. Jusqu'au dernier jour, le Breton nia énergiquement la passion avérée de son camarade. Il avait même avancé cette assertion, invraisemblable, que le Faiseur d'anges ne buvait jamais que du lait. Un jour, il passe devant le café du *Rat mort*, où le pétrisseur de babys absorbait d'habitude la liqueur fatale. Il le trouve là, attablé, à huit heures du matin, le nez plus lumineux que jamais ; malgré cela, l'air abattu, défait. Il en était déjà au second verre d'absinthe, que son journal déployé empêchait de voir.

— Eh bien, ça ne va donc pas ?

— Pas du tout, je ne sais pas ce que j'ai, je sens que je m'en vais.

— Trop de lait, mon cher, trop de lait ; ça ne vous vaut rien, parbleu !...

L'autre le regarda d'un air contraint, et devant la physionomie grave du candide, il eut un sourire de pitié tendre.

Quelques jours après, il rendait le dernier soupir, au milieu d'atroces souffrances.

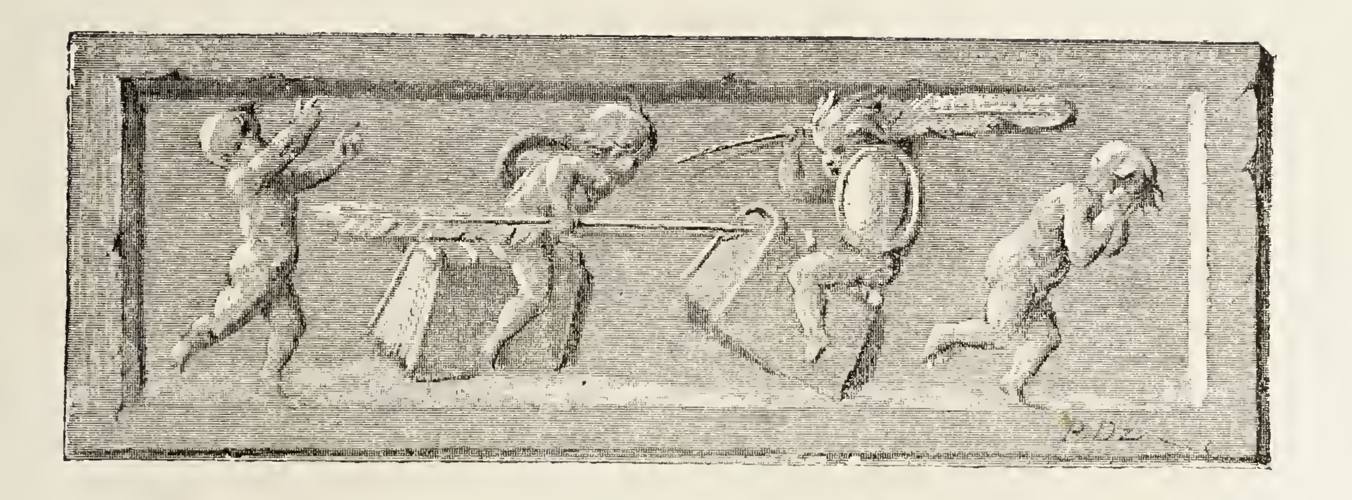
Voilà comment j'aurais compris mon triptyque. Je le donne pour ce qu'il vaut, même pour un subterfuge de chroniqueur.

Eh bien, oui ! ce triptyque n'était que le prétexte d'un pèlerinage à Montmartre !... L'autre jour, à la tombée de la nuit, j'ai monté doucement la butte, doucement, rêveusement aussi. Elle est pour moi pleine de souvenirs. Les rues, banales, sans doute, bruyantes, *gueulardes* même, — nous sommes en plein faubourg, — les rues ont pour moi des voix mystérieuses : elles parlent d'autrefois avec un charme inouï ; elles ont des évocations toutes prêtes, et des ouvertures d'horizon. J'y plonge avec délices. J'aime le grand faubourg. Car c'est le grand faubourg que cette colline-là. Elle donne asile à tous les travaux et à toutes les misères : elle

loge à la fois des ouvriers et des poètes. Les poètes sont bien là, au-dessus du Paris moderne, haut perchés, entre la cité et la plaine. Ils dégringolent, le soir, par toutes les rues tortueuses et vont oublier Paris au chant d'un ruisseau, à la lueur d'un réverbère qui s'éteint. Entre deux murs, verts de mousse, reliés par des vols d'oiseaux, on se croirait là, à de certaines heures, perdu au fond d'une bourgade lointaine. Elle n'est pas province, toutefois, la pauvre colline. L'énorme Paris gronde à ses pieds. Discrète, elle voit beaucoup de choses qu'elle n'a jamais dites ; elle dit aussi beaucoup de choses qu'elle n'a jamais vues : car les poètes l'habitent. Elle est bonne fille, en somme, et bohême en diable. Elle a produit Mürger et Mürger l'a chantée. Ç'a été son poète et son enfant.

Louis Le Bourg.





BIBLIOGRAPHIE

Correspondance historique des Bénédictins bretons, et autres documents inédits relatifs à leurs travaux sur l'Histoire de Bretagne, publiés avec notes et introduction, par M. Arthur de la Borderie, membre du Comité des travaux historiques. In-8°, xlii-286 pp. Titre rouge et noir. Nantes, imp. Vincent Forest et Émile Grimaud; Paris, lib. H. Champion, quai Malaquais, 15.

M. Arthur de la Borderie vient de publier en un volume la *Correspondance historique des Bénédictins bretons* et les documents qui s'y rattachent, soit un recueil de plus de cent dix pièces, presque toutes inédites.

C'est l'œuvre d'un érudit, et M. de la Borderie a dû puiser tous ses documents dans les différentes bibliothèques où son livre est appelé à retourner.

C'est une lumière plus grande jetée sur l'histoire des premiers temps de la Gaule et de la Gaule celtique en particulier.

Les moines sont en effet les premiers historiens de notre pays, et dans son *Introduction*, M. de la Borderie trace les portraits de ces savants moines, raconte les difficultés vraiment étranges qu'ils eurent à vaincre pour faire paraître leur grande *Histoire de Bretagne*, et met en relief les curieux traits de caractère que renferme leur correspondance.

La correspondance de ces Bénédictins, les premiers possesseurs, pour ainsi dire, de la Bretagne, fourmille de détails intéressants, qui rend plus intéressant encore l'ouvrage de M. A. de la Borderie.

Pouillé historique de l'archevêché de Rennes, par M. l'abbé Guillotin de Corson.

Cet ouvrage, dont le premier volume vient de paraître, est, suivant l'appréciation si juste de Mgr de Rennes, une *œuvre vraiment bénédictine*. Rien, en effet, n'a été négligé ; patientes investigations, études approfondies des sources de notre histoire, recherches persévérantes et laborieuses, en font un livre consciencieusement écrit, avec un véritable amour du pays natal.

L'ensemble de cette savante étude comprendra cinq volumes, dont la publication devait se faire en cinq années ; mais l'intérêt réel et soutenu que présente le *Pouillé*, nous porte à désirer que l'auteur veuille bien abréger une aussi longue attente.

Il se divise en trois parties principales.

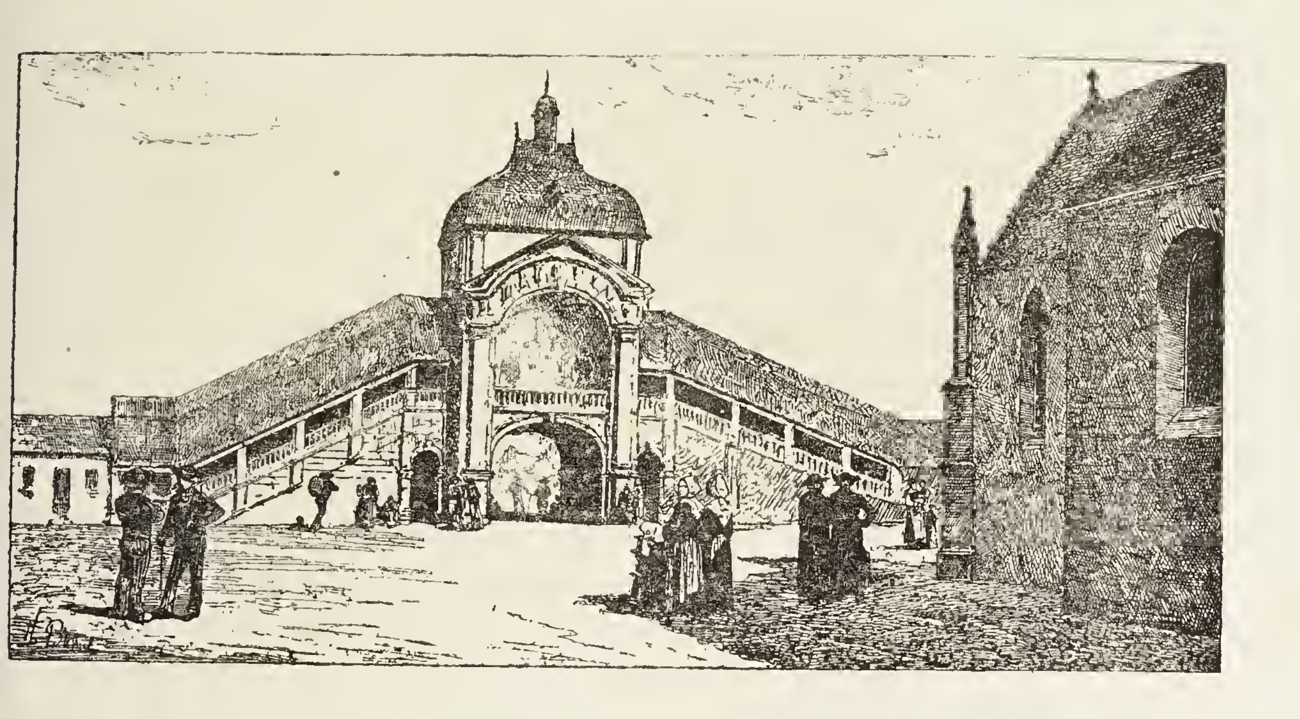
La première, qui forme les 808 pages du substantiel volume que nous avons sous les yeux, et qui fait honneur aux presses de M. Ch. Catel, de Rennes, nous apprend ce que furent les diocèses de Rennes, Dol et Saint-Malo, composant le territoire de l'archevêché breton.

La seconde fera connaître les monastères, abbayes, prieurés, collégiales, commanderies, couvents, hôpitaux et écoles.

La troisième constituera un dictionnaire de toutes les paroisses de l'archidiocèse, indiquant leurs origines, les chapelles, les monuments, et l'historique des divers sanctuaires.

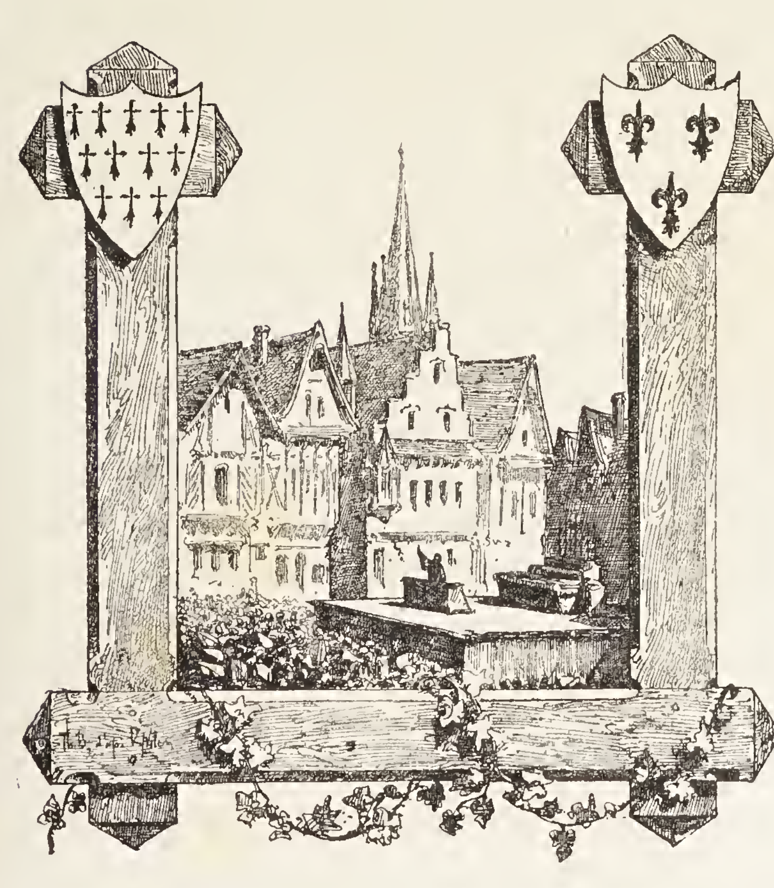
En un mot, le beau travail de M. le chanoine Guillotin de Corson est un véritable monument d'érudition élevé en l'honneur de l'antique Église de Rennes, et que lui envieront certainement ses sœurs bretonnes et françaises.





LES CHAIRES EXTÉRIEURES

EN BRETAGNE



UNE curieuse monographie à composer serait celle des instruments de prédication et des vicissitudes qu'a subies le théâtre de l'éloquence sacrée en dehors ou en dedans des édifices réservés au culte. M. Viollet le Duc l'a ébauchée dans son *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XIe au XVIe siècle,* mais cette ébauche indique seulement les traits principaux du sujet. Telle quelle, elle est cependant précieuse, et plante de sérieux jalons pour guider les recherches. Nous savons par elle, en parti-

culier, que les chaires à prêcher extérieures attenantes aux églises sont assez rares en France. En dehors de la chaire du cloître de la cathédrale de Saint-Dié, l'éminent architecte ne cite même parmi celles qui sont parvenues à sa connaissance que le petit édicule de l'un des angles de l'église de Saint-Lô, muni d'un riche abat-voix en pyramide et dessiné jadis par MM. Taylor et Nodier dans leur *France pittoresque.* Or nous en connaissons en Bretagne au moins quatre attenant à des églises ou chapelles et six entourant des calvaires isolés. Cela seul suffit pour justifier l'intérêt qui s'attache à leur description et à la recherche des motifs de leur origine.

Salomon, disent les Paralipomènes, fit construire une tribune d'airain, la plaça au milieu du temple et, s'y tenant debout et étendant la main, il parlait au peuple de Dieu.... Voilà sans doute la première chaire dont il soit fait mention dans l'histoire. Les Saintes Ecritures nous apprennent que plus tard Esdras fit aussi bâtir un degré de bois pour y parler : et lorsqu'il y montait, il était élevé au-dessus de tout le peuple.

Dans les églises chrétiennes primitives, il n'y avait pas de chaire à prêcher comme dans les églises actuelles, mais seulement des ambons ou pupitres en pierre, affectant quelquefois la forme de petites tribunes, et placés des deux côtés du chœur pour lire l'Epître et l'Evangile. On s'en servait pour adresser, à l'occasion, la parole aux fidèles. Plusieurs basiliques de Rome, remontant à la plus haute antiquité, les conservent encore : les Milanais font admirer aux étrangers ceux de Saint-Ambroise ; et les deux magnifiques ambons de Saint-Marc de Venise, tout chargés de marbres précieux, de jaspes et de porphyres entre les bronzes de Donatello et les mosaïques à fond doré, nous reviennent à la mémoire comme les plus riches monuments de ce genre que nous rappellent nos notes de voyage.

Cette disposition se trouve souvent reproduite dans les jubés, sortes de barrières ou de clôtures très ornées, placées entre la nef et le chœur et qu'on ne signale guère avant le XIVe siècle. Tout le monde connaît le jubé de Saint-Étienne-du-Mont, à Paris : le plus riche de France est celui de Sainte-Cécile d'Alby, et peut se comparer avec ceux des cathédrales de Burgos et de Tolède ; on les rencontre à chaque pas en Angleterre, soit en pierre, soit en bois ; et dans notre Bretagne on en conserve précieusement plusieurs qui sont très remarquables et dont nous pourrons nous occuper quelque jour ; les plus célèbres sont ceux du Folgoat dans le Finistère, et du Faouët dans le Morbihan.

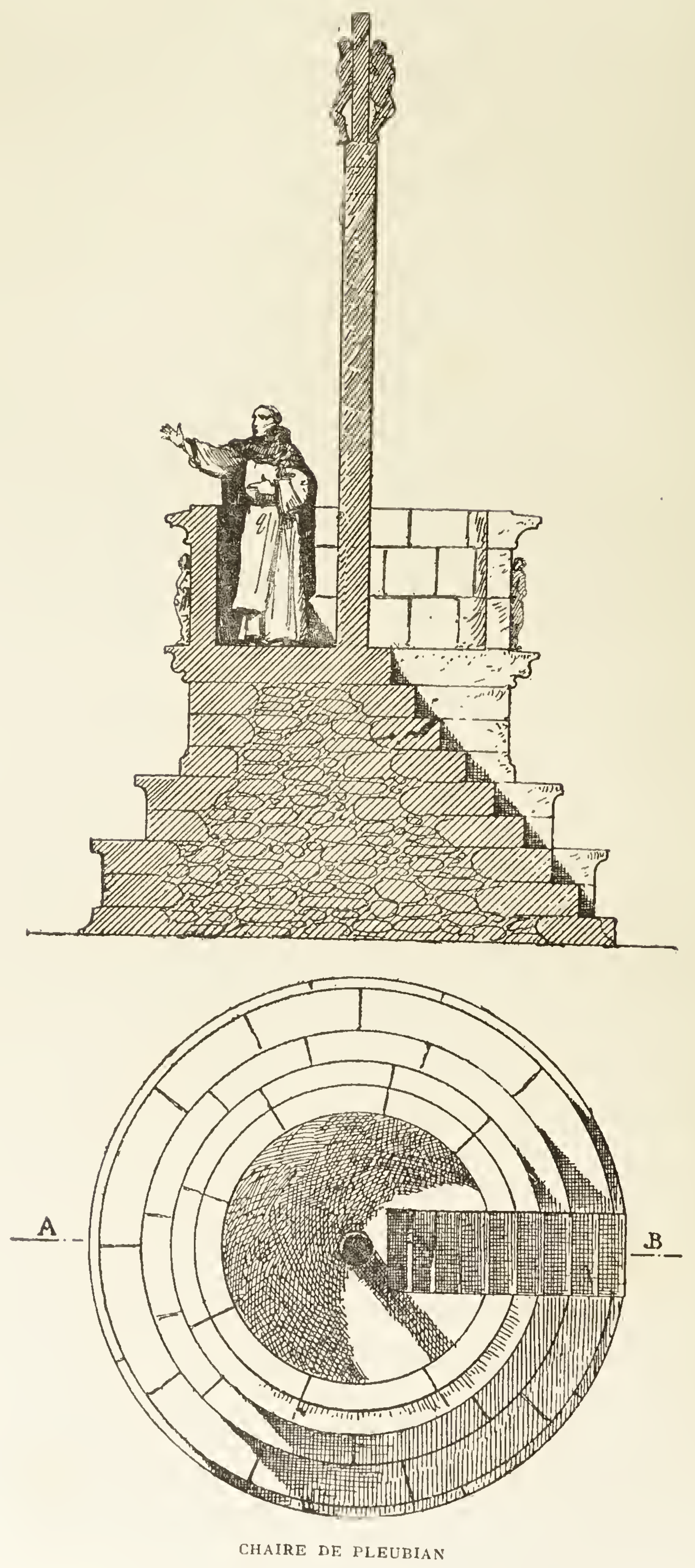
Mais les chaires à prêcher, proprement dites, sont d'époque relati-

vement récente. Les plus anciennes que l'on signale sont celles d'Italie au XIIIe et au XIVe siècle ; magnifiques monuments en marbre et en bronze, que les artistes les plus en renom se sont plu à décorer de toutes les richesses d'une imagination féconde. Les chaires de la cathédrale de Sienne, des baptistères de Pise et de Pistoie, avec leurs colonnes posées sur des lions et leurs bas-reliefs profondément fouillés, nous en offrent des modèles inimitables. Dans les églises des régions du Nord on ne trouve pas de chaires à demeure avant le XVe siècle, et ce n'est guère qu'au XVIe siècle qu'elles établissent définitivement leur institution [1]. C'est le moment de la lutte énergique contre l'hérésie luthérienne ou calviniste. Jusque-là les prédications avaient eu lieu surtout en plein air ; à cette époque, pense M. Viollet le Duc, il devint à craindre qu'on ne trouvât des contradicteurs dans la foule : les orateurs sacrés se retirèrent dans les églises, et les chaires splendides de Strasbourg, de Besançon, de Fribourg et de Bâle marquèrent les premiers pas dans une voie qui fut bientôt suivie d'une manière générale.

En Bretagne, où la foi resta plus vive, et où la prédication extérieure, entrée depuis longtemps dans les mœurs, se pratique encore aujourd'hui, on sentit de bonne heure la nécessité de la chaire fixe et monumentale : mais, au lieu de la placer au-dedans du temple, on la construisit sur ses faces extérieures, ou dans les cimetières, et la tradition veut même que celle de Vitré ait été élevée pour opposer un prêche public à celui des calvinistes. Pendant qu'ailleurs on semblait se cacher, en Bretagne on affrontait le grand jour.

Saint Bernard, du haut d'une estrade élevée sur la colline de Vézelay, avait jadis entraîné par son éloquence l'armée des Croisés, commandée par Louis le Jeune. Toute l'Europe retentit de son *Dieu le veult* et se leva à son appel. La prédication en plein air, dont on retrouve antérieurement des traces, reçut ce jour-là sa consécration, pour ainsi dire, officielle, et se généralisa sur tous les points de la France. La fondation de l'Ordre des Frères Prêcheurs lui donna peu après des développements extraordinaires : et nous en avons, pour ce qui concerne la Bretagne, un exemple frappant dans les actes de

[1] Les Petits Bollandistes nous apprennent que Carpentras conserva avec vénération, jusqu'en 1793, la chaire dans laquelle saint Vincent Ferrier prêcha le 14 décembre 1399, et qu'on voyait naguère à Clermont celle où il monta en 1407. Mais ils ne nous disent pas si c'était des chaires en bois ou en pierre, permanentes ou mobiles. En revanche, ils ajoutent qu'à Rodez la tradition veut que le saint ait prêché vers la même époque *dans un grand pré* du prieuré de Saint-Félix, qui n'en est pas éloigné. (*Petits Bollandistes,* par Mgr Guérin. Bar-le-Duc, 1872. IV, 235).



CHAIRE DE PLEUBIAN

(Plan et coupe.)

saint Vincent Ferrier. On sait que cet apôtre infatigable, dont la ville de Vannes garde religieusement les reliques, renouvela dans notre province, de 1417 à 1419, les miracles de la prédication de Notre-Seigneur en Judée. Monté sur un âne et suivi de milliers de fidèles qui s'attachaient à ses pas, avides d'écouter ses vigoureuses exhortations, il allait de ville en ville, et de bourgade en bourgade, prêchant devant les humbles et devant les puissants, nourrissant toute cette foule du pain du corps en même temps que du pain de l'âme[1], et se faisant goûter, grâce à son don des langues, par les raffinés de la cour ducale aussi bien que par les simples artisans ou laboureurs. M. l'abbé Chauffier, ancien élève de l'Ecole des Chartes et prosecrétaire de l'évêché de Vannes, a bien voulu nous autoriser à détacher, d'une vie qu'il prépare du saint patron de sa ville natale, quelques documents inédits qui montreront avec quel empressement on dressait pour lui des estrades et des chaires volantes dans les places importantes où il s'arrêtait. Ces documents sont empruntés aux dépositions officielles des témoins entendus dans l'enquête ecclésiastique instituée pour la canonisation de l'apôtre[2]. Yves Gladic, archiprêtre de l'Eglise de Vannes, dépose entre autres, ainsi qu'il suit :

« Et in crastino, videlicet Dominicâ immediate sequente, dictus magister Vincentius, paulo ante solis ortum, accessit ad quamdam plateam ante castrum de Lermine[3], in villa Venetensi, ubi erat de mandato quondam Domini Johannis Ducis Britanniæ[4], et præfati Domini Amaurici Episcopi[5] et aliorum de civitate prædicta, sibi præparatum *quoddam habitaculum altum plurimis pannis diversorum colorum ornatum;* et inibi celebravit missam cum cantu ; quâ celebratâ, prædicavit verbum Dei et sumpsit pro themate « *colligite quæ superaverunt fragmenta* » ; et ibi illæ prædicationi præsentes erant idem Dominus et ejus conjux Domina Ducissa Britanniæ, ac

[1] Il a souvent multiplié si prodigieusement un peu de pain et de vin, disent les Petits Bollandistes, qu'il s'en est trouvé suffisamment pour nourrir tantôt deux mille, tantôt quatre mille ou six mille personnes... Cela nous montre que N.-S. n'opère pas de moindres miracles par ses serviteurs que ceux qu'il a faits par lui-même. (*Loc. cit.*, p. 229).

[2] La bulle de canonisation est du pape Calixte III, le 19 juin 1455, mais elle ne fut publiée que par Pie II, le 7 octobre 1458.

[3] Le château de l'Hermine était le château des ducs de Bretagne à Vannes. La tour Clisson, aujourd'hui existante et renfermant le musée archéologique, en faisait partie. La place dont il s'agit est la place des Lices.

[4] Le duc Jean V.

[5] Amaury de la Motte, évêque de Vannes, de 1409 à 1432, et transféré à cette époque au siège de Saint-Malo.

populi multitudo copiosa ; et sic celebrando et prædicando, stetit *per tres horas vel quasi.* »

Ce texte latin n'a guère besoin de traduction : nous en retenons tout spécialement l'estrade ornée de tentures de diverses couleurs. D'autres témoins, de Lantillac, de Lamballe, de Redon, de Questembert, affirment avoir entendu le saint prêcher dans ces localités, et toujours *in quodam habitaculo alto* dressé *ad hoc* sur l'une des places publiques. Les témoins de Nantes méritent une mention particulière :

« Simon Maydo, civis Venetensis, in dicta civitate Nannetensi, et in magnâ plateâ *ante ecclesiam Cathedralem* dictæ civitatis, vidit ipsum plures missas celebrare, et consequenter prædicare, in quodam habitaculo alto sibi ad hoc preparato. »

Ce qu'il faut remarquer ici, c'est que la chaire volante ou l'estrade n'est pas élevée sur une place publique ordinaire, mais bien sur le parvis de la cathédrale. L'église n'eût-elle donc pas été suffisante pour contenir la foule des auditeurs?... Il nous semble pourtant que la place du parvis était à peine aussi étendue que la nef cathédrale. Ceci tend bien à prouver qu'on n'avait donc pas l'habitude des grandes prédications dans les églises.

Dans la même ville de Nantes, nous rencontrons le saint une seconde fois :

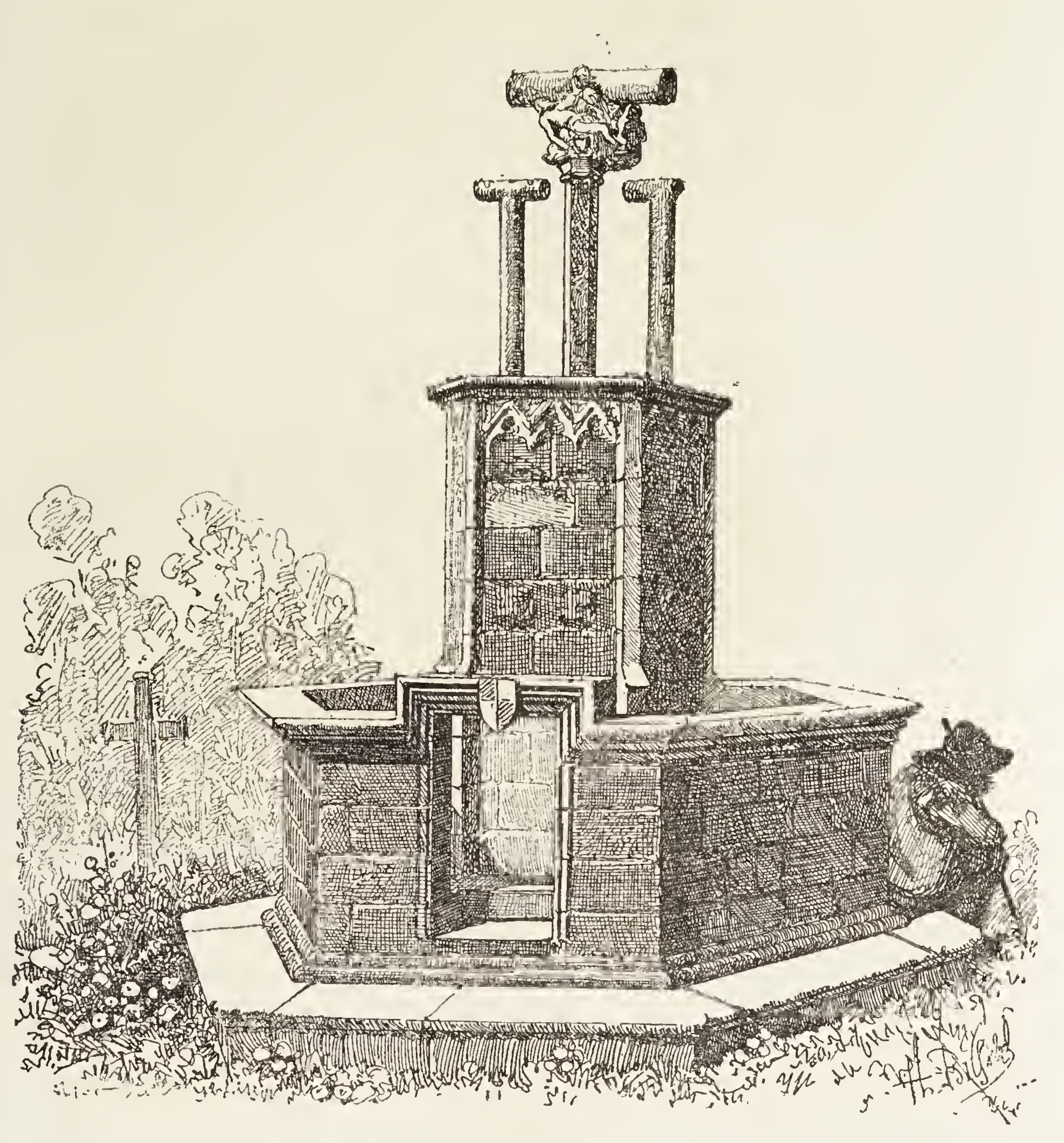
« Eudo David parrochiæ Sancti Nicolaï civitatis Nannetensis, — quod die Mercuri primâ die Kadragesimæ illius anni adit et audivit dictum magistrum Vincentium in *cimeterio dictæ Ecclesiæ* et quodam habitaculo alto sibi ad hoc decenter preparato, missam celebrare cum cantu et continuò post prædicare, — et dicit quod in dictis missâ et prædicatione fuerunt dicti Episcopus, Canonici, capellani, et cives dictæ civitatis in multitudine copiosâ. »

Cette fois la prédication a lieu dans le cimetière ; ce qui nous rappelle, outre les chapelles, ossuaires ou abris pour dire les messes des morts, qu'on remarque dans tant de cimetières de Bretagne [1], le petit monument composé d'un mur d'appui avec un comble en pavillon élevé sur quatre colonnes, que l'on voyait encore à la fin du siècle dernier dans l'enceinte du charnier des Innocents, à Paris, et que Lenoir a reproduit dans sa *Statistique monumentale* sous le nom de *Prêchoir*. M. Viollet le Duc a donné dans son *Dictionnaire d'architecture* les dessins d'une charmante chapelle ouverte ou prêchoir de

[1] Un des plus remarquables est celui de Saint-Jean-du-Doigt, dans le Finistère.

ce genre, qui date du XVe siècle, et qu'on admire encore à Avioth, dans le département de la Meuse.

Nous ne doutons pas que ce ne soit le succès extraordinaire des prédications publiques de saint Vincent Ferrier en Bretagne qui ait donnié l'dée de la construction des chaires extérieures qui font partie



CHAIRE DU CIMETIÈRE DE RUNAN

intégrale des calvaires des cimetières de Runan, de Pleubian et de Plougrescant (Côtes-du-Nord), de Plougasnou, de Trévignon en Saint-Jean Trolimon, et de Kériner en Poullan (Finistère), et de celles que l'on remarque aux murailles des églises de Guérande (Loire-Inférieure), de

Guimiliau (Finistère), de Vitré (Ille-et-Vilaine) et du Guerno (Morbihan). Nous ne connaissons pour le moment que ces dix chaires dans notre province, toutes les dix postérieures de quelques années à l'apostolat du grand saint : et nous serons très reconnaissants envers les archéologues qui voudront bien nous en signaler d'autres. Saint Vincent avait laissé des disciples et des successeurs. Dans les siècles qui suivirent, les noms de Michel Le Nobletz, des Pères Maunoir et de Montfort sont devenus trop populaires pour qu'il soit ici nécessaire d'insister sur la persistance de la coutume des prédications en plein air dans notre région. Les grands calvaires à personnages, élevés à la suite de ces missions, en sont restés des témoignages magnifiques ; et de nos jours quelques-uns de ces calvaires, celui de Pontchâteau, par exemple, servent souvent eux-mêmes d'estrades toutes dressées pour les semeurs de la parole divine à l'époque des grands pèlerinages. La *Scala Sancta* de Sainte-Anne d'Auray [1] peut aussi se ranger sous la même rubrique : et tous les ans, à l'époque des fêtes de la patronne de la Bretagne, les prédications en français et en breton se font entendre, du haut de la balustrade de sa tribune centrale, aux milliers de pèlerins assemblés aux portes de la basilique.

Les trois chaires des calvaires de *Runan*, de *Pleubian* et de *Plougrescant*, dans les Côtes-du-Nord, celle de *Plougasnou* dans le Finistère, toute voisine des premières au territoire de l'ancien évêché de Tréguier, et celles de *Kériner* et de *Trévignon* dans l'ancien évêché de Quimper, sur le littoral sud de la Bretagne, sont de petits édifices fort originaux que nous croyons uniques en leur genre. Celle de *Runan* a surtout pour nous un intérêt spécial, car la petite commune de ce nom [2] qui n'était avant la Révolution qu'une simple trève de Plouëc, appartenant à la commanderie du Paraclet de l'Ordre de Malte, possède une chapelle de saint Vincent célèbre par son pardon qui a lieu huit jours après Pâques. Cette chapelle n'a pu être élevée qu'en commémoration du passage apostolique du saint moine. De plus, l'église paroissiale qui portait jadis le nom de Notre-Dame de Plouëc, contient une pierre sépulcrale sur laquelle sont sculptées les statues du duc Jean V et de sa femme, Jeanne de France, fille du roi Charles VI, que nous avons vus assister à Vannes aux prédications de saint Vincent. Jean V avait une grande dévotion à Notre-Dame de Plouëc ; il fonda en 1414 une foire dont les droits devaient être consacrés en entier à l'entretien et à

[1] Voir son dessin en tête de cet article.
[2] Elle fait partie du canton de Pontrieux, arrondissement de Guingamp.



CHAIRE DE TRÉVIGNON, EN SAINT-JEAN TROLIMON

l'embellissement de la chapelle Notre-Dame : ses successeurs, Jean VI, en 1421, et Pierre II, en 1450, fondèrent deux autres foires dans le même but, et c'est ce qui explique comment, à la fin du XV[e] siècle, on reconstruisit l'église avec un grand luxe, en lui ajoutant le calvaire et la chaire en mémoire de l'apôtre vénéré par le bon duc. Le corps de celui-ci reposa même une nuit dans la chapelle pendant sa translation à Tréguier, et l'on connaît assez la légende du chariot brisé pour que nous n'ayons pas à la répéter ici : le souvenir en fut conservé par la pierre sépulcrale dont nous avons parlé. L'église de Runan est très remarquable : ses pignons sont parsemés d'armoiries de toutes sortes, à supports variés, parmi lesquelles se détachent les armes de Bretagne avec le collier de l'hermine ; on signale surtout une belle verrière récemment restaurée, un retable d'autel en pierre divisé en plusieurs compartiments sculptés et représentant des scènes de la vie de la Vierge [1] ; les tombeaux des familles de Lestrézec et de Boisboissel et plusieurs piliers prismatiques décorés de feuillages très délicatement travaillés [2]. Le porche méridional abrite les statues des douze apôtres. Mais le plus intéressant monument, dû à la munificence des trois ducs, est la chaire à prêcher du cimetière, enceinte hexagonale en maçonnerie formant balustrade et portant en son milieu un superbe calvaire à trois croix de granit, dont la base est à six pans comme le balustre. Celui-ci était autrefois chargé d'armoiries et de sculptures qui ont été martelées. On remarquera, en particulier, la porte basse qui sert d'entrée à la tribune, et nous ajouterons que celle-ci était placée à cheval sur le mur du cimetière : la moitié contenant la porte se trouvait en dedans du cimetière, et la moitié formant proprement tribune en saillie sur la voie publique.

La chaire de Pleubian, paroisse toute voisine [3], mais riveraine de la Manche, a beaucoup de rapport avec celle de Runan. C'est une tribune circulaire en granit, de 2[m] 30 de hauteur, élevée de plusieurs marches, et du centre de laquelle émerge une croix en granit. Les faces extérieures de la tribune sont sculptées et représentent des scènes de la Passion. Aux jours de grandes solennités religieuses, les recteurs de Pleubian y prêchent encore l'évangile aux fidèles assemblés. Elle est à peu près identique aux chaires finistériennes de Plougasnou [4],

[1] On trouve un bon dessin de M. Hawke représentant l'un de ces compartiments dans les *Côtes-du-Nord* de M. Benjamin Jollivet, t. III.

[2] Gaultier du Mottay, *Petite géographie des Côtes-du-Nord.*

[3] Canton de Lézardrieux, arrondissement de Lannio.n

[4] Canton de Lanmeur, au-dessous de Lannion (arrondissement de Morlaix).

de Kériner [1] et toutes les deux circulaires comme elle. La chaire de Kériner porte de plus un curieux pupitre.

La chaire de Plougrescant [2], située au milieu du cimetière de la chapelle de Saint-Gonery, est octogonale, sans bas-relief, et remarquable par quatre colonnettes à bénitiers qui l'entourent; deux d'entre eux flanquent l'ouverture qui forme porte sans linteau.

Enfin, celle de Trévignon [3], près la pointe de Penmarc'h, est une tribune carrée très rustique dont notre dessin donne une idée bien complète et qui porte un petit escalier sur le côté d'une de ses faces. Comme on le voit, le cercle et lee trois premiers polygones réguliers inscrits, de tracé facile, le carré, l'hexagone et l'octogone ont été tour à tour employés pour la construction de ces petits édifices.

Mais nous avons hâte d'arriver aux chaires proprement dites, attenantes aux murs mêmes des églises. Comme la chaire de Saint-Lô, les quatre édicules que nous avons cités ci-dessus se composent d'un balcon saillant posé soit en encorbellement direct, soit sur un socle plus ou moins large, accompagné par une niche prise aux dépens du mur à laquelle on accède, de l'intérieur de l'église, par un escalier pratiqué dans l'épaisseur de la construction. Le tout est recouvert par un auvent également en pierre, dit *abat-voix*, et destiné à garantir le prédicateur contre les ardeurs du soleil, en même temps qu'à rabattre sa voix sur l'assistance. Mais si la pensée générale est la même, l'exécution a été bien différente dans trois des cas que nous avons à examiner.

A Guérande, la chaire est pratiquée dans l'épaisseur du pilier droit de la porte principale, par conséquent en pleine façade de l'église paroissiale (ancienne collégiale de Saint-Aubin), et tout à côté de la tourelle d'escalier qui mène au clocher, de sorte que l'accès à la chaire a lieu par un petit embranchement sur cet escalier, dont la porte se trouve à l'intérieur de l'église, au bas de la nef latérale de droite. Le socle du balcon se profile sans aucun encorbellement en suivant jusqu'au sol les faces octogonales du balcon lui-même, décorées chacune de deux trilobes à leur partie supérieure, au-dessous de l'accoudoir. L'abat-voix se compose d'une seule pierre formant dais sans clocheton pyramidal, découpée, suivant les plans des faces polygonales du balcon, en arcatures trilobées à simples frontons. L'ensemble

[1] Commune de Poullan, canton de Douarnenez, arrondissement de Quimper.
[2] Canton de Tréguier, en face de Pleubihan, sur la côte du Nord.
[3] Commune de Saint-Jean Trolimon, canton de Pont-l'Abbé, arrondissement de Quimper.



CHAIRE EXTÉRIEURE DE GUÉRANDE

offre un caractère général de solidité en harmonie avec les forts piliers du porche de la collégiale. La chaire pouvait y défier les vents et les tempêtes : elle n'est cependant plus intacte aujourd'hui, et si sa base reste seule debout, c'est qu'en 1876 la façade du porche presque tout entière s'est écroulée sous la charge d'un clocher trop pesant qu'on avait élevé quelques années auparavant sur son sommet, sans consolider le porche à la suite des premières fissures.

Cette chaire porte dans le pays le nom de chaire de saint Vincent-Ferrier, et la tradition voudrait que l'apôtre de la Bretagne y soit monté pour annoncer la parole divine. Mais nous pensons qu'il doit y avoir ici quelque méprise. Le portail de la collégiale date du commencement du XVI[e] siècle, ou au plus tard des dernières années du XV[e]. Or saint Vincent était mort à Vannes le 5 avril 1419, en présence de la duchesse Jeanne de France et de toutes les dames de la cour ducale. Il y a donc tout lieu de croire que saint Vincent ayant prêché, selon son habitude, en plein air devant l'église de Guérande, on introduisit cette chaire dans la nouvelle construction, en mémoire de son apostolat. Il est dès lors naturel qu'elle ait pu conserver son nom, mais il nous semble imprudent d'affirmer qu'elle ait été contemporaine.

J. Morlent, dans son *Précis sur Guérande, le Croisic et leurs environs*, publié en 1819, s'exprime ainsi au sujet de la collégiale de Saint-Aubin de Guérande :

« Avant la Révolution on voyait des mitres, des crosses sculptées sur les murailles de ce temple et des évêques peints sur les vitraux. *Une chaire épiscopale* en pierre, décorée d'ornements gothiques et pratiquée dans l'épaisseur d'un mur du frontispice, excite encore aujourd'hui l'attention des curieux, qui ne peuvent en deviner la destination » [1].

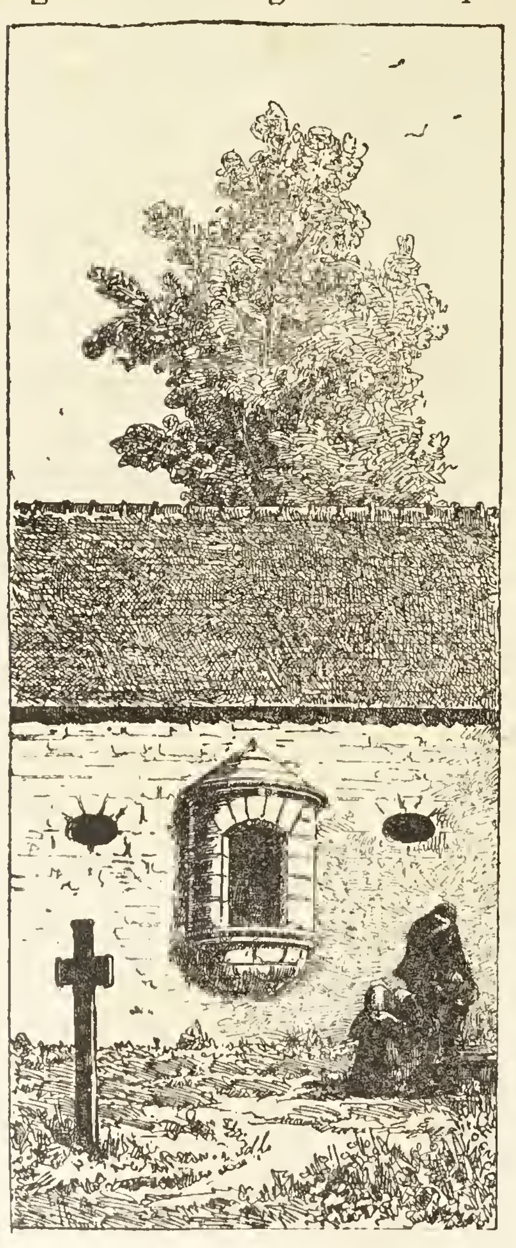
Les curieux de nos jours ont la prétention, fort justifiée du reste, d'être un peu plus perspicaces que ceux de 1819. L'auteur eût au moins dû nous dire quelles étaient ses raisons pour appeler la chaire de Guérande une chaire *épiscopale*. Nous ne sachions pas que les évêques de Nantes en tournée pastorale eussent alors l'habitude de haranguer leurs ouailles sur la place publique, et Guérande n'avait eu l'honneur d'un siège épiscopal que pendant un temps très court, au IX[e] siècle, à l'époque des discussions entre les évêques de Nantes et de Vannes : ce

[1] Edmond Richer, dans son *Voyage de Nantes à Guérande*, publié en 1823, cite aussi la chaire épiscopale *chargée* d'ornements gothiques.

siège était même passablement schismatique. La destination si problématique de cette chaire est au contraire toute naturelle en y voyant simplement une chaire de missions.

La chaire extérieure de *Notre-Dame de Vitré* est de toutes celles de Bretagne et peut-être aussi de toutes celles qui sont connues la plus élégante. M. de Caumont, le père de notre archéologie bretonne, en a donné une bonne description dans son *Abécédaire,* et la magnifique eau-forte qu'a bien voulu graver pour nous M. Octave de Rochebrune, permettra d'apprécier dans ses moindres détails la construction de ce charmant édicule.

Elle est établie dans l'un des contre-forts de la façade latérale de l'église et se compose d'une tribune octogone portée sur un pédicule comme un font baptismal, ce qui contribue à lui donner beaucoup de légèreté et d'élégance : chaque face des panneaux rectangulaires de cette tribune est décorée, entre des pilastres d'angle à clochetons, de deux arcatures trilobées à frontons, supportées par un encorbellement à leur point de rencontre. L'abat-voix ressemble au toit d'un clocheton garni de crochets et portant au bas de chacune de ses faces un fronton triangulaire festonné à sa base. L'ensemble est bien dégagé : les proportions sont harmonieuses, et le style très pur forme un contraste saisissant avec celui du monument qui va suivre.

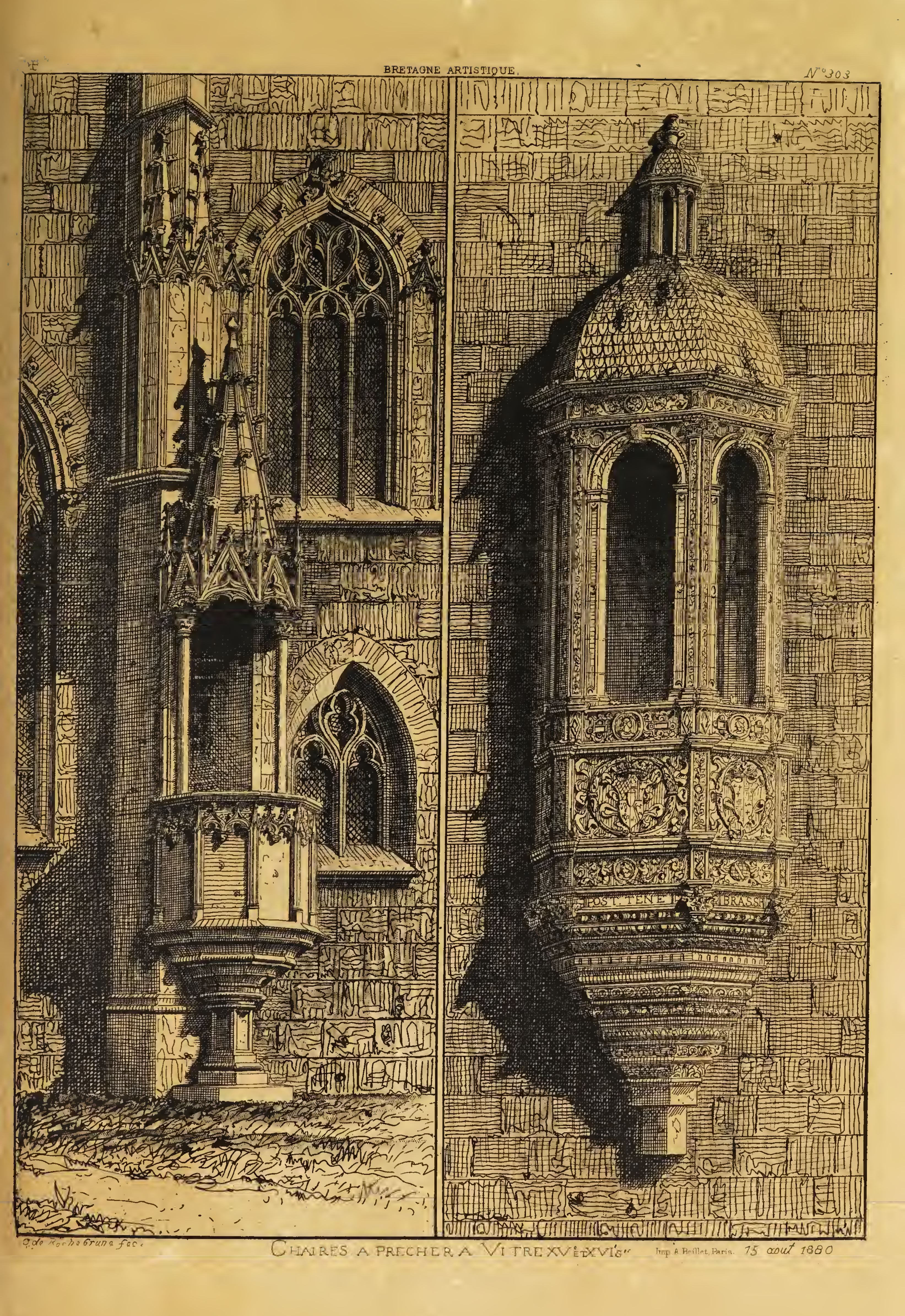


CHAIRE EXTÉRIEURE DU GUERNO

L'église *du Guerno* dépendait de la commanderie du Temple de Carentoir et fut reconstruite vers l'année 1570, en pleine Renaissance. Sa façade méridionale, tout entière en grand appareil, a été jadis reproduite par Cayot-Delandre dans son livre sur *Le Morbihan,* et présente plusieurs particularités remarquables. Elle n'était originairement percée que de quatre petits *oculi* elliptiques, dont deux ont été remplacés, il y a une cinquantaine d'années, par des fenêtres or-







G. de Rochebrune fec.

CHAIRES A PRECHER A VITRE XVᵉ ET XVIᵉ S.

Imp. A. Beillet, Paris. 15 aout 1880

dinaires à plein cintre. La chaire extérieure se trouve située sur le nu du mur, à peu près au milieu de cette façade, et se détache en forte saillie, la base formant nid d'hirondelle. L'abat-voix est un dais conique, du style de la Renaissance dans ces contrées. Auprès de cette chaire est un petit bénitier engagé dans le mur, au pied duquel court un banc de pierre divisé en stalles à son extrémité Est. Pourquoi cette chaire dans ce petit village, perdu au milieu des landes du pays de Muzillac ? C'est que la chapelle du Guerno possédait un morceau de la Vraie-Croix et une bulle d'indulgences. Des religieux de Vannes et de Rennes y venaient prêcher le carême : et le Vendredi-Saint la foule était si grande que l'église n'eût jamais pu la contenir : aussi prêchait-on la Passion dans la chaire du cimetière. M. Cayot-Delandre a cité une curieuse quittance datée de 1677 et ainsi conçue :

« Je soubsigné confesse avoir reçu de M. Julien David, fabricq de l'église tréviale du Guerno, la somme de trois livres comme prédicateur de la station de Muzillac, auquel on a coustume de donner pareille somme toutes les fois qu'on prêche le sermon de la Passion au vendredy saint dans la chaire du cimetière de la dite église du Guerno. — Audit Guerno, ce 24e d'apvril 1677. — F. Elie de Sainte-Croix, carme du Bondon-lez-Vannes. »

Cette chaire de pèlerinage, dont la porte est aujourd'hui murée à l'intérieur de l'église, nous ramène à la *Scala Sancta* de Sainte-Anne d'Auray construite au XVIIe siècle, la seule qui soit encore en usage régulier dans notre région. C'est un immense monument isolé, formant à lui seul autrefois le fond de la grande cour du pèlerinage, et composé d'une tribune reposant sur un arc triomphal en voûte surbaissée, flanqué latéralement de deux rampes d'escaliers couverts. La tribune est ouverte sur la cour : elle est munie d'un autel dans le fond et surmontée d'un vaste dôme en charpente revêtue d'ardoise à profil contourné. C'est sans doute la plus vaste chaire qui ait jamais été élevée sur une place publique. Lors de la reconstruction de la basilique, il y a quelques années, il a fallu la démolir à cause de l'allongement de l'église, mais on en a précieusement conservé tous les matériaux et on l'a réédifiée sur le même plan dans le champ de la statue miraculeuse[1].

Elle y restera désormais comme un monument impérissable de la

[1] On a malheureusement un peu dénaturé son caractère primitif, en particulier pour le dôme de la tribune. Notre dessin du frontispice de cette étude représente l'ancienne *Scala* avant la reconstruction.

piété des Bretons et de la persistance au milieu d'eux de l'ancienne coutume des prédications extérieures. Le pur Breton ne connaît pas le respect humain : il ne craint pas, nous en avons été maintes fois témoin, pour ne pas dire acteur, de manifester hautement à la face du ciel sa foi sincère et ses lointaines espérances. Les petites chaires attenantes aux églises sont rentrées dans le domaine archéologique : fasse le ciel que la *Scala* reste toujours une chaire vivante, aux milliers d'auditeurs empressés et recueillis !

René Kerviler.





BOURGAULT-DUCOUDRAY



L'homme d'abord ; nous nous occuperons après et plus longuement du musicien.

En voyant M. Bourgault-Ducoudray, on se doute qu'on a devant soi un Breton ; en l'entendant parler on en est certain. Il vient à peine de doubler le cap de la quarantaine, au moment où paraîtront ces lignes. M. Louis-Albert Bougault-Ducoudray est né le 2 février 1840, à Nantes. De taille moyenne, mince, nerveux, bien découplé ; les yeux bleu-clair, le regard perçant ; le teint des blonds, un peu hâlé, comme s'il avait gardé la double atteinte de la mer et du soleil de l'Orient ; blonds-foncés les cheveux, et rebelles ; rares la moustache et la barbiche qui lui contourne la partie inférieure du menton ; le front large et se sillonnant de rides précoces, quand l'acuité de la reflexion vient par moments le crisper ; le geste sobre ; la voix métallique, vibrante, nette, juste, avec des sonorités de clairon ; la parole facile, éloquente sans redondance, obéissant en esclave à la pensée, la traduisant avec une limpidité étonnante, sans la dépasser et se moulant de la façon la plus naturelle en phrases courtes, hachées, martelées ; ne

cherchant pas l'expression et la trouvant toujours exacte, précise, correcte, parfois heureusement imagée et le plus souvent charmeuse; l'air sérieux de l'homme né pour l'étude ou pour le commandement; le sourire rare, mais sympathique et doux, quand il vient éclairer comme d'un jet de lumière sa physionomie vive, mobile, animée et presque la transformer. — Voilà l'homme, au point de vue du physique.

En dépit de l'axiome latin, il est né orateur. Au barreau, il eût pesé de toute son éloquence fascinatrice sur l'esprit du jury et des magistrats ; à la chaire, il eût fait passer des frissons dans les fibres de ses ouailles, sauf à calmer leurs terreurs et à les consoler par l'espérance du pardon céleste; à la tribune, il eût dominé les masses, ébranlé les convictions opposées, ramené les incertaines, arraché le vote, maîtrisé l'assemblée. — Or il est professeur. Ses élèves, comme tous ceux qui ont assisté à ses cours, vous diront avec quelle lucidité, quel jeu de déductions, quelle parole persuasive et autorisée il communique sa pensée et la fixe dans l'intellect de l'auditoire.

Peu s'en fallut qu'il prît une toute autre voie que celle où nous le rencontrons. Et qui peut dire ce qu'il fût devenu ? A coup sûr il ne serait pas resté dans les rangs subalternes. — Celui dont nous nous occupons comme musicien commença par faire de sévères études ; il passa ses examens de droit et se fit recevoir avocat avant qu'il eût atteint sa vingtième année. Mais le génie de la musique — ange ou démon — l'emporta. Mercure, qui inventa la lyre, était aussi le dieu de l'éloquence. Bourgault opta pour la lyre.

Il avait étudié la musique avec M. Champommier dans sa ville natale ; il se rendit à Paris, ce rêve de la jeunesse ardente et confiante. Comme il longeait les grands boulevards, il aurait dû prendre à droite pour aller au Palais ; le Conservatoire était à gauche; c'est à gauche qu'il alla : du côté où battait le cœur.

Il travailla, pour être encore plus sûr de lui-même, avec M. Louis Girard, dont les précieuses leçons le mirent en état d'être admis dans la classe de M. Ambroise Thomas. L'année suivante, il remportait déjà le prix de fugue — il n'avait que vingt et un ans. — Un peu plus tard, il concourut pour le prix de composition musicale à l'Institut, autrement dit « grand prix de Rome » et l'obtint. (La *Cantate* mise au concours portait pour titre : *Louise de Mézières,* et avait été tirée par Edouard Monnais du roman de Mme Lafayette : *Mademoiselle de Montpensier*). — Nous avions tort de dire que Bourgault-Ducoudray était né orateur ; il est né orateur et musicien.

Le jeune lauréat partit pour la Ville éternelle ; mais, tout en visitant les chefs-d'œuvre de l'art et les monuments dont elle est remplie, il ne s'y attardait que pour s'en inspirer, et de la retraite de la villa Médicis il envoyait force travaux au Conservatoire de Paris. De ce nombre furent des fragments d'un drame lyrique en trois actes, dont il écrivit les paroles et la musique, un *Stabat,* un recueil de *Mélodies,* un autre de *Motets,* un *Noël* pour soprano et chœur, un *Hymne à la joie* pour orchestre, soli et chœur, et une *Cantate,* orchestrée aussi, intitulée : *Prométhée.* Peu de pensionnaires de l'État ont eu, en fait d'*envois de Rome,* un aussi riche bagage.

Que deviennent les lauréats du « grand prix de Rome, » à leur retour à Paris ? Lorsque leur position de fortune leur permet d'attendre, ils composent pour la scène, et une fois ou deux sur dix les portes des théâtres s'ouvrent devant eux ; la plupart du temps ils sont obligés de se vouer à l'enseignement, de « courir le cachet. » C'est triste, mais c'est ainsi ; actuellement surtout. M. Bourgault, heureusement, n'en était pas là. L'indépendance de son caractère ne s'accommodait pas de la patience, de la souplesse, des longues et nombreuses démarches qu'il faut pour aborder la scène ; sa position ne lui permettait pas de s'astreindre aux énervantes servitudes du professorat. Comment ferait-il pour satisfaire son goût, sa passion, son culte pour l'art ? Il eut une idée heureuse. Il s'était épris avec un noble enthousiasme des grandes œuvres de Hændel et de Sébastien Bach ; il essaya de faire partager cette prédilection aux gens de Paris, dont la généralité ne connaissait pas encore les trésors de beautés musicales légués par ces maîtres immortels. Il fonda alors une société chorale d'amateurs, recrutés dans les classes élevées et intelligentes, et, à force de soins persévérants, il les mit à même d'exécuter sous sa direction les pages impérissables des grands compositeurs allemands. Il débuta par l'oratorio de Hændel *la Passion,* qui n'avait jamais été traduite en français et que la Société chorale fit entendre pour la première fois, en 1869. Puis ce furent successivement la *Fête d'Alexandre, Acis et Galatée,* du même maître fécond que l'Angleterre prit à l'Allemagne et fit sien ; des *Cantates* de Sébastien Bach, la *Bataille de Marignan,* de Clément Jannequin, et des fragments d'*Hippolyte et Aricie,* de Rameau ; car, tout en se passionnant pour le grand art, M. Bourgault-Ducoudray, chez qui le sentiment national est des plus fervents, n'oubliait pas que l'école française a, elle aussi, des modèles de musique classique, et par un sage éclectisme il sut empêcher que son admiration pour les sublimes initiateurs ne dégénérât en exclusivisme.

On verra plus loin que l'art, pour lui, ne s'enferme pas dans des limites géographiques ou politiques et qu'il sait apprécier le beau d'où qu'il vienne. Au besoin, explorateur habile, il ira le découvrir.

1870 arriva comme la Société chorale dirigée avec autant de succès que de désintéressement par M. Bourgault-Ducoudray faisait courir l'élite des amateurs de grande musique à ses irréprochables exécutions. Les chants s'interrompirent à la voix brutale du canon. La Société chorale se dispersa : les femmes s'en furent au logis, pour donner bientôt l'exemple d'une noble et héroïque résignation aux longues souffrances du siège ; les hommes coururent aux remparts. M. Bourgault s'y rendit des premiers. Il eut vite quitté le bâton de commandement de directeur d'orchestre pour le fusil. En marchant aux avant-postes il put serrer, ému et satisfait, la main à ces vaillants mobiles bretons, venus de tous les coins des vieilles cités armoricaines pour défendre la mère-patrie. Il fit, comme eux, bravement son devoir de soldat-citoyen. Et, la paix une fois conclue, quand il allait, sombre et attristé, déposer les armes, de nouveaux combats l'appelèrent, plus douloureux ceux-ci, car ce fut contre des compatriotes follement égarés qu'il fallut marcher ! M. Bourgault, alors à Versailles, paya de sa personne : il fut blessé dans une attaque des insurgés de la Commune, lui que les balles allemandes avaient épargné !

Les fatigues de ce double siège, jointes à celles qu'il avait déjà éprouvées, en se vouant avec trop de zèle aux soins exigés par les exécutions musicales qu'il voulait parfaites, eurent pour conséquence inévitable d'altérer sa santé, que son tempérament nerveux avait rendue très délicate. La Faculté lui prescrivit le repos, cette lente agonie des existences actives. Pour obéir à des ordres qui lui promettaient la guérison et pour échapper en même temps aux intolérables souffrances de l'inaction, M. Bourgault confia à M. César Franck sa baguette de directeur de la Société chorale, et s'en alla par delà les mers, vers ces belles et poétiques contrées orientales d'où nous vient le soleil et d'où nous vint l'art, ce soleil de l'intelligence. Il s'en fut visiter la Grèce, l'*alma parens* de toutes les races latines.

Etait-ce bien le repos ? On peut en douter, lorsqu'on songe surtout à ce que M. Bourgault rapporta des pays helléniques. Lui demander l'inertie, c'était demander l'immobilité à l'océan, le silence à l'aquilon, le sommeil au volcan. Tout ce qu'il put faire, pour ne pas enfreindre complètement les prescriptions de la Faculté, ce fut de changer de travail. Il s'en allait, par monts et par vaux, dans les villes et dans

les campagnes, écoutant les chants populaires, les retenant, les notant, et nous revint la santé aux joues et des mélodies jusqu'alors inconnues plein son portefeuille.

Mais, à son retour à Paris, il avait répondu, comme Dante, à ceux qui l'interrogeaient : « Je viens d'une contrée où j'ai hâte de retourner » :

Vengo di loco ove tornar desio.

Et il y retourna, l'année d'après, en 1875 ; cette fois avec une mission du Gouvernement. Les fruits de ces deux voyages en Grèce et dans l'Asie-Mineure, on put les apprécier dans les ouvrages suivants : *Souvenirs d'une mission musicale en Grèce et en Orient; Études sur la musique ecclésiastique grecque ;* très importantes celles-ci ; et : *Trente mélodies populaires de Grèce et d'Orient.* Ces dernières (édition Lemoine) ont été recueillies et harmonisées par M. Bourgault-Ducoudray ; le texte grec de la poésie que chantent ces *mélodies,* d'une naïveté et d'une originalité pleines de charme, s'accompagne, dans l'édition du recueil, d'une traduction littérale en vers italiens, — l'idiome de l'Italie se rapprochant davantage de celui de l'antique aïeule, et étant sans contredit plus harmonieux, — ainsi que d'une version, non moins fidèle, en prose française. Les deux ont été faites (s'il nous est permis de le mentionner ici) sous les yeux de l'érudit musicien, par celui-là même qui va signer ces lignes. Donnons-en un spécimen, sans choisir. Prenons une des trois que M. Bourgault, sans les choisir non plus dans les trente, fit entendre à sa remarquable Conférence sur la *modalité dans la musique grecque*, au palais du Trocadéro, devant une nombreuse assistance, lors de l'Exposition universelle de 1878. Ce fut même le succès obtenu par le savant et disert orateur, qui suggéra au ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts de créer une chaire d'histoire de la musique au Conservatoire et de la confier à M. Bourgault.

« Un petit oiseau, à l'aube, pleurait tristement...
« (Oh ! combien profondément je t'aime !)
« Parce que son nid était loin et qu'on lui avait coupé les ailes...
« (Oh ! combien profondément je t'aime !) »

M. Bourgault citait et faisait exécuter cette mélodie pour que l'on pût mieux apprécier la différence entre le mode hypolydien antique et le majeur, « ce mode-sultan de la musique moderne », car il ne faut pas oublier que notre gamme mineure n'existe pas en Orient, mais

que le mode majeur européen s'y rencontre dans de nombreuses mélodies. — L'on doit être très reconnaissant au musicien breton d'avoir fixé par l'écriture ces chants populaires, que seule la tradition a conservés là-bas. Ainsi que M. Bourgault-Ducoudray le dit avec raison, ils doivent être recueillis pieusement, comme l'émanation la plus pure de l'âme musicale de la Grèce, sous peine, si l'on tardait trop, de les voir disparaître ; d'autant que l'incessant contact avec l'Italie et autres contrées voisines a déjà importé en Grèce un grand nombre d'airs qui n'ont pas la saveur du terroir, et qui n'exhalent pas ce parfum à la fois antique et jeune de la sève hellénique.

Voilà pour l'érudit, le chercheur, l'ethnologue musical. Et voici maintenant pour le compositeur :

Parmi les œuvres les plus favorablement appréciées de M. Bourgault-Ducoudray, il faut citer le *Stabat* et la *Cantate* en l'honneur de la Bienheureuse Françoise d'Amboise, composée celle-ci, en 1866, à l'occasion du *Triduum* solennel à Nantes, pour la béatification de Françoise, duchesse de Bretagne. M. Bourgault offrait ainsi les prémices de son talent à sa ville natale. Quatrt fois, pendant le Triduum, Nantes voulut l'entendre. Depuis, cette Cantate fut exécutée à Vitré et à Guingamp avec non moins de succès. Quant au *Stabat,* il mérita les honneurs des concerts à l'Exposition universelle, et ceux, plus flatteurs encore, des concerts du Conservatoire. Citons encore :

Dieu, notre divin père, cantique ;

Chanson d'une mère, mélodie ;

Le chant de ceux qui s'en vont sur mer, idem ;

Les *Buveurs*, *Charles-Martel*, *Nos pères*, etc., chœurs. (Ce dernier a été exécuté au grand festival orphéonique de 1878) ;

Gavotte et Menuet, morceau pour piano ;

Symphonie chorale en 5 parties, sans accompagnement. (Au concours international de l'Exposition universelle en 1878, le morceau, imposé à la division des sociétés mixtes, fut un fragment de cette symphonie). La Société Henri Leslie remporta le prix. M. Leslie en fut si satisfait, que l'hiver suivant il mit à l'étude l'œuvre tout entière, et le 27 février 1879, M. Bourgault était appelé à la diriger à Saint-James Hall. Elle fut admirablement chantée, malgré sa difficulté transcendante, par 200 amateurs anglais de l'un et de l'autre sexe, recrutés dans le meilleur monde ;

Trois duos pour soprano et mezzo-soprano, intitulés : *Hymne à la mer*, la *Tempête* et le *Chant des pêcheurs,* paroles de Brizeux.

Nous en passons, ne pouvant tout citer. Cette liste, d'ailleurs, doit avoir naturellement une suite, le musicien n'ayant certes pas dit son dernier mot. Hier encore il était occupé à une mélodie nouvelle sur un de ces chants de Brizeux, le poète de la mer, dont la Bretagne est

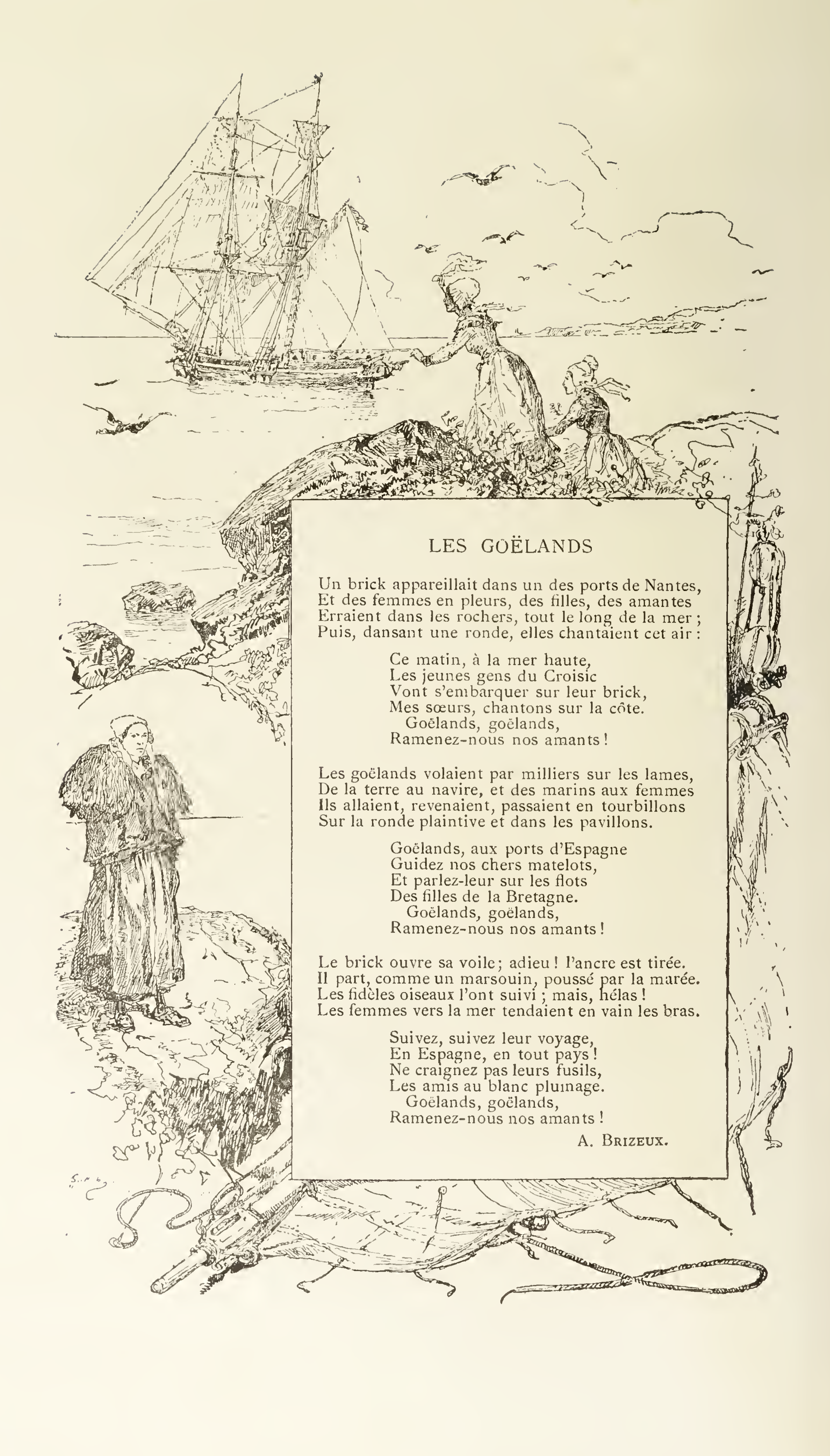
fière, elle qui pourtant n'en est plus à compter les intelligences et les nobles cœurs !

La vie intime de M. Bourgault-Ducoudray, nous n'avons pas à nous en occuper dans cette courte et déjà trop longue étude. Mais, sans nous montrer par trop indiscret, nous pouvons ajouter qu'il partage son temps, dans sa paisible retraite de l'avenue Lamotte-Piquet, entre le travail et les affections du foyer domestique. La douce compagne qu'il sut choisir et qui l'a rendu père, est à même de le comprendre et de s'associer en quelque sorte à ses travaux, en lui prêtant sa voix et ses connaissances musicales pour interpréter ses mélodies. A la célèbre conférence sur la modalité dans la musique grecque au Trocadéro, l'une des principales interprètes pour le chant des mélodies populaires fut Mme Bourgault-Ducoudray.

Par le choix des poésies qu'il revêt de musique, et qui pour la plupart ont pour sujet la Mer, on peut suivre la pensée du musicien. Même au milieu de la vie convulsée de Paris, elle s'envole vers la plage natale, vers cet Océan qu'il aimait à contempler, comme tout enfant de la Bretagne, et en face duquel se passèrent les premières années de sa vie. M. Bourgault-Ducoudray peut séjourner dans la capitale ; mais il garde au fond de son cœur ses plus tendres affections, *dulcis amor*, pour sa chère Bretagne.

A. de Lauzières-Thémines.





LES GOËLANDS

Un brick appareillait dans un des ports de Nantes,
Et des femmes en pleurs, des filles, des amantes
Erraient dans les rochers, tout le long de la mer ;
Puis, dansant une ronde, elles chantaient cet air :

Ce matin, à la mer haute,
Les jeunes gens du Croisic
Vont s'embarquer sur leur brick,
Mes sœurs, chantons sur la côte.
Goëlands, goëlands,
Ramenez-nous nos amants !

Les goëlands volaient par milliers sur les lames,
De la terre au navire, et des marins aux femmes
Ils allaient, revenaient, passaient en tourbillons
Sur la ronde plaintive et dans les pavillons.

Goëlands, aux ports d'Espagne
Guidez nos chers matelots,
Et parlez-leur sur les flots
Des filles de la Bretagne.
Goëlands, goëlands,
Ramenez-nous nos amants !

Le brick ouvre sa voile; adieu ! l'ancre est tirée.
Il part, comme un marsouin, poussé par la marée.
Les fidèles oiseaux l'ont suivi ; mais, hélas !
Les femmes vers la mer tendaient en vain les bras.

Suivez, suivez leur voyage,
En Espagne, en tout pays !
Ne craignez pas leurs fusils,
Les amis au blanc plumage.
Goëlands, goëlands,
Ramenez-nous nos amants !

A. Brizeux.

A FERDINAND PRUDENT

LES GOËLANDS

CHANT MARITIME
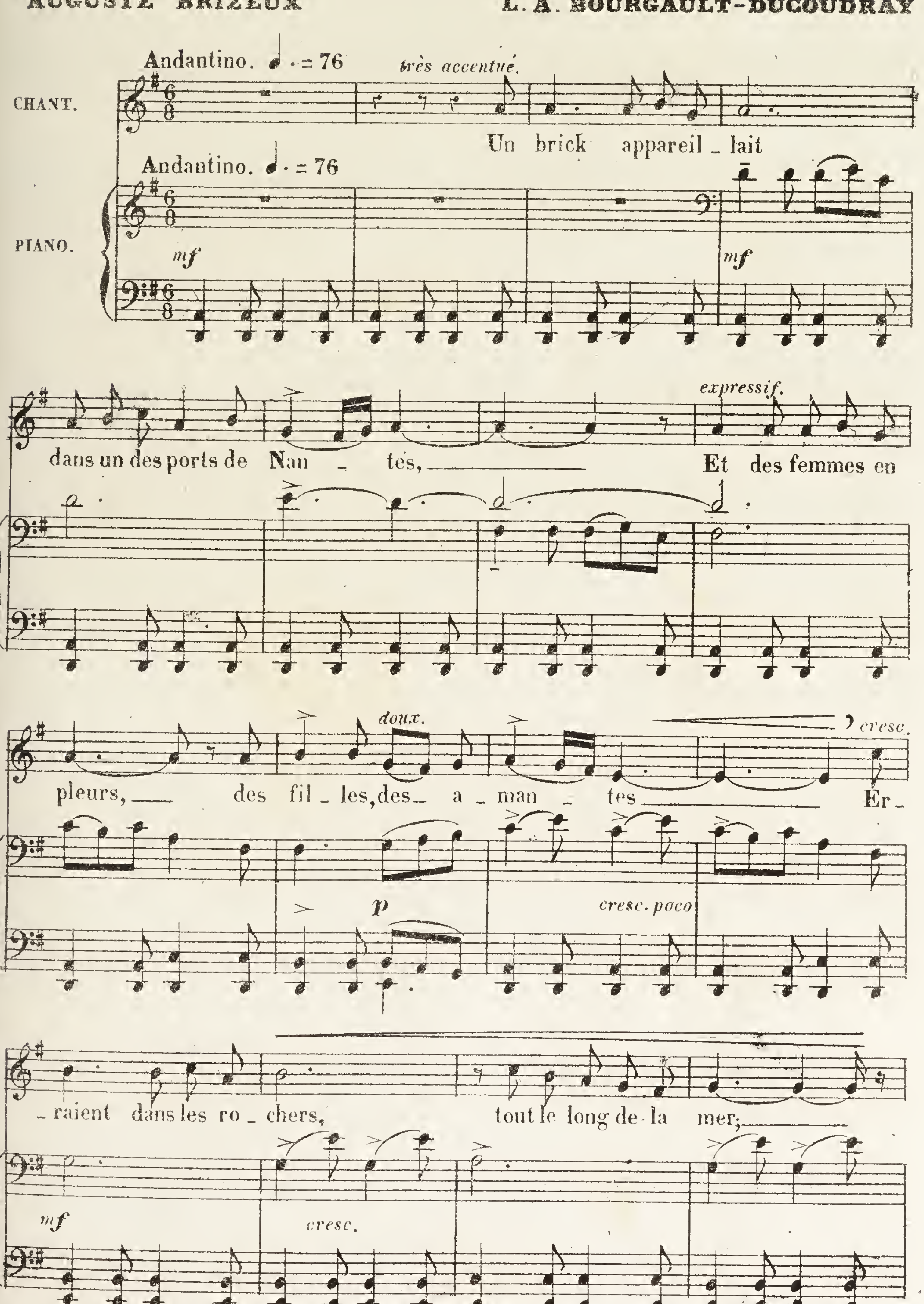
pour **MEZZO-SOPRANO** ou **BASSE-CHANTANTE**

composé sur la poésie de
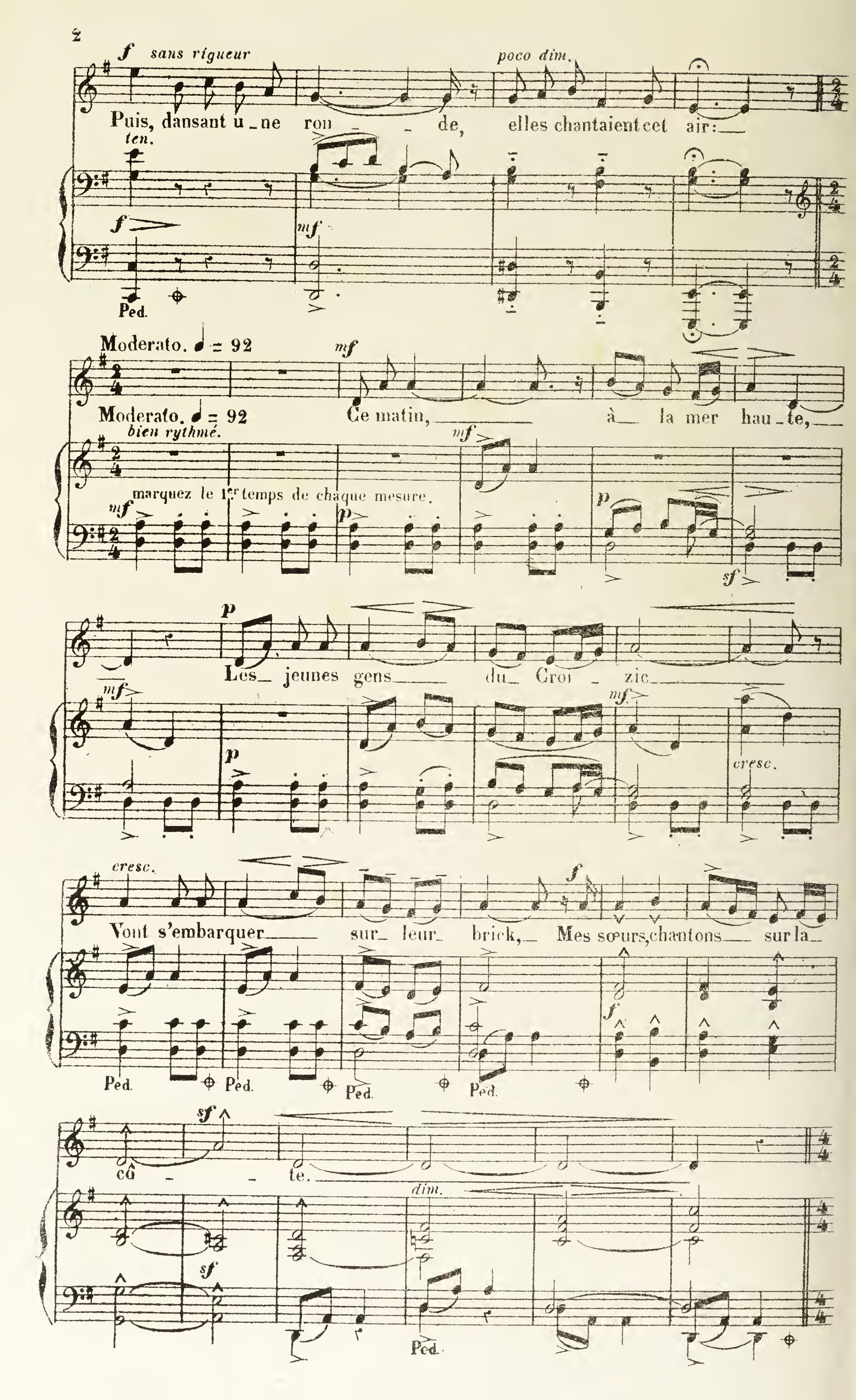
AUGUSTE BRIZEUX
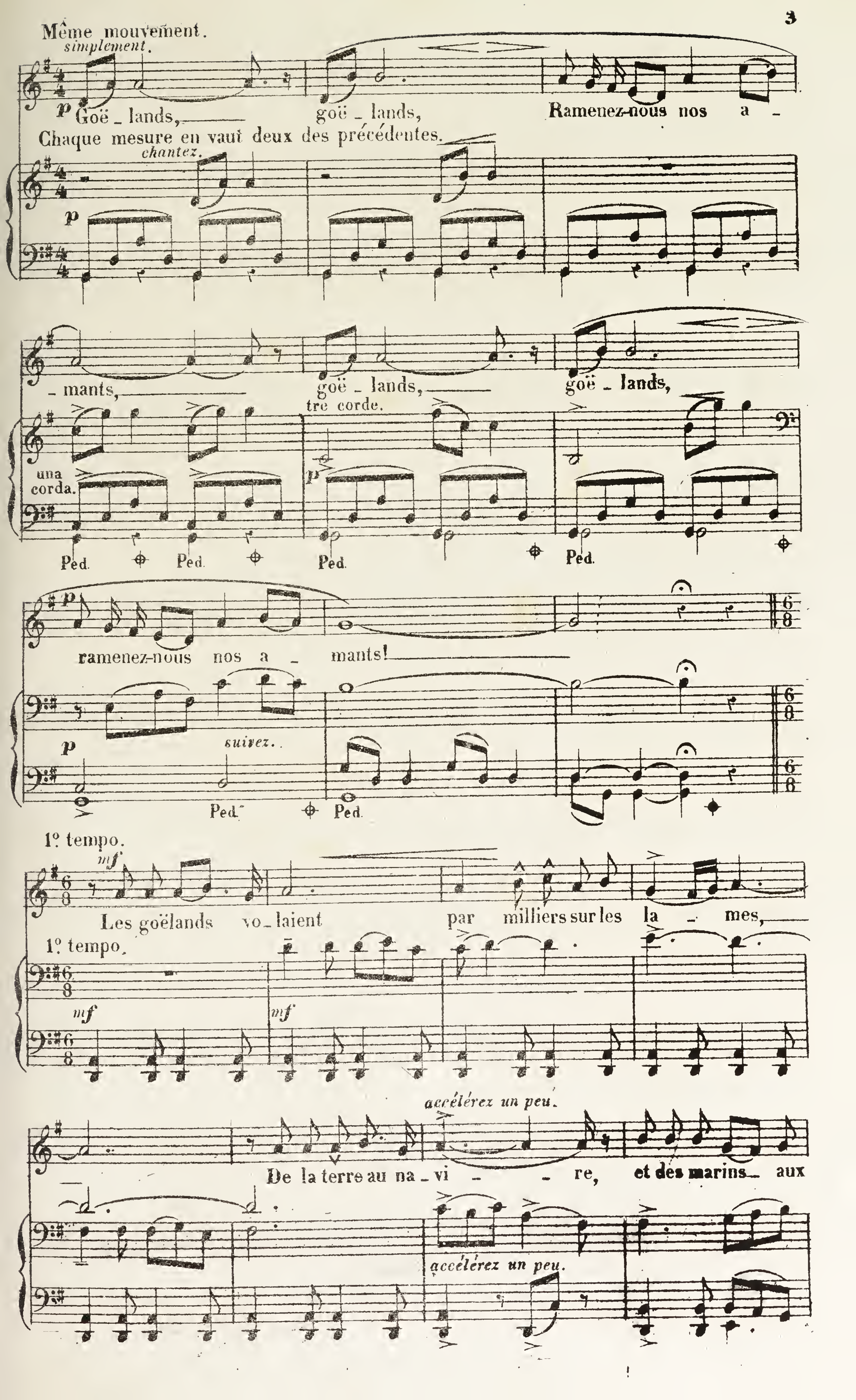
par

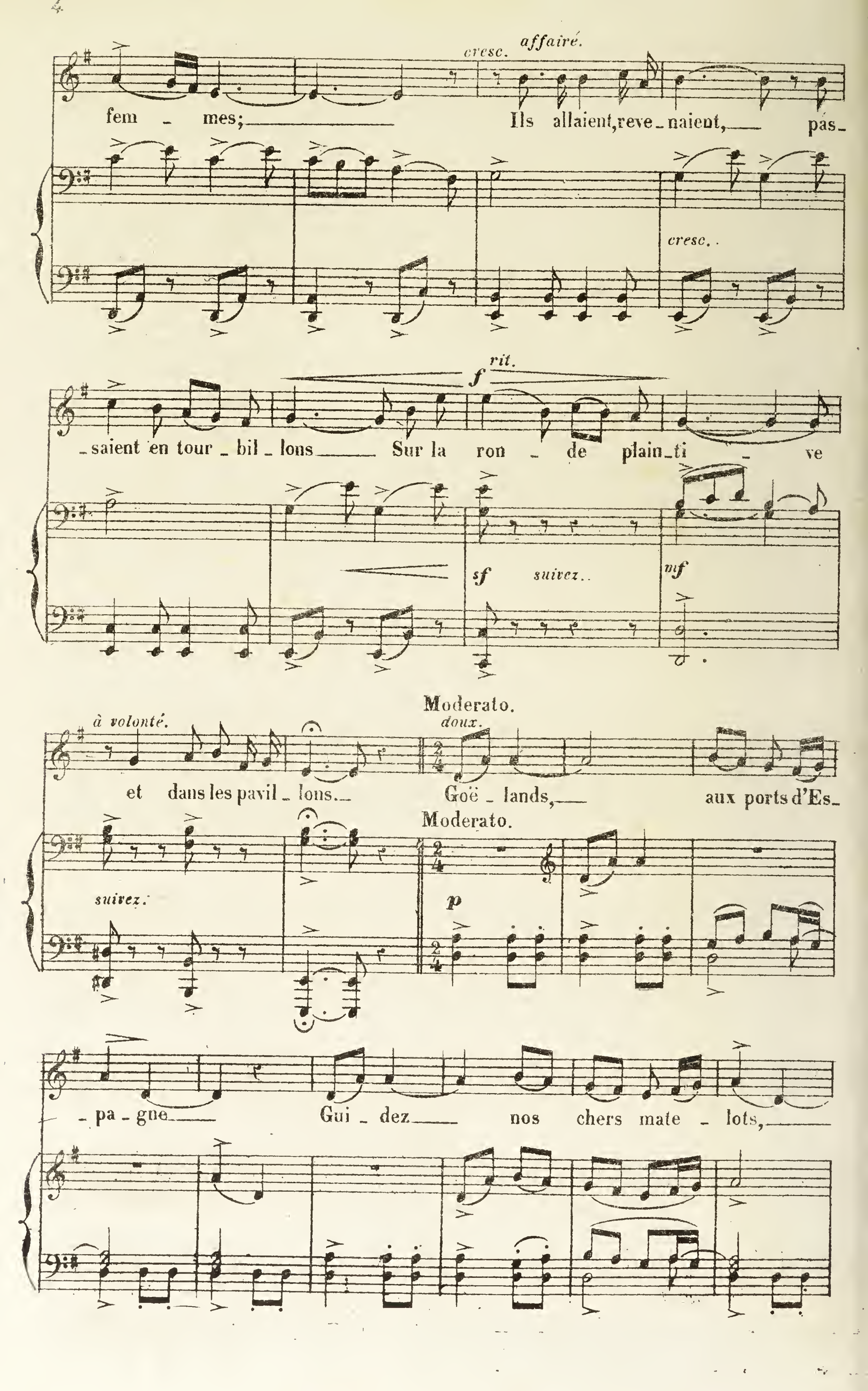
L. A. BOURGAULT-DUCOUDRAY



L.PARENT, Grav. R.Rodier 61


f sans rigueur
poco dim.
Puis, dansant u_ne ron_ _ de, elles chantaient cet air:
ten.
Ped.
Moderato. ♩ = 92
mf
Ce matin, à la mer hau_te,
Moderato. ♩ = 92
bien rythmé.
marquez le 1er temps de chaque mesure.
p
Les_ jeunes gens du Croi _ zic
cresc.
Vont s'embarquer sur_ leur_ brick,_ Mes sœurs, chantons sur la_
cô _ _ te.
dim.
sf


Même mouvement.
simplement.
p Goë _ lands, goë _ lands, Ramenez-nous nos a _
Chaque mesure en vaut deux des précédentes.
chantez.
p
_ mants, goë _ lands, goë _ lands,
tre corde.
una corda.
p
Ped. Ped. Ped. Ped.
p ramenez-nous nos a _ mants!
p
suivez.
Ped. Ped.
1º tempo.
mf
Les goëlands vo_laient par milliers sur les la _ mes,
1º tempo.
mf
mf
accélérez un peu.
De la terre au na _ vi _ re, et des marins _ aux
accélérez un peu.


cresc.
affairé.
fem - mes; Ils allaient, reve - naient, pas-
cresc.
rit.
f
- saient en tour - bil - lons Sur la ron - de plain - ti - ve
sf
suivez..
mf
Moderato.
à volonté.
doux.
et dans les pavil - lons. Goë - lands, aux ports d'Es-
Moderato.
suivez.
p
- pa - gne Gui - dez nos chers mate - lots,



très expressif. *fier.*

Et parlez-leur___ sur_ les_ flots___ Des fil -

mf

Ped. Ped. Ped. Ped.

poco rit. a tempo. *à pleine voix et avec âme.* *f*

- les de la Bre - ta - gne.___ Goë - lands,___

suivez. a tempo. *f chantez.*

sf *cresc.* *f*

Ped. Ped.

goë - lands, Ramenez-nous nos a - mants,___

f *mf*
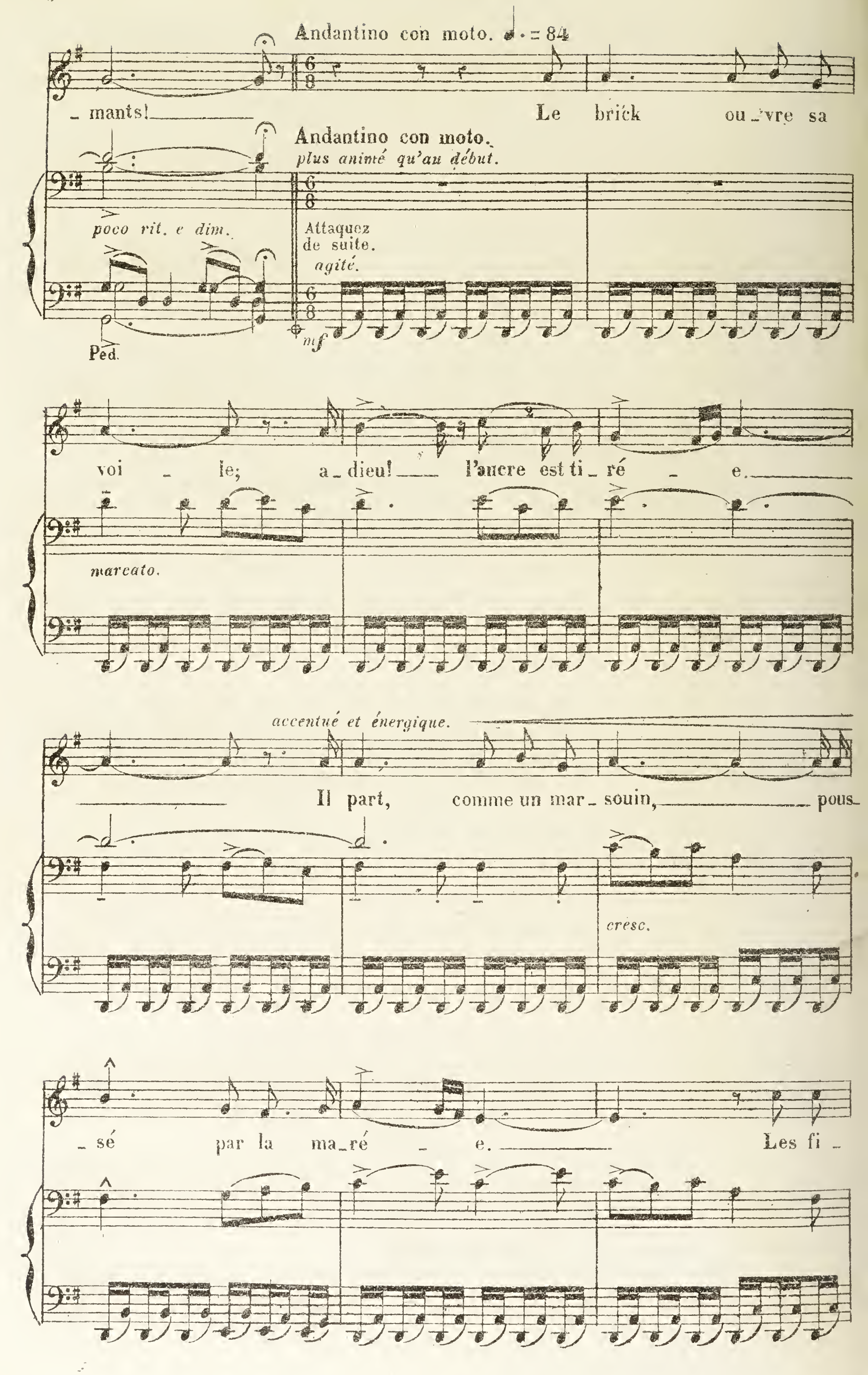
Ped. Ped.

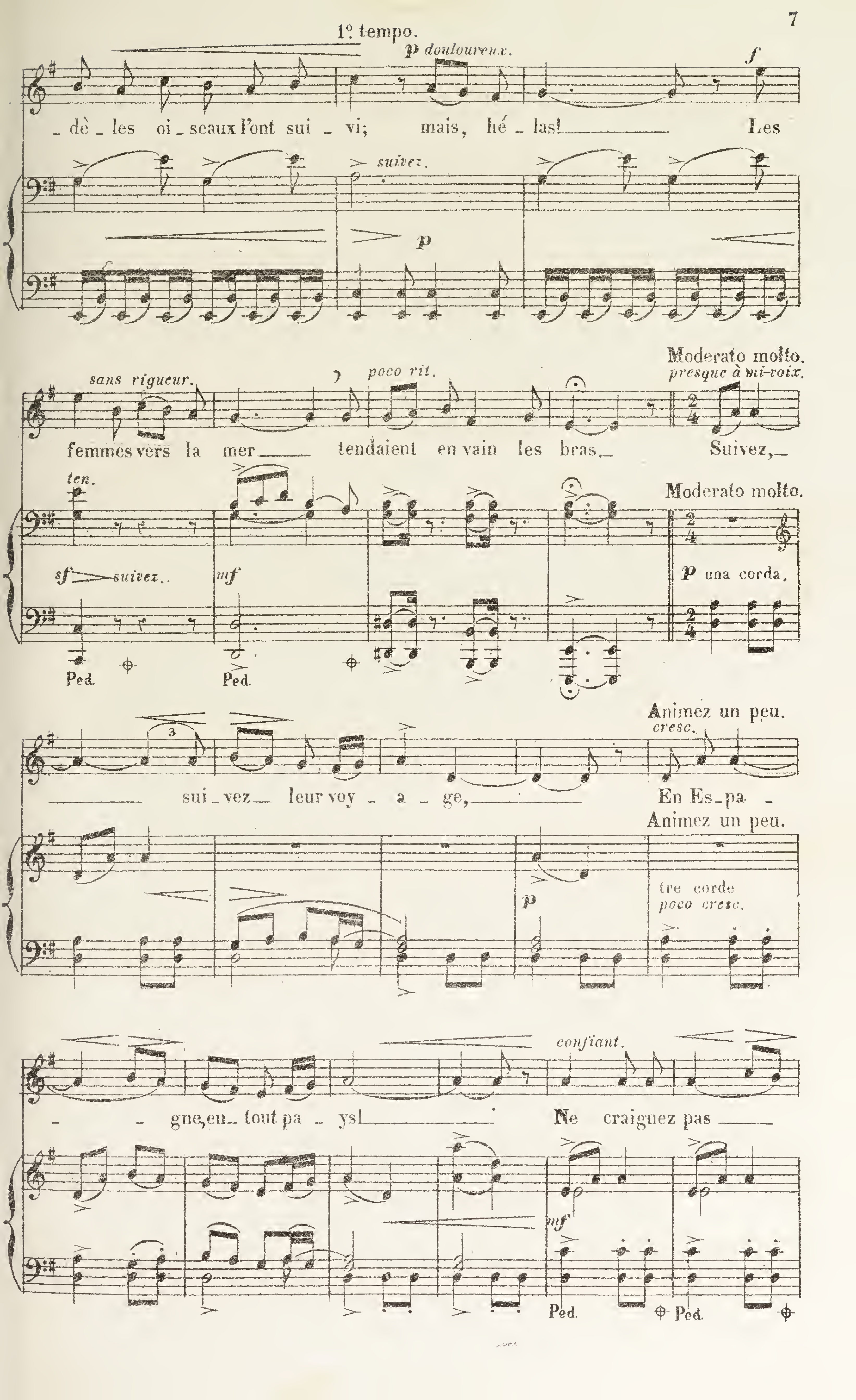
mf *f* Largement
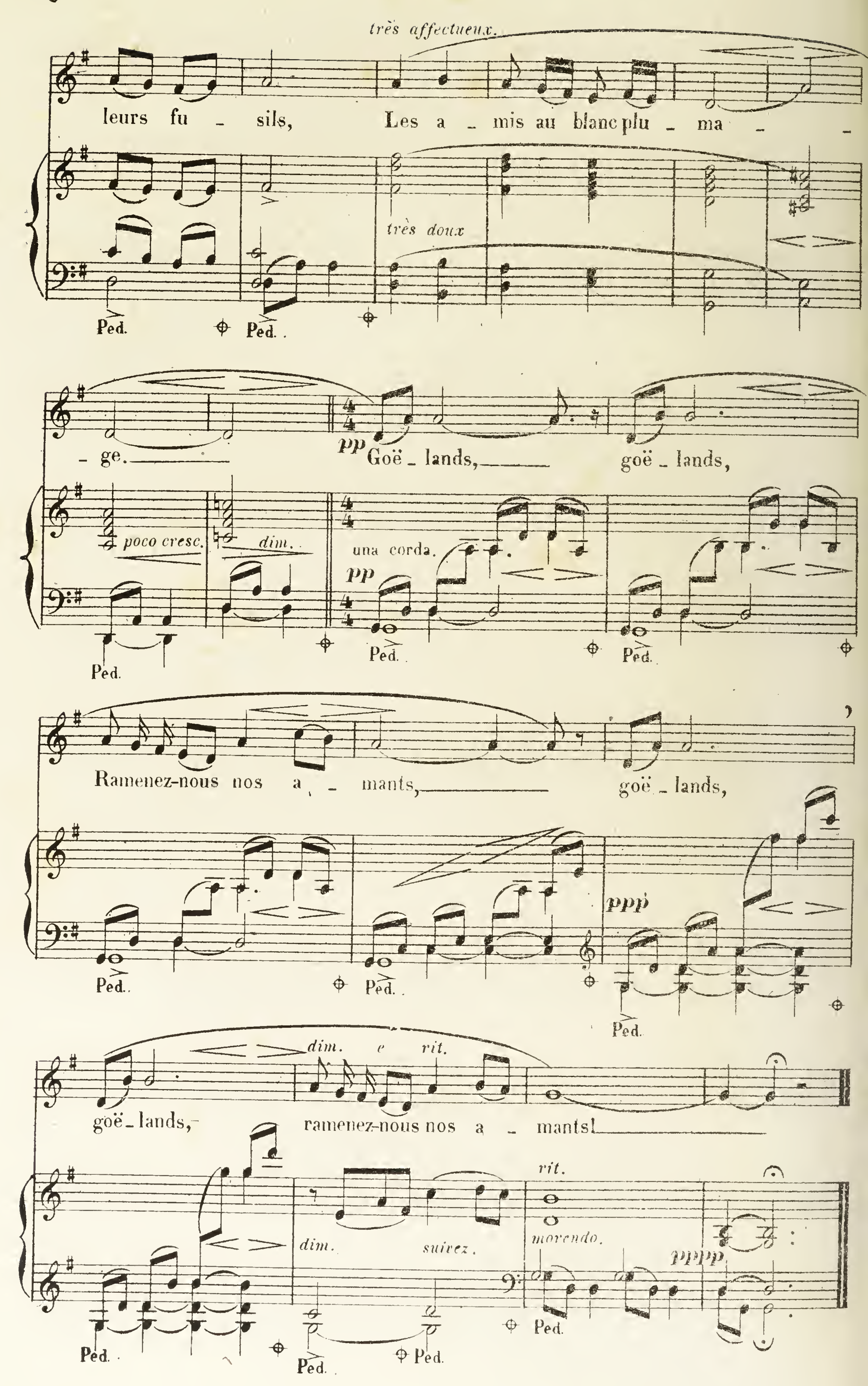
goë - lands, goë - lands,___ ramenez-nous nos a -

mf *sf* *cresc.* *suivez.* *f*

Ped. Ped. Ped.


Andantino con moto. ♩. = 84
mants! Le brick ou-vre sa
Andantino con moto.
plus animé qu'au début.
poco rit. e dim.
Attaquez de suite.
agité.
mf
Ped.
voi - le; a-dieu! l'ancre est ti-ré - e.
marcato.
accentué et énergique.
Il part, comme un mar-souin, pous-
cresc.
-sé par la ma-ré - e. Les fi -


1º tempo.
p douloureux.
f
-dè-les oi-seaux l'ont sui-vi; mais, hé-las! Les
suivez.
p
sans rigueur.
poco rit.
Moderato molto.
presque à mi-voix.
femmes vers la mer tendaient en vain les bras. Suivez,
ten.
Moderato molto.
sf suivez..
mf
p una corda.
Ped.
Ped.
Animez un peu.
cresc.
sui-vez leur voy-a-ge, En Es-pa-
Animez un peu.
p
tre corde
poco cresc.
confiant.
-gne, en tout pa-ys! Ne craignez pas
mf
Ped.
Ped.


très affectueux.
leurs fu - sils, Les a - mis au blanc plu - ma - - ge.
très doux
Ped.
poco cresc.
dim.
pp Goë - lands, goë - lands,
una corda.
pp
Ramenez-nous nos a - mants, goë - lands,
ppp
dim. e rit.
goë - lands, ramenez-nous nos a - mants!
rit.
dim.
suivez.
morendo.
pppp

JEAN-LOUIS HAMON



Jean-Louis Hamon est né le 5 mai 1821, à Saint-Loup, près de Plouha, dans le département des Côtes-du-Nord, en pleine Bretagne bretonnante. Son père était douanier, et c'est dans la petite chaumière que représente notre gravure (reproduction d'une eau-forte de notre ami Tanguy), que vivait toute la famille du modeste garde-côte. Sa sœur, conservant au delà du tombeau le culte qu'elle avait religieusement voué au sentimental auteur de tant d'idylles merveilleuses, y a fait placer dernièrement, sur une plaque de marbre noir, une inscription commémorative.

Des grèves blanches silencieuses, où l'on n'entend que le bruit monotone du flot clair ou le cri plaintif de la mouette sauvage ;

D'immenses rochers de granit rouge arrondissant leurs croupes fantastiques, couvertes de goëmons fauves, sur le sable fin de la côte ;

De rudes falaises, tachées çà et là d'un maigre gazon émaillé de fleurettes sombres, que broutent des troupeaux de moutons noirs, voilà ce qui frappa d'abord les jeunes yeux de l'enfant blond qui devait devenir le peintre du *Triste Rivage.*

Les paysans bretons, dans leur poétique langage, prétendent que celui qui a contemplé longuement, dès l'aurore de sa vie, l'horizon bleu de l'Océan, en garde toujours l'ineffaçable souvenir.

Il a, disent-ils, « de l'eau de mer autour du cœur, » voulant marquer par cette image naïve la mélancolique tristesse qui fait le fond du caractère de la race du pays d'*Armor*.

Rien ne fut plus vrai pour Hamon. Son sourire est fait de larmes.

Ses idylles finissent en mineur comme les *gwerz* que chantent dans les vallées ombreuses les jeunes filles de son pays.

Voyez son tableau des *Orphelins*.

L'enfant a pris une branche au bouquet des champs, seule parure du salon vide où travaillent les deux sœurs ; fatiguée par les longues veilles au chevet de la morte qu'on n'oublie pas, l'aînée s'est endormie, laissant aller sa belle tête brune sur le dossier de sa haute chaise. Seule avec ses pensées, la plus jeune travaille, gardant un religieux silence.

Debout, se haussant sur la pointe de ses petits pieds, l'inconscient *baby* effleure doucement les yeux encore mouillés de larmes de la dormeuse, ne se doutant pas de toutes les douleurs qu'il va réveiller dans ce pauvre cœur, blessé d'hier peut-être.

Tout est gracieux dans ce délicat chef-d'œuvre. Mais quelle tristesse! On y sent passer le grand battement d'ailes de l'ange de la mort.

Au fond de toutes les toiles du maître, en cherchant bien, on trouverait toujours cette note accablante que nous nous contentons de signaler ici pour la première fois.

Tout jeune, Hamon vint habiter avec sa famille la petite ville de Lannion, cette Venise bretonne, comme la nomme Émile Souvestre ; le pays des belles artisanes au fin profil, aux mains fluettes, que l'on rencontre le dimanche, errant trois par trois, sous les arbres de l'Allée Verte, à l'ombre des grands ormes du Quai Planté, ou sur la longue levée qui côtoie la tranquille rivière où passent, à la marée montante, les innombrables barques des dragueurs de sable.

Lorsqu'il groupa dans son *Escamoteur* ces élégantes figures de femmes qui admirent, en souriant d'un air mutin, la grimace du joueur de gobelets parisien, Hamon dut se rappeler les Lannionaises du temps de sa jeunesse, car il en peignit à cette époque un très grand nombre dans la boutique du cordonnier où il exposait humblement ses premières œuvres.

C'est à Lannion qu'il commença ses études littéraires, menant alors cette vie de *scolaër* breton, si poétique et si libre.

Bien d'autres ont écrit sur les *kloarech* du Léonais et du Trécorois des chapitres pleins de sentiment. Nous ne pouvons nous étendre ici sur la vie de ces escholiers du moyen âge, qui s'en vont apprendre à



LA BOUTIQUE A QUATRE SOUS

lire Horace et Virgile sous les grands hêtres de leurs coteaux boisés, dont les salles d'études sont garnies de primevères et de douces violettes ; qui traduisent Ovide en errant dans les chemins creux, près

de la mer en fureur ; qui écoutent chanter Théocrite en respirant le parfum de l'aubépine en fleur ou la senteur violente du foin coupé dans les prairies.

L'âme de ces jeunes gens est comme imprégnée de poésie par leur accointance forcée avec la nature.

Presque tous se tournent vers la Religion, deviennent prêtres ou se font Frères.

Ce fut le cas de Jean-Louis Hamon. Il adorait les enfants ; il se crut appelé par le ciel à les conduire dans l'étroit sentier qui mène à la Béatitude.

Enfermé quelque temps dans l'Institution fondé par Lamennais (le frère de l'écrivain), sa grande âme étouffait dans ces cellules étroites.

Il fit alors un grand tableau qui doit se trouver encore dans quelque recoin oublié de l'hôtel de ville de Lannion.

Un moine, la palette à la main, regarde d'un œil attristé le Christ en croix qu'il doit prier du matin au soir ; d'un geste hardi, il repousse la tentation céleste et se consacre au culte de l'art avec une résolution désormais tenace.

Il allait partir pour Paris ; le département lui allouait 500 francs par an !!! Il fallait une foi robuste pour se jeter dans la mêlée parisienne avec d'aussi minces ressources : mais les têtes bretonnes ne doutent jamais de rien.

Il se présenta chez M. Ingres. L'auteur du plafond d'Homère lui donna des conseils et l'envoya au Louvre.

Les artistes qu'il y rencontra l'amenèrent chez Paul Delaroche ; celui-ci l'admit dans son atelier.

Les commencements furent un peu rudes.

En 1846, Hamon, dit un de ses biographes, M. Walther Fol, peignit pour vivre des chemins de croix et des sujets religieux qu'on lui payait 2 francs la pièce.

C'est alors qu'il fit cet étrange cadre que l'on peut voir au Musée de Marseille, qui s'intitule : *Tombeau de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* Reflet des pensées de son professeur, il n'a rien d'original, et, n'était la signature, on ne le croirait jamais de l'auteur de l'*Aurore* ou de la *Saison des Papillons.*

Lorsque Gleyre reprit l'atelier de Paul Delaroche, Jean-Louis trouva dans ce nouveau maître un ami qui le guida dans la voie que lui traçait son talent naturel.

Hamon a gardé toute sa vie pour ce puissant penseur une amitié

profonde ; il ne manquait jamais, chaque fois qu'il passait à Paris, d'aller rendre visite à Gleyre.

Il venait, grâce à lui, d'entrer à la manufacture de Sèvres, où il fit



L'AMOUR EN VISITE

la connaissance de Froment. C'est là, poussé par ces influences, qu'il allait devenir réellement lui.

Après quelques essais, il y composa l'ornementation de deux grands vases, qui ont décoré plus tard les appartements de deux souveraines.

Le premier représentait la *Ronde de tous les âges de la vie.* Enfants, vieillards, jeunes filles, amoureux, savants et sorcières se tiennent par la main et chantent tristement :

Ramenez, ramenez donc
Vos moutons à la maison.

Vous rappelez-vous ce que nous disions tout à l'heure de la tristesse bretonne? Même en dansant, à Tréguier comme à Quimper, à Vannes comme à Saint-Pol, l'Armoricain reste sombre et grave.

Le cœur de l'homme, a dit Châteaubriand, un autre Breton, est un instrument auquel il manque des cordes, et l'on est forcé d'y faire résonner la joie sur le ton des soupirs.

La danse grecque d'Hamon n'était qu'une reproduction d'une danse du pays natal.

Fragile est la vie, fragile comme la matière légère sur laquelle il esquissait sa pensée.

Sur le second vase il avait peint les *Mois de l'automne* et les *Mois du printemps,* six femmes d'une indescriptible langueur. Les premières, voilées de gaze sombre, portant le deuil de la nature, fuyaient avec les hirondelles.

Les autres s'épanouissaient au milieu des fleurs et tendaient leur poitrine ouverte aux douces caresses du premier soleil.

Remarqué par des porte-couronnes, il était lancé, la route s'ouvrait libre devant lui.

En 1852, il exposait sa *Comédie humaine,* aujourd'hui placée enfin au Musée du Luxembourg.

Cette toile eut un immense succès. Mélange ravissant de costumes modernes et de vêtements antiques, on y sentait une ironie amère qui n'avait rien de déplacé pour l'époque.

Charles Nodier avait appelé Bonaparte « le Polichinelle fait homme. » Hamon ne visait pas si haut, mais sa fantaisie avait une originalité si puissante qu'on lui fit fête tout aussitôt.

La Farce est éternelle : le duel de la sagesse et de l'amour remonte au delà d'Homère et continuera jusqu'à la fin des siècles.

Les anciens y ont goûté, les modernes l'adorent, nos neveux en riront après nous.



Nel-Dumouchel del.

L'ESCAMOTEUR



Diogène y éteignit sa lanterne ; Orphée y brisa sa lyre et même un peu plus encore :

> Salmon en idolâtrya ;
> Samson y perdit ses lunettes ;
> Bienheureux est qui rien n'y a.

Ce mélange voulu d'enfants à bourrelets, de costumes moyen âge entremêlés de peplums athéniens et de chlamydes classiques, possède un parfum humoristique d'une saveur véritablement gauloise.

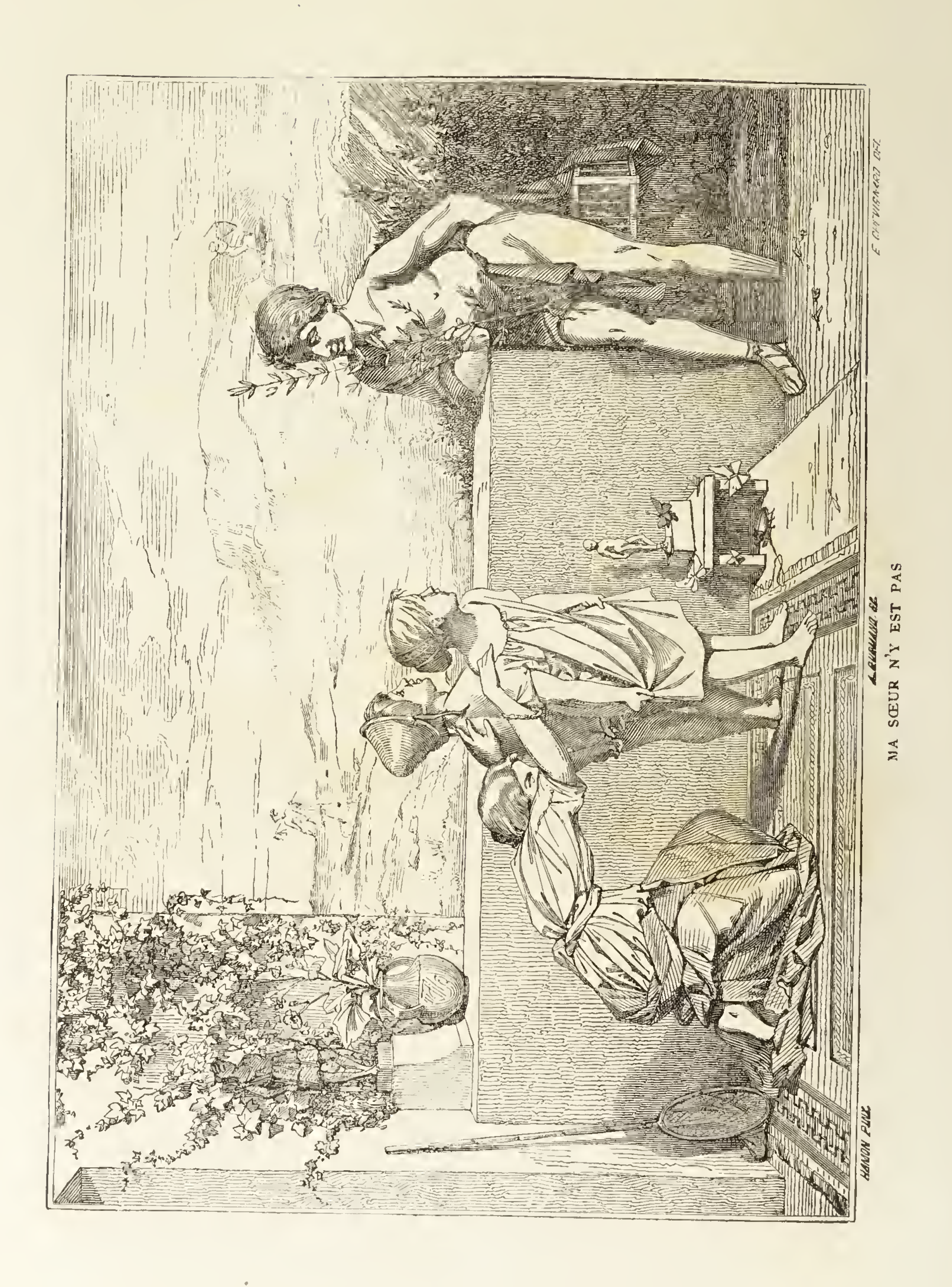
On dirait une couverture de ce que le divin abstracteur de quintessence appelle *Silènes.* « Ce etait jadis petites boites painctes au dessus de figures joyeuses et frivoles, où l'on reservait au dedans fines drogues comme beaulme, ambre gris, amomon, musc, zivette, pierreries et aultres choses precieuses. » Ouvrez la boîte, regardez bien la toile et vous trouverez au fond « entendement plus que humain, vertus merveilleuses, courage invincible, sobresse non pareille, contentement certain, asseurance parfaite, desprisement incroyable de tout ce pour quoi les humains tant veillent, courent, travaillent, naviguent et bataillent. »

Le peintre des chemins de croix avait désormais sa place faite au soleil. Malade jusqu'à ce jour, n'ayant pu se soigner faute de ressources, il voyait si bien la vie s'ouvrir enfin devant lui, qu'il se sentit renaître pour ainsi dire. *Ma sœur n'y est pas* fut exposée l'année suivante aux Menus-Plaisirs.

Hamon cherchait beaucoup ses titres ; on lui en donnait vingt, il n'en était jamais satisfait.

« Plus est en moi, » dit une vieille devise flamande. Plus est en lui, disait le peintre, qui toujours reprenait ses pinceaux et perlait à ravir le sourire de ses personnages, l'œil narquois de ses enfants, les petites mains de sa fillette ou les cheveux de la grande sœur, si gracieusement accroupie dans un mouvement digne des figurines grecques du Musée Charles X.

Un jour, un maître en l'art d'écrire vint à son atelier, tenant par la main deux ravissants petits chérubins, presque les frères des gracieux bambins créés par l'imagination du peintre. Au grand plaisir d'Hamon, les enfants imitaient les gestes qu'ils voyaient si bien reproduits dans le cadre. — Que dit-elle ? fit-il en caressant la blonde tête de la petite fille de l'auteur en renom. — Ce qu'elle dit, répéta l'espiègle, eh bien : « Elle n'y est pas, ma sœur, voilà ; elle n'y est pas. »



MA SŒUR N'Y EST PAS

Hamon avait trouvé son titre. Il rayonnait, le soir. Ma sœur n'y est pas, ma sœur n'y est pas !

A Paris l'étiquette est pour beaucoup dans un succès.

Le sien dépassa son attente.

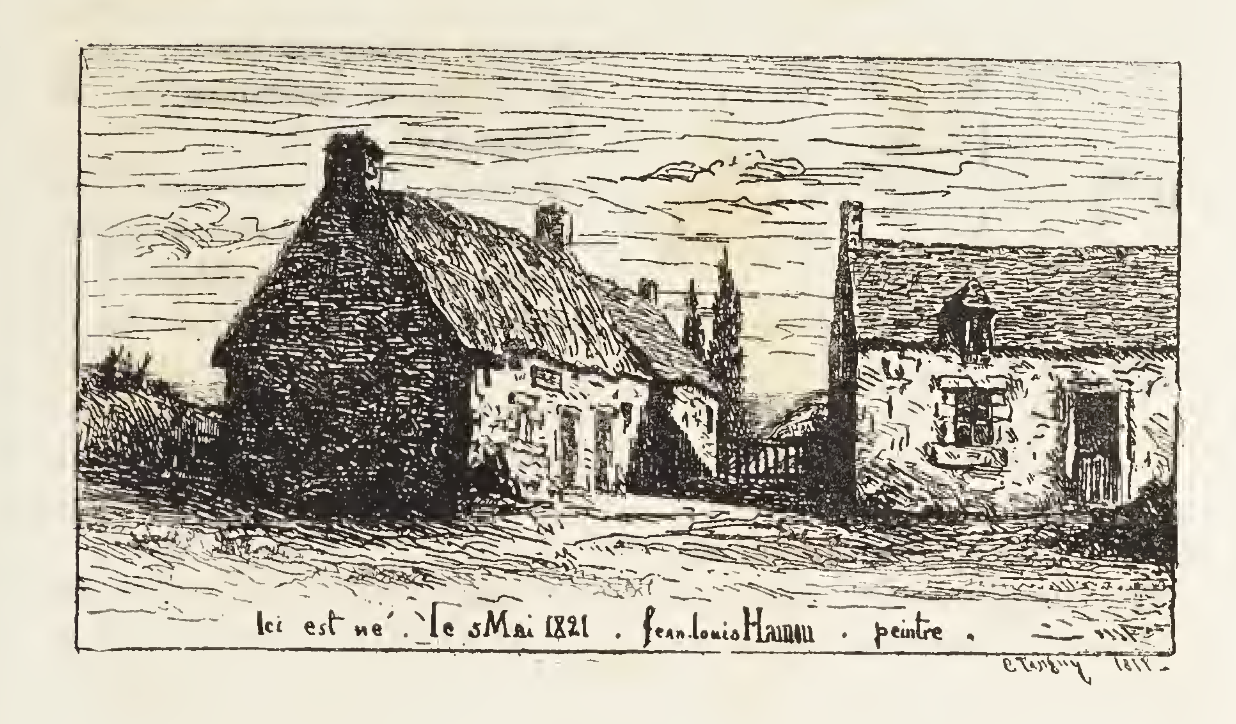
A l'Exposition universelle de 1855, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Avec la *Comédie humaine* et *Ma sœur n'y est pas,* il avait envoyé :

L'amour et son troupeau ; — Ce n'est pas moi, idylle ; — *Les orphelins ; — Une gardeuse d'enfants, —* et *L'affiche romaine.*

HENRI DU CLEUZIOU.

(A suivre).



LE MOIS



La barbarie aurait-elle fait son temps? — En France, du moins, le mois qui vient de s'écouler le donnerait à penser. C'est une suite ininterrompue d'inaugurations. — Des statues, encore des statues, partout des statues !

Oh ! la vilaine chose, en effet, qu'une ville, — grande ou petite, — sans une silhouette glorieuse au bord de ses carrefours ! — Avez-vous parcouru l'une de ces cités ingrates, aux rues mornes, aux grandes places vides, comme emplies de solitude, malgré leur foule et leur bruit, parce qu'on y sent que le bruit passe, et que la foule s'en va ?

Quelque chose survit à cela : c'est la mémoire de l'homme illustre qui a glorifié sa ville natale. Et rien, ici, ne vient l'évoquer à nos yeux, rien n'arrête le voyageur ou l'étranger, rien ne vient lui dire : — C'est là qu'*il* est né !... C'est à nous qu'*il* appartient ! — Elles ont oublié, les pauvres cités, d'attacher leur étoile à leur front. Et ce voyageur passe, rapide, comme on traverse une cave froide ou une pièce sans lumière. — Comment voulez-vous qu'il se souvienne, si vous oubliez ?

Il faut dresser une statue à chaque carrefour, dans toutes nos villes, et dans toute la France, et dire bien haut qui nous sommes ! — Déjà on a commencé :

A *Saint-Germain*, il y a quelques jours, c'était la statue de M. Thiers. — Pourquoi *Monsieur*, encore ? Il semble qu'on ne puisse plus appeler autrement ce grand petit homme. — Le « libérateur du territoire »,

assis, un journal déployé sur ses genoux, réunissait autour de lui, comme de son vivant, l'élite de la société française, — et aussi, une foule émue et recueillie. — L'œuvre nouvelle, due au sculpteur Mercié, a rallié tous les suffrages.

A *Clermont-Ferrand,* c'était la statue de Blaise Pascal. Et M. Bardoux disait à cette occasion : — « Donnez à nos places publiques, battues par le vent d'hiver, l'impénétrabilité et la résistance du bronze. »

Blaise Pascal est représenté debout, dans une attitude rêveuse. — Ce que fut l'inauguration ? — Ce qu'elles sont toutes : une solennité touchante et grandiose. Nous ne raconterons pas non plus la vie de Pascal : tout le monde connaît ce long martyre. Quelques mots seulement du discours de M. Bardoux :

« Oui, l'Auvergne peut être fière de ce Pascal qui mourut comme un saint, à trente-neuf ans. Oui, l'Auvergne peut en être fière, la France aussi ! Le monde lui envie un pareil enfant. — Il me semble maintenant que quelque chose d'auguste planera sur la ville, avec cette statue de bronze ! »

A *Blois,* c'était la statue de Denis Papin.

« Une grande injustice va être réparée, a dit le préfet d'Eure-et-Loir ; le Français, qui, le premier, a découvert les propriétés de la vapeur, n'avait pas de statue dans son pays.

« La ville de *Blois* a compris le devoir qui s'imposait à elle. L'exilé, le proscrit a retrouvé sa patrie. Et c'est M. Aimé Millet qui nous a rendu pour toujours l'image de notre compatriote. — L'heure de la justice a sonné. — Que ces voiles tombent donc, et que Denis Papin prenne possession de sa ville ! »

Et le voile a été enlevé avec applaudissement de la foule.

A *Sens,* c'était la statue de Jean Cousin.

A l'heure où paraîtra ce bulletin, *Compiègne* aura la statue de Jeanne d'Arc ;

Angers aura la statue de David d'Angers ;

Le square Parmentier, à *Paris,* aura la statue de Sedaine.

Rouen s'occupe d'élever un monument à la mémoire de Gustave Flaubert.

Et le *Journal de Vienne* nous apporte la nouvelle d'une réunion publique, tenue le 29 septembre, dans le but d'élever une statue à Hector Berlioz.

Avez-vous vu dans tout cela un seul nom de villes bretonnes ? — Pas un. — Pourquoi ? — La Bretagne est-elle donc pauvre en artistes, en poètes, en soldats ? — Mais non. La *terre de granit* a produit des hommes de fer ; — les cités gothiques appelaient des *tailleurs d'images ;* — la

lande sauvage créa des poètes. Un génie original éclaire nos grandes figures.

Sommes-nous alors plus légers ou plus ingrats que les autres ? — Légers, nous ? Ingrats non plus. Chez les Bretons les plus humbles, sous la rude veste brune, il y a place pour le cœur. — Allons, laissons-nous gagner par le mouvement ; payons notre tribut, honorons nos gloires tout haut, — puisque nous les aimons tout bas ! — Je sais bien, — au début, — il va en coûter à notre instinct de résistance. Mais, un jour, dans six mois, dans un an, lorsque le paysan breton, aux jours de fêtes, entrera au chef-lieu, — lorsqu'il verra, au bout de la *Grand'rue,* la silhouette du héros légendaire ou du poète national, il marchera plus alerte, — la tête haute, — fier du sol natal, déjà tant aimé.

Une trouvaille assez curieuse :

Vous connaissez tous, de nom, tout au moins, Mlle Marie Dumas : une physionomie originale et bien parisienne.

Sœur d'Alexandre Dumas fils, elle a rêvé d'apporter, elle aussi, son tribut de gloire à la famille. Le goût des voyages, — c'était dans le sang, — la pousse d'abord vers la Russie où elle fait un long séjour, — qu'elle raconte plus tard, dans une série de conférences. — Voyageuse et conférencière, elle devient encore comédienne et directrice de théâtre. C'est à elle que nous devons la tentative extra-littéraire des *Matinées internationales,* à la Gaieté : une pièce par semaine ! Schiller après Eschyle, Scarron et Aristophane !... Répertoire cosmopolite, s'il en fut.

Or voilà qu'à notre dernier voyage à Vannes, nous lui découvrons un talent inédit. Les peintures de la *Congrégation des Dames de la Retraite* auraient pour auteur Mlle Marie Dumas elle-même. Voilà qui va surprendre, sans doute, nos *Raphaëls* modernes.

A propos de Raphaël, racontons une mystification, — dont le monde artiste, aujourd'hui encore, a de la peine à revenir. Son auteur est un artiste connu de nous. En fait de *charges,* celui-là est un maître. Jugez-en :

L'autre jour, en grand mystère, il invite quelques-uns de ses amis, amateurs éclairés, à passer dans son atelier, pour y jouir d'une précieuse découverte. — Précieuse, je crois bien !... Il s'agissait de *La Vierge de Lorette,* soi-disant retrouvée par lui dans un vieux château de France. — La *Vierge de Lorette* de Raphaël, disparue, comme chacun sait, dans des circonstances inconnues, a mis en défaut jusqu'à ce jour maint collectionneur fourbu. Une copie en existe bien, au Louvre ; mais qu'est-ce qu'une copie auprès de l'Œuvre du Maître ! On allait enfin l'admirer. A l'heure dite, tous étaient dans l'atelier. Le peintre découvre une toile merveilleuse, un peu jaunie par le temps, et nous restons, là, émus de

respect : c'était elle, la *Vierge* fugitive ! La copie du Louvre nous avait confié son image ! Mais ce n'était qu'un pâle reflet !

Figurez-vous une tête d'Italienne, dorée sous les baisers du soleil, éclairée par deux grands yeux noirs, — et par une bouche d'un adorable dessin.

Un front pur où court l'onde bleue des cheveux, — chevelure lumineuse à force d'être brune ! Le regard doux et profond des vierges, — et le sourire divin. — La madone de Lorette ! murmurait-on à voix basse.

Après nous avoir laissés quelque temps sous le charme, l'artiste éclata de rire : nous avions devant les yeux le portrait d'une jolie boulangère du quartier des Champs-Élysées : une merveille de beauté. Sa ressemblance avec *la Vierge de Lorette* avait donné au peintre l'idée de cette mystification.

Hélas ! un examen plus sérieux excluait le *faire* du peintre d'Urbino. Une simple imitation, mais un tour de force.

La Pomme vient de célébrer, à Fécamp, sa fête annuelle. Inutile de vous présenter, n'est-ce pas ? notre société artistique, littéraire et... culinaire, allais-je dire. Oh ! pardon ! mais le programme des dernières fêtes était riche en menus...

Tout d'abord, les *Pommiers* ont fait une halte à Rouen où l'*Union Corneille* leur tendait la main. Un déjeuner fin, servi au château Boubet, dans l'ile Lacroix, a marqué la première étape. Au sortir du repas, un petit vapeur attendait les invités pour les mener au pied même du village de *Petite Couronne*. Là, M. Maillet du Boulloy, directeur du Musée des Antiquités de Rouen, a fait aux *Pommiers* les honneurs de l'habitation et du *Musée Corneille* — de création toute récente.

Après ce pieux pèlerinage, on remontait à bord du vapeur, et l'on faisait une nouvelle escale, en face de la maison de Gustave Flaubert; — double visite féconde en souvenirs littéraires.

Le soir, un banquet réunissait les *Pommiers* et les *Cornéliens,* auxquels venaient se joindre des délégués de la *Cigale,* de la *Soupe aux choux* et de l'*Alouette* — heureux mélange de toutes les provinces françaises, réunies là, coude à coude : aussi, quelle gaieté ! quelle cordialité !

Le lendemain matin, à dix heures, entrée des *Pommiers* à Fécamp, où M. Legros, maire, leur adresse la bienvenue. M. Boursin, président, répond au nom de ses camarades.

Et l'on défile, musique en tête, — par une attention délicate des édiles, sous un soleil joyeux, à travers des rues pavoisées. Le cortège arrive au Casino où l'on procède à la distribution des récompenses du concours poétique annuel.

Voici la liste des lauréats :

Poésie, en l'honneur du marin breton Surcouf. Prix : Mauriès, bibliothécaire à Brest.

Sonnet. Prix : De Kerpénic, à Saint-Nazaire.

Ballade. Prix : Léo Kermorvan, à Paris.

Deux députés assistent à la réunion :

M. Paul-Casimir Périer, représentant la Normandie ; M. Le Maguet, la Bretagne.

Le soir, banquet à l'hôtel de ville, où prennent place les notabilités les plus diverses, banquet éclectique, s'il en fut, — à la grande joie de tous : nombreux toasts aux arts, à la littérature, aux sciences ; de politique, pas un mot : — l'Art efface toutes les bannières.

Le lendemain, dans la matinée, les *Pommiers* visitent la bibliothèque de Fécamp.

Puis, midi sonnant, chacun se rend par des chemins divers à la *Ferme d'Argent,* située sur les falaises dominant la ville.

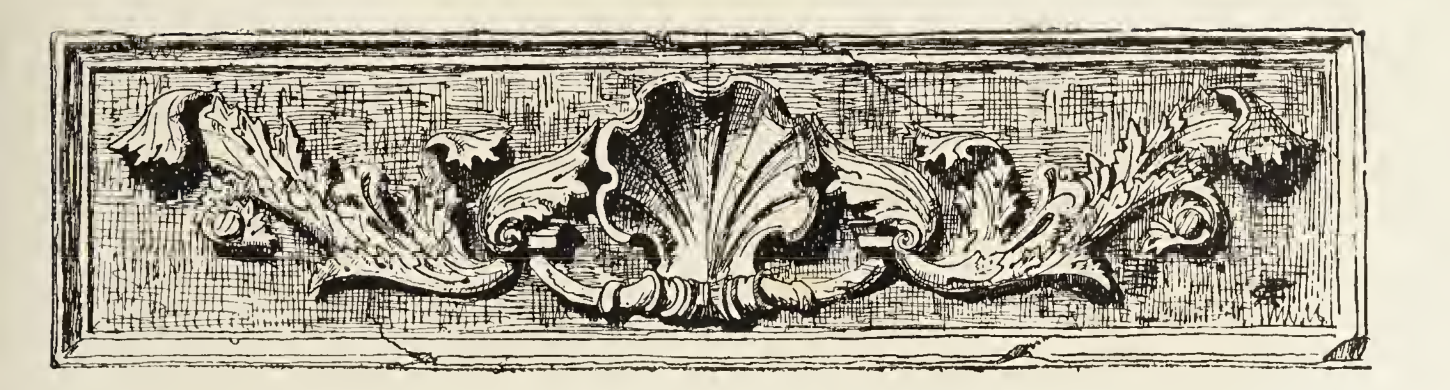
Là, dans un site aérien, à l'abri d'un bouquet de pommiers, — mais des vrais, ceux-là, — Normands et Bretons entourent une table interminable : et l'on sert un festin de Pantagruel. Quel déjeuner, mes compatriotes ! — On en est sorti à honneur ! — Charmante fête locale où tout était d'accord : le site et les accessoires, le menu et les convives !

L'année dernière, les fêtes avaient lieu à Caen. — C'est bien un peu le tour de la Bretagne.

A l'an prochain, n'est-ce pas, messieurs les *Pommiers ?*

Louis Le Bourg.





BIBLIOGRAPHIE

LA COUR DU DUC DE BRETAGNE EN 1305. — DERNIERS JOURS ET OBSÈQUES DU DUC JEAN II, d'après des documents inédits, par Arthur de la Borderie, membre du Comité des Travaux historiques. — Rennes, J. Plihon, 1880, in-8°, 75 pp.

INFATIGABLE chercheur, travailleur aussi heureux que persévérant, M. de la Borderie, dont la *Bretagne artistique* entretenait naguère ses lecteurs, au sujet de son excellente publication : *La Correspondance inédite des Bénédictins bretons,* nous donne aujourd'hui une intéressante étude puisée dans les Comptes d'un officier de la maison ducale, Roland Auberi, retrouvés par lui dans les riches archives du *Trésor des Chartes* de la Loire-Inférieure.

Tirée seulement à cinquante exemplaires, cette brochure présente un intérêt réel, au point de vue de l'histoire de notre vieille province. Elle renferme, en effet, sur la mort tragique de Jean II, « ses suites et ses circonstances, sur la vie, les habitudes des ducs de Bretagne dans leurs diverses résidences, sur l'organisation de leur maison et de leur cour, sur les mœurs du commencement du XIVe siècle, » des détails curieux et absolument nouveaux.

Le duc Jean II mourut à Lyon, où il s'était rendu pour assister au couronnement de Clément V.

Voulant faire honneur au pape, le duc tenait la bride du cheval du Souverain Pontife. Une vieille muraille, surchargée de peuple, s'écroula sur le passage du cortège. Jean II, retiré tout meurtri des décombres, succomba à ses blessures, quatre jours après l'événement (16 novembre 1305).

C'est tout ce que connaissaient nos historiens à cet égard. Les quatre fragments des Comptes de Roland Auberi, malheureusement incomplets, relatent cependant, jour par jour, les dépenses de l'hôtel ducal, du 1er août au 25 septembre 1305, les frais occasionnés par le retour du corps, de Lyon en Bretagne, puis les funérailles célébrées, deux mois après le décès, dans l'église des Carmes de Ploermel.

Deux rectifications ressortent de cette étude historique : le duc ne mourut pas le 18 novembre 1305, comme l'ont avancé jusqu'ici tous les écrivains, mais le 16, et sa sépulture, dont la date était oubliée, eut lieu le jeudi 18 décembre de la même année.

En résumé, cet instructif document méritait de figurer parmi les preuves de l'*Histoire de Bretagne,* de Dom Lobineau et Dom Morice. Ceux-ci durent évidemment se borner, dans le choix des pièces qu'ils imprimaient ; et nous devons savoir gré à M. de la Borderie de l'avoir ainsi mis en lumière.

ANNALES LORIENTAISES. — LORIENT ARSENAL ROYAL, par M. F. Jégou, juge de paix. Paris, Berger-Levrault, 1880, in-8°, 88 pp.

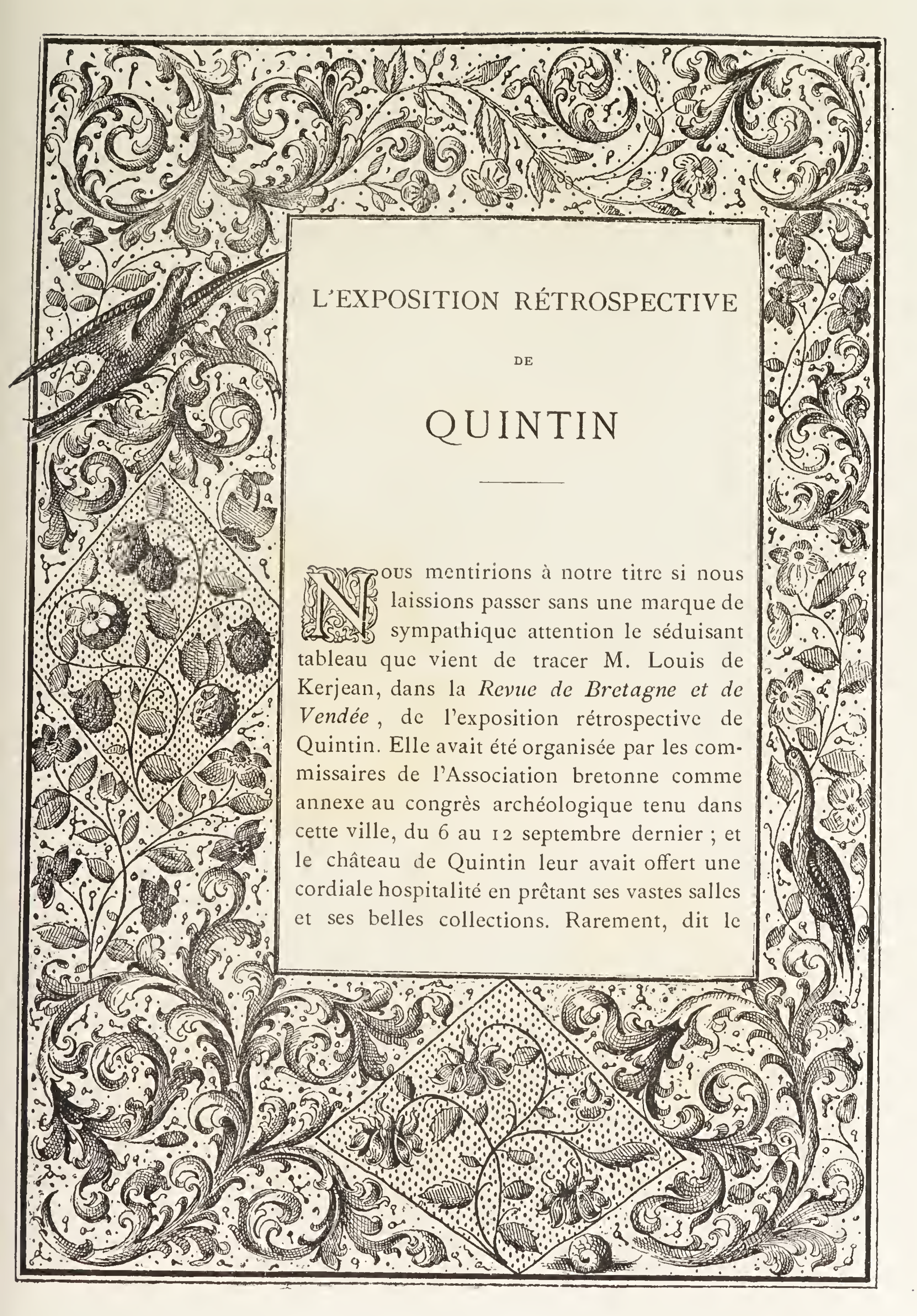
C'EST la seconde partie du travail publié par M. Jégou, l'année dernière, sur la fondation du port de Lorient. Après la fondation venait naturellement le développement de la jeune cité bretonne, l'érection d'une paroisse, et, en 1702, la création d'un syndic perpétuel. Cette progression, accomplie au milieu des travaux exécutés par la marine royale, des opérations faites par les compagnies commerciales de l'Ile de Saint-Domingue, celle de la Chine, celles de l'Assiente, du Sénégal, de Guinée, de l'Océan pacifique, etc., est fort bien étudiée par l'auteur. Déjà le ministre de la marine avait accordé à M. Jégou une citation pour sa première partie ; nous n'aurons guère de mérite à souhaiter, pour la seconde, une semblable récompense, car elle est certainement à la hauteur de son aînée.

S. DE LA NICOLLIÈRE-TEIJEIRO.



Le Directeur-gérant : ÉDOUARD MONNIER.

Nantes.— Imp. Vincent Forest et Emile Grimaud, place du Commerce, 4.



L'EXPOSITION RÉTROSPECTIVE

DE

QUINTIN

Nous mentirions à notre titre si nous laissions passer sans une marque de sympathique attention le séduisant tableau que vient de tracer M. Louis de Kerjean, dans la *Revue de Bretagne et de Vendée* , de l'exposition rétrospective de Quintin. Elle avait été organisée par les commissaires de l'Association bretonne comme annexe au congrès archéologique tenu dans cette ville, du 6 au 12 septembre dernier ; et le château de Quintin leur avait offert une cordiale hospitalité en prêtant ses vastes salles et ses belles collections. Rarement, dit le

chroniqueur, il est donné de rencontrer un pareil cadre : les salons du château, la galerie de portraits qui les décore, les panneaux de vieux Gobelins, et surtout les cinq pièces incomparables de Gobelins du XVIIIe siècle qui servaient de fonds à l'exposition quintinaise. Ces Gobelins seuls mériteraient une étude ; ce sont des tableaux vraiment merveilleux, don royal provenant du château de La Varenne. On avait réuni dans neuf salles se faisant suite, tendues d'Aubussons et de Beauvais, des objets provenant tous de Quintin, tableaux religieux, armes, orfèvrerie, ivoires, bronzes japonais et chinois, vieilles faïences, manuscrits, ornements d'église, reliquaires, soies anciennes, éventails, miniatures, écrans, pendules, cristaux antiques, pièces historiques (les épingles de Marie-Antoinette, par exemple), que sais-je ? de tout enfin, et dans le nombre pas une pièce médiocre. Qu'il s'agît des collections préhistoriques de MM. Kerviler et Audo, de bahuts en chêne noir, de christs en ivoire ou en bois sculptés, de consoles, de gravures ou de meubles, tout serait à citer. La salle du lit de la Duchesse, celle du trône ducal (pièce unique peut-être, œuvre du XVIIe siècle), les boudoirs Louis XVI, tout était rempli, rempli à déborder. Il avait fallu, dans ce que chaque maison de Quintin offrait, faire un choix, et un choix sévère. La porcelaine de Chine avait des échantillons innombrables de toutes ses variétés, même les plus rares et les plus introuvables. Les porcelaines de Saxe et les faïences de Rennes s'y étalaient à côté des Moustiers et des Rouens........

Qu'Apollon nous écorche, comme Marsyas, si nous n'assistons au prochain congrès !

VIATOR.





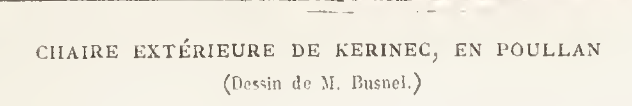
LES

CHAIRES EXTÉRIEURES

EN BRETAGNE

POST-SCRIPTUM

Nous avons adressé, dans notre étude sur les *Chaires extérieures en Bretagne,* un pressant appel à ceux de nos compatriotes qui portent intérêt à l'archéologie, en les priant de nous communiquer les renseignements complémentaires qu'ils pourraient recueillir sur ces curieux édifices dans l'étendue de nos cinq départements. A



CHAIRE EXTÉRIEURE DE KERINEC, EN POULLAN
(Dessin de M. Busnel.)

défaut de documents nouveaux augmentant le nombre des chaires précédemment citées [1], nous avons reçu de charmants dessins dont nous ne voulons pas priver nos lecteurs. Nous profiterons, du reste, de l'occasion qui nous est offerte par la présentation de ces croquis, pour compléter ou corriger quelques passages de notre étude, des circonstances qu'il serait peu intéressant de rapporter ici nous ayant empêché de revoir les épreuves de ses dernières pages.

C'est ainsi que la chaire de Kerinec, en Poullan, dont M. l'abbé Abgrall, professeur de dessin au petit séminaire de Pont-Croix, nous a envoyé la vue perspective placée en tête de ce *post-scriptum,* est devenue la chaire de Keriner. Les gens du pays réclament leur orthographe.

C'est ainsi que nous n'avons pas expliqué comment M. de Rochebrune a pu joindre à sa magnifique eau-forte de la chaire extérieure de Vitré le dessin de la ravissante lanterne de style Renaissance, qui orne l'un des pignons de la cour du château. Au premier abord on peut la prendre en effet pour une sorte de chaire, mais elle n'a probablement jamais servi à porter la parole. Ce qu'il y a de piquant dans le rapprochement des deux édicules, et ce qui a engagé l'éminent artiste à l'accuser ainsi, c'est que la chaire de Notre-Dame ayant été construite pour combattre les Calvinistes, la lanterne ou tourelle à cinq pans dont M. de Rochebrune a si bien reproduit les élégants pilastres chargés d'arabesques, de rinceaux et de figurines d'un travail exquis, se trouve construite sur le pignon d'un bâtiment qui servait de prêche aux nobles habitants du château, fauteurs de la nouvelle hérésie. Les lettres entrelacées G. L. N. qui se détachent sur l'entablement sont les initiales de Guyonne, comtesse de Laval et marquise de Nesle, qui fit élever la lanterne vers l'an 1560. Sur chacun de ses pans, des écussons en cartouches portent les armes écartelées de France et de Laval et la devise *Post tenebras spero lucem,* allusion aux prétendues ténèbres de Rome opposées à la lumière éclatante de Genève.

C'est ainsi enfin, et beaucoup plus malheureusement, que tout ce qui concernait la chaire extérieure de Guimiliau, citée au milieu de l'étude, a été omis à sa place dans le texte. Nous lui devions cependant une mention méritée. L'église et le cimetière de Guimiliau, près de Saint-Thégonnec, en l'ancien évêché de Léon, sont célèbres en Bretagne, à cause des beaux spécimens qu'ils ont conservés de l'architecture de la Renaissance. Les arcades de la nef et du chœur sont plus anciennes, et la tour, flanquée d'une tourelle ronde pour la cage

[1] Au moment même de mettre sous presse, on nous signale de Quimper l'existence d'une chaire à calvaire, du type de Kerinec, près de la chapelle des Trois-Fontaines, entre Briec et Pleyben.



CHAIRE-CALVAIRE DE PLOUGRESCANT

(Dessin de M. Busnel.)

d'escalier, est garnie d'une balustrade flamboyante ; mais les collatéraux et le porche datent de 1605, et les voussures de ce dernier renferment plusieurs scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament délicatement sculptées en kersanton. La cuve baptismale est entourée de colonnes torses enlacées par des vignes chargées de raisins et par une variété charmante de fleurs, de fruits et d'insectes ; sur le buffet d'orgues de magnifiques bas-reliefs en chêne représentent David et sainte Cécile séparés par une marche triomphale. Le cimetière possède un ossuaire à jour, un arc de triomphe magistral et un calvaire qui est à lui seul un monument. On en fait le tour par cinq arcades, et un escalier conduit sur la plate-forme où la vie de Jésus se déroule en une multitude de personnages vêtus à la mode du XVIe siècle. Tous les archéologues finistériens ont décrit ces monuments qui présentent le plus haut intérêt pour l'histoire de l'art [1], mais aucun d'eux n'a signalé la chaire extérieure qui se trouve adossée à la chapelle du cimetière. Nous en devons la connaissance à M. l'abbé Abgrall, très versé dans tous les secrets les plus intimes de l'ancienne architecture bretonne. C'est une petite cuve ronde et étroite, sans grand cachet et sans ornementation, dans le genre de la chaire du Guerno : on y pénètre de la chapelle par une petite baie cintrée : il ne peut y avoir aucun doute sur son ancien usage.

Les dessins des chaires de Pleubian avec les sculptures de la Passion sur la frise, et de Plougrescant avec les colonnettes à bénitiers, étant fort clairs par eux-mêmes et n'ayant pas besoin de nouvelles explications, nous répondrons ici à plusieurs questions qui nous ont été adressées au sujet de notre étude : — 1° L'enquête de la canonisation de saint Vincent Ferrier ne contient-elle aucun renseignement sur ses prédications à Guérande, de manière à justifier la tradition qui a donné son nom à la chaire extérieure de la collégiale Saint-Aubin ? — 2° Ne conserve-t-on pas à Vannes une ancienne tapisserie qui pourrait donner de curieux détails sur les prédications en public de saint Vincent ? — 3° La cathédrale de Saint-Pol-de-Léon ne possède-t-elle pas sur l'un de ses transepts une chaire extérieure ?

Les documents réunis par M. l'abbé Chauffier nous permettent de répondre nettement à la première question. Tandis que pour les villes de Vannes, de Nantes, de Rennes, etc., l'enquête nous montre le saint moine prêchant et officiant sur des places publiques explicitement

[1] Voir en particulier l'*Itinéraire de Paris à Brest et à Saint-Malo*, par M. Pol de Courcy, à qui nous empruntons les détails qui précèdent.





Busnel del

Heliog Dujardin

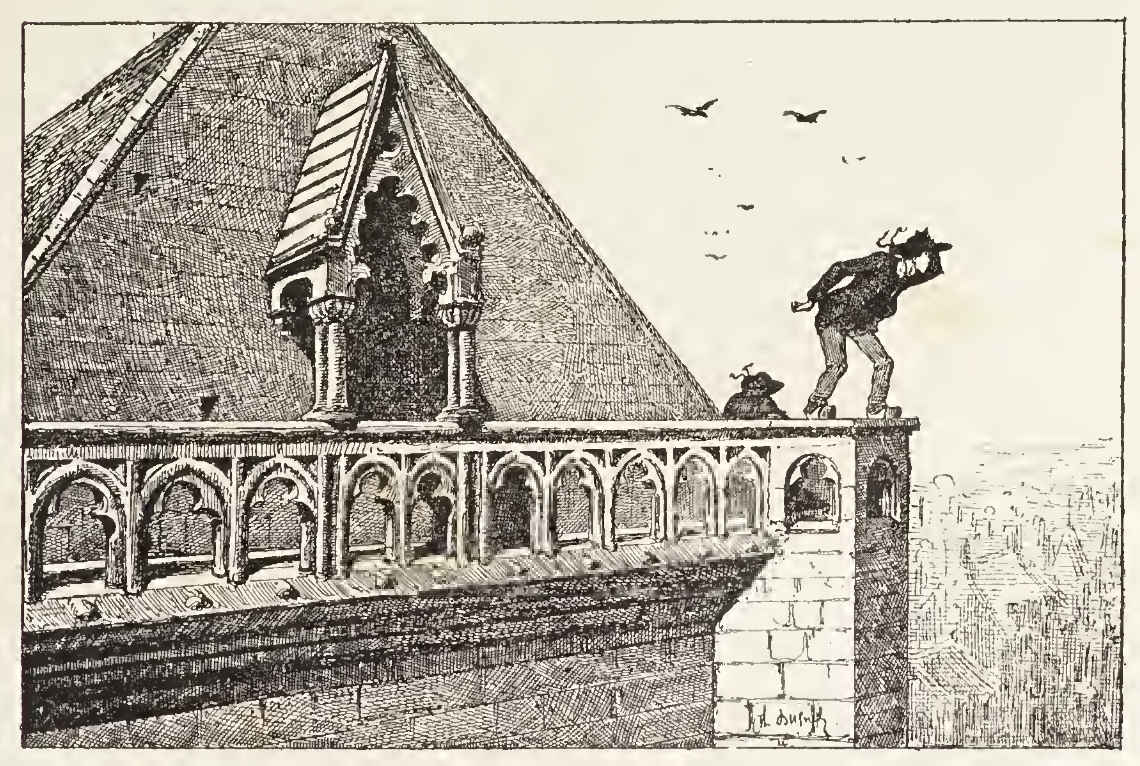
CHAIRE-CALVAIRE DE PLEUBIAN

Bretagne Artistique

Imp Ch Chardon aine

désignées, son apostolat dans la presqu'île guérandaise est beaucoup plus vaguement mentionné. Un seul témoin se contente de dire qu'il a entendu saint Vincent prêcher une fois *in partibus Guerrandiæ*. On n'en peut donc rien conclure de précis.

Quant à la tapisserie d'Aubusson que le chapitre de la cathédrale de Vannes conserve précieusement, elle est en effet très curieuse, mais elle ne peut nous être d'aucun secours, parce qu'elle date du temps d'Henri IV et que tous les personnages sont représentés avec des costumes de cette époque ; de la même façon qu'au calvaire de Guimiliau, les soldats qui viennent arrêter le Christ au Jardin des Oliviers portent des casques à visières, des rondaches et des culottes bouffantes avec braguettes. Dans la tapisserie de Vannes saint Vincent est représenté prêchant dans une petite chaire mobile recouverte d'un dais, mais tout l'ensemble dénote beaucoup trop la fantaisie, pour que l'archéologie puisse y recueillir des renseignements utiles.



LOGGIA DE SAINT-POL-DE-LÉON (FINISTÈRE)

(Dessin de M. Busnel.)

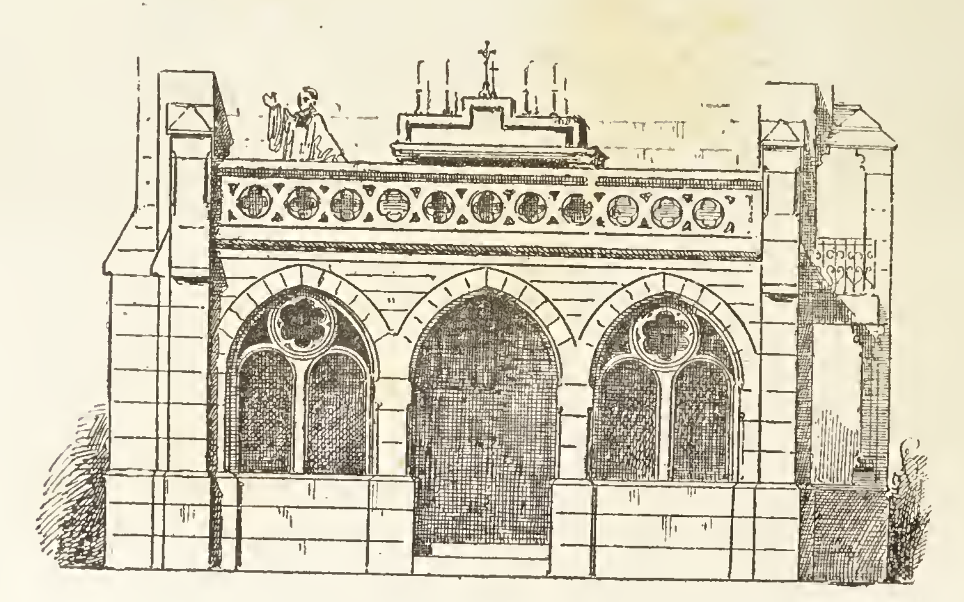
La troisième question mérite une attention plus soutenue. On remarque en effet un petit édicule fort original au transept sud de la cathédrale de Saint-Pol, par-dessus la galerie ou balustrade qui surmonte la grande rosace. C'est une niche ou dais en ogive construite au milieu de la galerie, et supportée par deux colonnettes dont les bases viennent s'appuyer sur le balustre. Il est matériellement possible de se placer sous ce dais élégant pour porter la parole vers la place ;

mais il ne paraît guère probable qu'un prédicateur ait jamais essayé d'y monter pour entraîner la foule, car sa voix n'eût pu se faire entendre d'une pareille hauteur à une distance suffisante : elle eût porté dans le vide. Nous pensons plutôt, avec M. Abgrall, que c'était une sorte de loggia d'où l'évêque donnait, les jours de grande fête, sa bénédiction solennelle. Quoi qu'il en soit, ce petit édifice est fort intéressant par l'élégance de sa construction, et il rentre bien dans la série des édicules réservés aux manifestations du culte extérieur. L'autel de la *chapelle ouverte* élevée sur le haut de la colline de Rumengol et celui qu'on remarque sur le haut de l'arc de triomphe du cimetière de Saint-Jean-du-Doigt, peuvent lui être adjoints avec la *Scala-Sancta* de Sainte-Anne d'Auray, comme annexes au sujet qui nous occupe.

Nous ne terminerons pas ces notes complémentaires de notre étude sur les chaires, sans signaler un fait tout moderne qui accentue la persistance de la tradition en Bretagne des manifestations extérieures du culte. M. l'abbé Abgrall, qui n'est pas seulement un excellent dessinateur, mais un architecte plein de goût, a construit en 1879, à Plonéis, entre Quimper et Douarnenez, une petite chapelle en l'honneur de sainte Anne : cette chapelle est précédée d'un porche couvert d'une terrasse, et cette terrasse, entourée d'une élégante balustrade, supporte un autel en pierre. On peut y dire la messe et l'on y prêche devant des foules de cinq à six mille personnes. Les jours de grand concours, la terrasse est couverte d'un velum et pavoisée.

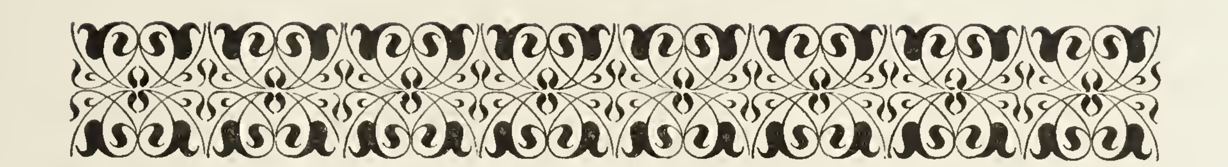
C'est ainsi que le domaine archéologique se continue dans les pays de foi jusqu'aux périodes directement contemporaines.

René Kerviler.



PRÊCHOIR DE SAINTE-ANNE DE PLONEIS

(Dessin de M. Busnel.)



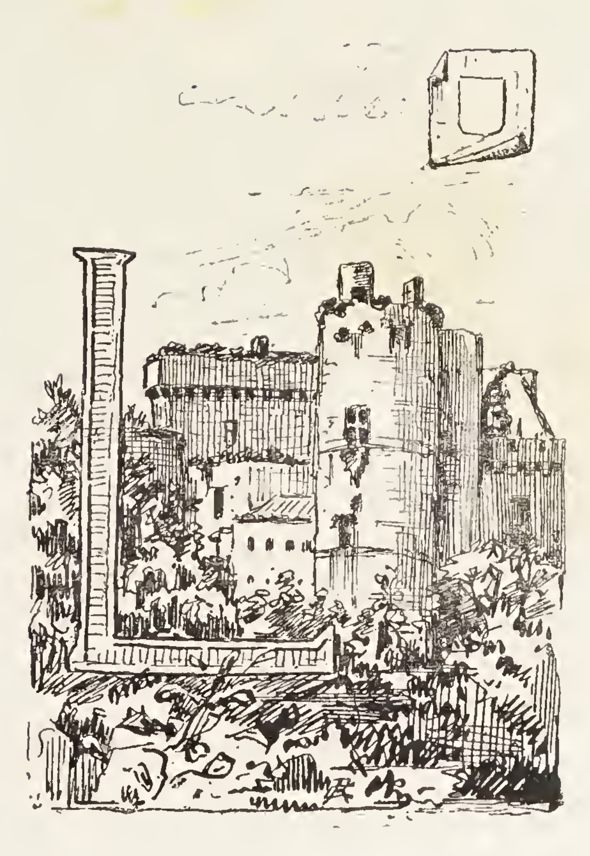
CLISSON

JUGÉ PAR SES VISITEURS

Extraits choisis des Registres de la Garenne

ET DU CHATEAU DE CLISSON

1819-1880



Les notices sur Clisson et les descriptions des beautés pittoresques ou monumentales de la charmante petite ville ne manquent pas. Le baron Lemot, Édouard Richer, Cacault, et bien d'autres, ont tour à tour dépeint les sites gracieux, ou résumé les annales de la vieille seigneurie. Reprendre, après eux, ce qu'ils ont si bien écrit semblait difficile.

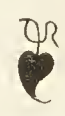


Château de Clisson. — Échelle du Connétable

Cependant la *Bretagne artistique* devait, dans ses premières livraisons, consacrer au moins quelques pages au lieu d'excursion obligé des touristes passant à Nantes.

Grâce à la complaisance de M. le baron Lemot, ce sont précisément les appréciations des nombreux visiteurs que nous reproduisons ici.

Malheureusement les feuilles surchargées des registres présentent beaucoup de signatures apocryphes. Tel a cru faire preuve de meilleur goût, en griffonnant, au lieu de sa signature (par un faux qui n'entraînait pas devant la cour d'assises), le nom de Victor Hugo, de Lamartine, de Barbès, etc. Il a donc fallu choisir, parmi ces mille paraphes, ceux qui paraissaient présenter un caractère sérieux d'authenticité.



E blond Phébus habite le Permesse ;
Il est pourtant un plus joli vallon...
Ah ! pour séjour quand tu choisis la Grèce,
Dieu des Beaux-Arts, connaissais-tu Clisson ?...

A. D. Souvenir d'une Languedocienne.



J'apporte le tribut du Nestor de notre Parnasse

Impromptu a M. Lemot

Tel est le pouvoir du génie :
Clisson te devra son destin ;
Clisson aujourd'hui de ta main
Reçoit une nouvelle vie.
Les hommes les plus délicats
Y retrouvent Athène et Rome :
Oui, l'on ne saurait faire un pas
Sans y soupçonner le grand homme.

Par M. Blanchard de la Musse. — 1819[1].



A M. Lemot, pour l'inviter à faire la statue de Clisson.

Si le nom de Clisson peut enflammer ton cœur,
Il doit aussi, Lemot, enflammer ton génie ;
La France se souvient assez de sa valeur ;
Clisson de ton talent attend son effigie.

Mis de Goulaine, gentilh. de la Ch. du Roi.

19 août 1826.

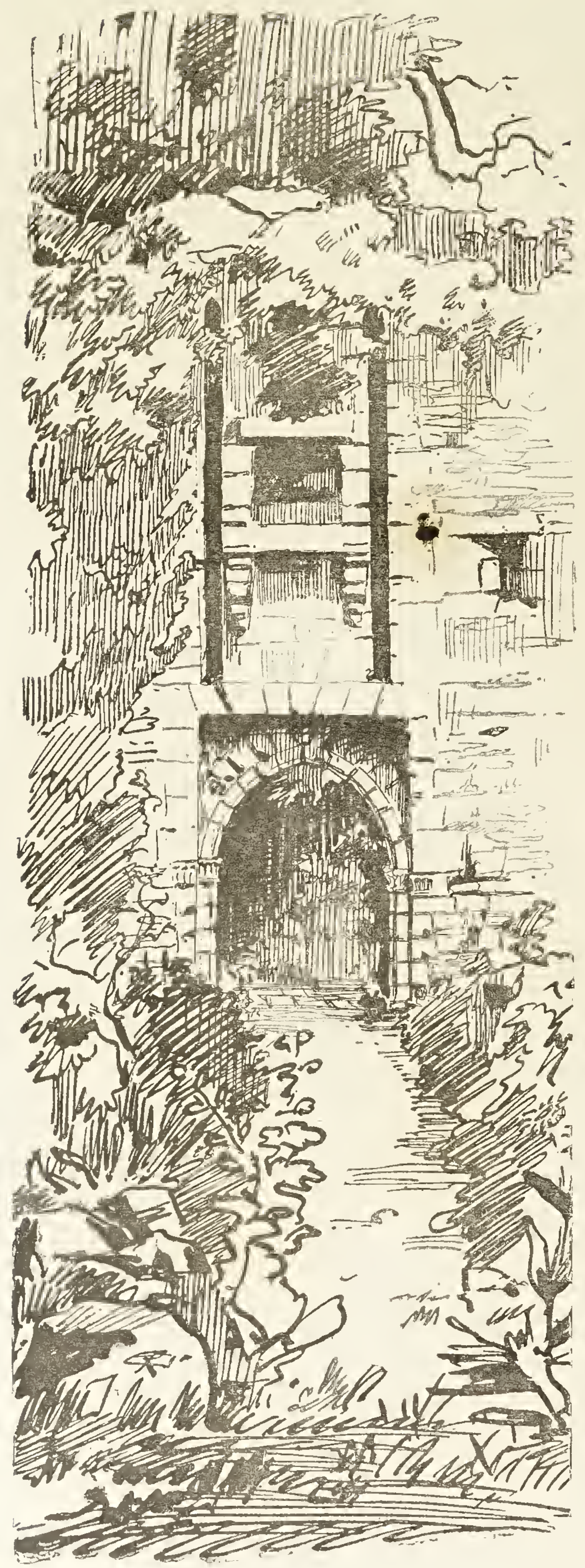


Asile du courage et du plus chaste amour,
De Clisson, d'Abélard, salut charmant séjour !
Lemot, en te rendant une nouvelle vie,
Sut immortaliser ta gloire et son génie.

Ch. B. La Giraudais, avocat. — 19 août 1826[2].

[1] Blanchard de la Musse (François-Gabriel-Ursin), né à Nantes en 1752, mort à Rennes en 1837, bien connu par ses nombreuses poésies légères, et divers opuscules, fut un des membres les plus actifs de la Société académique de Nantes.

[2] M. Charles Besnard de la Giraudais, doyen des avocats du bareau de Nantes, ancien bâtonnier, décédé le 28 mai 1880, à l'âge de quatre-vingts ans.


Château de Clisson. — Grande Porte.



Je vois Clisson, je crois voir l'Italie !.. Grand Clisson !.... malheureux Abélard ! tendre Héloïse ! vous devez à Lemot une nouvelle existence !... Honneur à l'homme de goût, à l'artiste célèbre !

Son tout dévoué confrère,

BOÏELDIEU [1].

Ce 21 Septembre 1819.



Clisson doit à un grand artiste ce que Montbard dut au plus grand peintre de la nature, ce que Ferney a dû au plus grand écrivain du XVIIIe siècle.

M. WALDOR, née VILLENAVE.

VILLENAVE, Pr à l'Athénée royal [2].

19 juillet 1826.

[1] Boïeldieu (Adrien-François), célèbre compositeur, mort en 1834.

[2] Villenave (Théodore), littérateur, né en 1762 à Caraman (Haute-Garonne), vint se fixer à Nantes, et fit partie des 132 Nantais. Il possédait une riche bibliothèque et une précieuse collection d'autographes.

Mme Mélanie Waldor, sa fille, connue par ses nombreuses productions littéraires et principalement par ses *Poésies du cœur*, naquit à Nantes le 11 messidor an IV (29 juin 1796).



Si Clisson était situé en Italie ou en Suisse, si l'on dépensait plus d'argent pour en faire le voyage, nos coureurs de poste à la mode en seraient engoués : mais il est si près ! C'est en Bretagne !!...

Septembre 1823.



(Fac-similé des registres).

En admirant les beautés de Clisson, j'ai eu le bonheur de saluer son immortel propriétaire. Ce 26 juillet 1826.

Le Cte de Linois, vice-amiral [1].

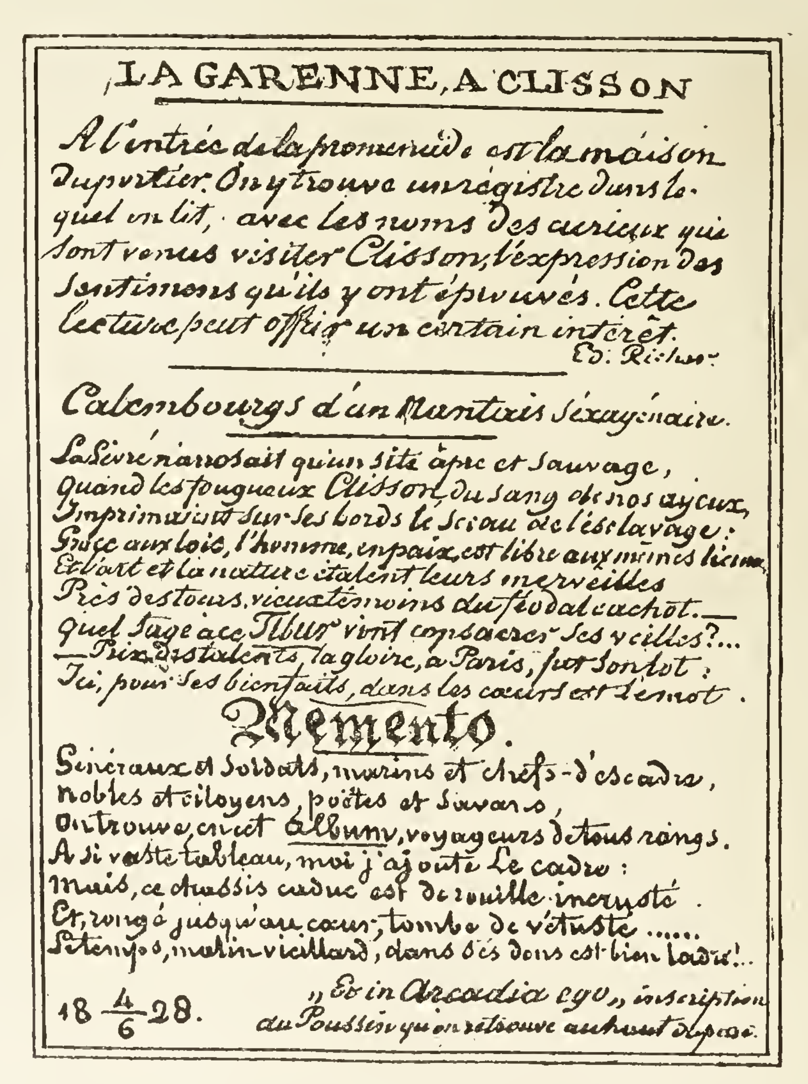
[1] Linois (Charles-Alexandre-Léon Durand, comte de), vaillant marin, cité surtout pour le magnifique combat qu'il soutint, le 6 juillet 1801, dans la baie d'Algésiras. Il mourut à Versailles le 3 décembre 1848.



Rivedo per la terza fiata questo vezzoso soggiorno e sempre con una nuova delizia. Oh quanto mi diletta l'ombra fresca di questi boschetti incantati, ed il mormorio suave dell' onda schiumante, che cade e fugge fra gli scogli !!! Qua l'anima e tutta alla natura ; una dolce malinconia s'impadronisce dell' esser nostro intero ; il cuore ne è commosso, e nostro malgrado, tristi ricordi vengono ad offrirsi in folla al pensiere. Situazione penosa e deliziosa al tempo stesso ! si puo sentirla, ma esprimerla e al di là della facolta di umani.

12 agosto 1827.





LA GARENNE, A CLISSON

A l'entrée de la promenade est la maison du portier. On y trouve un régistre dans lequel on lit, avec les noms des curieux qui sont venus visiter Clisson, l'expression des sentimens qu'ils y ont éprouvés. Cette lecture peut offrir un certain intérêt.

Ed. Richer.

Calembourgs d'un Nantais sexagénaire.

La Sèvre n'arrosait qu'un site âpre et sauvage,
Quand les fougueux Clisson, du sang de nos ayeux,
Imprimaient sur ses bords le sceau de l'esclavage :
Grâce aux lois, l'homme, en paix, est libre aux mêmes lieux,
Et l'art et la nature étalent leurs merveilles
Près des tours, vieux témoins du féodal cachot. —
Quel sage à ce Tibur vient consacrer ses veilles ?...
— Prix des talents, la gloire, à Paris, fut son lot :
Ici, pour ses bienfaits, dans les cœurs est le mot.

Memento.

Généraux et soldats, marins et chefs-d'escadre,
Nobles et citoyens, poëtes et savans,
On trouve, en cet album, voyageurs de tous rangs.
A si vaste tableau, moi j'ajoute le cadre :
Mais, ce châssis caduc est de rouille incrusté.
Et, rongé jusqu'au cœur, tombe de vétusté .....
Le temps, malin vieillard, dans ses dons est bien ladre !..

18 4/6 28. « Et in Arcadia ego », inscription du Poussin qu'on retrouve au haut du passé.

En imprimant ces vers la pierre s'est brisée!....

(Fac-similé des registres.)



C[te] DE MONTALEMBERT. — 10 septembre 1828[1].

[1] Montalembert (Charles-Forbes de Tryon, comte de), publiciste et homme politique, membre de l'Académie française.



CLISSON ET LE CHATEAU (VUE D'ENSEMBLE)

(Croquis de M. Raymond Cox.)



M'en dit qu'al premier jour, aci bendra Madamo !
Noun soun pas estounat ; quand on a sa bell' amo,
On quitto sans fayssous les palais dé Paris,
Per beni besita un tant poulit pays.

R. jne, de Bordeaux. — 24 juin 1828.



Marie-Caroline, le 6 juillet 1828 [1].



Vte W., auteur du *Voyage de S. A. R. Madame, duchesse de Berry:*

Vaillant connétable, où étais-tu ?

Depuis ses jours, Clisson n'avait pas vu tant de bonheur que le 6 juillet 1828, souvenir qui ne s'effacera pas [2].



Poétique séjour pour l'amour façonné !
Je t'aurais consacré quelque rime badine,
Si l'heure du dîner n'avait déjà sonné !
Mais comment rimailler quand on sent la cuisine ?



Saint-René Taillandier. — 5 septembre 1836 [3].

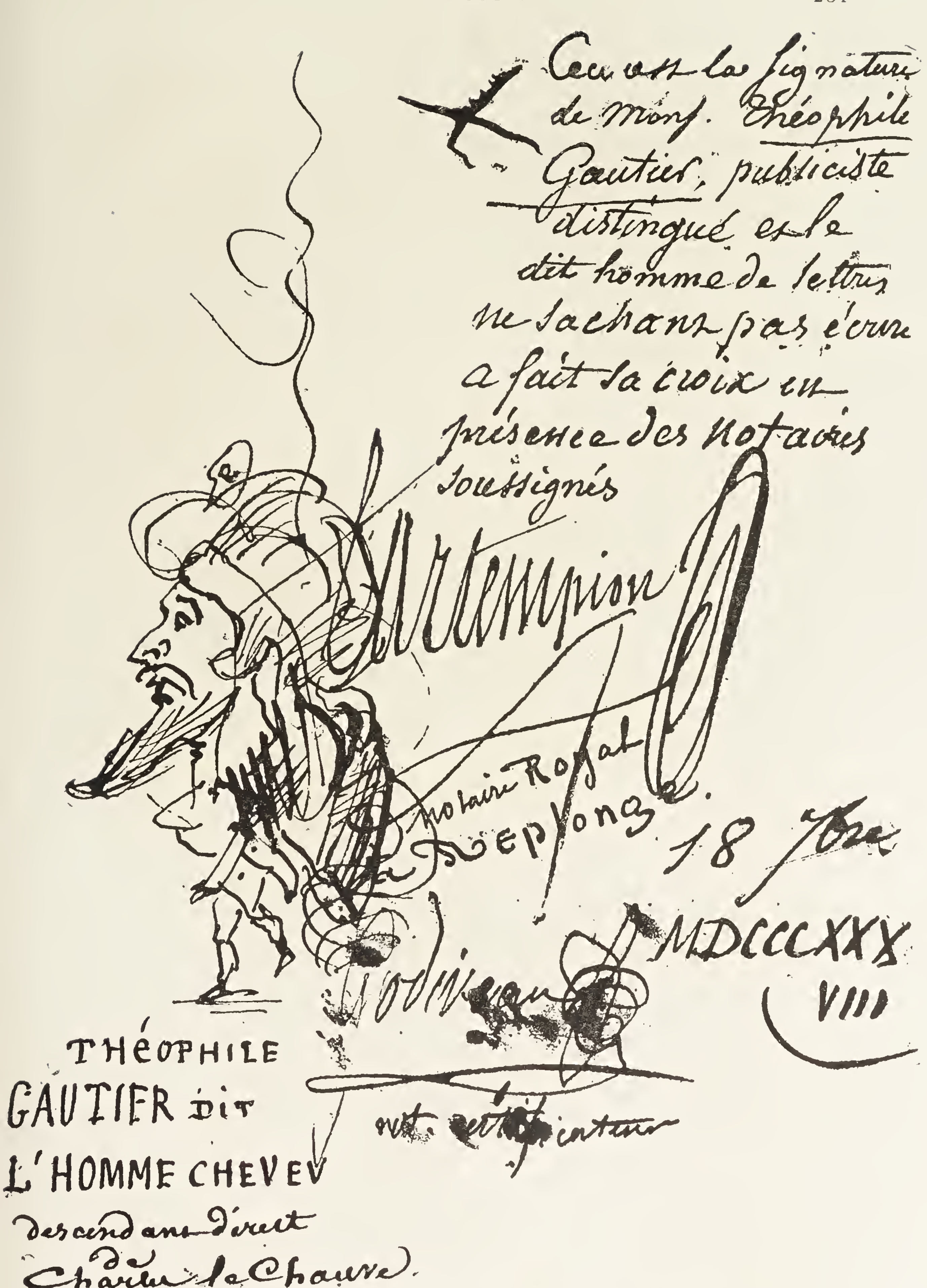


. . . .
Le monde est ainsi fait, loi suprême et funeste :
Comme l'ombre d'un rêve après quelques instants,
Ce qui charme s'en va, ce qui fait peine reste ;
La rose vit une heure et le cyprès cent ans.

Our Brezonec en ta,

De Kerorguen. — 17 octobre 1837.

[1] Marie-Caroline-Ferdinande-Louise de Bourbon, duchesse de Berry, décédée en 1870.
[2] Walsh (Joseph-Alexis, vicomte), littérateur, mort en 1860.
[3] Taillandier (René-Gaspard-Ernest Taillandier, dit Saint-René), littérateur.



(Fac-similé des Registres.)

Gautier (Théophile), poète et littérateur, né en 1811 à Tarbes; l'un des plus fervents adeptes de Victor Hugo et de l'école romantique.

Cette page pleine d'humour et d'entrain est une des plus curieuses des registres de la Garenne.



Le général Cubières [1].



Hermann Léon. — 10 août 1840 [2].



Le vingt-neuf août 1841, je me promenais dans ces lieux charmants avec ma famille et mes amis.

Ernest Ponchard.



Au fou du Marais (Victor Hugo)

Réponse à *Gastibelza.*

Quasi bêta, l'homme au discours baroque,
Parlait ainsi :
« Quelqu'un veut-il voir le dieu de l'époque ?
« Qu'il vienne ici.
« C'est moi qui suis du monde poétique
« Le grand Wisnou.
« L'immense honneur du trône académique
« L'a rendu fou.

« Homère est mort ; on ne lit plus en France
« Que mon roman.
« Oserait-on mettre Achille en balance
« Avec mon Han!...
« Ajax est-il un héros comparable
« A Trouillefou ? »
De trop d'encens la vapeur agréable
L'a rendu fou.



E. de Pompéry. — 23 juin 1844 [3].

[1] Le général Cubières, célèbre par l'occupation d'Ancône ; fils naturel reconnu du marquis de Cubières, agronome et économiste distingué.

[2] Léonard Hermann, dit Hermann Léon, chanteur français, mort aux Batignolles le 3 novembre 1858.

[3] M. Édouard de Pompéry, ardent partisan des doctrines fouriéristes, député du Finistère, mort le 29 août dernier.



A Masson sculp

Imp. A Beillet, Paris.

LA GARENNE DE CLISSON





O vous dont l'âme est triste et dont la vie en pleurs
S'écoule lentement, trop lentement peut-être ;
Vous à qui le Seigneur ne fit jamais connaître
Des choses d'ici-bas que tourments et douleurs ;
Oh ! venez dans ces lieux, où tout dans la nature
Vous dit : Ils ont aimé, vous dit : Ils ont souffert,
Et la feuille qui tremble, et l'arbre toujours vert,
Et la fleur qui s'incline, et le vent qui murmure.
Mais vous, à qui le ciel, prodigue de faveurs,
N'envoya ni soupirs, ni larmes, ni malheurs,
Ah ! fuyez loin d'ici ; car tout gémit, tout pleure,
Et la tristesse, en reine, y fixa sa demeure.
Et puis vous y liriez que tout passe et s'efface,
Qu'il est un dernier jour, où, sans laisser de trace,
Heureux ou malheureux, tout est précipité
Dans l'abîme sans fond qu'on nomme éternité !

Clisson, 22 juillet 1845. Cte Fernand de Bouillé



It is very fine, indeed, but.
There are very trouble some people
Who come from Nantes to see this
Place and spoil by their presence
The beauties of nature and solitude [1].

Émile de la Bédollière. — 31 août 1845 [2].



Qu'on cesse de vanter les grandes Tuileries,
Leurs ombrages, leurs fleurs, par la poudre flétries,
Leurs massifs de verdure alignés avec art ;
O Garenne, tes bois et tes routes champêtres
Valent bien le jardin de ces froids géomètres
Qu'on nomme Le Nôtre et Mansard.

[1] « Ces lieux sont véritablement enchanteurs ; mais trop de gens ennuyeux viennent de Nantes en troubler la solitude et la beauté. »

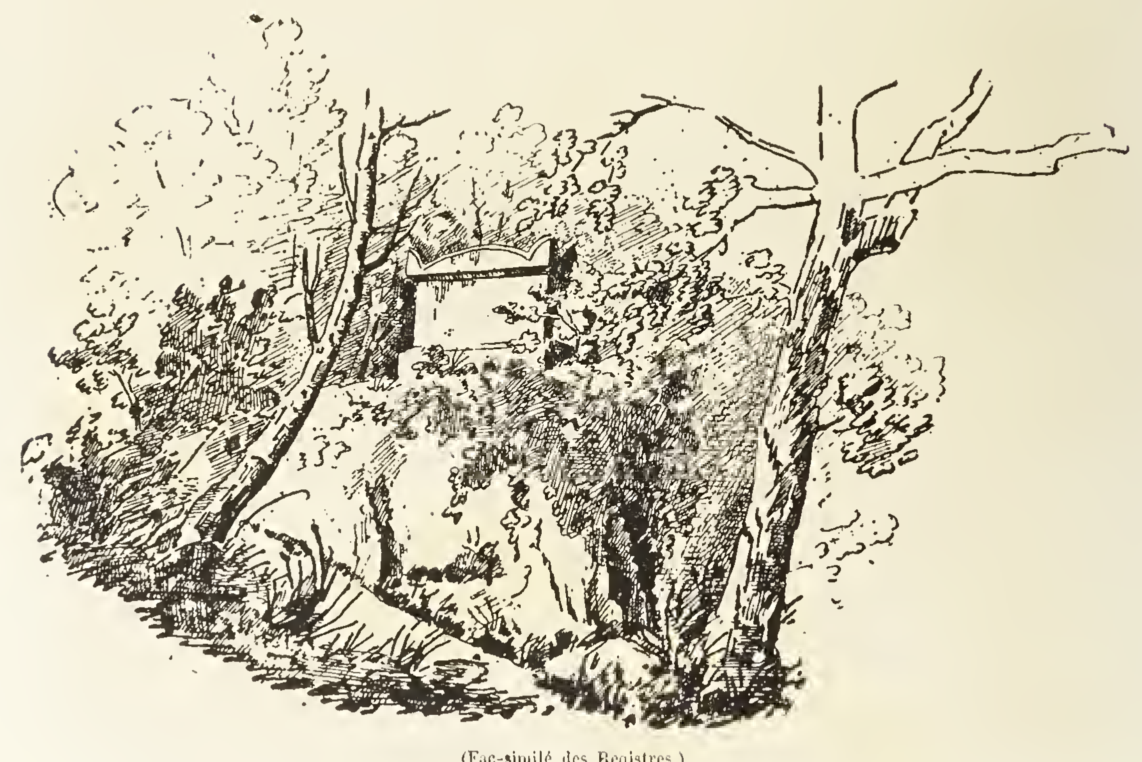
[2] La Bédollière (Emile Gigault de), journaliste et littérateur, l'un des principaux fondateurs du *National*.

La nature a tout fait pour ces lieux solitaires ;
Point de grilles de fer encadrant les parterres,
Point de verdâtres flots dans leurs bassins dormants,
Mais des rochers ardus, des asiles rustiques ;
Des eaux qui, franchissant leurs digues granitiques,
S'éparpillent en diamants.

Tandis qu'on va rôdant sous l'ombre des grands chênes,
Qu'on écoute le bruit des cascades prochaines,
Ou des oiseaux du bois la timide chanson,
Comme un vieux souvenir de nos grandes batailles,
Apparaissent au loin les austères murailles
Du manoir d'Olivier Clisson.

Et l'âme mêle alors en ses rêves sublimes
Les images des champs, les guerres et les crimes,
Les murs que dévora le feu républicain...
Bientôt de ses efforts le poète se lasse,
Et sent, en achevant, qu'il faudrait un Horace
A ce Tibur armoricain.

Émile de la Bédollière. — 31 août 1845.



(Fac-similé des Registres.)



Pitre Chevalier. — 30 octobre 1845[1].

[1] Littérateur et romancier, né à Paimbœuf (Loire-Inférieure).



Nous soussignés, après avoir visité les ruines du château de Clisson, sommes convenus d'un commun accord que, nonobstant la beauté de ce vieux castel, le déjeûner de l'hôtel de la Poste mérite plus de sympathie.
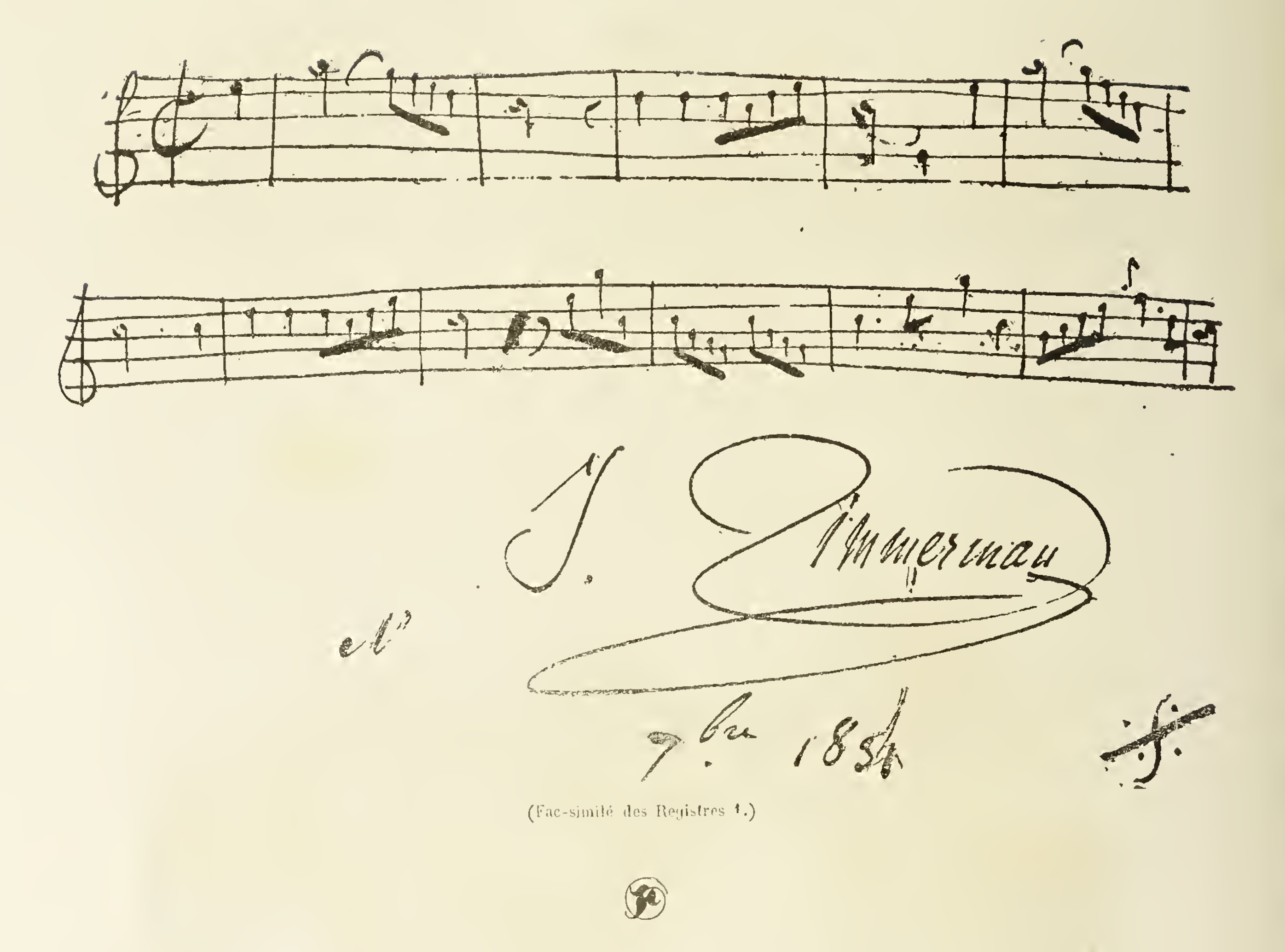
BRILLAT-SAVARIN.

CLISSON. — LE CHATEAU VU DE LA TANNERIE (Croquis de M. R. Cox.)



Vtesse DE SAINT-MARS [1].

[1] N.... Cisterne de Courtiras, mariée fort jeune au vicomte de Saint-Mars, connue dans le monde des lettres sous le nom de comtesse DASH, qui était le nom d'une petite chienne qu'elle affectionnait beaucoup.



(Fac-similé des Registres [1].)

Quand la cloche du soir, plaintive et solitaire,
Tinte sous le donjon,
Quand du soleil couchant la mourante lumière
Expire à l'horizon :

Venez errer, pensif, le long de ce rivage
Où deux noms sont écrits,
Où deux cœurs amoureux vécurent sans orage
Sous des bosquets fleuris.

Mais leur bonheur passa comme un léger nuage
Que poussent les autans,
Comme le doux parfum qui marque le passage
De l'humble fleur des champs.

Car Dieu sur notre terre envoya la souffrance,
Les larmes, la douleur,
Et pour nous quelquefois se lève l'espérance,
Mais jamais le bonheur.

Cte FERNAND DE BOUILLÉ. — 31 mai 1847.

[1] Zimmermann (Pierre-Joseph-Guillaume), compositeur, élève de Boïeldieu, mort en 1853.



Chantez, chantez, petits oiseaux ;
Bruissez, charmantes cascades ;
Abaissez vos vertes arcades,
Beaux arbres, au-dessus des eaux.

D'ici je vois venir notre hôte,
Seigneur de ces lieux enchantés ;
Regardez là-bas, vers la côte,
Ces coursiers fumants arrêtés.

Une noble et douce compagne
Vient, dit-on, embellir ses jours...
Pour la fêter, toi, sa campagne,
Tibur, revêts tous tes atours !

Qui mieux que toi lui peut apprendre
Où réside le vrai bonheur,
Retraite poétique et tendre,
Qui doucement parles au cœur.

E. M. (Elisa Morin). — 23 juin 1847.



A la Garenne de Clisson

15 juillet 1849.

Quel est est donc le prestige, attrayante Garenne,
Qui dirige sur toi notre regard mondain ?
Je crois l'avoir trouvé, sans me donner de peine :
C'est qu'en toi nous voyons un reflet de l'Éden !...

J[en] Picart, prêtre.



Clisson, lieux enchantés, délicieux séjour,
Parle, parle à mon cœur et de gloire et d'amour !
Vieux castel, fiers débris, retrace à ma mémoire
De tes preux chevaliers la poétique histoire.
Ces magiques combats, faits d'armes éclatants
Que l'on croirait puisés aux gothiques romans !

Mais non, laissons dormir ces ombres solennelles !
Le lierre a couronné tes puissantes tourelles ;
Les tendres souvenirs vont bien à ta beauté,
Et l'amour d'Héloïse a bien sa majesté !
Plus grande par le cœur encor que le génie,
C'est ici qu'elle vint, méconnue et bannie ;
C'est ici qu'Abélard cachait à tous les yeux
Ce front pur qui rayonne aujourd'hui lumineux !
Femme des anciens jours, complète et magnifique,
Que le rêveur croit voir sous ton ombrage antique,
Clisson ! lieux enchantés, délicieux séjour,
A mon cœur attendri ne parle que d'amour !

Herminie Vauguyon. — 16 juillet 1849.



Comme le sombre lierre enlace ici le chêne,
Je voudrais m'attacher à ce charmant séjour.
Mais, hélas ! c'est ailleurs qu'il faut traîner ma chaîne ;
C'est ailleurs qu'il me faut porter le poids du jour.

E. Guérin. — 3 septembre 1849.



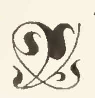
Toi qui sus transplanter au sol de la patrie
Le génie immortel de la vieille Italie,
O Lemot, dans mon cœur je veux graver ton nom.
C'est toi qui dans ces lieux, où l'ombre de Clisson
Vit comme un souvenir de notre grande histoire,
De la Grèce et de Rome évoquant la mémoire,
As donné pour parure à ce parc enchanté
Les chefs-d'œuvre de l'art pris à l'antiquité.

Ernest Perrot de Chezelles. — 26 septembre 1849.



Où sont-ils aujourd'hui ceux qui de ces remparts
Ont jadis élevé les pierres avec peine ?
Le sable que les vents soulèvent dans la plaine
En contient-il encor quelques restes épars ?

(A suivre).



JEAN-LOUIS HAMON

(DEUXIÈME ET DERNIER ARTICLE [1])



Certaines natures n'arrivent à la simplicité qu'après d'incroyables recherches; il leur faut un labeur incessant pour dégager leur pensée franche et nette de l'enveloppe qui la retient prisonnière. Les poètes particulièrement sont souvent atteints de ce mal. Alfred de Musset a refait vingt fois des vers qui sont pour nous d'une limpidité, d'une facilité parfaites.

A ces penseurs la critique superficielle est cruelle et malfaisante. La blague parisienne — passez-moi le mot, il est nécessaire — la blague parisienne les tue.

Hamon, qui venait d'avoir un vrai triomphe, ne put échapper à ce genre de railleries si mordantes qui trouve toujours un écho dans les ateliers des artistes relégués aux derniers plans.

Il peignait des enfants, comme un vrai maître. Il saisissait à l'im-

[1] Voir la livraison d'octobre 1880.

proviste des attitudes d'une grâce incomparable. Il connaissait les petites moues qu'on aime à étudier sur ces lèvres roses qui disent tant de choses, dans leur susurrement de fauvettes. Ses petites jambes mignonnes avaient des colorations fraîches, à faire venir l'eau à la bouche des mamans les plus sévères. On le surnomma *la Mère Gigogne.* Il en fut blessé jusqu'au fond de l'âme.

Trop doux pour répondre par une méchanceté, mais railleur à sa manière, c'est alors qu'il composa toutes ces fantaisies, que ses camarades seuls pourraient expliquer aujourd'hui et qui avaient parfois une pointe de malice assez finement aiguisée.

Nous ne pouvons ici faire l'étude complète de tous ces sujets bizarres toujours d'un goût exquis; mais comme nous cherchons à analyser un caractère, qu'on nous permette de nous arrêter à quelques-uns d'entre eux.

Gérôme pompeusement travaillait à ses gladiateurs.

Ave, Cæsar, morituri te salutant! On en parlait d'un bout à l'autre de la rue Notre-Dame-des-Champs. Hamon, dans le fond de sa retraite de l'avenue Vavin, alignait sur le manche d'une casserole reluisante des escargots montant à l'échelle et se précipitant, à la voix d'une cuisinière du plus haut style, dans la sauce savamment préparée à leur intention.

Ave, Cæsar, morituri te salutant! Gluck dessinait des catapultes. Baader silhouettait au-dessus de ses guerriers des machines de guerre redoutables. Hamon, souriant, prenait un léger croquis de ces engins féroces, que l'auteur de la *Vie de César* avait mis à la mode, et sur un éventail, que devaient plus tard se disputer des princesses, faisait tuer des papillons par cette formidable artillerie, manœuvrée gracieusement par un amour tout nu défendant une innocence drapée dans un voile d'une blancheur immaculée.

Agréable façon de répondre à des lazzis quelquefois plus méchants qu'ils n'en avaient l'air.

Ce fut alors qu'il composa *le Ricochet, Enseignement mutuel, la Boutique à quatre sous, le Papillon enchaîné, la Cantharide esclave, la Saison des papillons, la jeune Fille arrosant des fleurs, la Femme aux bouquets, les Devideuses, l'Espérance, la Charité* du pavillon des internes, à l'hospice de la rue Jacob, *la Femme à la boule,* sautant à la corde sur la sphère du monde, au café de Fleurus, etc., etc.

Les intentions étaient tellement cachées, que bien peu parvinrent à les comprendre. On l'accusa de ne produire que des *rébus.*



LA CUISINE, PAR HAMON

(Gravure sur bois de Lavieille.)

Le mot le navra à sang.

Il venait de faire son *Amour en visites.* Sans y penser aucunement — c'est lui-même qui l'avoua par la suite — il trouvait en se jouant de l'Anacréon tout pur. « Il y a des jours où je me sens tout à fait poète, » disait-il à son ami Français.

Il pleuvait fort cette nuit ;
Le vent, le froid et l'orage,
Contre l'enfant faisaient rage.
« Ouvrez, dit-il, je suis nu. »

Un caricaturiste reproduisant ce tableau dans sa revue du Salon, écrivit au bas ce titre grotesque : « Il y a quelqu'un. »

Ce fut le dernier coup, pour cette nature d'une délicatesse presque féminine.

Il tomba dans un découragement complet. Sur ses chevalets se trouvaient alors en préparation : *Tutelle, la Volière* et *l'Escamoteur.*

Pendant les longs mois d'hiver, il travailla silencieusement.

Il y avait, à cette époque, à Paris, place des Écoles, non loin du Collège de France, un pitre bizarre, qui jouait du violon avec un archet en dents de scie sur une planchette décorée de médailles de commissionnaires et de plaques de marchandes des quatre saisons. Sa femme l'accompagnait toujours, faisant en plein vent bouillir la marmite près de la table de son mari. Les grisettes du Quartier latin s'arrêtaient souvent pour l'entendre, et les savants de la Sorbonne passaient en lui jetant un regard de pitié.

Hamon, qui, comme tous les rêveurs, adorait la flânerie, passait des heures entières dans ce coin du vieux Paris, disparu depuis pour le percement du boulevard Saint-Michel. Un jour, il lia conversation avec le saltimbanque, l'attira chez lui, fit son portrait, et c'est à cette aventure que nous devons *le Quart d'heure de Rabelais,* que possède aujourd'hui le musée de Nantes [1].

C'est au Salon de 1861 qu'il exposa cette seconde page de la comédie humaine qui vaut peut-être mieux encore que la première.

Bien des gens alors profitaient de l'étonnement causé par l'apparition subite d'un diable rouge, dissimulé sous le couvercle d'une boîte à surprise, pour faire passer la muscade d'un gobelet préparé dans leur

[1] Les deux seuls tableaux achetés par l'Administ ation au peintre des *Orphelins,* dans toute sa carrière si longue et si bien remplie, sont les tableaux du musée de Nantes : *l'Escamoteur* et *la jeune Mère.*

insatiable *profonde.* Ah ! qu'il y avait d'esprit caustique dans cette nature, si bonasse en apparence.

Au Salon, personne ne s'arrêta devant la toile d'Hamon.

C'était l'année où M. Yvon exposait sa *Bataille de Solférino,* Meissonier, son *Empereur à cheval,* Flandrin, son *Prince Napoléon,* Philippoteaux, ses *Épisodes des combats de Montebello* et Pils, sa grande toile du *Passage de l'Alma.*

Les clairons faisaient tant de bruit, au palais des Champs-Élysées, qu'on ne pensait guère à écouter les grelots sonores du tambour de basque de sa satirique bohémienne.



LA CANTHARIDE, PAR H MON

L'indifférence de la foule rendit Hamon presque malade. Il devenait sombre et fuyait jusqu'à ses amis les plus sympathiques.

Découragé, troublé, doutant de lui, il s'en allait par les rues, désœuvré, ne voulant plus rien faire, près d'abandonner à tout jamais la peinture.

Une femme lui tendit la main et le releva.

Cette femme, c'était sa sœur.

Heureux, trois fois heureux l'homme qui, préoccupé de la seule contemplation du beau, sans souci des choses de ce monde, vivant toujours en dehors des vulgarités de l'existence, rencontre, le soir, au foyer de sa maison, le doux sourire de l'amitié, les soins empressés d'une main toujours prête à panser les plaies douloureuses de son cœur endolori.

Hamon connut ce grand bonheur. Si la comparaison n'était pas trop vulgaire, on pourrait dire de Mlle Hamon qu'elle fut l'ange gardien de son frère.

Il n'y a que la Bretagne pour produire ces dévouements féminins ; et, quand l'égoïsme aura fini d'envahir le reste du monde, c'est là qu'il faudra chercher encore l'affection tenace de la famille, et la vertu qui se sacrifie jusqu'à l'abnégation, jusqu'à l'anéantissement de tout son être.

« Partons pour Rome, » avait dit Mlle Hamon. Jean-Louis fit ses malles, sans rien dire, et tomba, un beau matin, dans une mansarde de la Via du Monte d'Oro.

Il était sauvé.

Quelques années après, il envoyait à Paris l'*Aurore*, cette vision éthérée d'une femme idéale, qui, touchant à peine du bout de ses pieds blancs les tiges d'acanthe qui lui servent de support, comme les belles Egyptiennes des frises de Thèbes ou de Denderah, hume à longs traits la céleste rosée dans le calice entr'ouvert d'une fleur, divin lotus, éternelle communion du poète avec la nature.

En 1865, Hamon visitait Naples et se fixait à Capri.

Il y rencontra son vieil ami Français et Edouard Sain, qui fut son compagnon de travail pendant près de dix années.

Il vendait à Rome, dans son atelier de la Via Margutta, un très grand nombre de tableaux, reproductions et variantes de ses toiles parisiennes.

De là-bas, il n'envoya guère ici que ses *Muses à Pompéï*.

Français brossait, dans les ruines, de magnifiques études, comme il en sait faire.

Un soir, Hamon, qui était resté tout le jour couché près d'un fût de colonne, non loin de la maison de Diomède, silencieux et rêveur, jouait avec les brins d'herbes folles qui poussent dans la terre remuée par les fouilles. Il s'approcha de son ami et lui dit à l'oreille : « Je sens le souffle, mon maître ! Je sens le souffle ! Vois-tu tous ces débris, ce pavage cyclopéen des rues où sont encore tracées les ornières des chars antiques, ces colonnes rouges, ces murs peints, ces voûtes sculptées,

ces gradins énormes, où jadis traînaient les robes brodées des matrones, ce théâtre dégarni, où tout un peuple applaudissait les comédies



LES ORPHELINS, PAR HAMON
(Gravure sur bois de Bertrand.)

de Plaute ?... Maintenant que les lueurs azurées de la lune font vibrer toutes ces pierres mortes, je vois des ombres qui voltigent dans l'air. Je les vois, mon maître, je te dis que je les vois ! »

Au retour, à l'auberge, il esquissa tout aussitôt son rêve ; il mit à le réaliser plusieurs mois, dans son atelier de Capri. C'est M. Delahante qui est l'heureux possesseur de cette belle conception du peintre ; il l'acheta, à peine finie, à l'artiste auquel il avait commandé la décoration d'un salon qu'il ne put faire exécuter à son gré.

Certes, oui, dans les ruines, on a parfois de ces visions rétrospectives ; surtout quand on les étudie avec le soin qu'elles méritent, qu'on les dessine, qu'on les scrute, qu'on les fouille avec l'enthousiasme forcé que demande cette attrayante besogne.

Un poète, comme notre peintre, ne pouvait manquer d'entrevoir, lui aussi, les célestes créatures qu'il a si bien rendues dans sa toile, mystérieuse et tendre comme une strophe grecque de Pindare.

Fatigué de vivre, tantôt à Rome, tantôt à Capri, tantôt à Paris, tantôt en Bretagne, dans ses voyages en France, il se réservait toujours quelques semaines pour visiter sa chère patrie. Hamon résolut de se faire un chez lui.

Un de ses amis lui céda un petit coin de terre à Saint-Raphaël. Il y fit construire une villa qu'il décora lui-même et vint définitivement y planter sa tente.

Sa terrasse donnait sur la mer. De sa fenêtre, il voyait encore cette ligne bleue qu'on n'oublie jamais, comme nous le disions en commençant cette étude. Une forêt de pins l'abritait des vents du nord. Il était là tranquille, heureux enfin, marié selon ses goûts, sans crainte du lendemain.

Il fit son portrait, qu'on lui avait demandé avec instance pour la galerie des peintres contemporains de Florence. Les Italiens l'y placèrent à côté du père Ingres.

Puis, en 1872, il conçut le plan de son *Triste Rivage,* souvenir du Dante et de Shakespeare, où la tendre Ophélie, reçue par l'Amour aux bords du fleuve sombre, est consolée par lui.

La première idée de sa composition lui était venue à Capri, dans une des grottes qui entourent l'île de Tibère. Nous empruntons à M. V. Fol la description de cette toile et les indications précises qui l'accompagnent :

« Les ombres s'avancent majestueuses et calmes vers les bords du Styx ; elles attendent sans impatience l'infernal nautonier. A la tête de la phalange des morts, deux jeunes filles, à la couleur diaphane, sont debout sur l'eau, pour bien rendre le caractère d'apparition de tous ces personnages, qui n'ont de réel que l'apparence. A côté se voient deux vieilles femmes, aux traits hâves, aux cheveux blancs ; elles

regardent sans frayeur le sombre rivage, opposition frappante et voulue entre celles qui ont tout perdu en mourant, et celles à qui la décrépitude ne peut procurer que des douleurs sur la terre. Puis viennent trois philosophes qui, en marchant, discourent gravement ; le peintre s'y est figuré lui-même, avec son ami le paysagiste Français et Paul Chenavard, à qui il portait une vénération profonde.

« Vers le milieu du sombre cortège, on reconnaît le fin profil de Lamartine, celui du Dante, puis Édouard Sain, son compagnon de travail pendant près de dix ans à Capri et à Rome. Ophélie, couchée sur le rocher, est sa propre femme à la riche nature ; tous les autres types de femmes et d'hommes sont pris à Capri ou à Rome. Vers le fond de la grotte, une paysanne, vêtue de blanc et coiffée d'un bonnet breton, rappelle sa sœur, telle que la représente un portrait déjà ancien, qu'il a fait au début de sa carrière. »

Exposée en 1873, sa toile fut vivement appréciée par tous ses vrais amis de Paris. On retrouvait l'auteur des *Orphelins*, avec toutes ses tristesses d'autrefois, agrandies de je ne sais quoi de plus mâle, de plus ferme, de plus grandiose.

A peine de retour à Saint-Raphaël, il jeta sur la toile sa dernière conception, *Une Fortune*, venant frapper à la porte d'un peintre et ne trouvant plus que son cadavre.

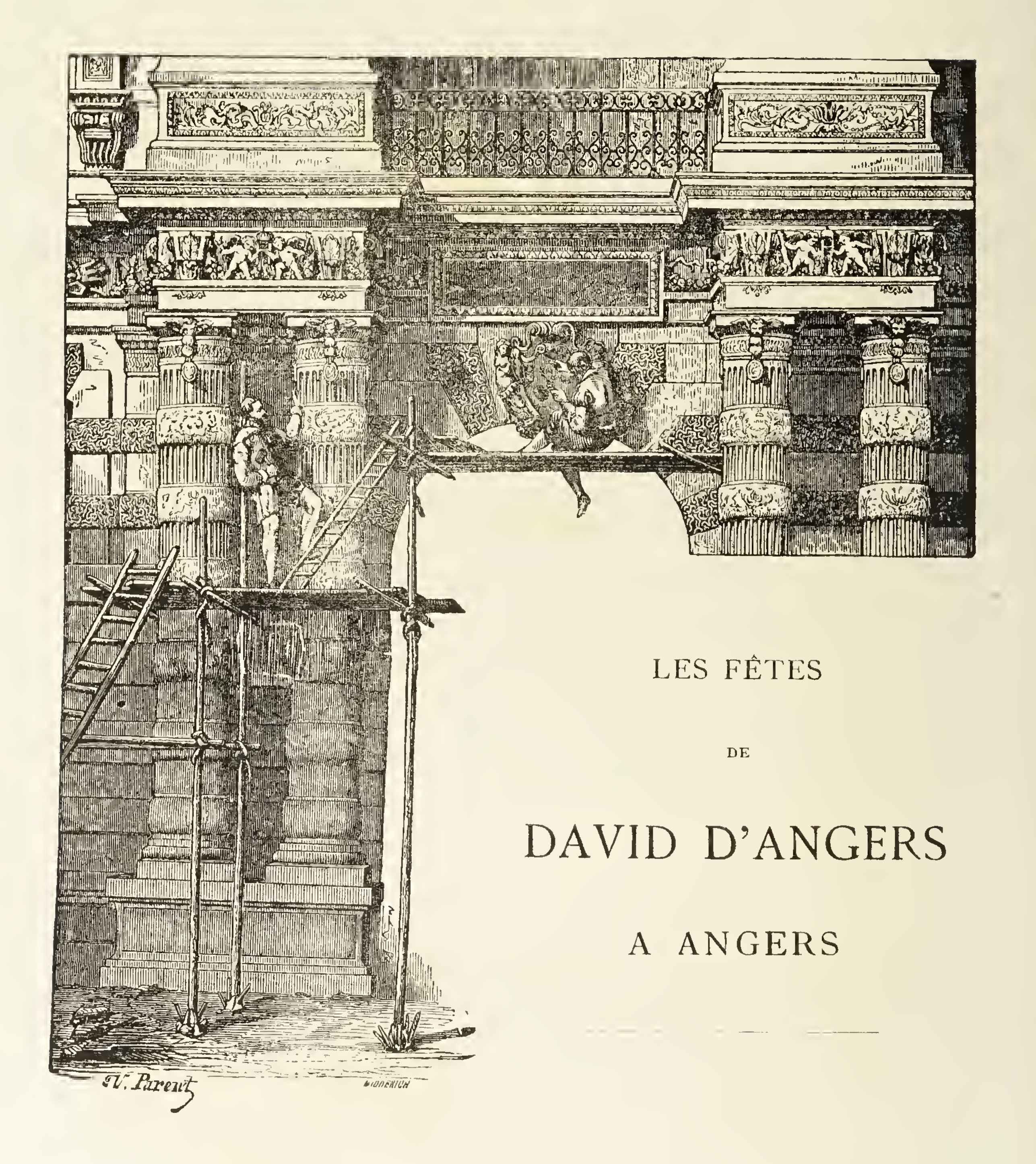
Triste présage !

Quelques mois après, il mourait, dans sa chère petite maison, le 24 mai 1874, à l'âge de cinquante-trois ans.

La France perdit en lui une personnalité, chose extraordinairement rare à notre époque, et la Bretagne, un de ses fils les mieux doués, une de ces natures fortes et douces, puissantes et délicates, comme elle seule sait en produire.

HENRI DU CLEUZIOU.





LES FÊTES

DE

DAVID D'ANGERS

A ANGERS

David (Pierre-Jean) est né à Angers, le 12 mars 1788, dans une modeste maison de la rue de l'Hôpital [1].

Je ne vous dirai pas ici l'histoire de ce grand artiste; d'autres l'ont racontée mieux assurément que je ne saurais le faire; d'ailleurs un Angevin, M. Henry Jouin, a publié sur David d'Angers un ouvrage définitif, que je recommande aux personnes désireuses de connaître cette belle vie d'artiste et d'honnête homme.

Je ne veux parler ici que de l'artiste, laissant de côté l'homme public, à qui nos malheureuses divisions politiques accordent aujourd'hui une importance dont David serait le premier surpris, si nous avions le bonheur de le compter encore au nombre des vivants. C'est

[1] Cette rue porte aujourd'hui le nom de *rue David*.

au sculpteur que la statue de la place de Lorraine a été élevée, et tous les Angevins, sans exception, applaudissent à cet hommage rendu à leur illustre compatriote.

Quel déplorable égarement nous pousse à faire pénétrer partout la politique ! L'art ne devrait-il pas être un sanctuaire, où, mettant un terme à nos funestes discordes, nous pourrions nous tendre loyalement la main ?

Quel puissant artiste que ce David !

L'espace nous manque pour détailler l'œuvre colossale de ce travailleur infatigable, dont Théophile Gautier a dit : « On ferait presque un peuple avec ses statues. »

David a tenu à représenter tous les grands hommes de toutes les époques et de toutes les opinions. Je dis les grands hommes, car on ne trouve dans son œuvre que de rares exemples de la forme féminine, dont il semblait redouter les charmes.

J'éprouve, pour ma part, un véritable regret de ce parti pris du grand statuaire, surtout quand je considère la *jeune Grecque au tombeau de Marco Botzaris.* Ce marbre est comparable aux plus beaux de l'antiquité. Quelle pureté de lignes, et pourtant quel réalisme dans la forme ; mais un réalisme chaste qui n'a rien de commun avec les tendances ordurières et malsaines des écoles naturalistes ou impressionnistes contemporaines.

Malgré les conseils de ses amis, David voulut voir sa *jeune Grecque* sous le ciel bleu de Missolonghi. Il se rendit donc en Grèce, mais quel ne fut pas son désespoir en apercevant son chef-d'œuvre mutilé par les balles des Palikares et les marteaux des touristes anglais !

Quelle tristesse dans ces quelques lignes écrites par l'artiste au moment de quitter la Grèce :

« Ce matin j'ai dit adieu à ma pauvre petite mutilée. Le bâtiment passe devant Céphalonie et Ithaque. J'aperçois à l'horizon le *tumulus*, les remparts de Missolonghi et un petit point blanc : c'est ma *jeune Grecque.* Mon cœur se brise quand je pense que je la laisse exposée aux injures de l'air, et plus encore aux outrages des barbares qui l'ont déjà détruite en partie. »

La grâce répandue dans la statue de la *jeune Grecque* se retrouve, plus puissante encore, dans l'*Enfant à la grappe,* portrait du jeune fils de David. Le modèle du Musée d'Angers représente le *bambino* se hissant sur la pointe de ses petits pieds, pour atteindre une grappe de raisin suspendue à un cep, tandis qu'une vipère, rampant entre les herbes, s'apprête à le mordre au talon.

On raconte que David était dans son atelier, en train de mettre la dernière main à la reproduction en marbre de l'*Enfant à la grappe*, quand il reçut la visite d'un ami, qui se récria sur la cruauté de troubler la joie d'un si charmant petit être. David d'Angers, saisissant son ciseau dans un de ces mouvements de générosité qui peignent si bien la pureté de son âme, fit voler en éclats l'horrible reptile.

David adorait son pays. Quelques jours avant sa mort, il tenait à revoir ces belles rives de la Loire qu'il aimait tant.

La ville d'Angers ne s'est pas montrée ingrate pour l'homme de génie qui l'avait comblée de ses bienfaits. En effet, le 17 novembre 1839, elle inaugurait la galerie David ; le 12 mars 1863, elle érigeait dans cette même galerie le buste du grand sculpteur ; enfin, le 24 octobre 1880, elle élevait dans un de ses plus beaux quartiers, une statue à son illustre enfant, et organisait pour cette circonstance de grandes fêtes, dont je vais essayer de rendre compte, en suivant pas à pas l'ordre du programme arrêté par la commission d'organisation.

Samedi, *23 octobre*. — A sept heures et demie, la musique municipale, réunie sous l'élégant kiosque du jardin du Mail, joue les meilleurs morceaux de son répertoire. Sous le rapport de la justesse, cette condition première de toute exécution musicale, la nombreuse phalange d'instrumentistes dirigée par M. Maire, laisse sensiblement à désirer.

Les illuminations de l'hôtel de ville, vues de l'extrémité du jardin, produisent le meilleur effet.

A huit heures et demie, départ de la retraite aux flambeaux. Cette retraite est assez piteuse, par suite de l'absence presque totale des tambours. Laissez-moi verser un pleur sur la suppression de cet instrument de percussion si tapageur, si ronflant, si vide, si français, qui a fait le bonheur de notre enfance.

— Mais, me dira-t-on, le tambour est devenu inutile ; il immobilise un nombre considérable d'hommes en temps de guerre. — D'accord, mais vous ne m'empêcherez pas de le regretter. Que celui qui, à l'âge des illusions, n'a pas, dans un moment d'enthousiasme, crevé la peau d'un tambour de treize sous, me jette la première pierre !

A dix heures, grand bal de charité à l'hôtel de ville. L'escalier et la salle du Conseil municipal sont décorés avec beaucoup de goût ; les murs disparaissent derrière les plantes rares, sorties des serres de M. A. Leroy. On me pardonnera de moins apprécier la décoration de la salle de danse, dont les draperies cramoisies se détachaient sur un



MONUMENT ÉLEVÉ A LA MÉMOIRE DU SCULPTEUR DAVID, PLACE DU MAIL, A ANGERS

(Dessin de M. G. Filoleau.)

fond vert-pomme, rendu plus criard encore par l'adjonction de glaces aux cadres dorés. Au bout de quelques heures, l'œil le moins délicat devenait littéralement ivre de cette débauche de couleurs. Les danseurs étaient nombreux, plus nombreux même que ne l'avaient espéré les organisateurs du bal ; car, disons-le, la société avait cru devoir s'abstenir en masse, alléguant le côté politique de la fête. Donc, peu de toilettes de bal, beaucoup de robes montantes et une certaine hésitation dans la manière d'interpréter les danses, jouées avec *brio* par un excellent orchestre, composé de trente musiciens de l'Association artistique des concerts populaires, fort habilement dirigés par leur second chef, M. Closon. Pour la facilité du plus grand nombre, le cotillon dut être joué en polka, et je suis encore, à l'heure présente, poursuivi par cet éternel $\frac{2}{4}$, qui aurait certainement inspiré à Coquelin cadet un effet nouveau pour sa scène de *l'Obsession*.

Dimanche, *24 octobre*. — A neuf heures du matin, le canon annonce l'arrivée de MM. Barthélemy Saint-Hilaire, ministre des affaires étrangères, et Turquet, sous-secrétaire d'État au ministère des Beaux-Arts. Ces messieurs se rendent à la préfecture. Immédiatement commencent les visites officielles. La présence de la Cour et des tribunaux en robe est très commentée.

A une heure, le cortège part de la préfecture, se dirigeant vers la place de Lorraine, où se dresse la statue de David. L'œuvre de M. Noël est enveloppée d'un drapeau tricolore, qui de loin produit l'effet le plus singulier. La foule est si considérable et les mesures d'ordre ont été si mal prises, qu'il est pour ainsi dire impossible aux porteurs des cartes de tribune de pénétrer dans l'enceinte réservée.

M. le maire d'Angers, M. le préfet de Maine-et-Loire, M. le général de Galiffet, MM. Maillé, Benoist et Janvier, députés de Maine-et-Loire, entourent les membres du gouvernement. La présence de M. Robert David d'Angers et de son fils, un charmant petit garçon de onze ans, est très remarquée. L'Institut n'est pas représenté à cette fête artistique.

La cérémonie commence par l'exécution d'une cantate, dont il est impossible de rien entendre.

M. Guitton, maire d'Angers, prononce un discours où nous relevons les passages suivants :

« David fut élu, par le département de Maine-et-Loire, député à



STATUE DE DAVID D'ANGERS, PAR LOUIS NOEL

(Croquis de l'artiste.)

l'Assemblée constituante de 1848. Il n'y joua pas un rôle accusé. Ce n'est pas de ce côté que le portait la nature de son esprit ; l'amour de l'art y occupait toute la place.

« Un monarque peut faire des ducs et des princes ; il ne saurait faire un statuaire de la taille de David. »

M. Barthélemy Saint-Hilaire prend ensuite la parole. Voici quelques extraits de son discours :

« .... Messieurs, je dois vous signaler un des traits de cette simple et généreuse nature de David d'Angers. Malgré l'ardeur de ses opinions républicaines, jamais il n'a montré la moindre intolérance dans ses enthousiasmes, ni dans le choix des hommes fameux dont il essayait d'immortaliser les images. Partout où il croyait trouver la grandeur, la science, le courage, la vertu, la pureté, il s'empressait d'y appliquer son génie, sans acception d'opinions ni de parti politique ou religieux. »

Puis M. le ministre ajoute :

« Notre démocratie, si nous savons la bien conduire, ne restera pas, sous ce rapport attrayant et aimable, au-dessous des monarchies qui l'ont précédée. Elle saura les égaler, si même elle ne les dépasse, sur les traces de bien des républiques antérieures à la nôtre. »

Comme on le voit, M. le ministre des affaires étrangères et M. le maire d'Angers n'ont pas, sur la monarchie envisagée au point de vue artistique, une opinion identique.

M. Turquet succède à M. Barthélemy Saint-Hilaire et, d'une voix bien timbrée, prononce un excellent discours.

A trois heures, au Grand-Théâtre, représentation gratuite. A la même heure, l'Association artistique donnait, dans la salle du Cirque, le second concert de sa quatrième année. MM. Barthélemy Saint-Hilaire et Turquet, malgré les soucis de la journée, ont tenu à honorer ce concert de leur présence, et avant de se rendre à la galerie David, sont venus applaudir l'orchestre, dont la réputation est aujourd'hui européenne. Ces messieurs nous félicitent vivement de l'œuvre de décentralisation que nous avons entreprise, des résultats obtenus et nous assurent encore de la sollicitude de l'État. L'Association artistique d'Angers n'oubliera jamais cette visite, si flatteuse pour elle.

A six heures, banquet de 600 couverts dans la vaste salle du palais



MAISON OU EST NÉ DAVID, RUE DE L'HOPITAL, A ANGERS

(Dessin de M. C. Ogier.)

de justice. Coup d'œil féerique, service médiocre, froid terrible. Les toasts se succèdent pour ainsi dire sans interruption. Seules, les paroles de M. Barthélemy Saint-Hilaire arrivent distinctement jusqu'à nous, qui pourtant étions bien placé. Nous n'avons pas perdu une syllabe des sages conseils de l'orateur; nous l'avons entendu exalter les mérites de la religion chrétienne, et affirmer que la première des libertés consiste à respecter l'opinion des autres.

A neuf heures, MM. Barthélemy Saint-Hilaire et Turquet repartaient pour Paris, au moment où éclataient dans l'air les premières fusées d'un feu d'artifice très réussi. L'aspect du jardin du Mail et de l'hôtel de ville illuminés *a giorno,* de la statue de David éclairée à la lumière électrique, des vastes boulevards, où la foule circule sans danger, est vraiment grandiose, et tout le monde s'accorde à reconnaître que la ville d'Angers se prête merveilleusement aux fêtes de ce genre.

Lundi, *25 octobre.* — A deux heures, grand concert gratuit au Cirque, avec le concours de l'orchestre de l'Association artistique des concerts populaires d'Angers, la société chorale de Sainte-Cécile et la musique municipale. La séance débute par l'exécution de la cantate, chantée la veille au pied de la statue. La musique de cette cantate, écrite par M. Febvre, est à la hauteur du poème de M. Rogeron :

Gloire au génie, et gloire à sa puissance!
Que devant lui, tout front soit incliné !!
Toi, notre orgueil et l'orgueil de la France,
Qu'une faveur du Ciel nous a donné,
David d'Angers, aux pieds du monument
    Qu'on élève à ta mémoire,
Le monde entier proclame en ce moment
    Ton génie et ta gloire.

L'exécution de cette cantate n'a malheureusement permis que très imparfaitement de juger l'œuvre, car les voix étaient absolument couvertes par les cuivres de la musique municipale. L'orchestre de l'Association artistique a eu un réel succès, et, à notre grande joie, ce sont les choses sérieuses qui ont porté. L'*Andante* de la symphonie en ut mineur de Beethoven a produit un effet considérable, alors que

le *Pizzicati* de Léo Delibes n'était pas compris. Qu'on vienne donc nous dire que le peuple n'aime pas les grandes et belles choses et que la musique classique [1] l'ennuie. — Allons donc ! Si des malfaiteurs, à la tête desquels marchait l'homme à qui les Parisiens ont eu l'impudeur de faire des funérailles comme à Meyerbeer ou à Rossini, si Offenbach et ses séides n'avaient pas empoisonné le goût public, il y a longtemps que la grande musique, la musique des Gluck, Haydn, Mozart, Beethoven, etc., *la Musique,* en un mot, serait populaire en France comme elle l'est en Allemagne.

A quatre heures un superbe aérostat s'élevait dans les airs.

Le soir, au Grand-Théâtre, salle absolument comble, malgré un changement de spectacle très regrettable. En effet, de nombreux mécomptes, inséparables de toute organisation où la précipitation est jointe à l'inexpérience, avaient rendu la représentation de *l'Ombre* impossible ; si bien que Mme Galli-Marié dut, au dernier moment, se contenter de chanter quelques morceaux séparés. S'il est quelqu'un qui n'ait pas eu lieu de se plaindre de ce changement de spectacle, c'est assurément le signataire de cet article, qui a eu la rare faveur d'entendre une de ses compositions [2] interprétée par l'idéal de son choix, c'est-à-dire par l'artiste.

En somme, les fêtes de David ont été brillantes ; elles l'eussent été bien davantage sans l'abstention forcée de la société, mise à l'écart par le parti républicain.

Les gens, qui, comme moi, ne font partie d'aucune coterie, qui ont horreur de la politique et ne s'occupent fort heureusement que de questions d'art, ont regretté vivement cette abstention.

Après avoir assisté personnellement à toutes ces fêtes et y avoir apporté très loyalement le concours qui pouvait être utile, je persiste, quoi qu'on fasse ou quoi qu'on dise, à partager l'opinion de M. Guitton [3], maire d'Angers, et à considérer David comme un grand artiste et comme un homme politique fort ordinaire.

J'avoue aussi, en toute sincérité, que, parmi les hommages rendus

[1] Certaines gens croient avoir tout dit, quand ils ont prononcé ce mot « *classique* », dont ils ignorent le sens, d'ailleurs si difficile à établir.

[2] Gavotte (paroles de Molière), pour chant avec accompagnement de piano, éditée chez Maho (Hamelle, succr), rue du Faubourg Saint-Honoré, Paris.

[3] « Député à l'Assemblée nationale, David n'y joua pas un rôle accusé. Ce n'est pas de ce côté que le portait la nature de son esprit : l'amour de l'art y occupait toute la place. » (Discours du 24 octobre 1880.)

dernièrement au grand sculpteur, aucun n'allait plus brièvement au but et n'alliait mieux la pureté de la forme au fond de la pensée que ces quelques paroles prononcées naguère :

« Il a pris notre nom et nous a donné sa gloire » [1].

JULES BORDIER.

[1] Discours prononcé par M. Montrieux, maire d'Angers, à l'inauguration du buste de David dans la galerie du Musée d'Angers, le 12 mars 1863. A la même date, un vrai poète, M. Julien Daillière, dédiait à David le quatrain suivant :

Lorsque de ses héros David sculpte l'image,
L'amour de son pays anime son ciseau ;
L'Anjou de ses chefs-d'œuvre a le premier hommage ;
Le reflet de sa gloire éclaire son berceau.



LE MOIS



Il y a de cela quelque quarante ans, — et ceci n'est pas un conte, mais une simple silhouette à ajouter à notre galerie d'artistes bretons, — puisqu'une fois encore l'actualité nous laisse des loisirs.

Il y a donc quarante ans. C'était à Nantes. Tous les matins, ou à peu près, un bambin blond, d'allure décidée, dégringolait la rue Crébillon. Son air crâne faisait l'admiration des passants.

A la hauteur de la rue Franklin, presque toujours, il rencontrait un gamin de son âge qui venait en sens inverse. Il ne l'avait pas plus tôt aperçu, — fût-ce du bout de la rue, — qu'il prenait sa course et fondait dessus comme un milan. C'était un abordage immanquable et terrible, sans la moindre raison d'être. Pieds et mains, ongles et dents, tout y marchait. Et les deux bambins roulaient dans la poussière.

— « Cela fera de rudes marins ! » disait-on.

Cela a fait un peintre distingué et un sculpteur de talent. Ainsi va le monde.

Le premier s'appelait Auguste Toulmouche. Nous ne saurions nommer l'autre.

Suivons à Paris ce belliqueux bambin et entrons dans son atelier.

C'est tout là-bas à l'autre bout de la ville, dans une rue grave et recueillie où l'Art et la Religion habitent : la rue Notre-Dame-des-Champs : les ateliers y surplombent les couvents.

Un vrai décor d'opéra-comique que l'atelier d'Auguste Toulmouche !

Planté selon les besoins de l'intrigue, pardon ! de la toile en voie d'exécution, un paravent, en perse Pompadour, bleue ou rose, occupe le milieu. Marivaux en tressaillerait d'aise ! Et des guéridons, — roses toujours, avec pieds d'or. Et des robes soyeuses étalées, le frisson des satins et le vague des mousselines, partout, sur les causeuses, aux murailles, au dos des chevalets. — Ici, un éventail, là, une boîte à poudre, plus loin, un sachet. — Là-dessus, la clarté gaie, l'éclat tendre de l'aquarelle.

Est-on dans la loge d'une *prima-dona* ou dans le boudoir d'une mon-

daine ? On ne sait. Mais la femme a passé là, quelque chose même de plus subtil qu'une femme : une Parisienne. Elle est venue ou elle viendra. Tout l'annonce.

Survient l'artiste. C'est un gaillard solide et réjoui, roulé dans une graisse rose, aux gros yeux bleus, à fleur de tête, l'air ouvert et résolu : la toile cirée des marins irait bien à son crâne. L'abord en est facile et cordial : la rue Crébillon est si loin !

Il faut le voir au milieu de ce fouillis d'étoffes et de rubans, aussi léger, aussi adroit, aussi à l'aise qu'une chatte ou qu'une jolie femme. C'est son élément, cela !

Il vit d'élégance et de raffinement ; il sait son code mondain comme une duchesse, et sa Parisienne... S'il la connaît ! Mais il ne l'aurait pas rencontrée sur ses pas qu'il l'aurait inventée ! Il l'a fait resplendir à toutes les pages de son œuvre. Et des sots ont eu le cœur de le lui reprocher ! Parbleu ! il n'a pas fait d'écoles, pas de systèmes ; il n'a fait dans l'Art aucune révolution ! Mais il a su plaire. Savoir plaire ! Art délicieux et charmant.



Il n'est peut-être pas d'artiste à qui l'on n'ait adressé vingt fois cette question :

— Comment fait-on une statue ?

— Comment on fait ?

Et toujours la réponse en est restée là.

Comment on fait une statue ? Je vais vous le dire.

La scène se passe à Paris, en plein dix-neuvième siècle. L'électricité inonde la capitale ; les railways sillonnent ses grandes voies : le dieu Affaire y vole, talonné par le dieu Plaisir.

Loin de sa foule et de son bruit, au delà des boulevards, dans des quartiers perdus, çà et là, surgit une baraque, une maison tout en vitrages. Là, vit on ne sait comment un être bizarre. Il est seul, debout, au milieu de son atelier.

L'atelier, c'est quelquefois une grande pièce riche, toujours sévère. Souvent, c'est une baraque en planches, élevée à la hâte, ouverte à tous les vents.

Et nous connaissons maint repaire de sculpteur où le ciel plane par instants, — où il pique, en plein jour, par les trous de la cloison, des myriades d'étoiles bleues. Mais le visiteur, seul, les aperçoit. L'artiste vit au delà, dans une autre sphère.

Debout sur son escabeau, comme sur un trépied, il ne voit rien, n'entend rien, face à face avec son œuvre. Comme Paris est loin de lui ! Et pourtant, la ville gronde autour des quatre planches.

Quelquefois, dans un coin, apparaît une figure silencieuse, simple et touchante comme le Dévouement. C'est une jeune femme. Gardienne vigilante du travail, elle reste là des heures et des jours : elle occupe ses

loisirs à quelque œuvre d'aiguille. Mais elle est toujours là, — prête à combattre toutes les défaillances, à vaincre toutes les paresses. Elle aussi a sa tâche sainte et sait la remplir.

L'artiste est son mari quelquefois, son amant, toujours. Avant tout, c'est son grand enfant. Sait-on ce qu'il deviendrait sans elle ? Sait-on même s'il aurait donné tel poème ou telle statue ?

Car la femme est l'éternelle créatrice. Elle a sa part anonyme dans toutes les œuvres de ce monde, — part trop anonyme, hélas ! puisqu'elle ne signe pas plus ses enfants qu'elle ne signe ses poèmes ou ses statues.

Et pourtant, tous et toutes lui appartiennent !

Il y a sur tous l'éclair de son sourire, la lueur de son regard, un peu de son sang et de sa vie. Sait-on ce que peut un grand œil noir sur une page blanche et l'ombre d'une femme sur une silhouette de glaise ? Toutes deux garderont un reflet de sa grâce. — Voilà pourquoi elle est là, dans un coin de l'atelier.

Parfois aussi, sous les pieds des sellettes, des bambins accroupis, un peu pâles, soufflent dans leurs doigts. Ils grandissent au hasard, dans ce milieu de misère. Mais l'insouciance les protège : ils oublient la faim devant la sainteté du lieu, courent entre les jambes des dieux de marbre, — sourient béatement au *bonhomme* de terre qui grandit et mettent leurs doigts roses dans la bouche des masques. Heureux, trois fois heureux ! ils ne savent pas où le destin les pousse, et que ce *bonhomme* de terre boit le plus clair de leur sang !

Nous connaissons l'atelier, à la statue maintenant.

Prenons-la à son origine, à sa source, au baquet. Mon Dieu, oui, au baquet !

De là, surgiront tour à tour, les Vénus et les Dianes. Elles y gisent pour le moment, sous une forme indécise. Un groupe de jeunes élèves y puisent à pleines mains. Graves comme le Créateur, au sixième jour, ils pétrissent le limon. Mais ils ne font rien moins que des hommes. Des *boudins,* tout au plus. Ils malaxent la terre pour le maître.

Au moyen âge, il n'y avait pas de si grand peintre qui n'eût broyé la couleur ; il n'y a pas de sculpteur aujourd'hui qui n'ait pétri la glaise pour un maître quelconque. Et ils s'en fourrent jusqu'au coude, les *boueux,* comme on les appelle. Ce sont les rapins de la sculpture. Ils pataugent là dedans avec un bonheur rare.

Mais, silence, le maître est à l'œuvre.

Au-dessous de lui, étendu dans un hamac, le modèle étire ses membres nus : une chose, moins que rien, l'esclave impassible de l'Art. Elle figure en ce moment une nymphe endormie. Mais le sommeil lui est interdit. Aussi, elle bâille à scandaliser l'Olympe, la pauvre fille !

Tout à coup, un plus grand silence règne dans l'atelier. On chuchote un instant, puis, plus rien. Un heurt hostile vient d'ébranler la porte du

sanctuaire. C'est la canne de quelque Shyloch, enragée après l'huis. Un juif, un créancier ou peut-être un flâneur. Race également détestable. Le maître pourtant n'a rien entendu. Mais eût-il entendu qu'il en eût été de même. En ce moment, il n'ouvrirait pas à la Fortune. Voulez-vous qu'il ouvre?...

Mais l'œuvre est achevée. Elle rayonne dans la beauté de sa grâce ou de sa force. Alors, avant le *moulage*, vient le baptême parisien, la pluie des *blagues* et des quolibets, la survenue des camarades qui trouvent ceci... ou qui ne trouvent pas cela... admirent ou désapprouvent, effeuillent aux pieds de la nymphe toutes les fleurs de la rhétorique ou l'habillent à la diable, avec l'argot du Temple. Revue pleine d'angoisses pour l'auteur. Il jette là sa pensée palpitante au public artiste. C'est l'épreuve décisive et première.

Puis, tout rentre dans l'ombre, et le mouleur survient. Il jette une robe blanche sur la nymphe et vous l'enferme comme une sainte dans une chappe. Alors, si vous avez vu quelque Hottentot sous une tourmente de neige, vous pouvez vous imaginer la figure au cours de l'opération. C'est simplement fort laid.

Mais l'artisan nous ménage des surprises. Il ouvre bientôt cette coquille informe et la détache morceau par morceau, comme les pièces d'une armure. La statue de glaise réapparaît alors, un peu blanchie seulement. Une dernière fois, l'artiste la contemple, car elle va retourner, hélas! au tonneau fatidique! Oui, hachée, lacérée, lambeau par lambeau. Mais alors ?... Alors l'artisan en question, dans chacune des pièces détachées de la statue, coulera du plâtre liquide : il aura des empreintes partielles. Ici, une joue, là, un flanc, un bras d'un côté, une jambe de l'autre. Un vrai champ de bataille : à cela près qu'ici, tous les membres y sont à l'avance numérotés : avantage précieux pour la résurrection. En un tour de main on rajuste le bonhomme, — tout comme dans les *Pilules du Diable.*

Et voilà pour la statue de plâtre. Elle servira de modèle au marbre.

Ici, elle subit une nouvelle opération : *la mise au point.*

Sur chaque saillie, sur chaque arête un peu vive, on marquera un point noir : et la statue virginale en sortira toute mouchetée. On répétera les points sur le bloc de marbre. Et le praticien saura ainsi où il doit faire sauter un éclat plus ou moins profond.

Mais croirez-vous qu'on emploie aujourd'hui à cette main-d'œuvre une machine à vapeur, armée de poinçons ?

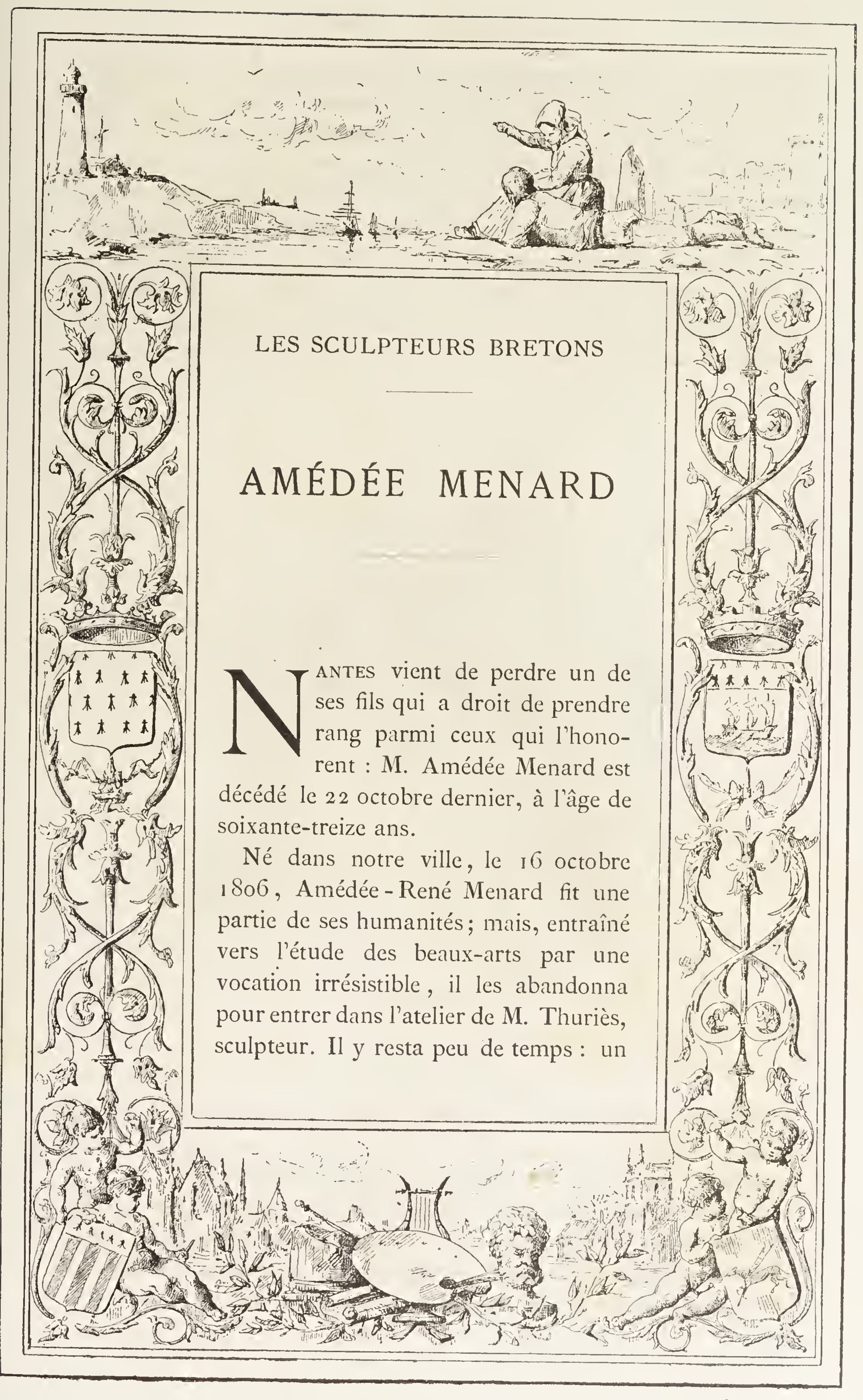
Une machine à vapeur, ô statuaires antiques!

Louis Le Bourg.



Le Directeur-gérant : Édouard Monnier.

Nantes. — Imp. Vincent Forest et Émile Grimaud, place du Commerce, 4.



LES SCULPTEURS BRETONS

AMÉDÉE MENARD

Nantes vient de perdre un de ses fils qui a droit de prendre rang parmi ceux qui l'honorent : M. Amédée Menard est décédé le 22 octobre dernier, à l'âge de soixante-treize ans.

Né dans notre ville, le 16 octobre 1806, Amédée-René Menard fit une partie de ses humanités; mais, entraîné vers l'étude des beaux-arts par une vocation irrésistible, il les abandonna pour entrer dans l'atelier de M. Thuriès, sculpteur. Il y resta peu de temps : un

maître plus capable l'attirait, et il devint bientôt élève de M. Molchnecht, arrivé depuis peu d'Italie. Chez lui, il commença sérieusement sa carrière artistique, en travaillant aux statues qui ornent la façade du Grand-Théâtre, à celles du cours Saint-André, à la statue de Charette, placée à Legé, devant la chapelle de Notre-Dame de Pitié, à celle de Cathelineau, érigée au Pin-en-Mauges par M. de Lostanges, et à celle de Louis XVI, couronnant la colonne de la place de ce nom.

Vers 1825, le jeune Nantais partait pour Paris et entrait dans l'atelier de M. Ramey, membre de l'Institut. Là, il poursuivit ses études pendant cinq années, « se faisant distinguer, dit une lettre de



LE FORBAN, PAR AMÉDÉE MENARD

(Dessin de Gambard.)

cette époque, autant par sa conduite que par son ardeur pour le travail et par les dispositions heureuses qu'il montrait pour son art. » Il y avait pour camarades Klagmann et Suc, son compatriote.

Les événements de 1830 l'empêchèrent de concourir pour le prix de Rome, son père, suivant en cela l'exemple de beaucoup d'autres pères d'étudiants, l'ayant rappelé près de lui. Il retourna à Paris en 1831, et revint se fixer définitivement à Nantes en 1836.

Tout en travaillant à la statuaire, il commença par donner, dans des maisons d'éducation, des leçons de dessin, et même de peinture, art qu'il avait aussi cultivé quelque peu. Son atelier était fréquenté par un grand nombre de jeunes gens, dont plusieurs sont devenus des hommes distingués de la cité ou du pays, tels que les deux frères François et Charles de la Jaille, aujourd'hui généraux de division; Toulmouche, le peintre que tout le monde connaît; Le Bourg, auteur du *Joueur de biniou;* Gaston Guitton, le sculpteur vendéen, dont



LE CONDAMNÉ, PAR AMÉDÉE MENARD

(Dessin de Gambard.)

le *Léandre*, acheté par le gouvernement, fait partie du musée du Luxembourg.

C'est au milieu des occupations absorbantes de l'enseignement qu'Amédée Menard créa, la première année de son séjour à Nantes,

cette grande étude qu'il nomma *Un Forban,* qui fut très appréciée à l'Exposition où elle figura, et dont tous les journaux d'alors se plurent à faire l'éloge. Elle fut acquise par la Mairie pour le Musée, qu'elle ornait jadis, mais dont elle a disparu depuis trop longtemps. Pourquoi ne la tirerait-on pas du magasin où elle reste enfouie, ne fût-ce que pour rendre hommage à la mémoire de l'excellent artiste ?

A partir du *Forban*, M. Menard ne cessa pas d'exposer chaque année au Salon de Paris. La nomenclature complète des œuvres qu'il a produites pendant quarante-deux ans serait infinie. Bornons-nous à une revue sommaire et qui suffira à donner une idée de ce prodigieux labeur.



SARA, PAR AMÉDÉE MENARD
(Dessin de Gambard.)

Après *le Forban,* vint un groupe, *le Condamné,* étude fort émouvante, que connaissent bien tous ceux qui ont fréquenté l'atelier du maître ; — *Sara la baigneuse,* qui fut commandée en marbre par le gouvernement ; — *Haïdée, esclave en vente dans un bazar d'Orient ;*

— *Mercure inventant le caducée,* statue récompensée par l'Etat et qui, dernièrement achetée par la Ville, fait partie de notre Musée.

De 1836 à 1842, parut à Nantes un petit journal intitulé *la Corbeille,*



LE ROI GRALLON, PAR AMÉDÉE MENARD

(Dessin de Gambard.)

qui publiait dans chacun de ses numéros, sous la rubrique de *Panthéon charivarique,* le portrait-charge des hommes marquants de la cité. Dans la série des *sculpteurs*, vint le tour d'Amédée Menard, très finement dessiné par M. E. de la Michellerie. Le sculpteur n'était point un géant : on le représentait, le ciseau à la main, debout sur un support

de bois, qui lui permettait d'atteindre à la hauteur de sa statue de *Sara la baigneuse.* Comme légende, au-dessous on lisait ce quatrain, qui montre en quelle estime était dès ce moment tenu notre artiste :



ENLÈVEMENT DE PSYCHÉ (DESSIN D'AMÉDÉE MENARD).

Si le talent était mesuré sur la taille,
MENARD, tu ferais bien de prendre un escabeau ;
Mais qu'est-ce que la taille ici fait au tableau ?
Tu t'élèves assez quand ton ciseau travaille.


AMÉDÉE MENARD INVENIT. 1865.
LA CHARIT PROTÉGEANT -
-LES MALADES LES ORPHELINS ET LES ENFANTS TROUVÉS.
GROUPE DÉCORATIF DE L'ENTRÉE -
- DE L'HÔPITAL DE NANTES.



Dans les monuments publics de notre ville, il faut citer : *Le Christ bénissant la foule,* statue colossale, église Saint-Similien ; — *Sainte Anne et la sainte Vierge,* groupe colossal, dominant l'escalier Sainte-Anne, à l'extrémité de la Fosse ; — *la Loi* et *la Force,* ornant l'entrée du Palais de Justice ; — *l'Erdre* et *la Sèvre*, surmontant la Poissonnerie ; — *la Ville de Nantes, la Seine* et *l'Océan,* surmontant la grande gare ; statues obtenues au concours.

Sous le vestibule du collège de Combrée (Maine-et-Loire), statue en pied de Mgr Angebault, évêque d'Angers ; — à Pornic, statue de l'amiral Leray ; — dans la cathédrale de Quimper, statue funèbre de Mgr Graveran. Le modèle de la statue équestre du roi Grallon, placée entre les deux tours de la même église, est une œuvre de M. Menard. De lui également est la *Sainte Anne* qui couronne la gare de Sainte-Anne d'Auray.

Parmi les statues religieuses, au nombre de plus de 70, nous citerons : *l'Assomption de la Vierge,* église de la Bernerie (Loire-Inférieure) ; — *l'Immaculée-Conception,* cathédrale de Metz ; — *S. Christophe, S. Grégoire, S. Jean-Baptiste, S. Augustin,* église de Saint-Christophe du Ligneron (Vendée) ; — *S. Etienne,* église de Saint-Etienne de Montluc (Loire-Inférieure) ; — *S. Martin,* église de Chantenay, Nantes ; — groupe de *Sainte Anne et la Vierge,* église de Sainte-Anne, Nantes ; — *S. Jean l'Évangéliste* et *S. Joseph,* chapelle du séminaire de la Philosophie, Nantes ; — *S. Charles Borromée,* chapelle du Grand-Séminaire, Nantes ; — *S. Joseph,* Nancy ; — *l'Immaculée-Conception,* chapelle des Frères de la Doctrine chrétienne et chapelle des Petites Sœurs des Pauvres, Nantes ; — groupe des *Enfants Nantais,* église Saint-Donatien, Nantes ; — *S. Antoine de Padoue* et *Sainte Anne,* église Saint-Similien, Nantes ; — les statues du beffroi de Sainte-Croix, Nantes ; — *la Vierge et l'Enfant Jésus,* à la Rochelle, à Saintes et à Chavagnes (Vendée) ; — *la Vierge, l'Enfant Jésus et S. Jean,* salle d'asile de Pirmil, Nantes ; — fronton de l'Hôtel-Dieu et de Notre-Dame-de-Bon-Port ; puis, dans cette dernière église, tombeau de M. le curé Fresneau.

Parmi les bustes, au nombre d'une centaine, sortis de ce ciseau fécond, nous nommerons seulement ceux de Baco, maire de Nantes en 93, exécuté en marbre pour le Musée ; — de M. de Saint-Aignan, ancien maire et préfet de Nantes, marbre, Mairie de la ville ; — de M. Voruz, fondeur, bronze ; — du général Cambronne ; — du général de la Moricière ; — de Mgr Soyer, évêque de Luçon ; — de Mgr Gra-

veran, évêque de Quimper ; — du sénateur Cacault, fondateur du Musée de Nantes, commandé en marbre par la Mairie ; — de M. Lorette



MINUIT, BAS-RELIEF, PAR AMÉDÉE MENARD

(Dessin de Gambard.)

de la Refoulais, bienfaiteur de la Société industrielle de Nantes ; — Mme de la Rochefoucauld ; etc., etc.

Au nombre des sujets livrés au commerce, et, pour la plupart

devenus populaires, mentionnons : *la Vierge au lys ; la Vierge enfant ; l'Enfant Jésus dans la crèche ; Sainte Anne et la Vierge ; S. Louis de Gonzague ; — S. Stanislas Kotska ;* les statuettes de *Sara, Margaïte, Laurence, Esméralda,* du *Forban,* de *Gilbert écrivant ses dernières stances ; Du Couëdic mourant vainqueur du Québec ; — le maréchal de Bourmont ; — le colonel de la Moricière.*

Cette dernière statuette est des plus réussies. L'artiste, qui était un des grands admirateurs du héros africain, avait eu le bonheur d'obtenir qu'il vînt poser dans son atelier. C'était immédiatement après l'assaut de Constantine : La Moricière avait encore la figure et les cheveux tout brûlés de la terrible explosion qui avait failli lui coûter la vie. Ce petit plâtre, où le colonel de zouaves a la main gauche dans sa tunique et la droite dans la poche de son large pantalon, est d'une désinvolture toute militaire, et obtint un vif succès.

Il faudrait plusieurs pages encore pour énumérer tous les sujets traités par notre infatigable artiste, dans tous les genres, poétique, fantastique, mythologique, historique ou patriotique.

Il est une création que nous voulons nommer en finissant : c'est cet *Alain Barbetorte* colossal, qui fit le plus bel ornement de la grande galerie de l'Exposition du cours Saint-Pierre, en 1861, et que chacun se rappelle. L'artiste l'avait fait sans commande ; on ne le lui avait pas acheté. Où loger ce *grand personnage ?* On lui offrit le vestibule de la Préfecture. Il l'accepta avec empressement, et c'est là qu'est demeurée depuis lors l'image du *duc de Bretagne, second fondateur de la ville de Nantes, rendant grâces à Dieu de la victoire qui le fit le libérateur de notre pays.* Cette belle statue était bien là à sa place ; elle y devait rester ; c'est ce que les membres du Conseil général ont compris, puisqu'ils l'ont récemment acquise, méritant ainsi l'approbation de tous leurs compatriotes.

Il faut bien le dire, M. Amédée Menard a généreusement semé sa ville natale de ses productions ; et, en retour, qu'a fait pour lui sa ville natale ?... Hélas ! assez peu de chose, croyons-nous. Elle ne s'est pas même efforcée d'obtenir un ruban rouge pour sa boutonnière.

Résumons d'un mot cette notice, que nous eussions voulu voir écrire par une plume, sinon plus amie, du moins plus compétente que la nôtre : M. Amédée Menard était un homme admirablement doué, plein d'imagination, plein de sensibilité, auquel il n'a manqué que de meilleures circonstances et un milieu plus favorable pour

réussir tout à fait et laisser un nom certain de vivre, nous ne disons pas à Nantes, où l'on ne saurait l'oublier, mais encore à Paris et dans la France entière.

Émile Grimaud.





L'ATELIER D'UN SCULPTEUR

A LA MÉMOIRE D'AMÉDÉE MENARD

Le sculpteur était mort et l'atelier désert.
Un jour triste tombait d'un ciel pâle et couvert
Sur les grands bas-reliefs et les blanches statues,
En désordre rangés près des murailles nues.

J'allais le cœur serré, mais d'un œil curieux,
Parmi tous ces héros, ces nymphes et ces dieux.
Que de rêves, d'efforts pour atteindre la gloire !
Il avait tout tenté, la légende et l'histoire,
Pauvre artiste vieilli dans l'ombre et les soucis.
Voilà le roi Grallon sur son cheval assis,
Près d'Alain Barbetorte, à l'âme frémissante,
Qui dresse vers le ciel sa main reconnaissante ;
Baco, le vaillant maire au cœur républicain ;
Puis le *Forban* guettant un navire lointain ;

Sainte Anne qui bénit les marins de Bretagne ;
La *Loi,* calme et debout, la *Force,* sa compagne ;
Et, chef-d'œuvre élégant de l'artiste breton,
Un Mercure, agaçant de son léger bâton
Deux serpents amoureux qui relèvent la tête
Et s'enroulent ensemble autour de la baguette
Devenant caducée aux mains du jeune dieu.

Durant ses derniers jours, quand il vint dire adieu
A ces êtres muets, enfants de sa pensée,
Le vieux sculpteur, devant cette foule pressée,
Sur son front dut sentir passer un souffle fier.
Entre les hauts clochers dentelés de Quimper,
Il vit son roi Grallon chevaucher dans les nues,
Les villes et les bourgs peuplés de ses statues,
Et, pour se consoler, put croire que son nom
Vivrait dans l'avenir cher au peuple breton.

Joseph Rousse.

Nantes, 1880.



EXCURSION DANS L'OUEST

LE CHATEAU D'ANGERS



Je n'ai vu dans aucune ville, écrivait en 1836 Prosper Mérimée, autant de maisons du moyen âge qu'à Angers. Hélas ! le savant archéologue, s'il vivait encore, n'en pourrait plus dire autant aujourd'hui. Angers, à l'exemple de Paris, s'est pris de passion pour la maçonnerie moderne ; ses édiles ont fait des trouées à travers ses plus curieux quartiers, et de tous les pittoresques logis qui attiraient si vivement le regard des touristes, aux beaux jours de la période romantique, il en reste actuellement à peine deux ou trois, dont la physionomie est devenue toute boudeuse et presque sinistre au milieu des vulgaires et criardes bâtisses de tuffeau, qui ont pris sans vergogne la place des anciennes demeures de nos gentilshommes, de nos bourgeois et de nos marchands.

Heureusement, on nous a laissé nos belles églises de Saint-Maurice, de Saint-Serge, de la Trinité, et notre vieille forteresse féodale est encore debout, avec ses épaisses murailles et ses dix-sept robustes tours, sur le solide rocher où le roi saint Louis l'assit au treizième siècle. Ce n'est pas impunément, sans doute, qu'elle a vu passer tant de générations et supporté le choc de tant de guerres cruelles. Anglais, ligueurs, huguenots et frondeurs, ont creusé dans ses flancs bien des lézardes, et elle a perdu, avec ses toitures, ses couronnes de créneaux. On a porté atteinte à l'unité de sa figure primitive par des annexes d'un style mal assorti à sa grave beauté, et elle a subi, en maintes

parties, l'outrage des réparations. Mais enfin, tel qu'il est en ce moment, le château d'Angers possède encore tout ce qu'il faut pour s'imposer fortement à l'attention des historiens, des romanciers, des poètes et des artistes.

De combien d'événements variés ce monument n'évoque-t-il pas le souvenir ? Pendant le treizième et le quatorzième siècle, il a donné asile à ces hardis chevaliers bardés de fer qui, toujours en alerte, n'aimaient à deviser entre eux que d'aventures sanglantes, de rudes assauts ou de brillantes passes d'armes. C'est au château d'Angers que la belle Yolande d'Aragon, femme de Louis II, comte d'Anjou, vint passer de longs jours « en souci et mélancolie », pendant que son mari menait campagne en Italie ou soutenait en France le parti des Armagnacs contre celui des Bourguignons. C'est là que cette noble femme mit au monde, en 1409, l'enfant qui devait être un jour si populaire sous le nom du « bon roi René. » Au seizième siècle, habitée par Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême, mère du roi François Ier, la sombre forteresse angevine devint le théâtre d'une cour élégante, et, pendant quelques années, ses murs ne retentirent plus que du bruit des fêtes les plus somptueuses. Mais peu de temps après, tout changeait d'aspect : les guerres de religion avaient remplacé les fêtes et les danses, et le château d'Angers sentait chaque jour trembler ses courtines sous les arquebusades des catholiques et des protestants. C'est dans une salle du vieux manoir des comtes d'Anjou qu'Henri IV, en 1598, signa le contrat de mariage de son fils naturel, César de Vendôme, avec la fille du duc de Mercœur, union qui marquait le terme de la Ligue. A l'époque de la Fronde, une autre paix fut conclue au même lieu, entre le duc de Rohan, du parti des frondeurs, et le maréchal d'Hocquincourt, chef des troupes du roi. L'histoire militaire du château d'Angers ne finit qu'en 1793, au jour du siège de la ville par les Vendéens.

Dans le dix-neuvième siècle, quel pouvait être le rôle d'une pareille construction ? Angers n'est plus une place forte, et les places fortes ne se défendent plus à l'aide de ces énormes masses de pierre derrière lesquelles s'abritaient les barons du moyen âge. En 1806, on mit au château des prisonniers, et, de nos jours, il est devenu simplement une poudrière, au grand émoi des habitants d'alentour.

Ce qu'il y aurait de mieux à faire, en faveur de ce vieux témoin de tant de tragédies et de solennités princières, ce serait peut-être de l'abandonner tout à fait au temps et aux plantes grimpantes. Les ruines subsistent pendant bien des siècles, lorsqu'on n'y touche pas,



[illegible] Mais enfin, tel qu'il est [illegible] possède encore tout ce qu'il faut pour [illegible] des historiens, des romanciers, des [illegible]

[illegible] ce monument n'évoque-t-il pas le [illegible] et le quinzième siècle, il a donné [illegible] qui, toujours en alerte, [illegible] sanglantes, de rudes [illegible] C'est au château d'Angers [illegible] d'Aragon, femme de Louis II, comte d'Anjou [illegible] pendant que son [illegible] en France le parti des Armagnacs [illegible] Bourguignons. C'est là que cette noble femme mit au monde, en 1409, l'enfant qui devait être un jour si populaire sous le nom du « bon roi René. » Au seizième siècle, habité par Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême, mère du roi François Ier, la sombre forteresse angevine devint le théâtre d'une cour [illegible], pendant quelques années, ses murs ne retentirent plus [illegible] C'est [illegible] Henri IV, [illegible] César de Vendôme [illegible] de Mercœur, union qui marquait le terme de la Ligue. A l'époque de la Fronde, une autre paix fut conclue [illegible], entre le duc de Rohan, du parti des frondeurs, et le maréchal d'Hocquincourt, chef des troupes du roi. L'histoire militaire du château d'Angers ne finit qu'en 1793, au jour du siège de la ville par les Vendéens.

Dans le dix-neuvième siècle, quel pouvait être le rôle d'une pareille construction? Angers n'est plus une place forte, et les places fortes ne se défendent plus à l'aide de ces [illegible] du moyen âge. En 1806, on mit au château des prisonniers, [illegible] une poudrière, au grand [illegible] des habitants d'alentour.

Ce qu'il y aurait de mieux à faire, en faveur de ce vieux [illegible]

TANCRÈDE ABRAHAM

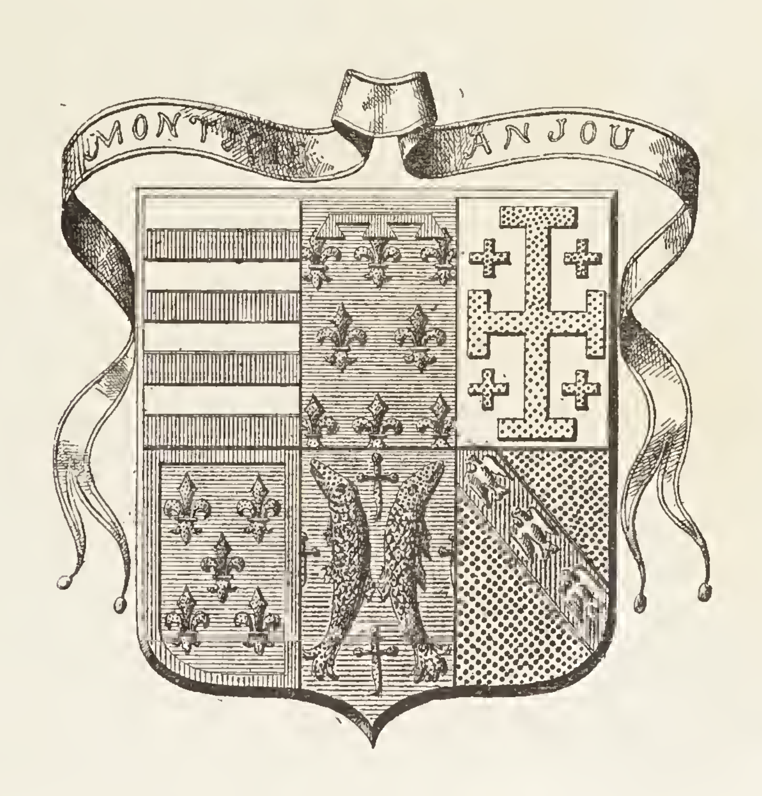
Tancrède Abraham.sc

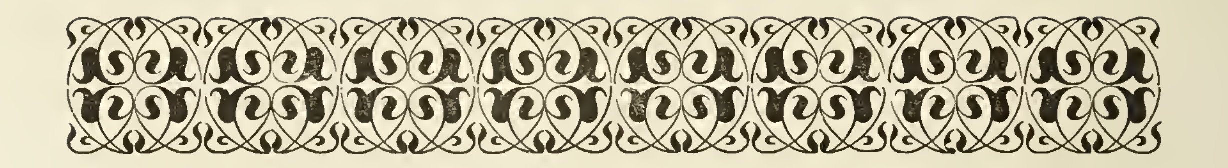
LE CHÂTEAU D'ANGERS.

F. Liénard, Imp

et elles sont toujours attachantes ou instructives à contempler. Voyez plutôt les châteaux de Sucinio et de la Hunaudaye, en Bretagne. C'est qu'une ruine, en effet, est éloquente, par cela seul qu'elle est une ruine. Œuvre du temps, elle nous fait songer aux vicissitudes et à la rapidité des jours, à la fragilité de nos affections et de nos joies. Œuvre de justice ou de colère, elle nous rappelle des coupables et des victimes, et, à ce double titre, elle ne peut manquer d'intéresser l'esprit ou d'émouvoir le cœur. Surtout, qu'on ne s'avise pas de restaurer notre château, comme on a fait de notre charmant hôtel Pincé ! Les prétendues restaurations ne sont, en général, qu'une autre manière de vandalisme, des moyens fallacieux et très dispendieux de substituer d'insignifiants ou froids pastiches aux magnifiques débris que nous a légués le passé.

Albert Lemarchand.





CLISSON

JUGÉ PAR SES VISITEURS

(DEUXIÈME ARTICLE [1])

Extraits choisis des Registres de la Garenne

ET DU CHATEAU DE CLISSON

1819-1870



M. de Rémusat appelle Héloïse la première des femmes, Henri Martin la nomme la grande sainte de l'amour. Moi qui aime le beau, le vrai et le bien, j'ai un cœur assez vaste pour aimer les jolies femmes présentes, passées et futures. J'aime le cœur d'Héloïse, l'amabilité de Mme G., les yeux si doux de Mme P., le regard si tendre de Mme C., les lettres de Mlle B., le torse de la Vénus de Milo, la jambe de Cléopâtre, etc., etc.

Un rapin galant,
A. G.

11 juin 1859.



La duchesse de Buckingham, accompagnée de son ministre et de toute sa suite, ce 9 septembre 1846.

[1] Voir la livraison de novembre 1880.



A LA NOBLE BRETAGNE

J'aime la naïve croyance
Que l'on raconte aux vieux foyers,
Et le lutin qui se balance
Aux cimes de ces vieux noyers.
J'aime la modeste chaumière
Du laboureur hospitalier
Où le fils apprend de sa mère
Qu'il est un Dieu qu'il faut prier.

GABRIEL DE BANGY DE BANNEYOU. Départ[t] du Cher.
23 juillet 1846.



FANNY ESSLER (première danseuse).



Je viens de lire bien des choses,
Qui m'ont paru tout de travers.
Clisson est un buisson de roses,
Qu'on ne devrait pas peindre en vers.

BAROILHET [1].



MONTMORENCY, C[tesse] DE BRISSAC. — 22 août 1847.



ÉDOUARD LOCKROY.



M. de Solis, Gascon d'origine, marchand de *qui quæ quod* par état. 12 septembre 1847.



G. DUPREZ, du théâtre de la Nation, du 20 juin 1849 [2].

[1] Célèbre baryton de l'Opéra, qui, à diverses reprises, réunit et vendit d'assez belles collections de peintures modernes.

[2] Duprez (Gilbert-Louis), artiste éminent comme ténor de l'Opéra, dont le triomphe fut le rôle de Guillaume Tell.



(Fac-similé des Registres.)

Nymphes de ces beaux lieux, recevez notre hommage ;
Vos soins ont embelli ce fortuné rivage ;
Vous avez réuni, par un goût enchanteur,
Tout ce qui peut charmer et les yeux et le cœur.
C'est vous qui, dirigeant son amoureux feuillage,
Avez entrelacé l'ombre de ce bocage ;
C'est vous qui, dessinant le cours de ce ruisseau,
Avez marqué les bords que doit baigner son eau.
Par vous, ces arbres verts s'élancent dans les nues ;
Par vous, nous admirons ces roches suspendues
Que semble retenir une invisible main :
Imposante merveille, et dont l'aspect soudain
Fait naître dans nos cœurs un trouble involontaire !
Là, vous avez creusé l'asile du mystère,
Où l'on vient, à l'abri d'un tendre demi-jour,
Respirer à la fois et le frais et l'amour.
On retrouve partout, sur cette aimable plage,
Un tendre souvenir, une riante image ;
Si des sentiers fleuris, un paysage heureux,
Par leurs dessins piquants viennent plaire à mes yeux,
La grâce au sentiment toujours s'y montre unie ;
Ici c'est Héloïse et sa mélancolie ;
Plus loin ce sont ces bains, où Diane et sa cour,
Au sein des fraîches eaux, fuit les feux de l'amour.
Sur un simple rocher, sous un tapis de mousse,
Jean-Jacques fait entendre une voix tendre et douce,
Et les travaux de l'art, achevant le tableau,
Dominent les bosquets qui parent le coteau.

Nymphes, votre séjour est digne de nous plaire,
Pour lui nous délaissons une rive bien chère ;
Pour lui, d'un long voyage affrontant les dangers,
Nous avons de la Sèvre effleuré les rochers.
Ni le cours tortueux de ses eaux vagabondes,
Ni les nombreux remparts qui retiennent ses ondes,
N'ont pu nous détourner d'un si noble projet :
Pour vous voir il n'est point de pénible trajet.
Aussi, dans ce beau lac où l'onde est prisonnière,
Vos flots ont caressé notre flotte légère.
Heureux si nous pouvions ici rester longtemps ;
Plus heureux si l'amour y charmait nos instants !

Mais, hélas ! dans vos yeux, à travers tant de charmes,
Je crois apercevoir quelques traces de larmes ;
Je comprends... il n'est plus celui qui vous aima,
Il ne visite plus les lieux qu'il décora [1].
Naguère il fut pour vous un bienfaiteur, un père ;
Et déjà ce n'est plus qu'une froide poussière.
Autant un tendre amour pour vous remplit nos cœurs,
Autant nous respectons cet objet de vos pleurs.

Adieu, coteaux riants, adieu, belle garenne ;
Bientôt nous reprendrons notre course incertaine ;
Et, lorsque le soleil, las d'éclairer nos cieux,
Ira par sa lumière animer d'autres lieux,
Déjà, bien loin de vous, de son onde agitée,
La Loire baignera notre nef attristée.

Gache, fils aîné. Aug^te Gache. G. Richelot. Ch. Cavol. Durand. A. Moutier. Les trois frères Guibert. A. Gallonier, fils aîné. F. Gaillard. Ph. Mery. L. Jollet. L. Guibert père. E. Van Iseghem. L^s Cornillier.



A. Crémieux. — 9 septembre 1849.



George Sand. — 10 septembre 1849 [2].

[1] Allusion à la mort de François-Frédéric, baron Lemot, décédé à Paris, en 1827.

[2] Sand (Amantine-Lucile-Aurore Dupin, dame Dudevant, connue sous le nom de *George*), célèbre romancière, descendant par sa famille paternelle de Maurice de Saxe, maréchal de France, fils naturel d'Auguste II, roi de Pologne.



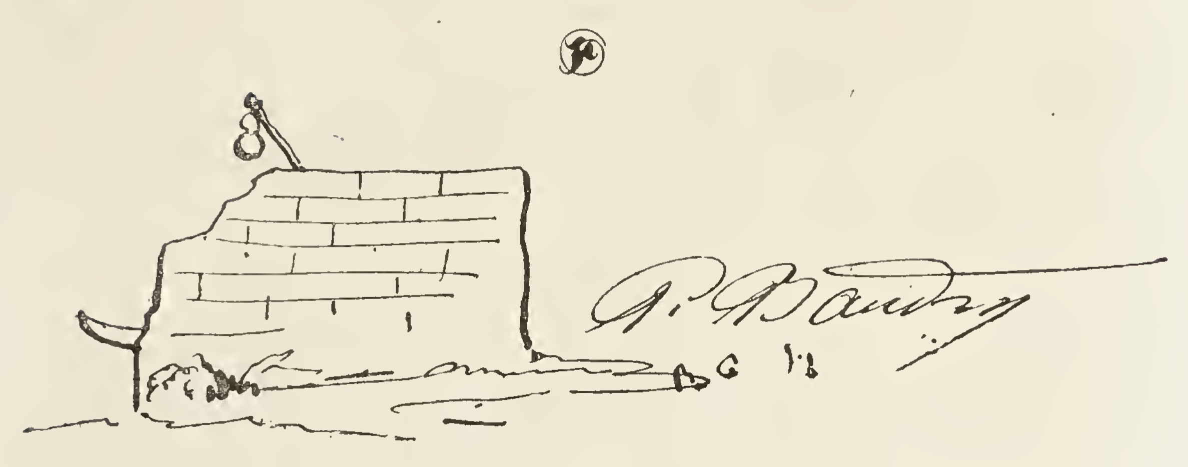
GARENNE DE CLISSON

(Dessin de M. C. Ogier.)



En parcourant d'un doigt rapide
De ce registre les feuillets,
Bien moins écrits que barbouillés,
Je lis le nom d'une sylphide :
Mais, cher Olivier, ton château
Se moqua, c'est vrai, d'Henri quatre ;
Mais, légère et battant un quatre,
Fanny Essler l'eût pris d'assaut.

Un Barbouilleur anonyme.



(Fac-similé des Registres.)



Oh ! malheureux Clisson, comme ils t'ont défloré,
Les faux prêtres de l'Art, petits peintres, poètes,
Et que tu me parais terne et décoloré
Dans leurs vers descriptifs, sur leurs maigres palettes !

On ne respecte plus le rivage sacré
Où dorment deux martyrs sous les feuilles discrètes.
Le monde sacrilège aux rumeurs de ses fêtes
Arrache à tes échos comme un rire éploré.

Héloïse, Abélard, beaux noms, touchante histoire,
Ma pauvre âme aujourd'hui, victime expiatoire,
D'un rêve sans espoir rallumant le flambeau,

De l'immortel passé vient remuer la cendre,
Et, morne pèlerin, pieusement descendre
Pour cueillir un cyprès dans votre grand tombeau.

E. M. (Élisa Morin). — 28 octobre 1855.



Oh ! je t'aimerais moins riche,
Tout en friche,
Sans ornements, sans palais ;
Car, aux regards de la foule
Qui te foule,
Tu n'es qu'un jardin anglais !

Ton souvenir, Héloïse,
Poétise
Ces lieux, ces sentiers charmants ;
Oui, c'est ton souvenir même
Que l'on aime,
Mieux que tous ces agréments.

V. L. — Octobre 1849.



(Fac-similé des Registres.)



F. Cailliaud [1]. — Juin 1850.



Clisson, de tes bosquets j'aime le doux silence...
De nobles souvenirs se réveillent en moi,

[1] F. Cailliaud, égyptologue nantais, connu par son voyage à Méroë, mort à Nantes.

Quand, de ces murs tombés ravivant la puissance,
Je relève tes tours, tes créneaux, ton beffroi...
De ton castel fameux peuplant la galerie,
J'évoque ces guerriers qui firent ton renom ;
Et soudain, dignes chefs de la chevalerie,
Se dressent devant moi Duguesclin et Clisson !...
Salut, hommes de fer, bras d'airain, cœurs fidèles...
Salut, nobles héros aux instincts valeureux !
Vos noms charment encor nos soldats et nos belles
. . . .
L'auteur vous recommande à ses petits-neveux.

Un aîné de Gascogne. — 18 juin 1850.



GARENNE DE CLISSON
(Dessin de M. C. Ogier.)



Au Chateau

Ces superbes granits si fortement scellés...
Ces bastions, ces tours, ces remparts crénelés,
Malgré leur dur ciment, ne sont plus que décombres,
Où de leurs fondateurs viennent gémir les ombres...
Du seul et vrai Seigneur, au pied du fier donjon,
S'élève l'ancien temple, il n'a pas d'écusson ;
Mais il reste debout, sans créneaux, sans défense ;
Il prouve de Dieu seul l'éternelle puissance.

Modernes Pharisiens d'un nouveau Golgotha,
Vous menacez en vain la loi qu'il nous dicta ;
La foi républicaine est l'immortelle idée
Qu'à son dernier soupir Jésus nous a léguée.
Bien loin de l'étouffer, la flamme du bûcher
En a fait le saint gaz qui vient nous éclairer ;
Le sang de ses martyrs dont la terre est imbue,
La fait germer plus vite et monter dans la nue,
D'où partent ses éclairs au cri de liberté,
Que pousse sur la croix le Christ-humanité.
Dans l'excès de ses maux, il saisit son tonnerre :
Voyez de quels débris il jonche alors la terre !...

3 juillet 1850. V^or^ Le Breton,

De Cholet, descendant du fondateur de la fabrique de mouchoirs et du commerce des bœufs gras en Vendée. Ils ont trouvé plus noble de nourrir et vêtir l'espèce humaine que de l'exterminer et de l'asservir comme le faisaient nos preux.

Un plaisant ayant écrit en marge : *Retournez donc à vos bœufs*, M. Le Breton répondit par ces deux vers :

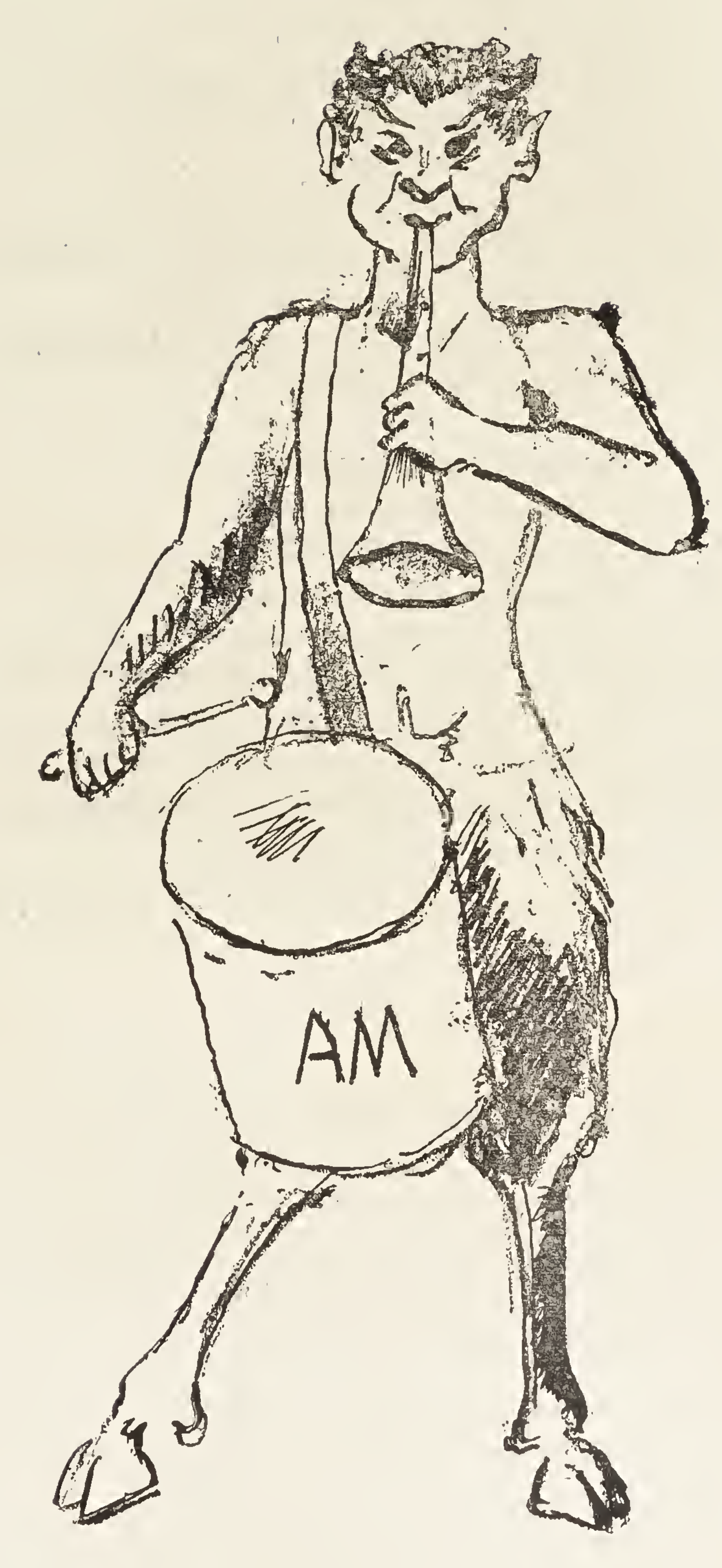
Te croiser avec eux, mon cher, ferait merveilles :
Ils gagneraient en corne, et surtout en oreilles.



(Fac-similé des Registres.)

Henri quatre, Clisson, Cicéron, Héloïse,
Étonnés de vous voir dans ce charmant séjour,
Vous pourriez prendre tous pour commune devise :
La valeur, les vertus, le génie et l'amour !

T. L. — 26 septembre 1851.



(Fac-similé des Registres.)



Oui, Seigneur, vous êtes le maître,
Vous êtes le port et l'abri !
Seul, tout seul, vous pouvez connaître
L'avenir de notre Henri !
Veillez sur l'orphelin ! Fidèle à sa jeunesse,
Faites-le croître en force, en amour, en sagesse ;
Qu'il soit bon, qu'il soit pur, qu'il soit juste toujours !
L'austère vérité fuit les pompes du Louvre;
Mais sous la tente au moins faites qu'il la découvre,
A la lueur des mauvais jours !

Alors des rives étrangères
S'il vous plaît de le ramener,
Si Joseph retrouve ses frères,
Il n'aura rien à pardonner.
D'une immense douceur les embrassant ensemble :
— Le Seigneur, dira-t-il, le Dieu qui nous rassemble,
Aux honneurs de sa grâce a daigné m'élever ;
Lui seul a tout conduit, et, pour mon innocence,
Changeant le mal en bien, dans sa toute-puissance,
Il m'a banni pour vous sauver !

Hippolyte Violeau [1]. — 26 mai 1845.



Lorsque Dante autrefois, grand et profond génie,
De son œuvre immortelle illustrait l'Italie,
Il inscrivit ces mots aux portes des enfers :
« Malheureux, sur le seuil de ce lieu de souffrance
« Laissez toute espérance ! »
Et la postérité répète encor ces vers.

Mais ici tout enchante, et l'art, et la nature ;
Beaux sites et rochers tapissés de verdure,
Cascades, vieux manoir, tout dit au visiteur :
« Hâte-toi d'oublier sous ces riants ombrages
« Le monde et ses orages !
« Ici tout est tranquille, et tout y parle au cœur. »

[1] Poète breton contemporain, né à Brest, auteur des *Loisirs poétiques*, du *Livre des mères chrétiennes*, etc.

Pourtant, honte et malheur de la nature humaine,
Il n'est, dans le château, ni même à la garenne,
Rien de si curieux que ce livre-omnibus,
Qui vous attend, caché, là, derrière la porte,
Pour que chacun y porte
Un mot qu'on improvise et qui ne périt plus !

Ce mot, c'est l'homme même, et, dans chaque pensée,
Qui reste et qui vivra toujours ineffacée...
Que de cœurs dévoilés, de révélations !
Lisez plutôt, ô vous, dont l'âme vive et tendre
Sait sentir et comprendre,
Et vient chercher ici des inspirations !

Oui, prenez-le ce livre, intéressant ouvrage,
Où vingt auteurs parfois ont écrit une page ;
Feuilletez-le, lisez, cherchez du sentiment !
Cherchez le cœur, l'esprit, le goût, la fantaisie,
Cherchez la poésie...
Si toujours on trouvait le bon sens seulement !...

Mais non, plus d'un badaud qui vint à la Garenne,
Se torture l'esprit, se le met à la gêne,
Pour inscrire son nom, et dire aussi son mot :
Il veut intéresser, briller, chercher à plaire,
Éclipser le vulgaire,
Et ne parvient souvent qu'à prouver qu'il est sot.

— Mais, mon petit Monsieur, traiter chacun de bête,
Savez-vous, dira-t-on, que ce n'est pas honnête ?
Vous êtes bien heureux, vous, d'avoir de l'esprit !
— De l'esprit ! mon Dieu, non ; ma foi, je n'y tiens guère,
Et que pourrais-je en faire ?
Cela ne sert pas même à dîner à crédit.

Certes, je ne veux pas, exclusif et sévère,
Exiger de chacun le talent littéraire,
Condamner qui s'exprime avec simplicité,
D'un brave homme éplucher les fautes d'orthographe
Et voir dans son paraphe
Le nom d'un ignorant que perd sa vanité.

J'aime au contraire à voir se presser sur ces pages
Ces mille inscriptions, ces éclatants hommages,
Rendus spontanément à l'hôte généreux,
A l'artiste éclairé, qui sauva du naufrage
Les débris d'un autre âge
Et qui de son bonheur nous permet d'être heureux..

Oui, que chacun ici dise tout ce qu'il pense !
La simplicité sied à la reconnaissance,
Et c'est un droit pour tous, sinon même un devoir.
Qu'on parle ou non français, prose ou vers, il n'importe,
Pourvu que l'on n'apporte
Qu'un sentiment dicté par ce qu'on vient de voir.

Il en est autrement ! chacun sur cette terre
A son projet chéri, son dada, sa chimère,
Dont il vous persécute et partout et toujours :
Et dans ces lieux charmants que tout passant admire,
Maint badaud ne sait dire
Que l'éternel refrain : Prenez, prenez mon ours !

Sur ces gazons fleuris, sous ces riants ombrages,
L'un de la politique apporte les orages :
C'est un tribun sans frein, hurlant aux carrefours ;
L'autre défend des rois plus ou moins légitimes,
Et dans ses sottes rimes
Fait la guerre au progrès par de plats calembours.

Ses désirs, cependant, me semblent trop modestes ;
Il faudrait déblayer, réparer tous ces restes,
Badigeonner du haut en bas le vieux manoir.
Je tiens au badigeon, car le mur gris et terne
Paraîtrait plus moderne :
Cela flatterait l'œil et ferait mieux à voir.

On pourrait même alors en faire une fabrique
Pour le noir animal, ou toute autre boutique ;
Avec le goût du jour ce serait assorti.
Peut-on semer ainsi des perles ?... Je m'arrête,
Car il faut être honnête
Et ne veux pas me faire un trop mauvais parti.

Artiste intelligent, consacrez donc vos veilles,
Votre argent et vos soins à sauver des merveilles
Que le temps bat en brèche et détruit chaque jour ;
Ouvrez à tout passant, que le hasard y guide,
Et vos jardins d'Armide,
Et ce castel antique, et ce riant séjour,

Pour vous voir assailli de la plainte indiscrète
D'un épicier joufflu, qui s'encroûte et végète
Entre ses harengs saurs et ses vieux cornichons ;
Pour obtenir ici des plaintes politiques,
Là des vœux monarchiques,
De l'un des calembours, de l'autre des flonflons !...

C'est jouer de malheur. N'est-il donc rien à dire
Sur ces débris sacrés, sur ces lieux où respire
L'ombre, terrible encor, d'Olivier de Clisson ?
Peut-on voir froidement ces créneaux, ces murailles,
Restes de cent batailles,
Debout malgré l'effort du temps et du canon ?...

Là c'est le vieux donjon et sa masse hardie,
Dont la Sèvre, deux mois, refléta l'incendie ;
Le gazon, dans les cours, recouvre les débris.
Ici s'élève un chêne, au milieu des ruines,
Cachant sous ses racines
Cinquante Vendéens, jetés au fond d'un puits !...

Là quelque rimailleur, zoïle du génie,
Armant contre Hugo sa muse abâtardie,
Veut le défigurer dans ses vers rocailleux ;
Mais il devrait au moins, pour cacher l'imposture,
Imiter l'écriture,
Et rester jusqu'au bout faussaire audacieux.

Plus loin quelque réac, dans sa grosse finesse,
S'imagine avoir fait une belle prouesse
En écrivant, signé de Madame Flocon,
Un aveu si naïf, si grossièrement bête,
Que tout lecteur honnête
A peine à contenir son indignation.

Puis un autre benêt, qui veut poser en crâne,
Vient donner, à son tour, le coup de pied de l'âne
Par un lazzi grossier qu'il ajoute plus bas,
Sans penser que, toujours, c'est une chose infâme
D'insulter une femme,
Surtout quand on est lâche et qu'on ne signe pas.

Là quelque vieux marquis, goutteux ou cacochyme,
Exhale ses regrets, vante l'ancien régime,
A tous les Vendéens promet le paradis ;
Puis, deux pages plus loin, un autre fanatique
Chante la République,
Et dans ses opposants ne voit que des bandits.

Ici l'esprit humain montre toutes ses faces ;
Que de vers écorchés, baroques et cocasses,
Parmi lesquels, pourtant, brillent mille beaux traits,
Dispersés au hasard dans cette mosaïque,
Et bravant le critique
Sans fiel, sans passion, sans morgue, sans apprêts !

J'en passe et des meilleurs : la liste est infinie,
Mais comment oublier cet homme de génie
Qui voudrait que l'on fît réparer le château ?
Ce monsieur est maçon, ou plafonneur, sans doute,
Et, pour peu qu'on l'écoute,
Clisson sera bientôt quelque chose de beau !...

Là sont des souvenirs moins tristes et moins sombres ;
Une antique forêt y projette ses ombres,
Et la Sèvre y promène, au milieu des rochers,
Sur un sable doré des flots purs et tranquilles,
Qui caressent des îles
Et des récifs que n'ont jamais craint les nochers.

Puis elle se répand en cascade bruyante
Et va couvrir plus bas, de son onde écumante,
Un réduit où souvent se cache la beauté [1],
Et dont l'onde reçut une belle, naguère,
Baigneuse involontaire,
Qui n'avait d'autre tort que d'avoir mal sauté [2].

[1] Les bains de Diane.
[2] Mlle Masson.

Et comment oublier ces bergers d'Arcadie
Ensemble déplorant le néant de la vie ?
Cicéron dont le nez a tenté quelque Anglais,
Le temple de Vesta, magnifique copie
Que le ciel d'Italie
Devrait illuminer parfois de ses reflets !...

N'est-ce pas là la grotte où pleurait Héloïse,
Où ses soupirs d'amour, emportés par la brise,
Appelaient un amant fidèle et malheureux !
Tous deux semblent encor errer sous ces ombrages,
Et ces douces images
Disent à tous les cœurs le bonheur d'être deux !

Pour moi, qui me promène ici sans Héloïse,
En attendant que Dieu m'en offre une à ma guise,
En artiste, en flâneur, j'admire tout ici.
Si j'ai blâmé parfois, sur un ton un peu rude,
C'est que j'ai l'habitude
De parler franchement, sans prendre nul souci ;

C'est que j'aime, avant tout, l'art et la poésie ;
Que mon âme aussitôt de colère est saisie,
Quand je vois négliger ce que j'aime d'amour ;
C'est que je crois à tous le pouvoir de tout dire,
Et livre ma satire
A ceux qui me voudront critiquer à leur tour.

5 juin 1853.

N. Haurin,
Répétiteur au Lycée de Nantes.

(A suivre).



AFFICHES

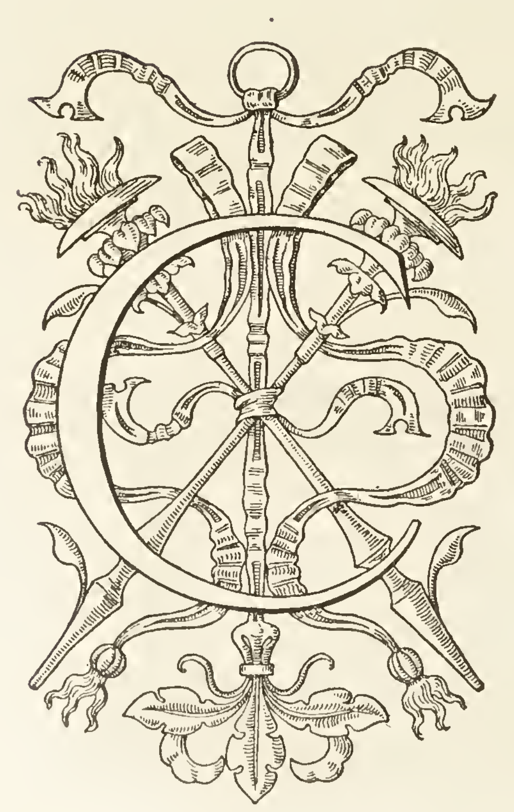
ET

AVIS D'AUTREFOIS

DÉTAIL DE LA FÊTE QUI DOIT ÊTRE DONNÉE AUX DAMES SUR LA PLACE DE LA BOURSE DE NANTES LE 25 AOUT 1763, A L'OCCASION DE LA PAIX ET POUR LE BOUQUET DU ROI [1]

Cette Fête sera honorée de la présence de Mgr le Duc D'AIGUILLON.

DÉCORATION DE LA PLACE



HAQUE Arbre sera décoré de deux Pilastres illuminés, de 14 pieds de hauteur sur 2 de largeur, qui seront posés moitié du côté de la Place, et moitié sur le derriere. On placera entre chaque Arbre un Lustre de 60 lumieres, attaché à des Guirlandes de Lampions qui prendront d'un Arbre à l'autre ; de façon que le tout formera une décoration de feu qu'on pourra voir de tout côté.

Pour que le peuple laisse la Place libre, on fera un appui de 3 pieds 6 pouces de hauteur, orné de Balustres et Pilastres d'Architecture, peints en marbre gris, mêlé de blanc. Au dessus de chaque Pilastre seront deux Vases de Sculpture, peints en marbre

[1] Archives de la Chambre de Commerce de Nantes.

blanc, entre chacun desquels on posera une Girandole de 10 lumières. Le dessus de cet Appui sera orné, d'un bout à l'autre, de Pots à feu et Pyramides illuminées, posés à un pied de distance les uns des autres : on y fera deux passages, qui seront gardés, scavoir, un proche l'Hotel de la Bourse, et l'autre au bout de la Place.

La Face entière du Bâtiment de la Bourse sera décorée par trois Berceaux en Treillage, ornés de Pilastres, Chapiteaux, Vases, Guirlandes, Festons de fleurs et autres morceaux de Sculpture; l'Architecture et le Treillage seront peints en verd; les fleurs, fruits et autres ornemens seront de couleur naturelle.

Le Berceau du milieu aura environ 35 pieds de hauteur, et sera couronné d'un dôme. Dans le milieu sera posé le Buste du ROI, en Sculpture dorée, sur une Gaîne de même Sculpture, le tout de 7 pieds et demi de hauteur. On verra au dessus de ce Buste un Cartouche d'ornemens, peint en or, au milieu duquel seront écrits en lettres d'or sur un fond d'azur ces mots, REGI ET PACI. Ce Cartouche sera soutenu par des Festons de fleurs. On ornera chaque côté de ce Buste de Trophées d'armes peints en or; et tout le fond de ce Berceau sera éclairé par des Girandoles.

Entre les Pilastres placés en dehors dudit Berceau seront attachés des Médaillons portant des inscriptions relatives à la Paix, soutenus par des Festons de fleurs, avec des branches de Myrthe en sautoir, entrelacées de lis et de roses. Les deux autres Berceaux seront décorés dans le gout du premier, et auront 25 pieds de hauteur : on y placera des Buffets, où un Maître de Caffé, bien assorti, distribuera à tous ceux qui se présenteront, en payant, les rafraîchissemens dont ils auront besoin.

Chacun des trois Portiques de ces Berceaux sera orné de Lustres de crystal garnis de bougies, attachés à des Guirlandes et Festons de fleurs, et leurs Corniches seront assorties de Pots à feu. Aux deux extrêmités de la Façade et entre les trois Berceaux seront placées quatre Pyramides de 20 pieds de hauteur, contenant environ 250 lumieres chacune. Toute cette décoration sera portée par une plateforme à trois rangs de marches.

DÉCORATION DES LOGES

Où seront placés les Messieurs et les Dames.

A la Barrière de la Bourse du côté de la Fosse, on fera des Loges en Amphithéatre, sur un plan cintré, qui auront environ 25 pieds de

hauteur, y compris leur couronnement. Le fond de ces loges sera tapissé, et le devant sera décoré d'un Appui peint en marbre de différentes couleurs, dont l'Architecture et les Ornemens seront en or ; et d'une Draperie cramoisie, ornée de franges, cordons et glands d'or. Chaque Loge sera formée par des corps de Palmiers en Berceaux, liés de Festons de fleurs en sautoir, et aura un Lustre de crystal garni de bougies, soutenu et orné de Guirlandes et Festons de fleurs. L'interieur de ces Loges, qui pourront contenir environ 800 personnes à l'aise, sera garni de bancs en Amphithéatre, avec des passages, escaliers et entrées commodes. Elles seront élevées de terre de six pieds, et auront au-devant un Parquet, dont les Appuis seront décorés de Balustres pareils à ceux du Pourtour de la Place. Ce Parquet aura des bancs en Amphithéatre, contenant environ 600 personnes.

Au devant de ce Parquet, sera placé l'Orchestre composé de Timbales, Cors de chasse, Hautbois, Violons, Violoncelles, et Basses ; le pupitre sera orné de girandoles de cristal, garnies de Bougies.

DÉCORATION DU FEU D'ARTIFICE

Au milieu de la Place de la Bourse, sera élevé un Obélisque d'environ 40 pieds de hauteur, porté par un piedestal peint en marbre, dont l'architecture et les ornemens seront en or. Il y aura aux quatre angles quatre Fontaines de feu, dont les corps seront peints en marbre, et ornés de vases dorés. Le corps de l'Obélisque sera de couleur de marbre blanc, lié de festons de fleurs en sautoir du haut au bas. Au milieu de l'Obélisque, on verra sur un groupe de nuës la Déesse Isis accompagnée des Ris et des Amours ; et tout au haut sera placé un grand Vase de sculpture, doré. Cette Décoration sera portée par une Estrade à quatre rangs de marches, entourée d'une Balustrade à quatre entrées.

DÉTAIL DE L'ARTIFICE

124 Fusées volantes, tirées deux à deux.
24 en quatre caisses, tirées ensemble.
36 en quatre caisses, tirées ensemble.
48 en quatre caisses, tirées ensemble.
60 en quatre caisses, tirées ensemble.
72 pour le Bouquet du Roi, en quatre grosseurs, tirées ensemble.

364 Fusées.

Un Soleil fixe de vingt quatre jets au haut de l'Obélisque avec un tournant de six jets au milieu.

Quatre Fontaines, chacune de douze jets.

Quatre Pots à feu au haut de chaque Fontaine, garnis d'environ cent cinquante pieces d'artifice.

Quatre Tournans, chacun de six jets, au milieu des quatre Fontaines.

Un gros Pot à feu au haut de l'Obélisque, garni d'environ trois cens pieces d'artifice.

Quatre gros Pots à feu sur les quatre angles du piedestal de l'Obélisque, dont chacun sera garni d'environ cent pieces d'artifice.

Vingt quatre Pots à aigrette, en feu Chinois, posés sur les appuis des Balustres, dont chacun sera garni d'environ cinquante pieces d'artifice.

Tout l'Obélisque en entier garni de Lances d'artifice, allumées par un Dragon et huit Fusées courant sur des cordes attachées d'un bout à l'autre de la Place de la Bourse.

ORDRE POUR L'EXÉCUTION DE LA FÊTE

Il y aura trois salves de vingt-un coups de canon chacune ; la premiere à six heures du matin, la seconde à midi, et la troisieme à dix heures du soir ; ensuite de quoi on tirera le feu d'artifice, auquel succedera l'illumination de toute la Place.

Pendant l'exécution de ce Feu, l'Orchestre donnera des fanfares, et le reste de la nuit sera employé à danser, si l'on veut, sur la Place, qui sera disposée à cet effet.

AVIS

Comme cette fête se donne par souscription, l'Entrepreneur en a tracé le plan, afin que les Souscripteurs, qui doivent être au moins au nombre de cent, se déterminent plus aisement à cet égard.

Chaque souscription coûtera 24 livres, moyennant lesquelles on aura douze Billets d'entrée, scavoir, quatre de Messieurs, et huit de Dames. Les Billets des Messieurs seront differents de ceux des Dames par la couleur. Chaque Billet sera contre-marqué et signé par le Sieur Le Seur, Entrepreneur de ladite Fête. Ainsi, pour 6 livres, on aura trois Billets d'entrée, c'est-à-dire, un de Messieurs et deux de Dames.

Comme le temps pour l'exécution de cette Fête est fort court, on prie les personnes qui voudront y prendre part de ne point différer à donner leur souscription ; et si le nombre des Souscripteurs est tel qu'on le fait esperer, on peut être assuré que cette Fête étant augmentée de différens artifices et décorations, sera encore plus brillante.

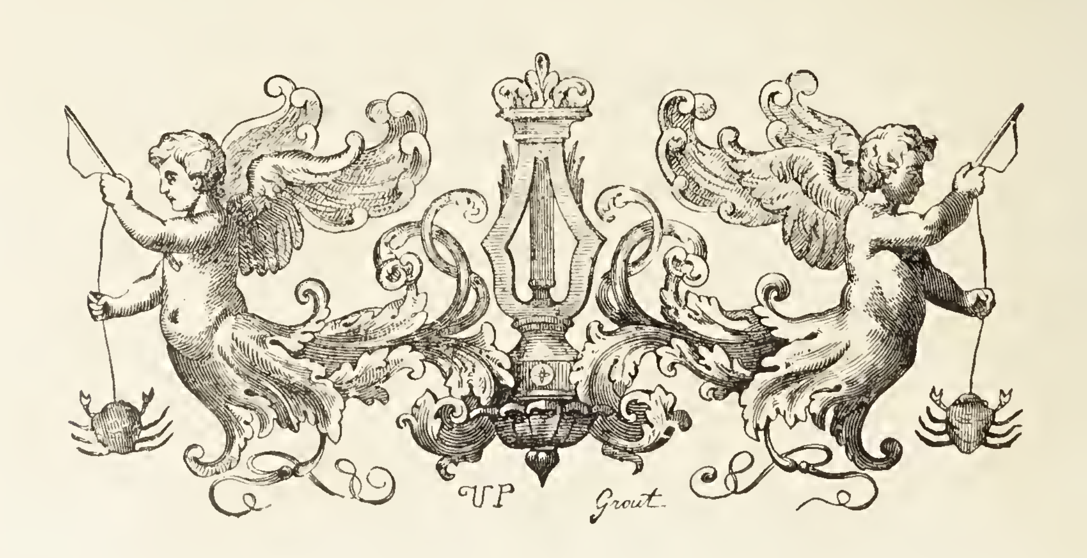
Les souscriptions se recevront chez le Sieur Pelletier, Receveur de la Loterie de l'Ecole Royale et Militaire, à l'entrée de la Fosse ; et chez le Sieur Le Seur, sur les contrescarpes de S. Nicolas.

On avertit qu'il n'y aura aucun Bureau à la Bourse, pour payement d'entrée, et ceux qui n'auront pas pris des souscriptions, ne pourront être admis sur la Place ni dans les Loges.

Pour maintenir le bon ordre qui doit régner dans cette Fête publique, on placera des Gardes, qui n'auront d'autre attention que celle d'en écarter le trouble et la confusion.

On objectera peut-être qu'il n'est pas possible de donner une Fête aussi dispendieuse pour une somme si modique ; mais l'Entrepreneur répond qu'il avoit déja les deux tiers des choses nécessaires, comme les Berceaux, Figures, Vases, Lampions de toute espece, Lustres et Girandoles de cristal, Lustres et Ifs de Lampions, quelques bois de charpente et environ moitié de l'Artifice, et que son zele a plus de part que son intérêt à l'entreprise de cet ouvrage.

Si la pluie ou quelque autre inconvénient ne permettoit pas de donner cette Fête le jour auquel elle est indiquée, elle seroit remise au premier jour de beau temps.





— Quel mois ?

— Décembre, dit l'almanach.

— Mai, répond le vent qui passe, une brise tiède à se croire aux bords de l'Adriatique.

Le soleil, tardif comme un soleil d'hiver, ouvre chaque matin des horizons plus roses, éveille des chants plus gais, verse une vie heureuse.

Vous diriez un grand seigneur paresseux,

ouvrant les portes de sa serre chaude. La sève monte, trompée; les vierges rougissent ; l'oiseau vole à de précoces amours.

Et ce printemps hivernal a je ne sais quelle mélancolie. C'est que le matin rose éclaire des arbres morts, que la brise court sur des plantes sèches, et que la terre frémit en vain. Cruelle ironie du temps !

Aussi, jugez de l'embarras des chroniqueurs. Chaque mois, chaque semaine, n'est-ce pas, a son casier marqué, son attirail de clichés, de phrases toutes faites, frappées au bon coin et qu'on lime un peu, à seule fin de les rajeunir ?

Pour décembre, par exemple, vous taillez au goût du jour une ample collection de fourrures que vous jetez négligemment sur les épaules des passants transis ; vous mettez au vent quelques jolis nez roses, sous des voilettes emperlées de givre ; faites flamber des vitres aristocratiques, à la clarté d'un bal ; éparpillez dans les rues une bande de soupeurs ; saupoudrez de neige et passez vos feuilles au prote satisfait.

Mais quoi ! rien de tout cela, cette année !

Sans doute, la saison théâtrale est ouverte, mais elle languit; les maîtres pelletiers prodiguent leurs zibelines aux devantures, sans tenter personne, pas même l'hiver, parti je ne sais où ; l'approche de la Noël apporte aux affaires son regain d'activité, aux boulevards son afflux de voitures. Mais si l'arbre de Noël est logique, adieu pastilles et papillotes : il portera des roses et des lilas. Voilà ou nous en sommes.

Après cela, faites un bulletin ! Un tour de boulevard plutôt, puisque le temps nous y invite : nous ferons en même temps le tour du mois.

Nous partons de la place de l'Opéra où l'on vient de donner la première représentation de *la Korrigane,* ballet en deux actes, paroles de François Coppée, musique de Widor.

Ballet breton, s'il en fut, la Korrigane évoque toute une bande de nains qui tournoient au clair de lune sur une place gothique, et introduit à l'Opéra des mœurs nouvelles. Féconde en magies de toutes sortes, la Bretagne, comme l'Inde, prêtait aux inventions chorégraphiques. Baladins et balerines, pourtant, dansent pour la première fois à l'ombre de ces clochers. Mais ils y reviendront. La Bretagne, en ce moment, fait fureur dans le corps de ballet, ravi des costumes armoricains qui n'enlaidissent personne, — au contraire ! La touchante Yvonnette a valu un véritable triomphe à la Rosita Maury, et je ne donne pas quinze jours aux pensionnaires de M. Vaucorbeil pour porter, à la ville, les coiffes de nos jolies Brettes. Une fureur, une véritable fureur !

Descendons le boulevard, où les magazines multiplient, à tous les éventaires, une image lugubre. Figurez-vous un énorme vaisseau, une de ces cités humaines que notre audace livre aux hasards des vents, ouverte au flanc par la proue d'un navire monstre qui s'est venu jeter là à l'étourdie, comme une mouette en ribotte. Il y a des centaines de

morts. Comme légende : *La Catastrophe de l'Ortigia et de l'Oncle-Joseph.* Nous n'en savons pas plus long, et cela ne nous regarde pas autrement. Les flâneurs, comme les poètes, sont égoïstes.

Un peu plus loin, une autre image amasse un groupe compact : c'est devant la maison de Bingham et Lecadre, une toile fort originale d'un artiste breton. La fête du 14 juillet dernier n'eût pas été vraiment française sans un trait d'esprit. Ce jour-là, celtique, gauloise ou parisienne, la parodie a jeté sa note ailée à tous les carrefours, à travers tous les feux d'artifice. Au coin de l'avenue Trudaine, deux artistes aimés et connus de tous : Carrier-Belleuse et André Gill, avaient réclamé la confection de l'arc de triomphe, et, tout de suite, lui avaient donné pour piliers, d'un côté Gambetta, de l'autre un amnistié : deux silhouettes aux lignes falottes : les bras étendus, mains unies, formaient l'arc de la voûte. Et nul ne songea à se fâcher, pas même le souverain... oh ! pardon ! le président de la Chambre des députés.

C'est cet épisode que le peintre a reproduit avec son *faire* personnel. J'ai nommé M. Maincent, un artiste sincère : il y en a si peu.

Tournons l'angle du boulevard, au coin de la rue Drouot, pour passer à l'*Hôtel,* comme disent les amateurs, — où nous apprenons la vente de la collection de M. Bressant, le célèbre jeune premier, vivant encore, si c'est vivre... Mais nous ne pouvons conter aujourd'hui cette douloureuse histoire.

Plus loin encore, nous entrons au Conservatoire, où M. Bourgault-Ducoudray inaugure justement son cours d'histoire générale de la Musique. Tout-Paris musical est là, et même quelques têtes illustres du Paris littéraire. C'est une si chaude et vivante parole que la sienne !

« Le parler que j'aime, tel sur le papier qu'à la bouche, a dit Montaigne, c'est un parler succulent et nerveux, court et serré, non tant délicat et peigné, comme véhément et brusque ; plutôt difficile qu'ennuyeux, déréglé, décousu et hardi ; — chaque copin y fasse son corps... »

Comme Montaigne eût aimé Bourgault !

Et quel plaisir il eût éprouvé, l'autre jour !

Puisque nous sommes au Conservatoire, saisissons l'occasion pour rendre visite à l'un de nos plus illustres compatriotes, qui, lui aussi, y exerce le professorat. Je veux parler de Got, le doyen de la Comédie française et le plus grand comédien de ce temps.

Il nous appartient doublement, comme Breton, d'abord, et comme ex-artiste du Théâtre de Nantes où il a passé six mois, au début de sa carrière. Faire son portrait ? Nous le connaissons tous. Voyons-le plutôt dans l'intimité, c'est-à-dire à sa classe de déclamation.

C'est mardi ou vendredi : — il y a deux classes par semaine. — Dix

heures. — Pas encore de professeur. Le maître a joué la veille, et il habite Auteuil. Les élèves bourdonnent dans la salle d'attente qui donne sur la cour du Conservatoire.

Dix heures et un quart : le maître traverse la cour : — « Le voilà ! le voilà ! » hurle la bande comique. Et la silhouette de Got passe devant les vitres. — La démarche balancée, la tête basse, il va droit devant lui : il a des hochements de tête, des révoltes sourdes, des boutades : « ... qu'on vous traîne partout au cul et aux chausses, qu'on, etc. » Ça doit être cela qu'il marmonne. Puis des gestes brusques : il rend son tablier ou retourne sa veste. Et c'est bien *Maître Jacques,* un cocher de maison bourgeoise et avaricieuse.

Les élèves débouchent à sa suite pour monter à la classe. Le cours de son camarade Delaunay offre toujours un nombreux public féminin, pimpant, allumé de curiosité. Ici, fort peu de monde. — Quelques *mères* seulement, dans les baignoires, et deux ou trois têtes glabres d'acteurs. Ah, dame ! *M. Poirier* n'a pas autant de succès que son *gendre !*

La classe reflète le maître : un peu rude, un peu gouailleuse. A leur insu, peut-être, les Géronte et les Sganarelle ont quelque chose du doyen de la Comédie : une pose, un geste favori et la même gravité comique.

— A vous, *Fortunio !* — dit le maître, une fois installé dans son fauteuil, de l'air d'un Yankee, arrivant à son bureau d'affaires.

Un joli éphèbe de seize ans que *Fortunio !* Vif comme la poudre, il a bondi sur le tremplin et le voilà parti dans un monologue interminable : il va, il va, lancé à fond de train.

Got le laisse aller en souriant. — Fortunio s'arrête essoufflé. Toute la classe éclate de rire.

— Eh bien ! mon bon Fortunio, c'est donc fini. Il n'y en a plus. Faut recommencer.

Fortunio prend déjà son élan, mais le maître l'arrête :

— Voulez-vous me lire votre scène, me la lire, entendez-vous. Je vous l'ai déjà dit à tous : *la lecture, c'est le clair de lune de la diction, c'est de la diction estompée.* Et personne ne sait lire, pas même les comédiens... Allez, Fortunio !

Et Fortunio lit sa scène avec quelques intonations justes, mais sans grand succès :

— *Mauvaise grisaille !* monsieur Fortunio, mauvaise grisaille !

C'est alors pour le maître le sujet de l'une de ces étincelantes digressions, où son esprit gaulois prend un essor fantaisiste et touche de l'aile à tous les sommets.

A ce moment, presque toujours, une toux feinte éclate à droite ou à gauche du professeur :

— Tiens, c'est vrai, c'est votre tour, à vous ; j'allais vous oublier !

Rouge comme une ingénue, la soubrette espiègle escalade le tremplin.

Arrivée là-haut, elle bat ses jupes, désespérément, corrige sa coiffure, noue un ruban : — elle a oublié de travailler sa scène.

— Eh bien ?

— J'y suis, monsieur, j'y suis. — Souffle-moi, jette-t-elle à l'oreille d'une camarade.

Elle attaque alors avec aplomb la grande scène des *Folies amoureuses.*

— Ta, ta, ra, ta, ta; ta, ta, ra, ta, ta. Avez-vous entendu quelque chose, vous autres. Moi, je n'ai rien entendu du tout.

— J'ai parlé assez haut, cependant.

— Mais, qu'est-ce que vous avez dit ?

— Je n'en sais rien, monsieur.

Puis, vient le tour du premier comique.

Le temps de feuilleter les brochures et de se dérouiller la voix, — et nous voici en face de la scène première du *Festin de Pierre.*

— Bon, tu m'as chanté ça assez juste, oui, *chanté,* et je ne plaisante pas. La parole a un chant, une cadence, un rythme. Il y a un air pour dire : « Bonjour, monsieur ! » Et la preuve qu'il y a un air, je vais vous la donner de suite : demandez au premier passant venu de vous dire, à brûle-pourpoint : « Bonjour, monsieur ! » Il va prendre sa voix dans la tête ou dans les talons, et vous dire un : « Bonjour, monsieur ! » à fendre l'âme ou à faire pleurer les chiens... Quoi d'étonnant à cela : il n'a jamais appris la musique humaine, il *chante,* comme *M. Jourdain* fait de la prose, — sans le savoir.

— De la *grande* opéra, quoi ! grommela un jeune grime.

Got fait une volte-face.

— Oui, monsieur Orgon, de la grande opéra. Et c'est vous qui auriez besoin d'y aller à la Grande Opéra, — avec vos petites phrases courtes, essoufflées, poussives... Votre *chant* en serait plus large... Adaptez un air à des paroles données, tout le comédien est là. Mais *il faut de la musique vécue et pensée !* — A vous, maintenant, l'*amoureuse.*

C'est une jolie fille blonde, au regard noyé, au corps souple : — elle fait à sa suivante, intriguée, une confidence délicate. Mais si le *personnage* doit être embarrassé, l'interprète l'est bien plus encore :

— Monsieur, je ne pourrai jamais.

— Allons, un peu de courage !... Vous êtes jeune, parbleu ! je le sais bien. Mais, moi, voyez-vous, je suis d'avis qu'il n'est pas besoin d'avoir aimé pour faire une *amoureuse* de première force... *Les femmes sont comme certains animaux qui découvrent des truffes, — sans qu'on le leur ait jamais appris.*

A ce moment, midi sonne à l'horloge du Conservatoire. Les douze coups entrent joyeusement dans la classe. C'est comme un large coup d'aile qui apporte l'air du dehors. Déjà, tout le monde est debout. Les

mantelets volent, les coiffures passent de mains en mains. Des colloques s'engagent :

— Viens-tu ce soir, à la salle Hertz ?

— Mardi, chez Pleyel ?

— Tu sais, mon bénéfice, demain, à la Tour-d'Auvergne !

— Ah ! dis donc, ne compte pas sur moi.

— Pourquoi ça ?

— Je joue demain, à Étampes !

Et tout le monde s'élance vers la sortie, dans un flot de paroles, de robes frissonnantes.

Un quart d'heure plus tard, la bande héroï-comique a disparu dans le grand Paris.

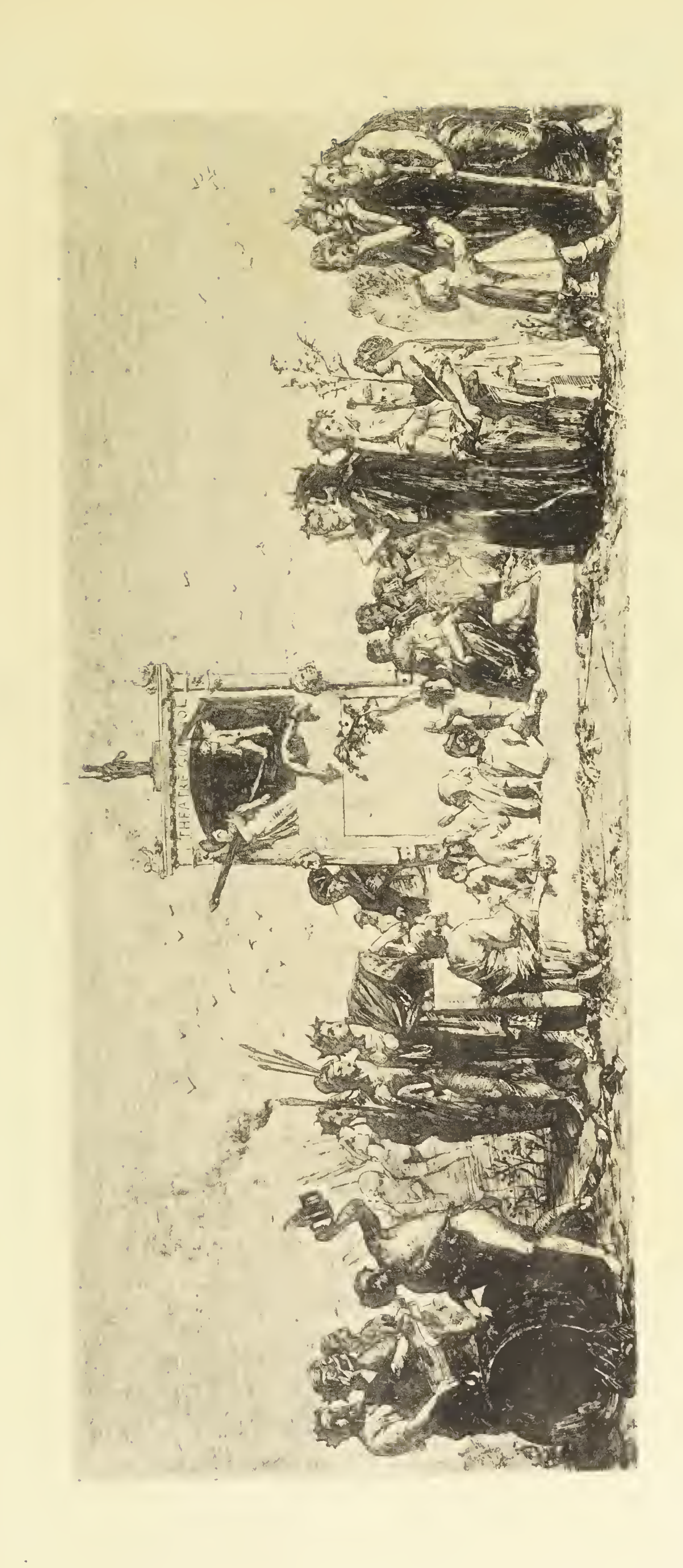
Et le maître, de son pas dansant de vieux pilote, prend la route du Théâtre-Français, où le réclame son service.

Louis Le Bourg.











BIBLIOGRAPHIE

Les Oiseaux dans la Nature. Description pittoresque des oiseaux utiles, par Eugène Rambert et Paul Robert, contenant 30 monographies, 60 planches en lithochromie, 30 gravures sur bois hors texte, 120 lettres initiales et culs-de-lampe, dessinés et peints par Paul Robert *.



Cela est un fait, depuis quelques années nous sommes pris d'une belle ardeur pour la fine typographie, les éditions illustrées, l'ornementation de luxe. C'est comme une seconde Renaissance dans laquelle nous sommes entrés, toutes voiles dehors et le vent en poupe. Les perfectionnements de la gravure et l'invention de la lithochromie sont venus à notre aide, tandis que la science, restituant les monuments antiques dans toute leur intégrité, nous fournit en même temps les plus pures lignes et la plus opulente palette.

D'abord, c'est aux œuvres d'art que le goût moderne s'est appliqué, puis, après avoir contribué à la réédition de nos classiques ou des plus

* Edition de grand luxe, format in-folio. D. Lebet, éditeur. Paris, 7, rue Dupuytren. Les deux premiers volumes viennent de paraître. Le troisième est sous presse. Prix de chaque volume, 40 fr.; relié, 50 fr.

P. Robert, del. Fl. Rognon, sc.

LA FAUVETTE GRISETTE

(Gravure extraite des Oiseaux dans la nature.)

brillants auteurs de nos jours, il s'est posé comme un oiseau qui, après avoir fait son nid dans une métope de Phidias, irait le transplanter sous l'humble toit d'Aristote. Le tour de la Science est venu. Elle aussi a droit aux couronnes de l'art moderne. Seulement, pour s'en orner, elle a dû courber la tête et rentrer dans les conditions de la nature pour se mettre à la portée de tous. Rallier à ce mouvement une œuvre éminemment humaine, celle de la protection des oiseaux utiles, c'est-à-dire de ces petits êtres qui, non seulement nous rendent de très grands services, mais font le charme de notre existence, telle a été l'idée des auteurs et de l'éditeur en publiant cet ouvrage. Il y a dans ce livre, outre l'idée de protéger les oiseaux utiles, celle de faire connaître à tous les hôtes charmants de nos forêts, de nos champs, de nos rives et même de nos cités.

Le peintre, M. Paul Robert, digne neveu du grand Léopold, ne s'est point contenté de composer *de chic,* comme on dit dans les ateliers, des oiseaux fantastiques dans des paysages conventionnels. Ce qu'il nous donne, c'est la vie même. Les oiseaux qu'il a peints ou dessinés dans les poses les plus naturelles, les plus vives, les plus caractéristiques, il les a surpris dans la campagne, au milieu de leurs petites occupations, de leurs travaux ou de leurs joies. Il a peint leur vol capricieux, leurs allures mutines ou folâtres, leurs mœurs intimes, leurs amours ou leurs antipathies. Il les a devinés sous l'épais feuillage, il les a découverts au sommet des branches, il a vu leur silhouette se profiler sur les fraîches lueurs de l'aube ou sur les teintes ardentes du crépuscule. Rien ne lui a échappé dans leurs allures bizarres ou gracieuses, et c'est la vie même des oiseaux qu'il a su rendre avec une sûreté de dessin et une justesse de couleur que personne n'avait obtenues avant lui.

Là est précisément le charme du livre si bien expliqué et décrit par un écrivain, poète et naturaliste tout à la fois, qui a voulu se faire le La Bruyère des oiseaux. M. Eugène Rambert a raconté, avec toute la curiosité d'un dénicheur d'oiseaux, avec la sûreté d'observation d'un naturaliste et toute la chaleur d'un poète, les habitudes et les mœurs de tout ce petit monde de l'air, de la forêt, des rivières ou des champs.

En réunissant ces deux forces, l'éditeur scrupuleux a cherché à donner à cette œuvre le plus splendide vêtement. Lithochromies à dix-huit couleurs, gravures sur bois, lettres initiales et culs-de-lampe anecdotiques dans lesquels M. Robert a donné essor à toute sa fantaisie originale, papier et impression de grand luxe, rien ne manque aux deux premiers volumes parus pour qu'ils deviennent deux des plus beaux livres d'étrennes de cette année, un des brillants joyaux des bibliothèques de salon comme des collections artistiques et scientifiques.

Après les deux volumes parus, un troisième déjà sous presse, viendra compléter cette collection de chefs-d'œuvres qui comporte en même temps ce que l'art du peintre, de l'écrivain, du polychromiste et du graveur a

produit de plus parfait, au milieu de la Renaissance contemporaine.

Aussi la *Bretagne artistique,* qui ne saurait faire de réclame pour personne, s'est fait un devoir de signaler à tous les bibliophiles de sa



(Gravure extraite des OISEAUX DANS LA NATURE.)

contrée cette intéressante publication. Du reste, en feuilletant ce beau livre, les Bretons y prendront encore un intérêt tout particulier, puisqu'à côté des oiseaux inconnus à nos campagnes, ils retrouveront les habitants ailés de nos landes, de nos bois et de nos falaises.

ARCHIVES DU BIBLIOPHILE BRETON. Notices et documents pour servir à l'histoire littéraire et bibliographique de la Bretagne, par Arthur de la Borderie. T. I. Rennes, Plihon, 1880. In-18 de x-180 p.

Ceci est un petit livre imprimé avec luxe et que tous les bibliophiles vont s'arracher, car il n'a été tiré qu'à 50 exemplaires dont 20 sur vélin fort et 30 sur papier vergé. On y trouvera la quintessence de la bibliographie bretonne, des études sur des livres uniques ou presque introuvables, des notices sur nos vieux imprimeurs et une foule de détails éminemment curieux sur l'art des livres en Bretagne, présentés avec cette sûreté d'érudition, cette singulière souplesse de style et cet esprit primesautier qui distinguent toutes les œuvres du président de la Société des Bibliophiles Bretons. Ce

n'est là que le premier volume d'une série d'études que M. de la Borderie nous promet comme délassement à ses travaux de plus longue haleine. Cet intrépide chercheur a la main si heureuse dans ses découvertes que nous lui souhaitons, pour nos régals de bibliophile, beaucoup de délassements aussi agréables et aussi féconds.

La Bretagne a l'Académie française au XVIIe siècle. Etudes sur les académiciens bretons ou d'origine bretonne, par René Kerviler, ancien élève de l'Ecole polytechnique. 2e édition. Paris, Palmé, 1879. In-8°.

Nous sommes un peu en retard avec cet ouvrage que l'Académie française a honoré d'une de ses couronnes, et qui constitue la première assise d'un monument considérable élevé à l'honneur de l'histoire littéraire de notre province. M. Kerviler a consacré les loisirs qui lui laissent ses occupations techniques et scientifiques à compulser les annales de l'Académie française, et à retracer l'histoire de la vie et des ouvrages de ses quarante fondateurs. Parmi eux se trouvent des Bretons : c'est ce qui l'a engagé à pousser plus loin ses recherches et à nous donner l'histoire de tous les Bretons qui ont eu l'honneur du fauteuil. Beaucoup d'entre eux sont aujourd'hui inconnus. Les deux Hay du Chastelet et leur beau-frère Renouard de Villayer n'ont pas de statues sur nos places publiques : mais leur notoriété fut assez grande à leur époque pour qu'il soit intéressant de les faire revivre au milieu de leurs contemporains. Il y a dans ce volume une mine inépuisable de renseignements bibliographiques et de documents la plupart inédits : les études sur Chapelain, l'auteur fameux de *la Pucelle,* dont le grand-père était du pays de Tréguier, et sur les trois ducs de Coislin qui créèrent à leur profit une véritable dynastie académique, comme les trois cardinaux de Rohan au XVIIIe siècle, sont particulièrement remarquables à cet égard. Nous ne pouvons pas omettre non plus de signaler la notice sur ce délicat abbé de Montigny, dont la mort prématurée inspira une si touchante oraison funèbre à Mme de Sévigné : il a laissé un petit poème dont Boileau pourrait presque signer les vers et l'évêché de Léon perdit en lui un prélat qui l'eût peut-être illustré.

La Bretagne a été riche en sujets académiques. Le XVIIIe siècle doit fournir à M. Kerviler la matière d'un fort volume, au milieu duquel se détacheront Duclos et Maupertuis, entre les Rohan et le doux Coëllosquet. Le XIXe siècle lui donnera matière à un troisième qui partira de Châteaubriand et du cardinal de Boisgelin pour aboutir à MM. Jules Simon, Caro et Renan, les trois Bretons titulaires de fauteuils actuels.

Bon courage, confrère, et ne tardez pas à parachever votre monument.

Guerre Franco-Allemande. — *Sedan-Bazeilles.* Dix ans après, par Georges Bastard. — Paris, Dentu, et Nantes, Vincent Forest et Émile Grimaud, 1880. In-18, de 179 p.

Un de nos jeunes écrivains nantais, M. Georges Bastard, nous était déjà connu par un premier volume, intitulé : *Cinquante jours en Italie,* qui se ressentait un peu de l'inexpérience ordinaire à un débutant. Aussi avons-nous éprouvé une véritable satisfaction à constater combien ce second essai s'élève au-dessus du premier. M. Bastard était, du reste, bien servi par son sujet : la fibre la plus pure du patriotisme a vibré sous ses doigts délicats en retraçant cet émouvant épisode de la désastreuse campagne de 1870. Le récit est vif et coloré, la phrase riche en images justes et naturellement amenées ; les réflexions philosophiques ou morales coulent de source... Que M. Bastard évite seulement quelques incorrections ou quelques emprunts au style familier, et son troisième volume sera parfait. Mais nous avons quelque honte à lui donner ces conseils ; il nous a vivement ému et son livre est une bonne œuvre. Cela suffit pour faire pardonner de légères taches qu'une seconde édition va bien vite effacer.



Le Directeur-gérant : Édouard Monnier.

Nantes — Imp. Vincent Forest et Émile Grimaud, place du Commerce, 4.

TABLE DES MATIÈRES

Juillet, Août, Septembre, Octobre, Novembre, Décembre 1880

PREMIÈRE ANNÉE. — TOME PREMIER

TEXTE

Ier JUILLET. — PREMIÈRE LIVRAISON.

Ier AOUT. — DEUXIÈME LIVRAISON.

Ier SEPTEMBRE. — TROISIÈME LIVRAISON.

1er OCTOBRE. — QUATRIÈME LIVRAISON.

1er NOVEMBRE. — CINQUIÈME LIVRAISON.

1er DÉCEMBRE. — SIXIÈME LIVRAISON.

GRAVURES

1er JUILLET. — PREMIÈRE LIVRAISON.

Ier OCTOBRE. — QUATRIÈME LIVRAISON

Ier NOVEMBRE. — CINQUIÈME LIVRAISON.

Ier DÉCEMBRE. — SIXIÈME LIVRAISON.

Nantes — Imp Vincent Forest et Émile Grimaud, place du Commerce, 4





